St. Albert's College Library

STANISLAUS McDERMOTT, O. P.

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

III

LES PASSIONS

Nihil obstat

FR. J. HURTAUD. FR. J. HÉBERT.

IMPRIMATUR

FR. REG. MONPEURT.

IMPRIMATUR

Paris, le 15 mai 1916

‡ ADOLPHUS-LEO, CARD. AMETTE
Archiep. Paris.

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en Juin 1917.

STANISLAUS McDERMOTT, O. P.

CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

III

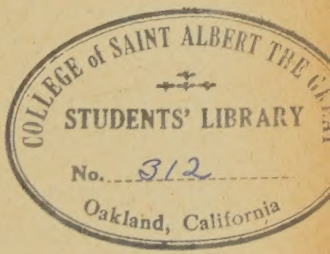
LES PASSIONS

CONFÉRENCES ET RETRAITE

CARÊME 1905

St. Albert's College Libr

Par le R. P. Marie-Albert JANVIER
des Frères Prêcheurs.



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

Lettre de Son Éminence le Cardinal Merry del Val, Secrétaire d'État, à l'Auteur.

SEGRETARIA DI STATO
di
Sua Santita

Dal Vaticano, le 3 Mars 1906

Révérend Père,

Ainsi que Votre Paternité m'en avait très aimablement prié par sa lettre du 18 du dernier mois, j'ai eu, cette année encore, le plaisir de déposer aux pieds du Trône Pontifical le beau volume contenant les conférences prononcées par Vous à Notre-Dame durant le Carême dernier.

De même que pour les volumes précédents, l'Auguste Pontife a eu pour celui que vous veniez de lui faire parvenir, des paroles d'éloge et d'encouragement.

La doctrine et la piété de Votre Paternité ne pouvaient être mieux employées, ni mieux répandues pour le plus grand bien des fidèles. Vous avez, en prononçant ces Conférences, tout inspirées de la science sublime de l'Évangile et destinées à l'apologie de la morale catholique, fait une œuvre de grand mérite pour l'Église, de grande consolation pour le Vicaire de Jésus-Christ, et de grande utilité pour les heureux auditeurs de Notre-Dame, de même que pour tous ceux qui auront soin de les lire.

Je suis donc bien heureux de vous transmettre les félicitations et les remerciements du Saint-Père, félicitations et remerciements que Sa Sainteté vous envoie en même temps que la Bénédiction Apostolique qu'Elle vous donne de tout cœur, et qui doivent vous encourager à marcher avec un zèle toujours croissant dans la route ardue de votre très noble mission.

Je vous remercie également, pour l'exemplaire des Conférences que vous m'avez aimablement offert, et suis heureux de me dire avec les sentiments de particulière estime,

de Votre Paternité,
le très affectueux en Notre-Seigneur,

R. cardinal MERRY DEL VAL.

PRÉFACE

Le *Traité des passions*, de saint Thomas, a toujours été regardé comme une de ses œuvres les plus profondément pensées et les plus achevées. Il est certain qu'au point de vue psychologique, le dix-septième siècle même n'a rien produit de comparable. Au point de vue moral, on trouve dans le saint Docteur une ampleur de vision, une richesse de détails, une sûreté de direction qu'on chercherait en vain dans le présent ou dans le passé. La magnificence des aperçus de saint Augustin se mêle sans cesse à la sobriété grandiose des enseignements d'Aristote et l'ordre logique établi par le Maître Angélique met en un puissant relief la vérité humaine et catholique. Pour se conduire soi-même, pour conduire les autres à l'intérieur des familles et des sociétés, il est indispensable de connaître cette doctrine, d'en analyser les conclusions, de se tracer à sa lumière des voies conformes en même temps aux saines tendances de la nature et aux intérêts du bien. Les travaux physiologiques, poussés si loin depuis Claude Bernard, confirment chaque jour davantage ce que saint Thomas a enseigné du caractère, du siège des passions, de leur retentissement dans la vie organique.

Nous ne pouvions donc suivre un meilleur guide. Les commentateurs ne se sont guère arrêtés à ce traité, estimant que le maître avait tout dit. Seul, Cajetan, avec sa subtilité, sa profondeur, sa concision

habituelles, a donné de nombreuses explications dont la plupart ont pu entrer en tout ou en partie dans notre travail. Nous avons tiré notre première conférence : *la Nature des Passions*, de la question XXII (I^a II^{ae}). La doctrine de la seconde : *De la Hiérarchie des Passions* a été empruntée aux questions XXIII et XXV. La description rapide que nous avons faite de l'amour, de la haine, etc., contient substantiellement ce que saint Thomas enseigne en particulier sur chacun de ces sentiments. Les trois conférences suivantes nous ont été inspirées par les questions XXIV, LX et LXI, de la I^a II^{ae}, et par les questions XXV et XXVI du traité *De Veritate*. Enfin, nous avons glané la matière de la sixième conférence à travers les différentes œuvres de saint Thomas.

Quelques-uns, préoccupés du fatalisme physiologique en honneur auprès de beaucoup de philosophes, eussent désiré nous voir étudier les rapports des passions avec la liberté. D'abord, nous avons parlé longuement de cette question dans la troisième conférence ; ensuite, dans le carême de 1904 (*Dépendances de la volonté conciliables avec la liberté*, *Domaine de la liberté*)[1], le problème a été résolu.

L'abondance des pensées ne nous a pas permis d'aborder un sujet que nous avions annoncé et que nous eussions aimé à exposer : *Des Passions selon les âges et les conditions* ; on trouvera dans les Appendices une note indiquant à grands traits les idées auxquelles nous avions songé.

Pendant la Retraite pascale, il nous a été impossible de nous arrêter à chaque passion en particulier. Nous avons dû faire un choix et laisser de côté, pour le moment, le désir, l'aversion, l'espérance, le désespoir

1. *La Liberté*, Carême 1904. Paris, Lethielleux.

et l'audace. L'amour entraîne le désir, la haine est suivie de l'aversion, et en relisant ce que nous avons dit dans la seconde conférence de chaque passion, en le rapprochant de notre sermon du Vendredi saint, on aura une doctrine assez complète. Ce qui manque sur l'espérance, le désespoir et l'audace se rattachera facilement aux vertus d'espérance et de force, si jamais Dieu veut que nous arrivions à les étudier.

Avant de terminer cette courte préface, il convient d'ajouter que nous avons puisé beaucoup dans saint Augustin, mettant spécialement à contribution les livres des *Confessions* et de la *Cité de Dieu*. Jamais le génie humain n'a pris un vol plus sublime, jamais le langage n'a eu de mots plus éclatants ; Bossuet lui-même pâlit devant le soleil incomparable d'Hippone. Aussi, non contents de chercher en saint Thomas les idées de saint Augustin, sans cesse nous sommes allés nous abreuver à la source vive du plus grand des Docteurs de l'Église. Notre crainte est d'avoir diminué en les faisant passer par nos lèvres, les paroles des maîtres immortels que nous avons suivis. Du moins avons-nous témoigné une fois de plus de notre respect filial envers ces esprits dont la splendeur a illuminé les siècles chrétiens, du désir que nous avions de faire servir au salut des générations actuelles les oracles qui ont converti les générations passées. Cette bonne volonté sera bénie, nous l'espérons, par le Dieu aux pieds duquel nous déposons, en signe d'adoration absolue, cet humble livre, nouveau fruit de notre foi et de notre apostolat.

Paris, en la fête de la sainte Trinité, 18 juin 1905.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE LA NATURE DES PASSIONS

SOMMAIRE

Résumé des Conférences de 1903 et de 1904 sur *la Béatitude* et *la Liberté*. — Liens qui rattachent ces deux premiers traités au traité des *Passions*. — Importance du sujet abordé pendant le Carême de 1905. — Aperçu rapide des matières à exposer. — Thèse fondamentale : la nature des passions (p. 13-16).

I

1. *a*) La passion est un mouvement. *b*) Un mouvement de passivité provoqué en nous par l'attrait d'un bien qui se fait aimer, agit sur nous, nous prend, nous arrache à nous-mêmes (p. 17-18). *c*) Ce mouvement est un mouvement de l'âme. Explication de cette proposition. Différence des mouvements passionnels et des réactions mécaniques, physiques, chimiques. Nécessité dans la passion d'un facteur emprunté à la connaissance. Texte de Tertullien (p. 18-22). *d*) L'âme se meut. Sens de cette affirmation. Variété des mouvements de l'âme. — Drames de la scène, drames de la rue, drames de l'âme (p. 22-23).

2. Dans quelle région de l'âme naît ce mouvement? *a*) Ce n'est pas dans la région purement spirituelle parce qu'il y a dans la passion un trouble physique qui ne saurait convenir aux purs esprits. Dans quel sens les anges et Dieu sont dits avoir des passions (p. 24-25). *b*) La passion n'a pas son siège dans les puissances végétatives. Nécessité d'accepter une connaissance pour expliquer les passions. Une connaissance vague suffit, mais est requise. La thèse physiologique radicale attribuant l'autonomie aux appétits est fausse. Sens qu'elle a dans Claude Bernard (p. 25-27). *c*) La région de la sensibilité est le siège de la passion. Rôle dans la passion des choses sensibles, des images sensibles, de l'imagination (p. 28-29).

II

1. La passion entraîne un trouble organique, car il y a dans la passion un élément formel qui appartient à l'âme, et un élément matériel qui appartient au corps. Texte de Claude Bernard (p. 29-30).

a) Les opérations intellectuelles agissent sur le corps, sans pourtant le faire sortir de son état normal. Texte de Claude Bernard (p. 30-31). *b*) Les opérations sensibles apportent un trouble plus consi-

dérable dans l'organisme. Dans les opérations sensibles, les connaissances émeuvent beaucoup moins la chair et le sang que les affections. Texte de Mosso (p. 31-33).

2. Dans quel ordre se succèdent les phénomènes physiologiques? *a*) La passion jette d'abord le trouble dans le système nerveux. Action des passions sur les nerfs et le cerveau (p. 33-35). *b*) Action des nerfs sur les muscles (p. 35-36). *c*) Action des nerfs sur le plus important des muscles : le cœur. Triple relation des nerfs avec le cœur (p. 36-37). *d*) Beauté de cette doctrine qui ne contrarie en rien l'enseignement catholique (p. 37-38). *e*) Phénomènes qui se produisent au cœur sous l'influence des sentiments et des passions. Vérité des locutions populaires (p. 39) *f* Aperçu général des phénomènes qui apparaissent dans la température du corps, dans les expressions de la face, la couleur des cheveux, etc., etc. Gravité de ces troubles quand les passions sont excessives (p. 40-42).

Péroraison. Immense influence des passions sur la vie et sur la substance humaines. Solidarité des intérêts physiques et des intérêts moraux. Sagesse de la Providence divine. Compromission de la vie terrestre pour ceux qui, dédaigneux des problèmes du ciel, égarent les passions. Nécessité pour les directeurs des âmes de tenir compte des tempéraments. Nécessité pour les médecins des corps de tenir compte des facteurs moraux (p. 43-44).

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE LA NATURE DES PASSIONS

Éminence[1],
Messieurs,

Le but de la vie et la puissance qui nous y conduit nous sont connus : le but de la vie, c'est Dieu vu face à face et dans une lumière sans ombre, aimé dans une charité sans défaillance et sans distraction, possédé dans une allégresse sans fin ; la puissance qui nous mène à Dieu, mélange de raison et de volonté, de connaissance et d'énergie, maîtresse des mouvements de nos âmes et donnant à chacun son allure, son rang, sa valeur, c'est la liberté.

La liberté, avons-nous dit, règne à divers degrés sur toutes les fonctions de l'existence, dans toutes les sphères de l'activité ; elle atteint par quelque côté les éléments inférieurs qui semblent le plus loin de son sceptre, elle entraîne dans le courant de la morale tous les efforts issus de la personnalité, obligeant les pièces qui composent notre être à prêter leur concours, à fournir leur part dans notre ascension

1. S Em. le cardinal Richard, archevêque de Paris.

vers la félicité, remplissant le précepte qui résume la loi, l'Évangile, la religion : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces*[1].

Entre les évolutions qui, sous l'empire et sous la direction du libre arbitre, se produisent dans les hauteurs de l'esprit et les phénomènes qui s'accomplissent dans les obscurités de la matière, s'étend le domaine de la sensibilité. Sur ce terrain mouvant, naît, vit, travaille la passion. Si, de ce sanctuaire comme d'une montagne baignée de lumière et enveloppée de silence, nous regardons les événements et les hommes, quelles impressionnantes visions ce mot de passion suffit à évoquer, quels échos tragiques arrivent du monde entier à nos oreilles ! Des politiques tirent successivement les fils des innombrables intrigues qu'ils ont réussi à nouer sur tous les points de l'univers : à leur signal, des races se déchaînent l'une contre l'autre, se heurtent, avec quel dommage pour le bonheur de tous, avec quel fracas, quelles dépenses de sang, quelle consommation et quelle prodigalité de jeunesse et de forces, vous le savez ! Au sein des nations, des grands s'entêtent à vouloir garder leurs privilèges, à prétendre au gouvernement des autres ; des opulences scandaleuses, au grand détriment de la fortune publique, ne se lassent pas de grossir et de devenir

1. Saint Marc, XII, 30.

chaque jour plus insolentes par l'étalage de leur luxe ; puis, en face, des misérables se fatiguent d'être au dernier rang, brûlent de monter, menacent, se préparent aux attentats : des hommes d'action, exploiteurs des âmes et du cœur, agitent, ameutent les multitudes trompées pendant que des hommes de spéculation déversent sur les plaies des idées irritantes ; dans l'intérieur des foyers, des vies se brisent, des liens se rompent, des époux et des épouses regardent avec stupeur les ruines de leur félicité et de leur honneur, plus à plaindre que s'ils avaient été condamnés à la solitude, car nous souffrons moins de la solitude que de la trahison; des enfants cachent leur honte dans le mystère de leurs pensées, plus malheureux que s'ils étaient orphelins, car il est moins douloureux de perdre son père ou sa mère que d'avoir à en rougir ; puis, dans l'existence individuelle, des intelligences s'étiolent, des volontés s'affaissent, des âmes et des corps tombent en pourriture, des consciences outragent l'honnêteté, la justice, la loyauté: puis, par un contraste étrange, voilà que des voix chantent des hymnes à la paix, à la douceur, à la vérité, à la bonté ; voilà que des efforts se multiplient pour réconcilier les continents et les peuples, assurer la fidélité des sentiments, la sérénité des familles; voilà que des jours d'or succèdent aux heures de fer, que le progrès, la civilisation, coulent à flots, que le miracle de l'héroïsme, de la fraternité éclate sous nos yeux, que le génie

les richesses, la noblesse, la beauté se dépensent pour édifier sur les décombres les œuvres de la charité, que des sentiments d'ineffable compassion tombent sur les infortunes, que les ardeurs de l'adoration transportent l'âme jusqu'au seuil de la Divinité, tel est le spectacle ! Quelle est donc l'énergie qui soulève tant de tumultes, commande tant de labeurs, remue tant de choses, fait jaillir du cœur humain de pareils excès de mal et de pareils excès de bien ? C'est la raison, c'est la volonté, mais poussées, soutenues, exaltées, égarées par la passion. S'il en était besoin, ces paroles vous feraient comprendre l'influence de la passion dans la morale, la nécessité où nous sommes d'appliquer nos méditations à ce sujet si vivant.

La hiérarchie et l'enchaînement des passions, leur valeur, l'usage dont elles sont pour le vice et pour la vertu, les moyens de les discipliner et de les utiliser: telles sont les étapes successives que, s'il plaît à Dieu, nous parcourrons ensemble. Une étude spéciale de quelques passions nous servira, pendant la retraite, à mettre en un plus apparent et plus pratique relief, les idées que nous aurons émises dans l'enseignement général. Mais ces multiples problèmes supposent une thèse préliminaire destinée à les éclairer, à les fonder et portant sur la nature de la passion : notre regard s'arrêtera aujourd'hui à cette première question.

I

Qu'est-ce qu'une passion ? D'abord, la passion est un mouvement qui nous tire de notre état normal pour nous jeter dans un état d'agitation et de trouble. Les philosophes du passé s'entendent avec la science d'aujourd'hui pour reconnaître cet élément dans la passion : MM. Ribot, Lange, William James ne s'expriment pas autrement que Descartes, Malebranche ou Spinoza : les docteurs chrétiens et les saints Pères parlent comme les sages du paganisme ; saint Augustin désigne le phénomène dont nous nous occupons par des mots empruntés à saint Paul, mots qui impliquent l'idée de commotion, de perturbation, et, avant de les recueillir dans saint Paul, il les avait trouvés dans Cicéron, dans Aristote, dans Platon. Le vulgaire a la même conception, emploie le même langage : pour indiquer qu'un homme est aux prises avec une passion, nous disons qu'il est entraîné, exalté, déprimé par son désir, sa colère, son désespoir, autant d'expressions qui renferment la notion de mouvement. Même selon l'opinion que nous avons des choses, plus un homme est hors de lui-même, plus il est emporté loin de son calme et de son repos, plus il est passionné.

Donc, la passion est un mouvement, mais un mouvement de passivité provoqué en nous par l'attrait d'un bien qui se fait aimer, agit sur nous, nous prend, nous arrache à nous-mêmes, ou par la face repoussante d'un mal qui nous répugne, nous rebute,

nous éloigne. De cette façon, nous sommes asservis à l'être qui nous impressionne, car, tandis que les facultés connaissantes saisissent les choses, les facultés affectives sont saisies par les choses [1]. Plus nous demeurons comme à la merci de l'objet qui nous a frappés, plus nos démarches dépendent de son empire sur nous, plus même nous avons perdu notre autorité sur notre propre vie, au point d'aller dans un sens contraire à nos goûts, à nos inclinations, aux penchants de notre nature, et plus il est juste d'affirmer que nous pâtissons. Nul besoin de longs raisonnements pour comprendre cette seconde vérité, l'expérience nous instruit et nous montre ceux qui sont gouvernés par les passions comme ne s'appartenant plus, ballottés dans les directions les plus diverses au gré de la réalité ou de la chimère dont le charme ou l'horreur les a touchés.

Ce mouvement est un mouvement de l'âme, car là où il n'y a point d'âme, il n'y a point de passion. Pour aimer, en effet, pour jouir, pour souffrir, il faut vivre : « *Certum est*, dit saint Augustin, *vivere omne quod dolet, doloremque nisi in re vivente esse non posse. Necesse est ergo, ut vivat dolens* [2]. Il est certain que tout ce qui souffre est vivant, que la douleur ne se produit qu'en des êtres vivants, qu'il est nécessaire, pour souffrir, de vivre. » Or, c'est par l'âme que l'on vit, et par conséquent par elle que l'on souffre et que

1. Append., N. 1, p. 383.
2. *Cité de Dieu*, liv. XXI, chap. III.

l'on endure les autres passions : « Le corps sans l'âme, enseigne encore saint Augustin, est incapable de souffrir, et le corps animé ne peut souffrir sans que l'âme souffre, *corpus autem, nec exanime dolet, nec animatum sine anima dolet*[1]. » Aucune réaction des forces chimiques, aucune combinaison mécanique, aucun arrangement des molécules ne sauraient suppléer l'âme, nous expliquer la naissance des émotions et des sentiments. Les éléments les plus subtils, les marbres les plus transparents, les lumières les plus pures ne peuvent oser ou craindre. Quelles que soient les effervescences de la matière, les fermentations qui travaillent son sein et ses entrailles, jamais elle n'éprouvera les tressaillements que nous ressentons. Quand nous prêtons des désirs aux étoiles, des désolations aux rochers, des colères à l'océan, nous leur attribuons, par une fiction de langage, des phénomènes qui se passent en nous et qui ne se produisent pas en eux. Que sous le coup des convoitises, des réactions se montrent soumises aux lois de mécanique, de physique, de chimie qui régissent la terre, la pierre, le fer, nous ne le nions nullement, mais qu'il n'y ait dans la joie que nous goûtons, dans la tristesse que nous subissons, rien de plus qu'une modification pareille en tout à celle qui se produit dans le métal rongé par la rouille, voilà ce que nous ne pouvons admettre. Un homme qui examine la nature d'un être, qui en étudie les propriétés et

1. *Cité de Dieu*, liv. XXI, chap. III.

les opérations, n'arrive pas à bout de son analyse, sans être obligé de s'écrier : Il y a un Dieu, car toute substance proclame à sa manière, mais à haute voix le nom de Celui qui l'a créée. Un savant qui scrute les mystères et les évolutions de la vie humaine, s'il parvient au terme de son labeur, s'il a cette loyauté et cette indépendance, signes distinctifs de la véritable sagesse, est contraint de dire : il y a une âme. Pour pliquer les phénomènes de la passion, les états complexes qui la constituent ou en dérivent, les variétés et les nuances sous lesquelles elle se présente, il ne suffit pas de faire appel à des facteurs physiques, à des agents de froid ou de chaleur, de lumière ou d'électricité, il faut évoquer des facteurs moraux, des idées, des images, des visions du passé et de l'avenir, en un mot des éléments qui viennent de l'âme et ne peuvent venir que d'elle. Tous les êtres se ressemblent par quelque côté, et cette ressemblance donne au monde une admirable unité, mais ils diffèrent aussi : chacun possède des qualités individuelles, spécifiques, génériques, irréductibles les unes aux autres, et c'est par là que la diversité éclate dans l'unité. Un monisme radical, qui confond tout, n'est pas plus admissible qu'une anarchie absolue qui divise tout. Les créatures s'offrent à nous comme elles sont, avec des propriétés aussi distinctes que leurs natures. Le matérialisme contemporain s'égare donc quand il prétend que le sentiment n'est qu'une réaction vaso-motrice, comme l'âme saine n'est « que

la résultante de l'intégrité des organes et de leur parfaite harmonie », quand il s'efforce de faire sortir des mêmes atomes diversement combinés, la vie, la connaissance, l'amour, l'intelligence, la pensée, le vouloir. Si ses adeptes étaient là pour m'entendre, je leur demanderais pourquoi ils se sont tant acharnés à démontrer que l'homme n'est pas seulement de la même nature que l'animal, mais de la même nature que le bois et la pierre : je leur demanderais si jamais, à force de fouetter la matière, de la pousser, de la torturer, de la réduire à ses énergies suprêmes, ils ont réussi à la faire passer de l'insensibilité à l'émotion ou à la perception, si à force d'épier les évolutions et les crises dont elle est le théâtre, ils ont réussi à la surprendre au moment de sa transfiguration : je leur dirais que leur progrès consiste à reproduire les idées qu'émettait la philosophie grecque quand elle faisait ses premiers pas, quand elle bégayait ses premiers mots avec Héraclite ou Thalès, avant qu'Anaxagore eût fait éclater dans ces ténèbres le soleil de l'intelligence, lorsque, comme un enfant, elle prenait les causes prochaines pour les causes premières et les conditions matérielles de la vie pour la vie même ; je leur répéterais enfin le mot adressé par Tertullien à des sages qui, versant dans une pareille erreur, attribuaient les mêmes propriétés et le même mode d'activité aux êtres les plus dissemblables : « *Discerne substantias, et suos eis distribue sensus, tam diversos quam sub-*

stantiæ exigunt. Discernez les substances et attribuez à chacune les qualités diverses que chacune d'elles exige[1].»

Si la passion est un mouvement de l'âme, l'âme a donc ses mouvements? Oui, Messieurs, l'âme a ses mouvements, ses fluctuations, ses transports, ses convulsions : elle va, elle vient, elle avance, elle recule, elle s'élance, elle s'affaisse. Ce n'est pas qu'elle change de place, qu'elle se transporte d'un lieu à un autre, mais elle passe d'un état à un autre état, d'un repos à une activité, d'un sentiment à un autre sentiment ; comme le corps s'approche en se remuant, ainsi l'âme cherche à s'unir aux objets qu'elle aime, elle se retire des objets qu'elle hait; dans le désir et dans l'espérance, elle bondit; dans la crainte et le désespoir, elle retombe ; dans la colère, elle s'exalte ; dans l'audace, elle se précipite ; dans la tristesse, elle se contracte et elle se crispe ; dans la joie, elle se dilate et s'épanouit ; sans cesse nos âmes sont ébranlées par des émotions qui s'accordent et se croisent, se heurtent, se contredisent en notre sein, et font de notre vie un foyer d'agitations perpétuelles. Qui pourrait raconter toutes les phases de ces fièvres? les sinuosités, les caprices, les détours, les imprévus de ces courants? Tantôt, les sentiments fermentent et couvent comme la lave et le feu dans le cœur des volcans ; tantôt, ils éclatent soudainement, comme les

1. Tertullien, *Adversus Marc;* Marc, Lib. II.

coups de la foudre : si riches que soient nos langues, si puissantes en créations que soient nos imaginations, quelque habileté que nous mettions à tendre les situations dans les jeux de théâtre, nous ne pouvons exprimer les mille formes de la passion dans l'âme. Les drames de la scène ne sont rien, dit-on, auprès des drames de la rue : il est encore plus vrai que les drames de la rue ne sont rien auprès des drames intérieurs de l'âme. Nous serions épouvantés si jamais les désirs, les amours, les haines, les colères prenaient au dehors la couleur tragique qu'ils ont parfois au dedans, faisaient explosion dans le monde comme ils font explosion dans le cœur. Point n'est besoin, Messieurs, d'en appeler ici aux docteurs, aux savants : que chacun se rappelle les secrètes et terribles tempêtes de sa vie, son témoignage donnera à mon enseignement une autorité qui me suffit pour le but moral que je me propose La terre ne serait pas assez vaste pour contenir les desseins que forment nos passions, leur fureur détruirait des milliers d'univers comme le nôtre ; c'est une preuve que la passion n'est pas seulement un frisson de la matière, mais une émotion à laquelle l'esprit donne je ne sais quelles proportions infinies[1].

Il y a dans l'âme comme un triple champ super-

1. Append., N. 2, p. 383.

posé, le champ de la pensée, le champ de la sensibilité, le champ des fonctions végétatives. Ce n'est pas que nous ayons trois âmes, c'est que la même âme prend différents noms, selon les rôles qu'elle joue, et selon les puissances dont elle se sert pour régir le mécanisme de la vie, comme le même homme s'appelle guerrier, peintre, sculpteur, suivant qu'il prend l'épée, le pinceau ou le ciseau. En sa qualité de pur esprit, elle engendre ses facultés les plus hautes, ses actes les plus sublimes d'intelligence et de vouloir; en vertu de son union substantielle avec le corps et avec les sens, elle règle les mouvements de la vie végétative et de la vie sensitive. Auquel de ces domaines appartient la passion ?

Premièrement, la passion ne se produit pas en haut, dans le champ supérieur de la vie, ce n'est que par répercussion qu'on l'y trouve, qu'elle excite ou entrave la pensée, ou qu'elle-même sent l'aiguillon ou le frein de la pensée. Il y a, en effet, dans la passion, telle que nous l'entendons, un trouble physique qui n'est point une propriété, qui ne peut être une propriété des purs esprits, qui, en conséquence, n'appartient point à l'âme, en tant que l'âme est un pur esprit. C'est pourquoi les puissances élevées demeurent parfois dans le repos et la sérénité, pendant que les facultés inférieures sont violemment émues par la passion ; c'est pourquoi Jésus-Christ, étant, au jardin des Oliviers, en proie aux angoisses de la crainte, du dégoût, de la douleur, maintenait

son esprit dans la vision et sa volonté dans la béatitude ; c'est pourquoi, surtout, Dieu, les anges, les démons, n'ayant aucun commerce de nature avec la matière, échappent au tourment de nos passions. Leurs désirs et leurs ardeurs ne se trahissent point par les révolutions qui nous bouleversent : s'ils punissent, leur colère ne passe point par les transes de la nôtre, s'ils compatissent, leur pitié n'a point les frémissements de notre pitié. *Sine ira puniunt, et sine miseria compassione subveniunt*[1]. Il est vrai que les monuments et les légendes nous montrent la Divinité aux prises avec nos joies ou nos chagrins, que les Prophètes parlent de la colère de l'Éternel, colère qui fermente en une coupe comme un vin ardent, que Bossuet célèbre « l'émotion véhémente[2] » mise par le Très-Haut à poursuivre le salut de ses saints : mais si les païens se sont égarés jusqu'à attribuer la sensibilité à leurs dieux, les docteurs chrétiens n'ont rien voulu, sinon nous faire entendre que le Seigneur réalisait par sa volonté ce que nous réalisons par nos passions, et qu'il déployait dans ses desseins spirituels l'ardeur que nous déployons dans nos désirs sensibles.

Secondement, la passion n'a pas son siège dans les puissances végétatives : ce n'est pas, comme l'affirment de plus en plus certaines écoles, « l'expression directe et immédiate de la vie végétative[3] ».

1. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. IX, chap. v.
2. *Méditation sur la félicité des saints.*
3. Th. Ribot, *Psychologie des sentiments*, 4e édition, préface, p. IX

Il ne suffit pas de vivre pour aimer ou pour haïr, il faut connaître : là où l'inconscience est totale, l'impassibilité est absolue et, précisément, ce qui fait la différence radicale entre les plantes et les animaux, c'est que les uns connaissent, jouissent et souffrent, tandis que les autres, incapables de connaissance, sont inaccessibles aux affections. Sans doute, on a cité des faits dans lesquels l'état passionnel est, dit-on, compatible avec l'inconscience : les interprétations qu'on a données de ces faits sont erronées et ne prouvent rien. Souvent la connaissance est vague, brumeuse ; mais elle existe. Pour susciter des émotions vagues, brumeuses comme elle, il n'est pas requis qu'elle soit claire et nette, il suffit qu'elle soit. Or, en allant au fond des phénomènes que l'on cite, on y trouve une connaissance confuse sur laquelle, en quelque sorte, se greffe le sentiment. Il y a contradiction à dire que la sensibilité est séparable de la conscience et de la connaissance, car ce mot de sensibilité désigne en même temps la faculté de percevoir et la faculté d'être ému, et nous appelons précisément végétal ce qui vit sans être doué de connaissance ni d'émotion. Lorsque des savants, Claude Bernard, par exemple, enseignent que « les plantes possèdent, comme les animaux, la sensibilité, cet attribut essentiel de la vie[1] », ils n'entendent point parler de la sensibilité dont il s'agit ici, mais

1. Claude Bernard, *Science expérimentale*, p. 218.

demeurant strictement sur le terrain physiologique, ils constatent que les plantes et les animaux, provoqués par des stimulants, répondent par des modifications physiques, analogues dans les deux règnes. On semble attacher, dans certaines écoles, une grande importance à ce que les états affectifs soient « primitifs, autonomes, irréductibles » à la connaissance; « pouvant exister en dehors d'elle et sans elle », on semble navré que le sentiment soit condamné à être un « parasite[1] » obligé d'emprunter quelque chose à la puissance de perception. En vérité, je ne comprends pas cette désolation. Sans compter que le sentiment possède quelque chose en propre qui le distingue de la connaissance, je ne vois pas bien ce que nos affections gagneraient à être plus aveugles, ni ce qu'elles perdent à être mises en contact avec leur objet, par l'intermédiaire de l'intelligence ou de l'imagination. Ce qu'il importe de remarquer, c'est cette manie qu'ont certains hommes, de vouloir toujours frustrer les êtres supérieurs au profit des êtres inférieurs: la vanité de leurs efforts devrait les décourager et les éclairer, car, sous les regards de tous, la nature se rit de leurs prétentions, le minéral demeure impuissant à produire les actes propres au végétal, la plante incapable de remplir les fonctions particulières à l'animal, l'animal de revêtir les qualités spéciales à l'homme, l'homme dans l'impossi-

1. Ribot, *loco cit.*, préface, p. VIII.

bilité de vivre comme l'ange, et, par-dessus tout, la créature insensée, si elle s'essaye aux opérations du Créateur[1].

Il reste que la passion a son siège dans la région sensible de l'âme. Là, il y a une connaissance à laquelle sont annexés des appétits, et lorsque ces appétits se mettent en mouvement, une altération se produit dans l'organisme. La passion est l'explosion dans l'âme de la sensibilité, tous les phénomènes qui apparaissent sont du ressort de la sensibilité, sont provoqués par des éléments sensibles. Ce sont les choses sensibles qui excitent en nous ces élans ; il y a entre les fruits de la terre et nous une secrète harmonie et, dès qu'ils nous ont impressionnés, immédiatement nos penchants s'émeuvent, nos tressaillements et nos transports commencent. L'empire des objets sensibles va si loin que, parfois, aux jours où notre âme est plus avide et comme plus préparée à subir leur action, une lumière, un parfum, une suavité, un geste suffisent à nous démonter. Il n'est pas nécessaire que leur présence agisse sur nous, leur ombre, leur image, leur souvenir venant effleurer notre âme, immédiatement nos appétits sont ébranlés. Ces images ne répondissent-elles à aucune réalité matérielle, fussent-elles la représentation d'un être idéal, fussent-elles une pure

1. Append., N. 3, p. 384.

chimère sans fondement au dehors, dès lors qu'elles prennent à nos yeux une forme sensible, elles peuvent mettre nos instincts en émoi. C'est l'imagination qui nous apporte ces représentations, qui est la grande pourvoyeuse de nos passions, qui, par l'intermédiaire des objets qu'elle nous offre, excite la tempête, le froid ou l'ardeur, l'activité et la fièvre ; mais l'imagination appartient encore au monde de la sensibilité.

II

Vous l'avez déjà compris, Messieurs, la passion entraîne un trouble physique, une altération organique. « Au moment où un agent modificateur, dit Claude Bernard, vient agir sur l'homme, il ne produit point seulement le plaisir ou la douleur, il n'affecte pas seulement l'âme, il affecte le corps, il détermine d'autres réactions que les réactions psychiques[1]. » Il y a dans la passion un élément formel et un élément matériel qui sont inséparables et sont unis comme l'âme et le corps. L'élément formel appartient à l'âme, l'élément matériel au corps.

Il n'est pas un effort de l'âme qui n'ait son retentissement dans l'organisme, qui n'envahisse l'individu et ne remue toute la substance humaine. Dans l'édifice il y a tant d'unité, les pièces se tiennent tellement entre elles, l'âme est si étroitement enlacée

(1.) Claude Bernard. *loco cit.*, p. 219.

au corps, que rien ne se produit sur un point qui ne fasse entendre son écho sur tous les autres. Que la vie descende des cimes de l'esprit pour se répandre dans la dernière cellule, ou qu'elle s'élève des profondeurs de la matière jusqu'au sommet de l'intelligence, d'un bout à l'autre de notre être apparaît la même solidarité. « La désassimilation accompagne toujours la manifestation vitale ; quand chez l'homme et chez l'animal un mouvement survient, une partie de la substance active du muscle se détruit et se brûle ; quand la sensibilité et la volonté se manifestent, les nerfs s'usent ; quand la pensée s'exerce, le cerveau se consume[1]. » Cette grande théorie de l'union substantielle découverte par la sagesse grecque, adoptée par l'Église et le moyen âge, confirmée chaque jour par les expériences de la science contemporaine, nous explique pourquoi la moindre activité de la pensée, le moindre mouvement de la volonté, sont si fidèlement enregistrés par la chair et le sang. On a pu examiner à découvert le cerveau pendant la veille et pendant le sommeil, et l'on a vu comme passer dans les nerfs et dans les vaisseaux l'ombre du rêve ou de l'idée qui venaient effleurer l'imagination ou l'esprit.

Pourtant, Messieurs, l'altération physique varie suivant la nature, et je dirai le siège des phénomènes dont elle est l'effet ou l'accompagnement.

1. Claude Bernard, *loco cit.*, p. 188.

Dans le travail des facultés intellectuelles, le changement accompli est léger, les puissances corporelles ne sortent guère de leur état normal, à moins que l'effort ne soit d'une intensité ou d'une durée excessives. L'organisme, en effet, n'est ni le siège, ni le générateur de la pensée, ce n'est qu'un manœuvre destiné à apporter à la raison la matière de son labeur.

Dans la vie de la sensibilité, il en va tout autrement : directement et immédiatement les phénomènes sont en relation avec l'organisme. Nous avons vu que le corps sans âme est inaccessible à la passion, que le cadavre ne voit pas, n'entend pas, ne goûte pas, n'aime pas, ne jouit pas, ne souffre pas ; il en faut dire autant de l'âme qui n'aurait plus son corps, qu'il s'agisse des actes de connaissance ou des actes d'affection sensible. C'est pourquoi le Philosophe enseigne que les passions meurent avec le corps[1]. Pour parler exactement, il faudrait dire que ces mouvements de la sensibilité n'étant exclusivement ni des propriétés de l'âme, ni des propriétés du corps, mais des qualités émanant de l'étreinte dans laquelle s'unissent la matière et l'esprit, dépendent si radicalement de cette union qu'elles ne lui survivent pas. On serait par conséquent dans l'erreur, si on concevait ces phénomènes à la manière de Platon et de Descartes, qui s'imaginaient que le corps humain

1. *De Anima*, l. I, par. 4.

St. Albert's College Library

recevait du dehors des impressions qu'il transmettait à l'âme, mais que l'âme était seule à sentir. les fonctions que nous étudions s'accomplissent dans l'organisme, et, par suite, déterminent en lui mille vicissitudes.

Donc, les mouvements de la vie sensible agissent sur le corps beaucoup plus que les mouvements de la vie intellectuelle. Mais il y a dans la vie sensible deux sortes de phénomènes : les phénomènes de la connaissance et les phénomènes des affections. Anciens et modernes ont constaté que les ardeurs, les explosions, les lésions dans l'ordre physique sont très différentes, selon qu'elles accompagnent la connaissance ou la passion. Les troubles corporels occasionnés par la connaissance sont beaucoup moins considérables que les troubles causés par les affections et les passions. Aussi longtemps qu'un enfant étudiera sans préoccupation, sans émotion, son cerveau, ses nerfs, son cœur garderont leurs allures régulières, mais un souci, une inquiétude, la crainte d'un échec entrent ils dans son âme, immédiatement l'équilibre est rompu. « Loin de fatiguer l'organisme, le travail intellectuel le développerait, si à l'effort de l'esprit nous n'ajoutions la fièvre et la passion d'arriver. » C'est que, disaient les anciens, les facultés connaissantes sont des facultés de repos et de paix, qui, sans sortir d'elles-mêmes, saisissent leurs objets ; les facultés affectives sont des facultés de mouvement, d'agitation, qui remuent beaucoup plus les

organes auxquels elles sont attachées. On peut adopter de toute perception ce que Mosso a enseigné du travail intellectuel : « Les émotions exercent une action beaucoup plus manifeste sur la circulation cérébrale que le travail intellectuel, quelle que soit son énergie [1]. » Ce qui prouve une fois de plus la vérité de ce que nous avons déjà proclamé, c'est que le limon de la matière se mêle moins à la connaissance qu'aux affections, et que la science est d'une essence plus pure que l'amour.

Donc, la passion remue la chair et le sang plus que la pensée, plus que le vouloir intellectuel, plus que l'acte de vision sensible, et dès que nous sommes en proie à une convoitise, nous nous sentons frappés au cerveau, au cœur, aux entrailles, émus jusqu'à la moelle des os. Dans quel ordre s'enchaînent ces frémissements? Quels chemins suit l'émotion dans le système compliqué des fibres, des vaisseaux, des tissus, des cellules? Quel est le centre qu'elle va d'abord heurter pour répandre ensuite ses ondées dans le corps tout entier? A quel organe, à quelles fonctions se lient principalement les divers sentiments, et pourquoi tel appareil semble-t-il plus impressionné dans la peur que dans la colère? Les manifestations physiologiques des passions sont si

1. Cité par M. Ribot

nombreuses et si diverses que, malgré des expériences et des études pleines de conscience, mille obscurités demeurent dont l'effort scientifique est loin d'avoir triomphé.

Il paraît certain pourtant que la passion jette d'abord le trouble dans le système nerveux: les mouvements de l'appétit sensible ont là leur siège et leur attache, c'est là qu'ils excitent d'abord le désordre et le tumulte. Les sentiments exaspèrent la susceptibilité de la substance nerveuse comme les acides ou l'ammoniaque, comme la chaleur ou l'électricité; ils en précipitent les courants ou ils les ralentissent; ils en pervertissent la nutrition, ils en détériorent les tissus, ils en blessent les fibres, poussant à sa suprême activité, ou au contraire supprimant la double faculté qu'elle a de sentir et de se mouvoir. Comme il est des régions où les faisceaux de nerfs se centralisent et s'accumulent, c'est là que l'on voit éclater les grandes tempêtes, les bizarreries, les excentricités, les manies, les folies. Le plus important de ces centres, le siège principal des passions et des émotions est le cerveau. Aussi semble-t-il bien prouvé que le travail physiologique des passions s'opère avant tout dans le cerveau, et qu'il engendre en cet organe des troubles considérables. Mais comme les fibres du cerveau ont leurs ramifications dans tout le corps et vivent avec lui dans de perpétuels et réciproques échanges, les ondes qui passent dans l'une se transmettent aux autres, et, à la moindre

émotion, l'arbre nerveux est secoué des racines jusqu'aux plus délicats de ses rameaux. Aussi aux heures tourmentées où les passions soulèvent en de plus violents orages les profondeurs de l'âme, les maladies nerveuses se multiplient et se présentent sous des formes si aiguës et si variées à la fois, que la médecine en est confondue, c'est pourquoi encore, les nerfs montent sous l'influence de la passion à de tels transports que l'homme se change en énergumène capable des pires excès. Aujourd'hui, ces ébranlements agitent plus que jamais la santé publique. Sans doute, Messieurs, ces névroses sont dues au travail excessif, au poison que la fraude mêle à nos aliments et à nos breuvages, mais le surmenage moral, le déchaînement des appétits jouent un rôle plus important encore dans ce mouvement de dégénérescence : c'est l'avis des moralistes, c'est aussi l'avis des médecins les plus compétents et les plus impartiaux.

Les centres nerveux sont, avec le reste de l'organisme, en des relations continuelles, et y font pénétrer les troubles dont ils sont le théâtre. L'émotion et le sentiment ne montent pas de la vie végétative au système nerveux, du système nerveux à l'âme; bien au contraire, la transmission s'opère de l'âme aux nerfs, des nerfs au corps tout entier. Les muscles subissent cette action; sous l'influence des nerfs,

ils se raccourcissent, se contractent, impriment aux membres, aux os, des mouvements désordonnés qui font claquer les dents, trembler les lèvres et les narines, vaciller les genoux. Au moment où la passion nous emporte, les ondes nerveuses courant, s'entre-croisant, affluant en torrents impétueux, en décharges subites, agitent et affolent tout l'appareil musculaire.

Parmi les muscles, aucun ne reçoit plus que le cœur le contre-coup de la passion. Ce n'est pas qu'il soit le siège de la vie sensitive, comme quelques uns l'ont cru autrefois, mais il est l'organe central de la vie végétative; en cette qualité, il est dans des rapports incessants avec le cerveau, centre de la vie animale, qui doit, « pour exprimer ses sentiments, avoir le cœur à son service ».

Excités par les perceptions et par les images, les nerfs réagissent directement sur le cœur, tantôt par une influence modératrice qui ralentit ses mouvements, rend la circulation languissante, diminue la nutrition des cellules et aboutit à la dépression, à l'affaiblissement, à l'épuisement; tantôt par une impulsion accélératrice qui active les battements, fait affluer le sang dont les tissus s'abreuvent, se nourrissent, s'engraissent, si je puis ainsi parler, et nous donne la sensation de l'abondance, du bien-être, de la pleine vitalité.

Directement encore, par un autre côté, les nerfs exercent un empire sur les vaisseaux, sur les veines.

sur les artères, les resserrent ou les dilatent, décident, en quelque sorte, de la quantité du sang qui circule, et, selon la mesure du sang mis en circulation, augmentent ou diminuent les contractions du cœur.

Enfin les nerfs président aux fonctions de la respiration, en règlent l'allure : sous leur action, notre souffle est oppressé, haletant, entrecoupé ; il monte avec peine pour mourir avant le temps sur nos lèvres, ou bien il se déchaîne tumultueusement, frappant les parois de la poitrine de coups qui retentissent dans les oreilles et dans la tête. Ces désordres travaillent la qualité du sang, qui se transforme, se corrompt, tourne dans les veines et dans les artères, et, au lieu de demeurer un liquide substantiel, devient un liquide moins vital ou même un poison. Lorsque cette source précieuse de la vigueur s'altère, rien n'en souffre plus que le cœur, car le travail continu auquel il est condamné crée en lui un besoin plus impérieux de nourriture, et le moindre changement dans la composition et dans la qualité du sang se manifeste aussitôt dans la vie du cœur.

Plusieurs catholiques ont pensé devoir repousser cette prépondérance du cerveau sur le cœur, ils ont essayé de montrer que les anciens avaient raison quand ils faisaient du cœur le siège des sentiments, ils ont cru même peut-être que la dévotion, nous autorisant à adorer le cœur de Jésus comme le vas

dans lequel avait brûlé son amour, était intéressée à la question. Ce qu'il y a de meilleur, Messieurs, c'est la vérité, notre devoir est de la saluer avec enthousiasme et sans hésitation d'où qu'elle nous arrive. Nous sommes souvent obligés de repousser les conclusions des savants parce qu'elles manquent d'arguments convaincants ; c'est une raison de plus pour accueillir loyalement les affirmations dont ils ont fait la preuve. Or, il paraît certain aujourd'hui que le cœur ne sent que grâce aux nerfs qu'il contient, et grâce aux nerfs avec lesquels il est en communication. De plus, la théorie actuelle, fort prisée d'ailleurs par beaucoup d'anciens, ne manque, il faut l'avouer, ni de grandeur, ni d'unité, ni de beauté. C'est la tête qui domine l'homme, là qu'est la physionomie sur laquelle se reflètent, d'une manière si merveilleuse, les pensées de l'âme et ses affections, là que sont les organes des sens et de la parole qui nous mettent en relation avec le dehors, et je trouve tout naturel que de ce noble sommet partent les impulsions et les mouvements. Enfin le cœur conserve un assez grand rôle pour que la conduite de l'Église soit pleinement justifiée, pour que nous ayons le droit de garder dans notre langage, dans la poésie, les expressions dont nous nous servons, et pour que nous continuions à attribuer au cœur les fonctions dramatiques que nous lui attribuons.

Pendant quelque temps, en effet, on crut que les mots populaires, que les tableaux des littérateurs ne

contenaient rien que les métaphores inventées par des imaginations surexcitées. Depuis Claude Bernard, on est revenu sur ces affirmations radicales, et l'on a établi que, en vertu de ses relations avec le système nerveux, le cœur est *l'organe sur lequel tous les états de l'âme se reflètent avec une clarté admirable, dans leurs nuances même les plus délicates, exactement, à l'instant même, comme dans une glace, avec une perfection et une justesse inimitables.* Aussi est-ce très légitimement que, fidèles à une loi physiologique bien connue, et transportant nos sentiments dans l'organe périphérique qui les communique à notre conscience, nous attribuons au cœur les commotions de l'âme[1].

Très légitimement aussi nous disons : le cœur palpite de joie, le cœur tremble de joie, car les émotions agréables excitent les nerfs accélérateurs, « font battre le cœur très vite, en diminuant du même coup l'intensité de chaque battement ». La régularité des fonctions circulatoires, une pression mesurée, amènent alors le cœur à se vider facilement et nous éprouvons une impression de bien être que nous traduisons par ces mots : avoir le cœur léger.

Les sentiments de tristesse, d'oppression, ralentissent les mouvements du cœur, prolongent les instants pendant lesquels le cœur se remplit d'un sang dont il ne peut plus se débarrasser qu'en faisant des

1. Cyon, *le Cœur et le cerveau*, *Revue scientifique*, 22 novembre 1873.

efforts considérables, et, très réellement, nous nous sentons le cœur *gros*, le cœur *contracté*, le cœur *torturé*.

Une douleur violente, subite, paralyse les nerfs modérateurs, déchaîne les nerfs accélérateurs, et amène cet état d'inquiétude intolérable pendant lequel le cœur *bat à se rompre*.

En un mot, Messieurs, par l'intermédiaire des nerfs, les sentiments se gravent dans le cœur et le font passer comme le feraient la chaleur ou l'oxygène, le froid ou l'acide carbonique, par les transes et par les péripéties les plus diverses. Ces quelques explications suffisent à montrer que le cœur est le plus sensible des organes de la vie végétative, que ce médecin n'était pas insensé qui jugeait de la passion d'Antiochus par les bonds capricieux de son pouls, que notre langage et le langage de l'Église sont inspirés par des observations exactes et traduisent avec justesse des états physiologiques.

Je ne veux pas insister sur ces détails, ni vous dire comment, sous l'influence des passions, la température du corps se modifie, comment le sang coule dans l'organisme, tantôt brûlant comme du feu, tantôt glacé, ni quels troubles, quels arrêts, quelles irritations se produisent dans les viscères, dans les fonctions de nutrition, d'assimilation, de sécrétion. Je ne veux pas davantage vous rappeler que ces

sentiments, ces nerfs, ces muscles, ces vaisseaux ont des correspondances à la surface du corps et de la physionomie, que les cheveux se dressent et parfois blanchissent sur la tête, que le visage, tour à tour s'épanouit, se ride, se crispe, se tord, que les traits s'empourprent, se congestionnent, tombent, blémissent, que les yeux s'animent ou expirent. Dieu n'a pas voulu que nous fussions complètement les maîtres du secret de nos âmes : les mouvements intérieurs font explosion au dehors en des manifestations que nous ne pouvons pas empêcher [1].

Ce qu'il importait de vous faire comprendre, c'est que les passions atteignent la chair et le sang, qu'elles les font passer par toutes les transes du spasme et de l'extase, qu'elles jouent sur les nerfs et sur les muscles, sur le cerveau et sur le cœur, comme sur un instrument vibrant et vivant, les hymnes de l'amour, du désir, de la joie, de l'ivresse, qu'elles en tirent les lamentations lugubres de la douleur, ou les notes tragiques de la haine, de la colère, du désespoir. Et comme il est de la nature de la passion d'être excessive, de prendre des proportions démesurées et violentes, il y a des jours où l'organisme n'est pas assez fort pour supporter de pareils orages, les fibres se tendent à se rompre, on dirait qu'un démon en fureur les possède, les tourmente, les tord ; les vaisseaux et le cœur ne sont pas assez larges pour contenir ce torrent, la physionomie n'est

1. Append., N. 4, p. 387.

pas assez souple pour se plier à des mouvements si intenses, si subits, se succédant avec tant de désordre et tant de rapidité, et pendant que le cœur et les vaisseaux menacent d'éclater, la face apparaît, s'efforçant en vain de traduire les événements du dedans, convulsionnée et torturée par des sentiments qu'elle ne peut plus exprimer.

Enfin la passion s'élève parfois si haut, s'avance si loin, déborde tellement la puissance du corps, que les organes, les appareils se faussent, se forcent, se blessent, se brisent, comme une machine sous l'action d'une vapeur surchauffée. Il n'est pas rare que le trépas ne soit le dernier mot de ce délire et que, sous les coups de l'émotion, la chair ne succombe à jamais inanimée. « L'usure moléculaire, a dit le plus grand des physiologistes modernes, est toujours proportionnée à l'intensité des manifestations vitales. Si réparables que soient les brèches faites à la vie, il y a un moment où l'édifice tombe en ruines. La vie est un flambeau qu'on peut entretenir en renouvelant sa matière combustible, mais il y a un moment où le fil consumé ne peut plus supporter le poids ni la vivacité de la flamme[1]. » Malheur à quiconque boit sans discernement aux coupes ardentes de l'amour ou de la haine, de la colère ou du désespoir, le breuvage de vie peut devenir en un instant un breuvage de mort[2].

1. Claude Bernard, *loco cit.*, p. 188-191.
2. Append., N. 5, p. 389.

Telle est, Messieurs, la nature de la passion : établie sur les frontières de l'âme et du corps, elle tient des deux. En haut, elle trouble les pensées, elle ébranle les volontés, elle envahit les imaginations, elle entre en relation avec la vie morale : en bas, elle secoue les nerfs et les muscles, elle travaille le cerveau, le cœur, les entrailles : elle n'est ni la propriété de la pure intelligence, ni la propriété de la pure matière, elle retentit d'un bout à l'autre de notre personnalité et de notre substance. Tout donc est en jeu dans la vie des passions, les intérêts physiques et les intérêts moraux : l'on voit apparaître une fois de plus l'ordre admirable et l'unité établis par la Providence dans l'organisation de nos actes, l'attention et la sollicitude que Dieu avait en même temps pour notre existence temporelle et pour notre existence éternelle, quand il nous poussait par de si multiples préceptes, quand il nous aidait par de si aimables grâces et de si puissants moyens à régler nos appétits. Ceux qui, dédaigneux des problèmes du ciel, gardent le souci des questions de la terre, sauront quelle responsabilité ils encourent, lorsque par les spectacles qu'ils étalent sous les yeux, par leurs discours, par leur littérature, ils entretiennent et développent, avec les passions, la fièvre dans le sang et dans les os ; lorsque, par leurs œuvres, ils atteignent comme d'un glaive la moitié d'une génération ; lorsqu'ils administrent comme un poison aux victimes de leur influence, hâtant, je ne dis pas, ce mouvement de décrépitude

morale, mais cette dégénérescence physique dont ils ont été les promoteurs responsables avant d'en être les censeurs indignés, contribuant par leur action à changer des races saines en races abâtardies que les lèpres dévorent, qui perdent en grande partie leur empire sur elles-mêmes et tombent sous la domination de la névrose et de la folie. Enfin, Messieurs, nous verrons dès aujourd'hui la nécessité de traiter les passions non pas comme un phénomène purement moral, non pas davantage comme une fonction purement physique, mais comme un mélange souvent fort obscur et fort compliqué de physique et de moral. Les médecins des consciences, pour mesurer les responsabilités, tiendront compte des tempéraments ; les médecins des corps, pour combiner les remèdes, se préoccuperont des idées et des volontés ; nous-mêmes, dans la direction de notre vie, nous essayerons de nous connaître à ce double point de vue, afin d'établir cette harmonie et cet équilibre des sentiments qui aident la santé et servent avec puissance la vertu. Une pensée nous aidera dans cet effort : il s'agit de tout notre avenir.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE LA HIÉRARCHIE DES PASSIONS

SOMMAIRE

Spectacle de la vie humaine. — Distinction des choses et des événements, leur connexion et leur ressemblance. — Opinions diverses des philosophes sur le nombre des passions. — Mêmes divergences dans la détermination de la hiérarchie des passions. — Affirmations extrêmes. — Descartes, Malebranche, Épicure, Spinoza, saint Thomas, le dix-septième siècle, Bossuet. — Division de la conférence : 1° Passions de conquête. 2° Passions de combat. 3° Nom de la passion qui domine les autres (p. 51-53).

I

Sous l'influence du bien, la passion de conquête parcourt trois étapes.

1. Première étape : *a)* L'apparition du bien engendre la *complaisance*, sentiment profond qui saisit les fibres suprêmes de la sensibilité et les incline vers la réalité qui les émeut (p. 53-54). *b)* L'*union* par la connaissance, par l'affection, le commerce réel (p. 55-57). *c)* L'*extase* qui nous fait sortir de nous-mêmes pour vivre dans le bien qui nous a séduits. Les Israélites à Babylone (p. 57-58). *d)* Divers autres phénomènes enfantés par la première passion de conquête à laquelle il faut donner son nom, nom demeuré sacré malgré les profanations qu'il a subies : l'*amour* (p. 58-60).

2. La seconde étape : le *désir*. *a)* Le désir est provoqué par l'absence. Vivacité de cette seconde émotion. L'absence donne plus de prix aux choses que nous aimons (p. 60-61). *b)* Le désir excite l'activité, tue la paresse, la nonchalance, étend la puissance du bras (p. 61-62). *c)* Il fait atteindre plus profondément l'objet sur lequel il porte (p. 63).

3. Troisième étape : La *joie*. *a)* Caractère de la joie produite par la présence et la possession (p. 64). *b)* Arrêt du mouvement passionnel, ce qui en reste (p. 64). *c)* Effets physiologiques de la joie (p. 65). *d)* Le temps, dans la joie, ne dure pas. Vision de Dante (p. 65).

Le mal excite en nous un triple mouvement contraire aux mouvements éveillés par le bien.

1. Les deux premiers sont la *haine* et l'*aversion*. *a)* Comment le

bien peut provoquer la haine et l'aversion (p. 65-66). *b*). Comment l'homme arrive à considérer les plus grands biens comme les pires de tous les maux (p. 67). *c*) Le propre de la *haine* c'est d'être homicide et destructrice. Erreur de ceux qui prétendent que la haine est créatrice (p. 68).

2. La haine donne des ailes pour *fuir* l'objet qu'elle ne peut détruire (p. 69)

3. Lorsque le mal nous saisit sans que nous puissions le fuir ou le détruire, une troisième passion nous étreint : la *douleur*. — Effets de la douleur : absorption, affaissement et inertie (p. 70).

II

Passions de combat. Instinct de lutte qui existe à tous les degrés de la vie et de l'être : minéraux, végétaux, animaux. Combien est raisonnable la théorie qui admet un double appétit : l'appétit de concupiscence ou de conquête, l'appétit d'irascibilité ou de combat (p. 70-71). Les difficultés qui environnent le bien suscitent cinq passions : l'*espérance*, l'*audace*, la *colère*, la *peur*, le *désespoir*.

1. Le premier soldat dans la lutte, c'est l'*espérance*. *a*) Nécessité de l'espérance pour lutter (p. 72). *b*) Bases de l'espérance : la *conscience* et l'*expérience* de sa force (p. 72) *c*). Joie produite par l'espérance (p. 73).

2. L'*audace*. — La difficulté grandissante produit l'audace. Peinture de l'audace, des actes qu'elle inspire, du prestige dont elle revêt, des victoires qu'elle remporte. Audace et impudence (p. 74-75).

3. La *colère*. — Les coups qui nous sont infligés par le mal et les méchants éveillent en nous la colère. Effets de la colère sur le cerveau, le cœur, etc. Besoin de vengeance. Force, justesse qui nous sont communiquées par la colère. Volupté de la vengeance (p. 75-76).

4. La *peur* et le *désespoir*. — *a*) Comment ces deux passions sont des passions de combat, tour à tour *défensives* ou *offensives*. La peur nous rend moins accessibles aux coups, elle nous fait fuir avec rapidité. La *stupeur*. — Force offensive de l'homme qui a peur. Explication que donne Taine de la Révolution française (p. 77-78).

b) Le *désespoir plus terrible que la peur*. — Prudence et abstention conseillées par le désespoir. Puissance qu'il communique dès qu'il est mêlé d'un peu d'espérance (p. 79-80).

III

1. La passion qui domine les autres, c'est l'*amour*. *a*) Les autres passions puisent dans l'amour leur existence, leur vitalité, leur activité. *b*) Opinion de ceux qui soutiennent que les autres passions ne sont que des formes de l'amour. Texte de saint François de Sales (p. 81). *c*) Comment les passions de conquête viennent de l'amour (p. 82). *d*) Difficulté par rapport à la haine, qui vient pourtant de l'amour (p. 82). *e*) L'amour est plus fort que la haine (p. 83).

2. Les passions de combat viennent aussi de l'amour (p. 84-85).

Conclusion. — La guerre, dure nécessité de la vie présente. L'amour, inspirateur du courage dans la lutte. Le citoyen ou le chrétien qui ne luttent pas, n'aiment ni leur patrie, ni l'Église (p. 86-87).

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE LA HIÉRARCHIE DES PASSIONS

Éminence,
Messeigneurs[1],
Messieurs,

La vie humaine ressemble à un immense domaine sur tous les points duquel les événements se multiplient tellement qu'il est difficile à la vigilance et à la rapidité du regard de les compter. Nés du même sol et sous la même lumière, ces événements se rapprochent par tant de côtés que les yeux ordinaires sont fort exposés à les confondre; chacun apparaît avec des caractères spécifiques et individuels si divers, qu'il faut presque désespérer de signaler jusqu'au bout les qualités qui les distinguent; ils se produisent dans une dépendance mutuelle si absolue, qu'on est contraint de voir dans les uns des causes, dans les autres des effets ; par ailleurs ils se mêlent, s'enchevêtrent par un système d'action et de réaction si compliqué, qu'on est embarrassé de décider lesquels sont primitifs et lesquels sont dérivés.

1. Deux évêques canadiens.

Ceci vous explique pourquoi les savants et les philosophes se sont aventurés en tant d'opinions opposées, quand ils ont voulu déterminer le nombre des passions, l'ordre dans lequel elles se succèdent et elles s'influencent. Les uns n'ont vu dans la série des sentiments qu'un seul courant qui, comme la mer, prend différents noms, suivant les pays qu'il touche; d'autres, essayant de s'attacher aux objets innombrables qui peuvent nous exciter, frappés aussi par les mille formes que, suivant les périodes, les âges, les individus, revêt la même passion, nous ont donné des listes sans fin de phénomènes qu'ils ont crus essentiellement et radicalement distincts. Entre ces deux exagérations, des théories moyennes se sont fait jour, qui établissent des centres principaux servant de points de départ et comme de sources aux sentiments dérivés. L'accord ne s'est pas effectué davantage sur l'ordre hiérarchique dans lequel se succèdent et se commandent les passions; pour Descartes et Malebranche, l'admiration est le principe des mouvements de l'âme; beaucoup avec Épicure le placent dans le plaisir et la douleur, Spinoza dans le désir, et ainsi les pensées de chacun prennent des directions en rapport avec les goûts et les systèmes. Nous n'entrerons point dans tant de conflits, mais résumant de notre mieux la doctrine de saint Thomas, lequel a cueilli les plus riches perles dans le trésor de la révélation et de la philosophie, nous parlerons premièrement des passions

de conquête, secondement des passions de combat[1], puis nous dirons le nom de la passion qui gouverne toutes les autres. Vous vous rendrez compte, Messieurs, que nos idées se concilient à la fois avec le sens commun et avec ce qu'il y a de légitime dans la science actuelle[2]; elles sont, expressément ou implicitement, professées par nombre d'esprits solides : au dix-septième siècle, si compétent en psychologie, elles ont été fort en honneur et ont eu[3] les préférences de Bossuet; il est difficile de se mettre sous un meilleur patronage.

I

Le bien, nous l'avons dit souvent, est la puissance qui éveille toutes les énergies de la nature et de la vie : aucun être ne sort de son repos, sinon sous l'empire du bien qui l'attire. Il s'ensuit, puisque la passion est un mouvement, que le bien en est partout le provocateur. Mais les êtres ne sont touchés que par les qualités qui correspondent à leur substance, et comme les passions sont des propriétés de la sensibilité, le bien qui les fait naître, c'est le bien sensible. Il faut pourtant entendre cette proposition d'une façon très large, et dire que, de même que les biens sensibles sont capables de se présenter à l'âme immatérielle, sous une forme spirituelle et la

1. Append., N. 1, p. 390.
2. *Ibid.*, N. 2, p. 391.
3. *Ibid.*, N. 3, p. 391.

tenter, de même, les biens spirituels peuvent apparaître à nos penchants, sous une forme sensible et les entraîner. Or, il n'est pas un être qui ne contienne un peu de bonté : un grain de sable, une feuille, à certaines heures, deviennent pour nous une fortune. De la fournaise où il était torturé, le mauvais riche ne demandait à Lazare qu'une goutte d'eau, et vous savez quelle émotion poignante l'image de cette goutte d'eau fraîche excitait en son sein. C'est avouer qu'il n'est rien ici-bas qui ne puisse, à un moment donné, déchaîner les passions dans notre âme[1].

Mais la nature ne travaille pas en vain, ces mouvements ont un but : pourquoi ces élans de notre poitrine et de nos appétits ? Évidemment, Messieurs, pour nous rendre maîtres du bien qui nous a souri, pour le conquérir, pour le posséder ; par conséquent, toutes ces ardeurs qui nous emportent hors de nous-mêmes nous emportent vers l'union avec le bien, et n'ont pas seulement comme fin de nous agiter[2].

Sous l'empire du bien sensible, la passion de conquête passe par trois étapes. Premièrement, ému par l'apparition de l'objet qui le charme, l'homme sort de son repos, son indifférence se change en complaisance, non pas en cette sympathie vague, hésitante, infirme, fugitive, superficielle qui ne fait qu'effleurer l'âme sans s'y arrêter, sans la subjuguer

1. Append., N. 4, p. 394.
2. *Ibid.*, N. 5, *ibid.*

et qui n'est que le préliminaire, l'ébauche et comme la pâle aurore du sentiment, mais en cette impression profonde qui saisit les fibres suprêmes de la sensibilité, en domine souverainement les vibrations et les incline vers la réalité qui les émeut.

Immédiatement, l'être qui nous a captivés cesse de demeurer pour nous un étranger, nous lui ouvrons notre sein, il entre au foyer de notre vie, en un instant il devient comme une partie de nous-mêmes, on dirait qu'il ne fait qu'un avec nous, qu'il est un autre nous-même. Un commerce s'établit entre lui et nous, commerce de connaissance dans lequel nous sommes attentifs à écouter les harmonies qui retentissent en lui, à regarder, à étudier, à contempler sa physionomie, la nuance de son attitude, à percer l'écorce extérieure qui l'enveloppe, à pénétrer au dedans jusque dans le secret de sa substance et de ses entrailles, à ne point arrêter notre conquérante investigation avant de l'avoir sondé en ses derniers replis : tel l'Esprit éternel qui scrute les abîmes de la bonté divine, *Scrutatur enim profunda Dei* [1]; commerce d'affection en vertu duquel nous nous intéressons à tout ce qui regarde l'objet de notre attendrissement avec la sollicitude que nous aurions pour la moitié de notre âme, pour notre âme même. Cette intimité de pensée et d'affection ne suffit pas : une force impérieuse incline notre

1. *Corinth.*, II 10.

personnalité non pas vers l'image, vers l'ombre ou le fantôme, mais vers la réalité du bien aperçu. Comme le dit saint Augustin, « le sentiment qui vit en nous, est à notre âme ce que le poids est aux corps ». Où que soit pour un corps le lieu de son repos, il y est entraîné par le poids de sa nature : le feu monte, la pierre descend, l'eau se glisse au fond du vase, l'huile passe à la surface : ainsi en est il de nous, que le bien qui nous enchante soit auprès ou dans le lointain, dans les hauteurs ou dans les abîmes, notre complaisance nous emporte partout où nous sommes emportés, et nous sommes emportés partout où il est. *Eoque feror, quocumque feror*[1]. C'est qu'en effet nous voulons l'intimité effective, l'étreinte et l'assimilation mutuelles, l'unité de la vie, comme cette reine qui, ne pouvant se résigner à se séparer de son époux, en versa les cendres dans un breuvage qu'elle consomma, se berçant de l'illusion qu'elle ferait ainsi passer dans son sang et dans ses os la substance de celui qu'elle pleurait.

Nos instincts, alors, nous inspirent des audaces dont j'oserais à peine parler, si, au-dessus des immondices et des débauches dont la corruption humaine a inondé le monde, je n'apercevais la loi sublime qui entraîne toute créature vers son bien. « Qui ne sait, » dit Bossuet, que dans ce transport, « on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait

1. *Cité de Dieu*, liv. XIII, chap. IX.

s'incorporer en toutes manières, enlever jusqu'avec les dents » l'objet de son sentiment, « pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre[1] »? N'est-ce pas pour nous rappeler que ce mystère auguste, si souvent peut-être profané par nous dans les hontes de la chair, avait sa place dans la vie de Dieu, que Jésus-Christ nous a dit : *Ma nourriture, c'est la volonté de mon Père*[2] ? N'est-ce pas pour nous apprendre que les créatures supérieures connaissent ce saint délire, que l'ange de Tobie parlait du breuvage d'immortalité qu'il buvait à un calice invisible? N'est-ce pas, après avoir obtenu que notre cœur arrêtât sur lui ses complaisances, que Notre-Seigneur s'offrait à nous dans une coupe où il s'était versé tout entier, et disait pour répondre à notre impatience de nous perdre en lui : *Prenez et mangez, prenez et buvez*[3], réalisant ainsi, dans la sagesse et dans la vérité, ce qui, dans les égarements humains, ne peut être que « fureur, impuissance, folie »? N'est-ce pas enfin tourmenté par cette même passion que saint Augustin s'écriait : « *Manducem te, manduces me*; que je te mange, ô mon Dieu, et que je sois mangé par toi »?

Lorsque l'unité s'est consommée, le reste du monde nous demeure indifférent, est pour nous comme n'existant pas; l'âme est en exil, tout lui est étranger

1. *Méditations sur l'Évangile. La Cène.* 24e jour.
2. Saint Jean, IV, 34.
3. *I Corinth.*, XI, 24.

partout où elle ne rencontre pas l'être qui l'a charmée. Les Israélites regardaient passer sans les voir les fleuves de Babylone, le murmure des eaux arrivait à leurs oreilles sans y pénétrer, car le cœur des captifs était à Jérusalem. A nos moments de passion, nous sommes pareils à eux, le fleuve des choses coule à nos pieds et nous ne nous en apercevons pas, le bruit de leurs flots ne réussit pas plus à nous émouvoir que les sollicitations des Gentils ne réussissaient à réveiller les harpes endormies que les Hébreux avaient suspendues aux saules de la vallée. L'univers, les personnes, les événements, Dieu lui-même s'effacent, oui, Messieurs, Dieu lui-même, et il ne reste dans cette solitude que la beauté qui suffit pour nous à la remplir, parce qu'elle a suffi à nous fasciner.

Nous sortons des régions que nous habitons, nous abandonnons les êtres qui nous coudoient, et nous allons vers les réalités ou vers les illusions qui nous sont chères. Mystère plus étrange, nous nous quittons nous-mêmes, dans un phénomène qui semble impossible, l'extase. « Quel mot, s'écrie le P. Lacordaire, pour un être égoïste[1] ! » Et pourtant c'est vrai, notre âme ne demeure pas là où nous sommes, elle vole là où est notre sympathie ; notre pensée, si habituée à se retourner sans cesse vers nous, nous oublie, s'oublie elle-même pour se fixer là où l'a

1 *Conférences de Toulouse*, p. 275.

conduite le cœur. « Celui que son ardeur pour moi a poussé à me manger, disait Jésus-Christ, ne demeure plus en lui, il demeure en moi. » *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem in me manet*[1]. L'être auquel nous nous sommes donnés est en nous plus que nous-mêmes, il est ce à quoi en nous nous nous tenons le plus, nous vivons pour lui plus que pour nous, nous vivons de lui plus que de nous tant il nous absorbe. « *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*[2]. Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi »: il est en nous comme la source de notre vie, si bien que tous les jours l'on préfère se séparer de soi que de se séparer de son trésor, *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum*[3]. J'ai tout à gagner à mourir, si la mort m'assure la possession du Christ, car c'est lui qui est ma vraie vie. A chaque instant, dans ses emportements charnels, l'homme répète des moindres vanités qui ont touché son cœur, ce que saint Paul disait de son Dieu. Ce sentiment en nous est le maître qui commande, qui nous mène à son gré, qui dispose de nos pensées, de nos démarches, de nos entreprises, donne à nos jours la direction qu'il lui plaît. « Dieu est le premier principe et le moteur universel de toutes les créatures, ainsi le sentiment dont nous parlons fait remuer toutes les

1. Saint Jean, VI, 57.
2. *Galates*, II, 20.
3. *Philip.*, I, 21.

inclinations et les ressorts du cœur les plus secrets. Il est comme le dieu du cœur[1]. » De là vient que si l'on nous sépare de l'objet sur lequel nous nous étions jetés, nous tombons inertes, dans une langueur, un abattement indicibles, nous sommes comme un corps sans âme, nous gisons comme morts, et l'Apôtre a traduit la désolation qui nous accable lorsque l'on nous éloigne de ce qui nous est cher, quand il a dit que vivre loin de son Dieu était pour lui une mort de chaque jour et de chaque instant. Il faut bien, Messieurs, que je vous dise le nom de ce sentiment premier et impétueux, nom demeuré sacré malgré les outrages qu'il a subis, nom qui n'a point l'étroitesse que lui a imposée notre perversité, mais qui s'applique à toute inclination d'un être vers son bien, et désigne en Dieu une fonction pure et ineffable, avant de désigner en nous une émotion de l'âme et de la sensibilité, c'est l'amour.

La seconde étape de la conquête s'appelle le désir. Le rêve du cœur est de vivre en son objet, de consommer son union avec lui ; or, souvent, cet objet est loin de nous, nous en sommes séparés par les jours et par les espaces. Qu'il soit ou non à nos côtés, qu'il appartienne au présent, au passé ou à l'avenir, il excite en nous l'amour, mais son absence

1. Bossuet. Sermon de Pâques, 2e partie.

provoque un autre effort et un autre mouvement, le désir. Cette seconde émotion est vive, car elle vient de l'indigence et du besoin dans lesquels nous sommes, et nous sentons souvent la pauvreté et la privation plus que nous ne sentons l'abondance et la possession. Aussi, l'absence donne-t-elle plus de prix aux êtres que nous aimons : on dirait qu'elle ajoute à leurs charmes : qu'ils nous promettent avant que nous les ayons touchés plus qu'ils ne nous donneront. En effet, l'imagination nous les peint sous des traits enchantés et leur apparition excite notre instinct de conquête. Cet instinct aiguillonné met en jeu notre activité, car le désir ne se concilie pas avec la nonchalance; il est incompatible avec les aspirations flottantes, il tue l'oisiveté et la paresse. Quiconque désire d'un désir vrai, d'un désir passionné, d'un désir qui émeut le cœur et le sang, travaille de toutes ses forces.

Aussi, quand je vois un homme qui reste dans son repos, qui n'agit pas, qui ne travaille pas, qui ne remue pas, qui laisse dormir les puissances de fortune, de famille, de talent, d'influence dont il pourrait disposer ; un homme dont ni l'attention, ni les nerfs, ni les muscles ne sont tendus, qui marche sans se hâter et remet au lendemain, un homme qui ne fait point appel à ses amis, à ses serviteurs pour atteindre un but, bien qu'il se plaigne, qu'il se lamente, je dis que ses gémissements ne sont qu'une vaine attitude, qu'il est content de ce qui est, de ce qui se passe, de

ce qu'il possède, qu'il n'a point de désirs, ou bien que ces désirs ressemblent à ces vagues et spéculatifs souhaits, à ces ombres d'émotions dont parle la Sagesse, qui sont le propre des hommes incapables d'effort et incapables de sentiment[1] : *Tota die concu piscit et desiderat piger*[2]. L'homme qui désire s'agite: malgré lui il trépigne; il multiplie les mouvements comme pour multiplier les heures, en hâter le cours, toucher plus tôt le but convoité ; il veille afin de ne pas laisser échapper l'objet qu'il poursuit ; il fait appel à toutes les énergies dont il dispose, il leur commande de déployer leur activité, exigeant de chacune d'elles tout ce qu'elle peut donner, il leur communique même un surcroît de puissance, et, selon l'intensité de la passion qui le presse, il décuple, il centuple ses propres forces, allonge son bras, tend son corps en avant, court, vole, brûlant les espaces, avec une rapidité dont on l'aurait cru incapable ; à l'exemple de sainte Thérèse, il déchire sa poitrine pour trouver en son sein la vertu qui le mettra en possession de son bien, il met en pièces la chair qui arrête son élan et retarde sa marche, il voudrait la jeter au loin comme on jette une entrave. *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo*[3]. Il sollicite le secours des autres êtres à même de l'aider, de le renseigner, de le mettre sur la voie.

1. Append., N. 5, p. 394.
2. *Prov.*, XXI, 26.
3. *Philip.*, I, 23.

« Feux de la nuit, n'avez-vous pas vu celui que je cherche, gardiens de nos tours, montrez-moi le chemin qu'il a pris », dit-il : il crie comme le voyageur mourant de soif dans le désert espérant qu'une voix répondra à sa voix et lorsqu'il a tout invoqué tout employé, son désir fait monter son âme vers le ciel et vers Dieu, il supplie la toute-puissance de réaliser l'ardeur de son rêve. Vous comprenez, Messieurs, que cette passion est, par excellence, une passion de conquête : qu'elle rend fort en économisant et en réunissant toutes les énergies dont nous sommes les maîtres : qu'elle nous donne des ailes, et que, par la tension qu'elle communique à tout notre être, elle nous fait pénétrer dans les profondeurs de l'objet convoité. « Comme une flèche qui part d'un arc bandé avec plus de violence... dit Bossuet, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée : de même l'âme fidèle pénètrera plus avant dans l'abîme de l'essence divine..., quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs[1] ». Telle est la seconde forme que prend l'instinct de conquête, qu'il s'agisse des désirs abominables de Sodome ou des saintes ardeurs des élus.

Lorsque l'âme est en possession de son bien, lorsqu'elle se sent pénétrée par lui dans tous ses élé-

1. Sermon sur la nativité de la sainte Vierge.

ments, abreuvée par lui, non pas superficiellement, à la manière de la rive qu'a caressée le fleuve sans arrêter son cours, mais à la manière de la prairie altérée qui tout à coup a été envahie et imbibée par les eaux du torrent débordé, on entend monter de la terre, comme de l'âme enivrée, tout un frémissement : c'est la joie. Du mouvement de la passion, il ne reste dans la joie que ce frémissement. Si, en effet, la conquête est complète, si nous possédons non pas successivement, mais à la fois, le bien convoité, si nous le tenons définitivement sans avoir à en redouter la perte, le mouvement et l'effort cessent pour faire place au repos, c'est-à-dire à cet état de l'âme qui ne bouge plus, qui ne désire plus, parce qu'elle est pleine, parce que son être s'est dilaté et agrandi autant qu'il peut le faire, prenant les proportions qu'il est susceptible de prendre selon sa nature. Cet épanouissement, cette dilatation viennent du bien qui ajoute sa richesse à ce que nous avions déjà; cette richesse, cette abondance se répandent dans tout l'organisme, et c'est pourquoi, dans la joie, le sang circule largement et avec allégresse, le cœur respire avec facilité, les traits se colorent et se détendent, les yeux s'animent et pétillent, chacun des éléments de notre substance aspire la vie qui coule à pleins bords dans l'esprit et dans la matière; la joie c'est la plénitude et l'ivresse de la vie, et la conscience que nous en avons. Le mouvement s'arrête, et aussi en quelque sorte avec lui le temps,

car, pour un instant, la joie nous met dans l'immobilité de ce qui est éternel, notre regard se fixe, notre pensée se repose, les heures passent, pendant qu'à la fois avides et satisfaits, nous sommes absorbés dans notre bonheur. Dans la mesure où elles sont pleines, nos joies nous conduisent à ce ravissement, à cette dilatation, à cette absorption. Pendant que Dante contemplait la beauté et buvait la parole enchanteresse de l'esprit qui lui était apparu, le soleil avait franchi cinquante degrés et Dante ne s'en était pas aperçu. Je ne m'attarde point davantage à cette dernière étape de la conquête, je vous ai longuement expliqué, il y a deux ans, la nature de la félicité, j'ose espérer que vous n'avez point totalement oublié mes leçons.

L'homme ne rencontre pas seulement le bien sur son passage, il rencontre aussi le mal. Le mal est le contraire du bien ; le bien assure la vie de notre bonheur, l'épanouissement de notre personnalité, la puissance de la société dans laquelle nous sommes, l'avenir de la race à laquelle nous appartenons ; le bien nous enrichit, nous communique ce que nous ne possédions pas encore ; le mal menace et met en péril la vie que nous aimons, la vie que nous désirons, la vie que nous possédons, la nation qui est la nôtre, la race dont nous faisons partie ; le mal nous dépouille et nous ravit ce que nous possédions déjà.

Doué de propriétés contraires aux propriétés du bien, le mal excite en nous des mouvements opposés aux mouvements provoqués par le bien dans notre âme : le bien nous attire, le mal nous rebute ; le bien crée entre lui et nous un échange d'accord et d'harmonie, le mal en notre sein engendre la répugnance et la protestation. Les passions provoquées par le mal sont des passions de conquête ; car s'éloigner du mal c'est encore aller vers le bien. Le premier sentiment éveillé par le bien, c'est l'attendrissement de l'amour, la première émotion suscitée par le mal, c'est cette hostilité farouche qui s'appelle la haine. Je vous entends, Messieurs, me contredire avec vivacité : comment c'est le mal qui suscite la haine ! non, c'est le bien. Jetez donc les yeux sur l'histoire de l'humanité, écoutez donc les cris qui déchirent l'atmosphère des siècles, regardez les efforts de destruction, c'est bien la haine, une haine infernale qui accumule les ruines avec une fureur, une persévérance infatigables. Et contre qui s'acharne cette haine ? Contre la vérité, contre la justice, contre la religion, contre l'innocence qui sont les meilleurs biens de l'homme. Contre qui surtout la haine lève-t-elle son bras et sa menace ? Contre Dieu, le bien suprême, la source de tous les biens. Nous sommes d'accord, Messieurs, plus que vous ne le pensez.

Pour qu'un être nous attire, il ne suffit pas qu'il soit bon en lui-même, il faut de plus que, par rap-

port à nous, il nous apparaisse comme tel ; or, tous les jours, ce qui en soi est parfait nous semble détestable, la lumière qui est le charme et la pâture de notre regard est insupportable aux yeux blessés, les aliments pleins de substance et de délices n'inspirent au malade que le dégoût et l'écœurement. Dans le monde moral, le même phénomène se produit : par une aberration inconsciente ou coupable, l'homme en arrive à regarder les plus grands biens, la vérité, la justice, la religion, comme les pires de tous les maux, à traiter Dieu comme le plus odieux de ses ennemis. Je ne m'arrête pas à ceux qui, de bonne foi, par une ignorance lamentable, aboutissent à cette infortune, il faut les plaindre. Quant à ceux qui sont tombés par perversité dans cet abîme, il est tout naturel qu'ils aient pour le bien cette aversion. Le mal s'est en quelque sorte incarné en eux, il a pénétré toutes les fibres de leurs âmes: ces misérables sont devenus mauvais jusque dans les suprêmes replis de leur être, jusque dans la moelle de leurs os; comme le mal, ils se sentent menacés par le bien; comme le mal, ils éprouvent une indomptable haine pour le bien. C'est qu'en effet la vérité leur barre le chemin, fait retentir à leurs oreilles de terribles oracles et de terribles anathèmes, leur jette à la face des outrages sanglants; la justice prophétise la fin de leurs triomphes, de leur pouvoir, le commencement de leurs humiliations, de leurs châtiments ; d'avance elle leur fait entrevoir

le jour où ils seront vomis comme un poison mortel par leur peuple, par leurs amis, par leur patrie ; la religion leur montre des supplices même au delà de la vie, et Dieu, c'est à la fois la vérité qui ne se voile jamais, la justice à laquelle rien n'échappe, la religion qui tient en ses mains puissantes les êtres et leur destinée. Comprenez-vous maintenant qu'étant comme l'incarnation vivante du mal, ils éprouvent cette antipathie pour le bien, qu'ils s'acharnent à faire disparaître tout principe de vérité qui les flétrit, toute institution et toute loi de justice qui les menace, toute religion qui leur montre l'abîme de douleurs dans lequel ils vont tomber, comprenez-vous surtout qu'ils en veuillent à tout ce qui rappelle le nom, l'Évangile, l'existence de Dieu, qu'ils en veuillent à Dieu lui-même comme à l'ennemi par excellence? C'est qu'ils en sont arrivés à considérer le bien suprême comme le mal absolu, c'est de cet aveuglement inouï que sont venues leur haine et leur passion de persécuter et de détruire.

Ils sont saisis par la fureur de détruire, car la haine est essentiellement une puissance de destruction. Un socialiste de renom, pour s'autoriser à prêcher la haine, a osé dire que la haine est créatrice ; avant d'être un blasphème, cette parole est un mensonge : essentiellement, la haine veut l'anéantissement, la mort de son objet ; elle n'édifie pas, elle renverse : elle ne fait pas vivre, elle tue; ce n'est que par accident et indirectement qu'elle favorise la vie,

lorsqu'elle tombe sur le vrai mal qui est l'agent de la mort et l'adversaire de la vie. Nous avons connu dans notre histoire moderne des jours sinistres où le démon de la haine a possédé la moitié de l'âme française : la Terreur et la Commune. Deux mots résument ces périodes : du sang et des ruines ; du sang répandu à flots, et des ruines accumulées par cette puissance de destruction et de mort. Croyez bien que si le souffle de haine que l'on a déchaîné aujourd'hui au sein de notre société triomphe de nouveau, vous verrez encore passer dans nos rues des torrents de sang qui emporteront avec eux les décombres de notre fortune et les épaves de notre gloire.

Lorsque la haine ne peut pas anéantir son objet, elle le fuit : elle a des ailes pour s'éloigner de lui ; elle met dans son mouvement l'impétuosité que l'amour met à désirer son but et à le poursuivre ; mais lorsque le mal nous a saisis, maîtrisés, étreints, avant que nous n'ayons pu le détruire, avant que nous n'ayons pu le fuir, une émotion déchire nos âmes et notre chair, et par la plaie ouverte et saignante, la vie s'en va avec la force et l'activité. L'esprit, absorbé par le spectacle de sa blessure, ne s'en peut distraire : toute opération, tout mouvement lui deviennent comme impossibles, et le corps que tant de passions excitent, s'affaisse, incapable de réaction. Cette émotion que nous connaissons tous, c'est

le frisson de la vie sous l'attouchement du mal, nous l'appelons de mille noms destinés à exprimer les nuances infinies qu'elle revêt et résumés en celui que je vais prononcer : la douleur.

II

Qu'il s'agisse du bien ou du mal, une seconde catégorie de passions naît dans l'âme : je les ai appelées les passions de combat. Dieu a mis en effet dans l'être, et dans tous les éléments de l'être, un instinct qui le pousse vers son bien et un autre instinct qui le pousse à lutter contre les obstacles capables de s'opposer à cette conquête. Cette double faculté, ou cette double fonction d'une même faculté, peu m'importe pour le moment, existe à tous les degrés des créatures. Les minéraux et les végétaux la possèdent : l'on sait quels conflits éclatent entre les différents éléments de la nature, le combat qu'ils se livrent chacun pour triompher. Les animaux sont doués de puissances merveilleusement appropriées pour saisir leurs proies, ils portent des armes redoutables pour entrer en lice, renverser l'obstacle, terrasser et tuer l'ennemi, en même temps qu'un courage à toute épreuve pour s'exposer aux coups et répandre leur sang.

Plus j'y songe et plus il me semble d'une philosophie excellente et en harmonie avec des faits qui s'imposent à notre attention dans tout l'univers, de

mettre dans la sensibilité, à côté des passions de conquête, les passions de combat. J'avoue même que je ne vois pas pourquoi plusieurs modernes ont souri de cette classification des anciens qui vaut certainement les leurs, ni comment, parlant sans cesse de lutte pour la vie, de forme défensive ou offensive de la passion, ils ont pu rejeter une division basée sur la nature des choses. Quoi qu'il en soit, s'il est vrai que parfois le bien nous apparaît comme un fruit mûr qu'il suffit de toucher pour le cueillir, si le mal se montre comme un précipice qu'il suffit de voir pour l'éviter, en d'autres circonstances, le bien est une fleur environnée d'épines, un trésor perdu dans les profondeurs de la terre, situé à des hauteurs qu'on ne peut atteindre sans gravir des chemins hérissés de difficultés, encombrés d'obstacles, et, à force de dépenses et de courage; le mal nous presse, nous enveloppe, et, pour l'anéantir, il faut lutter, frapper, s'exposer, se mettre en lambeaux. Or, il est évident que l'homme n'a pas seulement l'instinct de saisir le bien à sa portée, de fuir ou de supprimer le mal qui se laisse faire, il a eu plus l'instinct de combativité le peu chant à poursuivre le bien, qui, dirait on, ne veut pas se donner, à attaquer un mal qui se défend et répond à des coups par des coups.

Le premier soldat dans la lutte c'est l'espérance,

l'espérance qui soutient dans ce labeur les autres passions; car si l'espérance meurt totalement, tous les mouvements cessent dans l'âme et dans la vie. Nul n'entre dans la mêlée s'il n'a confiance qu'il remportera quelque victoire. La confiance dans la victoire repose sur la certitude ou sur l'expérience que nous avons de notre force. Tout homme qui ne considère que ses faiblesses et les faiblesses de son parti, qui doute de la justice de sa cause, de la vérité de son idée, de sa propre énergie et de l'énergie de ceux qui combattent avec lui, qui prête l'oreille aux paroles dont un scepticisme et un égoïsme criminels ont saturé notre atmosphère : « Notre idée est morte sous la défaveur et l'impopularité, nos chefs sont usés, nos troupes divisées, nos œuvres détruites, que voulez-vous faire? Souvenez-vous du passé, tous vos efforts ont abouti à des échecs, les engagements des nôtres ont été des capitulations et des défaites ; regardez l'avenir, les obstacles sont devenus infranchissables comme des montagnes et comme des abîmes, à quoi bon aller encore se faire donner des coups ? » — Mauvais chrétiens, mauvais citoyens, mauvais Français ! — Quiconque, dis-je, se laisse prendre à de pareils doutes, écoute de tels oracles, tombe dans cette maladie, une des pires lâchetés de notre temps, le découragement, et quiconque se décourage, d'avance est un soldat vaincu, un soldat qui fuit l'arène. Donnez-moi, au contraire, un homme sûr de sa cause, sûr aussi de sa

volonté, un homme qui sent circuler dans ses veines un sang jeune, riche, vaillant, qui se connaît un bras capable de porter les armes, de frapper d'estoc et de taille longtemps et sans lâcher prise, qui a conscience de nourrir en soi je ne sais quelle vertu invincible, qui entend le ciel lui promettre des renforts, qui regardant son idée, ses amis, ses œuvres, dit : « mon idée a remué le cynisme des païens, adouci et civilisé les barbares ; mes amis sont honnêtes, intelligents, héroïques ; nos œuvres couvrent le sol et sont autant de forteresses devant lesquelles s'useront encore bien des vies et bien des courages : nous y mettrons du temps, nous dépenserons des sueurs et du sang, mais nous arriverons, dussions nous user nos jambes jusqu'aux genoux » ; celui là marche en avant, se jette dans la mêlée, c'est l'homme de la lutte, parce que c'est l'homme de l'espérance. Cette espérance le soutient au milieu des hasards de la bataille ; la résistance qu'il rencontre, en effet, excite son ardeur, la certitude du danger le tient en haleine, empêche la distraction pendant laquelle l'ennemi fondrait sur lui et le mettrait en pièces.

Puis, espérer, c'est posséder un peu, c'est apercevoir le bien que l'on cherche, le terme des maux que l'on fuit, c'est s'approcher de ce terme, c'est mieux faire apparaître derrière les ténèbres le jour naissant, et voir au fond du tableau et au bout de la route se dresser l'ange du repos et de la victoire,

c'est goûter les prémices de la joie ; or, la joie augmente la flamme de la vie, stimule la vaillance du cœur et par conséquent nous rend plus capables de nous défendre, d'attaquer, de peiner et de triompher.

Mais voilà que l'obstacle grandit, qu'il prend des proportions démesurées, qu'il sort du sol, qu'il descend du ciel, que l'ennemi surgit maître de tout ce qui rend fort et invincible : de l'argent, de l'opinion, du pouvoir, du succès ; voilà que le danger nous presse, nous touche, que notre fortune va succomber. Que faut-il pour continuer la lutte en cette extrémité? De l'audace, c'est-à-dire cette force de sentiment, cette véhémence d'émotion qui nous fait avancer sous les traits qui pleuvent, sous les balles qui sifflent, marcher d'un pied ferme et la tête haute au milieu de la tempête des colères, des haines, des cris, des injures, des coups, découvrir notre poitrine, regarder fièrement la foule qui rugit, fixer sans pâlir l'adversaire qui semble tenir en ses mains notre sort, pénétrer au cœur du péril, respirer avec volupté l'atmosphère de la mort, défier toute puissance, trouver une jouissance dans la vision de la disproportion qui s'accuse entre notre faiblesse et les forces contraires, revêtir je ne sais quelle majesté mystérieuse, je ne sais quel prestige surhumain, en imposer par un mot, par un geste inspirés de cet

enthousiasme, à la férocité des lions, à la fureur des multitudes, à la volonté des tyrans.

Cette grande attitude peut tomber dans l'impudence et dans la comédie, elle peut aussi monter à un héroïsme divin, devenir une des ressources les plus étonnantes de l'homme, contraindre à l'admiration, chanter tant de victoires que les anciens disaient : la fortune aime à prendre le parti de l'audace.

Il est impossible de vivre ainsi dans la lutte sans recevoir des coups : nous sommes frappés, blessés, mis en sang. Toute notre personne est exposée aux traits, notre dignité méconnue, notre réputation jetée en pâture à la sottise de la multitude, nos œuvres battues en brèche, notre fortune lésée, notre liberté mutilée, notre Dieu insulté, tout ce que nous sommes et tout ce qui nous est cher maltraité et maudit. Qui donc nous crache ainsi au visage l'injure et le mépris ? Des misérables qui ont outragé l'honnêteté, trahi successivement toutes les causes, trempé dans les malversations et le mensonge, vécu de nos deniers et de nos douleurs ; leur place serait dans les cachots, sinon sur les galères et sur les gibets. Alors, le feu prend au cerveau, le cœur a des souffles violents, un vent impérieux soulève les profondeurs de l'être vivant, la colère se déchaîne dans l'âme indignée. Avides de représailles, de victimes nous devenons agresseurs, ouvertement, sans cher-

cher à voiler notre dessein, ni à dissimuler notre personne : brûlant au contraire de montrer à tous la place empourprée du soufflet appliqué sur la face odieuse, d'en faire entendre au loin le bruit retentissant, de prouver qu'on ne nous outrage pas à son gré, nous fonçons sur l'ennemi et nous frappons. Nous frappons fort, car le corps est résistant, le bras dur comme le fer: nous frappons sûrement, car l'instinct de la défense donne à nos coups une quasi infaillible direction ; nous frappons juste, car la colère donne à certains égards le génie de la précision. Elle montre l'endroit où il faut viser, la blessure qu'on peut rendre intolérable en y versant une goutte de poison, la cicatrice mal fermée qu'il suffit de toucher pour la remettre au vif: elle inspire le mot qui pénètre comme une flèche abominable jusqu'aux fibres de la sensibilité, le procédé qu'on n'oubliera jamais et dont le souvenir se réveillera toujours pour torturer. Quand, sous les coups de notre colère, l'adversaire a souffert, a crié, un démon verse dans notre cœur des délices, les délices de la vengeance qui sont aussi les voluptés de la victoire.

L'audace et la colère n'ont point tracé jusqu'au bout le sillon de la passion, ni terminé les phases de la lutte. Il n'est pas rare que l'obstacle se dresse invincible, tout-puissant, que l'ennemi se rie des

entreprises de l'audace, des menaces de la colère ; Dieu dans cette extrémité a-t-il encore laissé une dernière énergie, un dernier refuge à ses créatures ? Oui, Messieurs, il leur a laissé la crainte et le désespoir. Cette fois, vous êtes confondus : la crainte et le désespoir, non seulement ce n'est pas la victoire, ce n'est plus même la lutte, c'est l'inaction, l'effondrement, le naufrage dramatique de tous les sentiments qui rendent forts et enflamment les instincts de combat. Pourtant, j'ai médité mon affirmation et je la maintiens.

D'abord, la crainte nous défend en nous effaçant ; par la colère et par l'audace, nous nous offrons en cible, nous sommes plus forts, mais aussi nous sommes plus exposés, pareils aux grandes armées qui en étendant leur front de bataille prêtent un plus large flanc aux attaques de l'ennemi. Dans la peur, nous nous réduisons en quelque sorte nous-mêmes à notre dernière expression, ramassés sur nous, disparaissant à moitié, nous devenons pour ainsi dire invisibles, intangibles et dans la même mesure invulnérables. Par ce procédé, des animaux que leur faiblesse et leur douceur rendent incapables de résistance, échappent à la captivité et à la mort. Pour arriver à cette sorte d'anéantissement, la nature et la raison impressionnées par la peur nous suggèrent des moyens de nous dissimuler, de nous cacher, de nous blottir qu'une prudence consommée n'eût jamais découverts.

De plus, si la fuite peut nous mettre en sûreté, la crainte donne à nos pas une telle agilité, que les plus lents sont transformés en marcheurs intrépides. Même la stupeur, cette sorte de paralysie produite par l'épouvante, est une protection, car il y a des circonstances où le moindre geste, le moindre mot ne font qu'aggraver le danger, le silence et l'immobilité restent la meilleure chance de succès, et, malgré les objections de plusieurs physiologistes, adversaires des causes finales, il me paraît certain que cette forme de la crainte a un but, le salut de l'être menacé[1].

Mais la peur n'a pas toujours cette physionomie, parfois elle prend l'offensive, elle mène à la bataille, elle devient redoutable. L'homme en proie à cette terreur trouve en lui une force que personne ne lui connaissait, « son délire le soutient, ses mouvements sont imprévus, et il supporte, sans y faire attention, des misères et des blessures sous lesquelles succomberait » quelqu'un de sain[2]. Lorsque Taine a voulu expliquer cet emportement sanglant par lequel a passé notre pays il y a cent ans, emportement tel « qu'il n'y eut jamais rien d'égal en histoire », il a signalé la peur, la peur qui nous fait tuer pour ne pas être tué, et qui a rendu la France « capable de tout oser, souffrir et faire, exploits inouïs et barbaries abominables[3] ».

1. Append., N. 6, p. 394.
2. Taine, *Origines de la France contemporaine*, t. IV, p. 261.
3. *Ibid.*, p. 200-202.

Il n'y a qu'une passion plus terrible que la peur, c'est le désespoir. Je ne parle pas du désespoir qui, devant l'impossibilité de remporter un succès, épargne les entreprises téméraires, empêche de gaspiller inutilement ses forces, conseille de prudentes retraites met en sûreté de riches réserves, prévient d'inutiles carnages, assure quelquefois au lendemain des victoires d'autant plus éclatantes qu'on aura eu la sagesse de ne point les tenter la veille.

Le désespoir n'a pas toujours cette attitude de timidité et de prudence; par ailleurs, il n'est pas toujours ce sentiment absolu dans lequel l'homme s'abandonne lui-même, s'affaisse dans le désert, attend la mort, s'il ne se la donne, parce qu'il voit se fermer tous les chemins du salut.

Si derrière les fantômes apparaît la moindre lueur, subsiste la moindre chance d'échapper ou de vaincre, si en un mot un peu d'espérance se mêle au désespoir, le malheureux se relève, il est repris par la soif de la vie et du bonheur, il ramasse toutes ses énergies tombées, sans faire aucune des réserves naturelles aux autres passions; il se rue, il se précipite, ne ménageant rien, ne craignant rien, supportant tout, mettant en son impétuosité toute la puissance dont un homme est capable quand il n'a plus rien à perdre, quand il ne lui reste qu'à vaincre ou à mourir. Alors, l'homme est si fort, il donne de tels coups, il est porté par une intrépidité si invincible que tout cède devant lui et que du désespoir sortent,

je ne dis pas ces charges héroïques dans lesquelles on succombe en s'immortalisant, mais ces victoires qu'aucune vertu ni aucune autre passion n'auraient su réaliser.

C'est pourquoi la modération dans la victoire n'est pas seulement un acte d'humanité, mais un acte de sagesse; pousser à bout les vaincus, les enfermer dans des chemins d'angoisse de plus en plus resserrés, les exaspérer, les traquer, c'est s'exposer aux retours d'une offensive terrible ; c'est pourquoi Dieu, voulant quelquefois sauver un homme et un peuple, les réduit à des situations extrêmes, et par ce procédé ressuscite leur énergie, leur vaillance, leur instinct de combat. La Providence sur notre pays a peut-être de pareils desseins : jusqu'ici, rien ne nous arrête sur les chemins de la décadence et de l'impiété qui sont toujours les chemins de la mort : peut-être, au bord de l'abîme, nous réveillerons-nous de notre torpeur, redeviendrons-nous capables de ces actions d'éclat et d'endurance qui, au dire de Sénèque, imposent l'admiration aux dieux, de ces efforts décisifs qui sauvent mais qui ne jaillissent que du désespoir[1].

III

Il me reste à vous dire le nom de la passion souveraine qui commande tous les autres mouvements de la sensibilité, c'est l'amour[2]. C'est à la source

1. Append., N. 7, p. 395.
2. *Ibid.*, N 8, p. 395.

commune de l'amour que les autres passions vont puiser leur existence, leur vitalité, leur intensité de puissance et d'activité: vous ne trouverez pas en elles une énergie que vous n'aurez d'abord trouvée dans l'amour. L'amour est le stimulant secret qui nous fait sortir de nous-mêmes et nous jette dans tant de transports. L'amour a dans les autres passions une part si prépondérante que plusieurs ont pensé, non sans vraisemblance, qu'il était la seule passion, que les autres n'étaient que des formes diverses de l'amour. L'amour soupirant après ce qu'il aime se nomme le désir ; possédant ce qu'il désire, on l'appelle allégresse : rencontrant ce qui lui répugne, il devient de la crainte, de l'audace, de la colère, du désespoir ; étreint par ce qui lui est hostile, il se transforme en douleur.

« L'amour est la première et même le principe et l'origine de toutes les passions, dit saint François de Sales ; c'est pourquoi c'est lui qui entre le premier dans le cœur, et, parce qu'il pénètre et perce jusqu'au fond de la volonté où il a son siège, on dit qu'il blesse le cœur... Les autres affections entrent aussi, il est vrai, mais c'est par l'entremise de l'amour ; car c'est lui qui, perçant le cœur, leur fait passage. Ce n'est que la pointe du dard qui blesse, le reste agrandit seulement la blessure et la douleur[1]. »

1. *Traité de l'amour de Dieu,* liv. XIII, chap. VI.

Inutile de vous expliquer comment le désir naît de l'amour et grandit avec lui, comment la joie se mesure à la vivacité du désir et à l'ardeur de l'amour; l'indifférence laisse l'âme au repos, la haine produit un mouvement contraire au désir : on ne convoite que ce qu'on aime, et un fruit, fût-il le plus savoureux du monde, ne cause aucune joie à nos lèvres s'il n'est de notre goût, s'il n'a les complaisances de notre palais.

Il vous paraîtra peut-être plus difficile d'accepter que la haine vient de l'amour et exactement se proportionne à l'amour, que la violence, les représailles, les excès de la haine prennent leur mesure dans l'intensité de l'amour. Pourtant, Messieurs, nul ne peut aimer sans haïr et réciproquement. « L'amour... précède la haine, dit encore saint François de Sales, car nous ne haïssons le mal que pour l'amour que nous avons envers le bien : ainsi le mal n'est pas mal, sinon parce qu'il est contraire au bien [1]. » Voilà la raison de la connexion et de la subordination entre l'amour et la haine : nous ne pouvons pas aimer un bien, désirer un bien sans haïr le mal qui menace ce bien ou la possession de ce bien, pas plus que nous ne pouvons affirmer une vérité sans nier l'erreur contraire; autrement, notre esprit donnerait asile à des convictions qui s'excluent réciproquement, et notre cœur cacherait en son sein des élé-

1. *Traité de l'amour de Dieu*, liv. I., chap. IV.

ments qui se repoussent toujours. Je sais bien que certains hommes semblent professer à la fois des doctrines inconciliables, que tel d'entre nous a le même sourire d'acquiescement pour le oui et pour le non, je sais bien que certains offrent le même encens aux dieux ennemis, adorent avec une égale ferveur au temple ou dans la loge, que chez eux tout est objet de sympathie, rien ne leur répugne, rien ne les éloigne, leur amour n'entraîne point de haine.

Illusion, Messieurs. Ou bien cette conduite n'est qu'une attitude destinée à gagner les faveurs de toutes les écoles et de tous les partis, attitude sans loyauté qui finit par être odieuse à tout le monde et que Notre-Seigneur a durement flétrie : ou bien ces procédés cachent un scepticisme profond qui bannit de l'esprit toute certitude et du cœur tout sentiment. Il n'y a point de haine parce qu'il n'y a point d'amour. Je ne connais pas de plus grande infirmité : quiconque est incapable de se faire une conviction intellectuelle est un esprit faible, et quiconque est incapable d'aimer n'a pas de cœur. Allons plus loin, et disons : de même que la solidité de la certitude avec laquelle on adhère à un principe donne la mesure de la vigueur que l'on met à nier le principe contraire, de même l'intensité de l'amour que nous portons à un bien fournit la dose de haine que nous éprouvons pour le mal opposé. Il n'est donc point vrai que la haine soit plus forte que l'amour, la haine n'a de

forces que celles que lui communique l'amour, et, comme le dit saint Thomas, il est impossible que l'effet soit plus puissant que la cause, que le mal soit plus actif que le bien, que le néant vaille plus que l'être, que le démon soit capable de vaincre Dieu. Nous sentons davantage le mal et la haine, car le mal et la haine sont moins d'accord avec la nature que le bien et l'amour, comme nous sentons une piqûre d'épingle plus qu'une bonne santé, ce n'est pas une preuve qu'il y ait plus d'énergie dans la douleur causée par cette légère blessure qu'il n'y en a dans la joie causée par une parfaite santé. Les faits ne démentent pas cette démonstration, et, s'il était vrai que les méchants apportassent à détruire, un zèle que nous n'apportons pas à édifier, s'il était démontré que leur haine fût plus puissante que notre amour, je dirais : Malheur à nous, notre cœur s'est attiédi ; les esclaves de Babylone ont aimé le mal plus que les citoyens de Jérusalem n'ont aimé le bien ; avant que leur haine ne triomphât de nous, il a fallu que leur amour triomphât de notre amour.

Inutile de l'ajouter, la tristesse au contact du mal dépend de la haine que nous éprouvons pour lui ; plus un être nous est odieux, plus nous souffrons de le sentir près de nous et en nous, mais en allant jusqu'au bout de notre démonstration, nous consta-

terons vite que les passions de combat vivent dans la même subordination vis-à-vis de l'amour. Comment, en effet, obtiendrez-vous que des hommes entrent dans la mêlée, aillent se dépenser, s'épuiser, recevoir des coups, des blessures, s'exposer à la mort, s'ils n'ont pas un bien qu'il veulent conquérir et sauver ! Envoyez donc des soldats sur le champ de bataille sans rien leur dire, leur demandant sans leur fixer un but à atteindre, de frapper, de tirer, de tuer, sans se soucier des balles, des boulets, de la vie, et vous verrez s'ils marcheront. Mettez-leur au contraire un ardent amour dans l'âme, faites célébrer devant eux par vos discours, par tous les clairons, par toutes les fanfares, la beauté, la gloire de la patrie, faites vibrer puissamment leur cœur, puis montrez-leur et le drapeau qui frissonne d'angoisse, et, derrière les bataillons ennemis, la patrie qui souffre, la patrie qui crie, la patrie qui agonise, qui désespère, et vous les verrez, secoués par un enthousiasme sacré, bondir au-devant du feu et de la mort, lutter jusqu'à leur dernier souffle, et sauver, je ne dis pas la victoire, mais l'honneur des régiments, qui vaut mieux que la victoire. Les internationalistes sont logiques ; ennemis de l'ordre plus que de la guerre, ils veulent supprimer les armées, et ils n'ont trouvé qu'un moyen, tuer le patriotisme : ils savent bien que cet amour nourrit l'esprit de lutte et de vaillance ; que c'est l'amour qui fait les athlètes, qui fait les héros, que c'est l'amour qui fait les martyrs.

La guerre, Messieurs, est une dure nécessité de la vie présente ; pour ne pas être condamné à mourir, tout individu, tout organisme, physique ou moral, religieux, politique ou social doit lutter. Mais pour lutter, il faut aimer sa vie, consentir pour la défendre à s'exposer aux coups et aux blessures ; nul ne combat, s'il n'aime pas. Lorsque des citoyens, voyant l'avenir de leur pays en danger, sa force se miner au dedans, son prestige baisser au dehors, sa fortune fléchir, sa moralité descendre, ne sortent pas de leur repos, de leur luxe, de leur bien-être, de leur plaisir, ne tentent rien pour arrêter le mouvement de la décadence, je dis : ces hommes n'aiment pas leur pays. Lorsqu'un chrétien se trouvant en face d'une tyrannie qui viole la liberté des consciences, l'immunité des temples, la sainteté des croix et des autels, qui accorde à tous la faculté de mentir, de blasphémer, de maudire, mais qui limite et qui supprime la faculté de prier, de bénir, et d'adorer, lorsque, dis-je, ce chrétien, devant un pareil spectable, ne s'indigne pas, ne bondit pas, ne se révolte pas, ne frappe pas, ne se dresse pas comme le vengeur indomptable de la justice éternelle, je dis : cet homme n'aime pas son Dieu. A vous, Messieurs, de vous examiner vous-mêmes, et, dans les durs jours que nous traversons, de vous demander si vous avez assez combattu, si, autant que vous le pouviez, vous avez opposé au déchaînement du mal la force de votre influence, de votre nom, de votre activité. Et

si, par malheur, votre conscience vous reprochait d'avoir été parmi ces soldats qui se dérobent, se cachent, s'enfuient, accusez votre cœur, frappez-le jusqu'à ce qu'ait jailli la flamme sacrée de l'amour qui mène à la vaillance et à la lutte.

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE LA VALEUR MORALE DES PASSIONS

SOMMAIRE

Deux écoles extrêmes en cette question : le pessimisme et l'optimisme. — Démenti que les réalités donnent à l'optimisme d'Épicure, aussi bien qu'aux doctrines du pessimisme. — Mélange de bien et de mal dans les choses. — Division de la conférence : 1° Exposition et réfutation des opinions outrées. 2° Explication de la thèse catholique (p. 93-95).

I

1. Opinion de ceux qui prétendent que les passions sont radicalement et essentiellement mauvaises.

a) Les *stoïciens* : Zénon, Pyrrhon, Cicéron, Sénèque, Marc-Aurèle, etc., tiennent qu'aucune passion ne peut se rencontrer en un homme vertueux (p. 95-96). *b)* Les *manichéens* et les *protestants* ont enseigné des principes analogues (p. 97). *c)* Succès de ces écoles dans la littérature, l'art, l'éloquence, la morale, la politique, la religion (p. 97-98).

2. A l'autre pôle de la pensée, une chaire de contradiction s'élève, soutenant que toutes les passions sont bonnes. *a)* Succès de cette doctrine auprès de l'humanité. Divinisation des passions chez les païens (p. 99-100). *b)* Apologie des passions par la science, la littérature, l'opinion (p. 100-102). *c)* Supériorité de la doctrine stoïcienne sur la doctrine épicurienne (p. 102-103).

3. Réfutation de ces erreurs. *a)* La Révélation enseigne que les passions peuvent être louables ou blâmables. Les passions dans les saints et en Jésus-Christ (p. 103-105). *b)* La justice humaine récompense ou punit les manifestations passionnelles (p. 105-106). *c)* La raison et le bon sens ratifient la même doctrine. Absurdité de l'erreur stoïcienne. L'affirmation du sensualisme n'est pas moins inacceptable. Subordination de la concupiscence à la raison (p. 106-109).

II

Principe de la morale catholique : En elles-mêmes et séparées de la raison, les passions ne sont ni bonnes ni mauvaises, mais indifférentes.

1. Les passions qui échappent directement et indirectement à

l'empire de la raison échappent à la moralité. États incompatibles avec l'exercice des facultés de l'esprit. États maladifs. Émotions subites et fatales (p. 109-113).

2. Les passions qui sont en notre pouvoir nous sont imputables. *a*) Nous pouvons les provoquer *directement* (p. 113-115). *b*) Elles sont l'effet direct d'états intellectuels voulus (p. 116). *c*) Nous sommes à même de les éveiller *indirectement* (p. 116). *d*) Quand elles sont nées sans nous, il nous est loisible de les entraver ou de les favoriser, de les arrêter soit à l'imagination, soit aux limites de la vie intérieure (p. 117-119).

Péroraison. — Notre doctrine est modérée, raisonnable; elle ne tombe ni dans la rigueur, ni dans le relâchement; elle sauvegarde les droits de la justice, elle ouvre de larges portes à l'indulgence et à la miséricorde (p. 119-121).

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE LA VALEUR MORALE DES PASSIONS

Éminence,
Monseigneur[1],
Messieurs,

Jusqu'ici, nous avons semblé nous renfermer dans une étude appartenant à la philosophie spéculative plus qu'à la vie. Il fallait bien s'occuper de la nature des passions avant de décider de leur valeur et de leur emploi dans la pratique, car, nul, s'il n'est imprudent, ne se sert d'un instrument sans le connaître; aussi bien avons-nous établi les principes destinés à fonder la plupart des conclusions qu'il nous reste à exposer.

L'esprit qui ne surveille pas avec assez de sévérité ses propres mouvements est radical dans ses jugements, il s'arrête à un côté des êtres et des événements, il oublie dans ses décisions l'aspect dont la considération ferait contrepoids et lui assurerait la possession de la justice et de la vérité. Qu'il s'agisse de passion, de liberté ou de béatitude, nous retrouvons toujours deux écoles extrêmes. L'une, dans ses sombres accents

1. S. G. Mgr Altmayer, archevêque.

fait ressortir, avec quelle intensité d'émotion et quel succès auprès d'une race si souvent pantelante, vous le savez ! les côtés désespérants de la vie, elle énumère avec complaisance et amertume les violences qui brisent, les désillusions qui découragent, les trahisons qui irritent et rendent sceptiques ; l'autre a comme réuni dans une corbeille enchantée tous les biens dispersés, et, les étalant sous nos regards avides de perfection et de félicité, elle nous a dit : « Prenez et goûtez, voilà la vie. Pour la première, tout est mal, pour la seconde, tout est bien. Ces systèmes, de quelque côté qu'ils se perdent, ne nous donnent point l'idée de la réalité, qui mêle le bien et le mal, la joie et la douleur dans de telles proportions que l'on se demanderait, si l'on n'y regardait de plus près, de quel côté penchera finalement la balance.

C'est en vain qu'Épicure tenait ses leçons dans un jardin, au milieu des fêtes et des jeux ; les ténèbres tombant sur la terre, les fleurs mourantes, les inquiétudes succédant à l'insouciance de la gaieté, des cris de souffrance et d'agonie déchirant la nuit, un mal mortel minant le philosophe lui-même pendant qu'il parlait du bonheur de vivre, tout s'élevait avec éloquence contre un optimisme qui essayait de faire de l'existence un paradis. Par contre, les partisans du pessimisme, résolus à voir tout en noir entendent une protestation qui retentit d'un bout à l'autre de l'univers et qui vient des parfums, des

lumières, des suavités, des bontés émanant de tous les êtres.

Les choses qui se voient sont une image et un symbole des choses qui ne se voient pas, l'ordre physique représente avec une étonnante précision l'ordre moral, et l'on comprend que facilement les hommes affirment d'un monde ce qui les a frappés dans l'autre. Aussi les esprits n'ont-ils pas manqué d'appliquer à l'appréciation des convoitises leurs méthodes et leurs principes. Emportés par le courant auquel ils s'étaient abandonnés, ils ont fait tour à tour de la passion le démon dont il faut écraser la tête ou la divinité qu'il faut adorer. Nous verrons ensemble que la sagesse n'admet pas ces exagérations, puis, entre les deux, nous établirons la doctrine qui s'impose à notre foi aussi bien qu'à notre raison.

I

Pour les stoïciens, les manichéens, les protestants, les passions sont radicalement et essentiellement mauvaises. D'après Zénon de Citium et ses disciples, les émotions sont criminelles, aucune ne saurait se rencontrer dans le cœur d'un homme vertueux; même modérées, elles sont une perversité comme la fièvre qui tombe est encore une maladie : le sage demeure étranger à ces impressions, à ces délices, il se raidit contre leurs inspirations et leurs influences, il ne les réforme pas, il les supprime et son rêve est

d'arriver à l'impassibilité. Le chef du Portique torture sans irritation un esclave infidèle, supporte sans un froncement de sourcils un torrent d'injures : Pyrrhon laisse Anaxarque dans une fosse sans un attendrissement, aux applaudissements d'Anaxarque lui-même ; Cléanthe, sous l'ironie cruelle de ses compagnons, ne se départ pas de son égalité d'humeur ; Cicéron et Sénèque demandent à la volonté de maîtriser les appétits avec la puissance souveraine que le Très-Haut met à maîtriser l'univers ; Épictète raconte qu'il sent en lui un dieu imposant à la sensibilité une autorité absolue ; Marc-Aurèle, devant la légèreté de son peuple, la débauche et la trahison de ses capitaines, la désertion de ses soldats, le crime de sa femme, la mort de ses enfants, les scélératesses de son fils Commode, l'avilissement des caractères, la prostitution du mariage, la diminution des naissances, la disparition du courage, l'insouciance du bien public, le règne de la superstition, en un mot, devant l'effondrement et la honte de son armée, de sa famille, de son empire, se défend de toute indignation, de toute colère, de tout chagrin, se flatte, pareil au promontoire inébranlable, que les tempêtes viennent en vain heurter, « de vivre exempt de douleur, insensible au coup qui le frappe aujourd'hui, inaccessible à la crainte de celui qui le frappera demain [1] ».

[1] Append., N. 1, p. 396.

Les manichéens[1] et les protestants ont prêché des principes analogues; ils ont maudit la chair et la concupiscence comme une puissance viciée jusque dans ses racines, comme une propriété du démon qui la régit à son gré, y cultive le mal et y fait mûrir des moissons d'iniquité. Selon ces derniers, les passions sont si substantiellement corrompues, qu'il ne faut point songer à les guérir, mais se contenter, pour échapper au courroux de Dieu provoqué par leurs excès, de se couvrir comme d'un manteau extérieur de la justice du Christ[2].

Parmi nous, sages et chrétiens, cette doctrine trouve des échos, elle a ses adeptes dans la littérature, dans l'art, dans l'éloquence, dans la morale, dans la politique, dans la religion. Au nom du bon goût, de la prudence, de la modération, de la perfection, des disciples inconscients du Portique condamnent quiconque refuse de se soumettre, je ne dis pas à la règle, mais à l'étroitesse qu'ils ont imposée à la règle. En littérature, ils suppriment les mots qui dépassent par l'éclat, par l'énergie, par la sonorité; ils emploient des expressions qu'ils ont rendues plus pâles et dont le ton s'atténue encore par l'agencement au moyen duquel ils les combinent; dans l'art, ils ne voient point de milieu entre les accumulations de couleurs criardes et les esquisses vides, entre l'étalage de chairs trop palpitantes et

1. Append., N. 2, p. 397. — 2. *Ibid.*, N. 3, p. 397.

les statues sans force, sans relief, sans virilité; leurs mélodies se composent de notes légères, incorporelles, s'effaçant les unes les autres, s'envolant et s'évanouissant sur l'échelle d'une monotonie distinguée; la température de leurs discours a réalisé tout son effort quand elle est montée à la tiédeur et quand elle s'est répandue en ondes innocentes sur un public assoupi: leur morale ne permet pas aux plus ardents transports d'arriver jusqu'à l'émotion, leurs vouloirs les plus tyranniques doivent s'arrêter aux frontières de l'attendrissement; leur politique plane toujours dans les hauteurs; ni les efforts des bons ne les troublent, ni les malheurs des victimes ne les touchent, ni les audaces et les succès des méchants ne les indignent; leur religion tout éthérée habite les cimes pures de l'esprit, dédaigne de se trahir d'une manière inférieure dans un battement du cœur, dans un geste d'enthousiasme.

Du haut de leurs théories et de leurs natures angéliques, ils regardent ironiquement les cerveaux qui s'enflamment, les physionomies qui se couvrent d'espérance, les yeux qui se remplissent de larmes, les nerfs qui s'irritent, les lèvres qui vibrent, les cœurs que brisent les sanglots; leurs pires excès et leurs pires folies gardent des allures de sérénité comme si leur esprit avait été fiancé au bois ou à la pierre. Cette fausse modération, Messieurs, s'accorde avec la philosophie de Zénon et avec la théologie des puritains, considère la chair et la

sensibilité comme des monstres qu'il faut enchaîner, toutes les passions comme des désordres qu'il faut supprimer.

A l'autre pôle de la pensée, une chaire de contradiction successivement illustrée par Épicure, Lucrèce, Pélage, Julien, Rousseau, Voltaire, Diderot, et par une multitude de docteurs contemporains, a proclamé la nature excellente, source d'élans qui ne peuvent être que bons, venant d'un fonds si pur. L'homme est donc digne de respect et de louange dans ce qu'il pense et dans ce qu'il veut, dans ce qu'il aime, dans ce qu'il désire, dans ce qu'il goûte. Ce qui est criminel, ce sont les lois, « les sceptres de fer », qui mettent un frein à l'expansion des sentiments, les digues qui les empêchent de couler sur leurs pentes, les emprisonnent, les font « croupir ou bondir ». De là, les révoltes contre toute autorité, toute institution, toute religion tentées d'arrêter le débordement des appétits ; de là, la justification de tous les instincts qui remuent les bas-fonds de la société ; de là, l'exaltation des écarts de la sensibilité, des frénésies de l'imagination[1].

Il était difficile qu'une doctrine si flatteuse pour l'envie que nous avons de nous abandonner à nos penchants ne rencontrât pas auprès de notre race un accueil enthousiaste. Des passions, les païens firent

1. Append., N. 4, p. 397.

des dieux qui eurent leurs temples, leurs fêtes, et dont le rôle fut, non seulement de donner à la terre le spectacle et le scandale de leurs désordres, mais de promouvoir parmi nous les excès personnifiés en eux. Comme si la nature pervertie n'avait pas été assez féconde en inventions dépravées, comme si notre génie du mal n'avait pas été capable d'aller assez loin, les saturnales, les bacchanales, les fêtes de la Grande Déesse venaient ouvrir aux âmes les horizons d'une débauche infinie, les Immortels descendaient du ciel pour aiguillonner les consciences écœurées, obliger, pour les honorer, à des orgies dont ils prenaient la responsabilité et dont ils se proclamaient les véritables auteurs. « C'est Vénus, dit saint Augustin, et non la volonté propre qui livrait l'âme à l'adultère, c'est Mars et non la volonté propre qui commettait le meurtre. *Iste dicebat quod adulterium non faciebat voluntas propria, sed Venus, et homicidium non faciebat voluntas propria, sed Mars*[1]. »

N'allez pas croire, Messieurs, que cette erreur abominable n'ait trouvé de faveur qu'auprès des païens : à chaque instant, dans l'histoire, elle a repris le sceptre et s'est fait exalter par un culte dont la forme est diverse, dont le fond ne change pas. Pour ne point m'attarder dans l'étude de siècles qui ne sont plus, qu'il me suffise de dire qu'aujourd'hui beaucoup de savants, beaucoup de littérateurs et

1. *Enarratio in Ps.*, LXI, 23.

d'artistes, beaucoup de législateurs et de politiques y ont puisé les principes de leurs affirmations, de leurs procédés, de leur conduite. Que de médecins traitent les désordres passionnels comme des phénomènes parfaitement innocents, échappant à l'empire de la volonté ! Que de législateurs, par des institutions comme celles du divorce et de l'union libre, ont proclamé la légitimité de tous les instincts ! Que d'hommes publics, pour arriver plus haut, pour se maintenir, pour s'assurer les applaudissements, encouragent comme des actes de vertu les fureurs qu'a la multitude de jouir, de haïr, de jalouser, de s'irriter ! Et cette description complaisante et détaillée des scandales, et ces études dans lesquelles les trahisons, les adultères, les fornications sont environnés d'une auréole, pendant que les victimes sont tournées en ridicule, et ces contes copiés de Rabelais et de Voltaire, et ces romans, ces théâtres, ces peintures, ces sculptures qui n'ont qu'un but, rendre attrayante par la séduction de la forme la tentation du mal, et cet affichage de chairs et de nudités qui couvrent nos murs et nos monuments, n'est ce pas l'école obligatoire de la corruption, « l'excitation permanente, cynique, publique à la débauche, le viol des yeux [1] », l'apologie du dévergondage et l'apothéose du vice ? L'opinion est tellement complice de cette religion malsaine que si des hommes chrétiens ou

1. *Bulletin de la Société centrale de protestation contre la licence des rues.* Compte rendu, 1902, p. 8.

seulement honnêtes protestent contre ces provocations, réclament une protection pour la morale, des lois qui proscrivent la licence des rues, on sourit de leur entreprise. Le torrent de la honte passe au milieu de notre scepticisme, et sur ses bords les philosophes, les poètes, les artistes chantent des hymnes, les gens du monde ne rougissent pas d'admirer le murmure harmonieux de ses flots, la grâce de ses mouvements. C'est trop fort ! que Babylone, que Byzance se livrent à leur sensualisme, mais du moins qu'elles n'essaient pas de nous faire prendre leurs infamies pour des élégances et des vertus !

Si j'avais à choisir entre deux erreurs, je n'hésiterais point à me prononcer pour le stoïcisme. Il y a dans cette orgueilleuse souveraineté de la raison sur les émotions des nerfs et de la sensibilité, je ne sais quelle grandeur, dans cette sérénité de l'âme accablée par le malheur une véritable majesté qui fait de Marc-Aurèle une personnalité des plus sympathiques et nous amène à comprendre que les Athéniens aient ceint d'une couronne d'or la tête de Zénon, lui aient confié les clefs de leur ville et élevé une statue d'airain.

Je ne puis m'empêcher non plus de préférer à la vie ordurière de Luther qui disait : *Pecca fortiter et crede fortius*, l'effort de ces puritains qui « sondent anxieusement les mouvements involontaires de leur cœur », portent en eux « une conscience rebelle aux

ménagements de la morale mondaine, inépuisable en patience, en courage, en sacrifices, *installent* la chasteté au foyer conjugal..., *condamnent* toutes les issues par lesquelles la nature sensuelle ou instinctive *cherche* à s'échapper[1] ». Cette vaillance intérieure, cette exaltation un peu farouche de la volonté valent mieux que l'ensevelissement de l'esprit dans les convoitises : personne ne verra sans dégoût ce sensualisme qui, comme une bête lâchée, se précipite à l'aveugle, par caprices, par soubresauts, dans la boue et dans les abîmes[2].

Aucune de ces doctrines pourtant n'est humaine ; la première, par un spiritualisme outré, a sacrifié la moitié de notre nature, la chair et la sensibilité ; l'autre, par faiblesse pour la matière, a attenté aux droits et à la puissance de l'esprit. Aussi la Révélation, les lois humaines, le bon sens, la raison se sont entendus pour les condamner en spéculation comme en pratique. Le Saint Esprit nous apprend que les passions peuvent être louables ou blâmables, par conséquent que, par elles mêmes, elles ne sont nécessairement classées ni parmi les actes vertueux, ni parmi les actes vicieux. Avant leur chute, Adam et et Ève, pères de la race humaine, connaissaient les émotions sans connaître le péché : Moïse répandant sur le peuple idolâtre la fougue de sa colère, brisant au pied de la montagne les tables de la loi, brûlant

1. Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. II, p. 364.
2. Append., N. 5, p. 397.

St. Albert's College Library

le veau d'or ; Judith, dans la hardiesse de son emportement, tranchant la tête d'Holopherne ; Jean-Baptiste flétrissant durement la méchanceté des pharisiens, sont bénis de Dieu, pendant qu'en revanche Héli, dont le sang ne sait pas assez s'émouvoir devant les simonies de ses fils, les profanations du temple et du sacerdoce, est maudit du ciel. Le Très-Haut loue les désirs frémissants de David et de saint Paul, les attendrissements de Jean et de Madeleine, l'impatience d'espoir qui, dans les patriarches, fait vibrer les cordes de la sensibilité, les ardeurs d'amour sacré qui dévorent l'âme de saint Augustin, de François d'Assise, de Thérèse de Jésus : il prêche la pitié, il nous ordonne de chérir le bien, de haïr le mal, d'oser, de craindre, de gémir sur nos fautes, de nous indigner contre l'injustice, de mettre dans nos sentiments une flamme capable de les arracher à la tiédeur qui lui donne la nausée. Son commandement ne s'adresse pas seulement à la volonté intellectuelle, mais au cerveau, aux nerfs, aux muscles, au cœur, à toutes les forces qui nous ont été prodiguées ; sa promesse ne s'engage pas uniquement vis-à-vis de l'âme raisonnable, mais vis-à-vis de la chair et du sang, il annonce des récompenses pour l'esprit et pour le corps.

De plus, nous avons vu le plus grand d'entre nous, celui qui demeure en tout notre idéal, Jésus-Christ, en proie à toutes les passions et exempt de tout péché. Les vendeurs du temple, les pharisiens, les exploiteurs du peuple excitaient sa colère, le spectacle

de Jérusalem infidèle, du tombeau de Lazare faisait couler sa tristesse et ses larmes, et personne n'a oublié cette nuit d'agonie, de douleur, d'écœurement pendant laquelle le Maître fut secoué de tels frissons qu'il aurait dû en mourir. C'est une preuve certaine que toute passion n'est pas répréhensible, que même notre vie ne serait pas droite, si nous n'étions en proie à aucune émotion. *Dum hujus vitæ infirmitatem gerimus, si passiones nullas habeamus, non rectè vivimus* [1].

Il ne serait pas moins contraire à l'Évangile de dire que toutes les passions sont bonnes, quelque direction qu'elles prennent, dans quelque excès qu'elles tombent. D'un bout à l'autre des livres saints, les préceptes sont accumulés, défendant à l'homme de s'abandonner au courant de ses amours, de ses haines, de ses désirs, de ses craintes, de ses espérances. Les répressions de Dieu vis-à-vis des hommes de violence, de jalousie, de vengeance, sont notées à chaque instant dans les pages sacrées, et la foi nous apprend que certains excès de concupiscence vont si loin, sont si coupables, que le Seigneur en condamne les auteurs à un supplice éternel : l'enfer est rempli d'hommes qui ont succombé sur le penchant de la convoitise.

La justice humaine ne se dirige pas d'après d'autres principes. Elle punit les crimes passionnels, ses

1. *La Cité de Dieu*, liv. XIV, chap. IV.

tribunaux sont occupés à examiner, à juger, à condamner les extravagances de l'amour, de la fureur, de la volupté; ses encouragements, ses récompenses ne vont pas seulement aux sentiments et aux actes qui s'accomplissent dans la cime de l'âme, mais encore à ceux qui mettent en émoi le cerveau, le cœur, l'homme tout entier, et qui mêlent les ardeurs de la passion aux sereines envolées des vertus.

Enfin, Messieurs, le sens commun et la raison ratifient contre les stoïciens et les sensualistes les sentences de la Révélation et de la justice.

En ce qui regarde d'abord la thèse stoïcienne, à qui fera-t-on croire que la compassion vis-à-vis des misères, l'indignation en face de l'iniquité, l'émotion, la douleur, les larmes devant les épreuves de la vie privée ou publique, l'amour attendri de l'époux, du père, de l'ami sont des faiblesses qu'il faut bannir de l'âme? Qui ne serait révolté par cette impassibilité de l'homme qui regarde sans broncher, sans sortir de lui-même, les biens et les maux, les détresses des victimes et les attentats des bourreaux? Qui jamais admettra que la noblesse des sentiments perd parce que, après avoir saisi les hauteurs de l'âme et de la volonté, elle envahit la région des fibres et de la sensibilité? N'est-ce point soustraire au bien une partie de l'homme, dire que l'amour le plus parfait est le plus faible et le plus froid, car en nous l'amour intense dépasse les bornes de l'esprit et se répand en ondes vives jusque dans les régions inférieures? N'est-ce

pas soutenir enfin, que l'on aime plus et mieux quand on aime de tout son esprit, que quand on aime de tout son esprit et de toutes ses forces ?

Et puisque de l'aveu même de Zénon, de Cicéron, de Manès, de Luther, nul ne peut totalement échapper à l'émotion de l'organisme, puisque les sentiments les plus calmes ont leur retentissement jusque dans les tissus et dans les cellules, nous voilà condamnés à mal faire, à mal faire que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, criminels malgré nous et sans nous. Cette conclusion n'est pas seulement contraire à ce que nous avons enseigné au sujet de la responsabilité, elle rejaillit encore comme une injure jusqu'à la face de Dieu. Dieu, dans cette hypothèse, nous eût donné, en effet, des puissances essentiellement créées pour le mal, ne pouvant sortir de leur oisiveté sans tomber dans le mal, et si la légion des pessimistes lève déjà contre le Très-Haut un bras irrité, sous prétexte qu'il n'a pas empêché sur la terre toute iniquité, ni toute douleur, combien ne serait-elle pas plus autorisée à se révolter contre un Créateur qui nous aurait tous condamnés au crime, en nous imposant des facultés dont tous les actes sont fatalement des violations de la sagesse et de la vertu ? Ma foi reculerait devant un pareil blasphème, si déjà mon cœur et ma raison n'eussent réprouvé cette école de dureté.

Les sensualistes, en affirmant que tout est bon dans l'homme, ne sont pas moins en contradiction

avec l'expérience et avec la logique. Par le fait qu'il est une créature, l'homme est déjà exposé à succomber, mais, de plus, c'est une créature mutilée et faussée par ce que la foi nomme la déchéance originelle, ayant une inclination terrible à se tromper, à penser de travers, à agir d'une manière désordonnée. Cette corruption n'est pas seulement enseignée par les religions et par les légendes, l'expérience impartiale la saisit sur le vif et dans le fait de ses excès. La raison, telle qu'elle est aujourd'hui, est une faculté fragile, dont il est malaisé de maintenir l'équilibre ; surtout le tempérament est maladif, un rien le jette dans le transport insensé des curiosités, des soupçons, des espérances, des désirs ; comme les palais dépravés, notre sensibilité a le goût du mal, et, prendre ses envies pour des penchants légitimes, c'est déclarer normales les hallucinations et les fantaisies du délire.

Ajoutez, Messieurs, que, fût-elle saine, la concupiscence est une puissance subordonnée, et pour que ses manifestations soient morales, il ne suffit pas qu'elle agisse, mais il faut qu'elle agisse dans l'ordre. Ceux qui soutiennent que toute explosion de vie est excellente, sans s'inquiéter de savoir si la mesure est gardée, si le rythme est harmonieux, méconnaissent notre principe et ressemblent au médecin qui s'applaudirait également de sentir le pouls ou le cœur battre à se rompre, languir, se dilater ou se contracter d'une manière normale. Ce serait un bien triste mé-

decin qui ne distinguerait pas dans ces phénomènes les signes de la santé des mouvements de la fièvre ou des présages de la mort. Quiconque ne distingue pas entre les diverses impulsions des appétits et accorde à toutes la même valeur est encore un pire moraliste [1].

II

La vérité n'a jeté sur les passions ni ces louanges, ni ces anathèmes : elle s'est frayé ses chemins entre les deux courants extrêmes que nous venons de signaler. Prises en elle-mêmes et séparées de la raison, les passions ne sont ni bonnes, ni mauvaises ; elles sont des phénomènes purement naturels, des mouvements fatals auxquels la moralité ne s'attache guère plus qu'aux mouvements de la circulation, de la nutrition, de l'assimilation. Si graves que soient les révolutions qui se produisent dans l'organisme, les lésions qui altèrent le cerveau, le cœur, les entrailles, nous ne sommes point responsables d'actes dont nous n'avons pas eu l'initiative. Les passions éclatent dans la vie des animaux, « la crainte du châtiment, dit un psychologue du dix-septième siècle, apprend le manège aux chevaux, le bruit des trompettes les met en humeur, les blessures même animent leur courage ; les taureaux combattent pour la gloire, et, joignant la force à la ruse, disputent avec autant de chaleur pour la conduite d'un troupeau

1. Append., N. 6, 7, 8, p. 398 et suiv.

que les princes pour la conquête d'un royaume ; les lions ne recherchent pas tant la vengeance que l'honneur dans leurs combats ; quand ils voient leur ennemi abattu, ils apaisent leur colère, et n'ayant pris les armes que pour acquérir de la gloire, ils se contentent de cet avantage et donnent la vie à celui qui leur cède la victoire ; enfin, ils se piquent de jalousie aussi bien que d'amour, ils honorent la fidélité, ils punissent l'adultère et lavent ce crime dans le sang des coupables, si bien qu'on ne peut douter que les bêtes n'aient des passions et qu'elles ne soient agitées de ces émotions furieuses qui troublent notre repos [1] ».

Mais ces passions ne possèdent pas de caractère moral ; dans leurs mouvements, dans leurs accès de vengeance, dans leurs violences, les animaux ne sont dignes ni de blâme ni de louange ; la raison n'éclairant pas leurs démarches, la liberté ne disposant à aucun degré de leurs affections, ce n'est que par analogie que nous leur attribuons des vices ou des vertus.

Dans la vie, tout ce qui échappe à la délibération échappe à la moralité. Or les actes sont nombreux dans lesquels l'imagination, les sens, les appétits inférieurs sont seuls en jeu. Combien d'états d'abord sont incompatibles avec l'exercice des facultés de l'esprit, source unique du bien et du mal ? La période

1. P. Senault, *loco cit.*, II, 3

de l'enfance, incapable de réflexion intellectuelle, est sujette à des crises de joie, de chagrin, de colère, de jalousie dont elle n'est pas responsable ; la folie, en nous empêchant d'être à nous-mêmes, en aliénant notre âme, nous met dans l'impossibilité de tirer de notre intérieur un acte méritant ou coupable. Pourtant, précisément parce qu'aucune faculté ne tient les rênes de nos sentiments, un rien suffit à embraser le cerveau, à évoquer le délire des émotions. Pareille à la barque sans direction, sans pilote, la pauvre tête humaine flotte à la merci des fureurs subites, des mélancolies sombres, des épouvantes, des attendrissements affectueux ou des haines féroces ; les passions atteignent le degré summum de leur acuité, sans que la morale soit intéressée dans ce flux et dans ce reflux dont le spectacle est si douloureux. Nous perdons conscience au moment du sommeil, mais souvent l'imagination et les sens continuent leur travail, des constructions étranges se dressent devant nous, des objets, des personnes, des événements se mêlent, se heurtent, des fantômes apparaissent, des visions de terreur ou de volupté se succèdent ; nous avons la sensation que nous roulons dans les abîmes, que des montagnes nous écrasent, que la mort nous saisit à la gorge ; l'âme et l'organisme se débattent dans les transes du cauchemar, dans la fièvre de l'hallucination. Qui donc aurait l'idée de nous imputer ces troubles passionnels, si, comme cela arrive la moitié du temps,

nous n'avons volontairement ni posé des actes, ni contracté des habitudes capables de les préparer indirectement ?

Sans compter les états maladifs qui réagissent si puissamment, mettent la moitié de la vie sous le contrôle de la raison et la moitié hors de son empire; sans parler de ces tempéraments atrophiés dans lesquels la machine humaine détraquée va d'elle-même à l'idée fixe, à l'obsession, à la manie; en faisant abstraction de ces moments où, par suite de la température, de la fatigue, nous devenons malgré nous irritables, mélancoliques, agressifs, susceptibles, en restant dans un milieu sain, équilibré, nous sommes encore obligés de faire une part à la fatalité.

Passagèrement, les émotions éclatent en des coups si subits, si imprévus, que la sensibilité se soulève, que les appétits sont hors d'eux-mêmes, avant que la raison ait eu la possibilité d'intervenir, d'imposer un frein, de ramener dans la voie. Les sages, les saints, les volontés les plus vigoureuses échouent devant ces ouragans imprévus; le stoïcien était blême, malgré ses principes, sur la galère menacée de périr, et les amis de Dieu se sont plaints, en accents de détresse, de la tyrannie de l'imagination et des sens. En réalité, nous ne sommes point totalement maîtres de ces poussées instinctives, nous sommes passifs, victimes même, et l'on ne saurait nous imputer des phénomènes qui se produisent malgré nous. Ah ! c'est une condition douloureuse qui nous

est faite, de ne pouvoir disposer de tout dans notre vie, de sentir qu'une partie de notre personnalité nous est ravie, que cette loi terrible de la concupiscence combat la loi de l'esprit, chasse les pures visions et les remplace par les fantômes qui bouleversent les pensées et le cœur : nous sommes comme des arbres vieillis, qui portent des fruits morts sur leurs branches inférieures et des fruits sains au sommet de leurs rameaux.

Les passions qui sont en notre pouvoir nous sont imputables. Or nous avons souvent la possibilité de les provoquer directement et quand bon nous semble. Pour accomplir cette œuvre, la volonté emploie d'abord la raison. La raison cherche les objets les plus capables de nous émouvoir et de nous exalter, elle choisit après méditation et après réflexion le côté des choses susceptible de nous toucher, elle fixe son regard sur la face hideuse qui nous éloigne, sur la face séduisante qui nous attire ; elle compose des visions et des spectacles, elle bâtit avec des éléments d'horreur ou de charmes des chefs-d'œuvre d'illusion ; elle recule dans le passé, pour en réveiller les échos endormis, pour en ressusciter les êtres disparus : elle pénètre dans l'avenir, pour prêter une existence chimérique, de la vie, des couleurs, un visage, des accents à ce qui n'est pas encore ; elle évoque tout ce que nous voulons évoquer pour aimer ou haïr,

espérer, craindre, souffrir, nous irriter; elle fait appel à la mémoire et à l'imagination et, par leur intermédiaire, elle soulève les instincts, elle essaye d'en immortaliser les transports en essayant d'en immortaliser les objets. Voyez, Messieurs, quel champ est ouvert à la liberté, à la responsabilité, à la moralité! Les jours et les pensées de l'homme ne se consument-ils pas à faire le tour de la terre et du monde, à obliger les créatures à paraître, à briller, à parler, à offrir au cœur la beauté qui le ravit, l'harmonie qui le berce, l'aliment qui le nourrit, le parfum ou le breuvage qui le grisent? Vous qui êtes possédés par la volonté de bien faire, vous écoutez les voix propres à susciter en vous les émotions de l'amour divin, de l'espérance, de la sainte piété; vous qui savourez les fruits fades de la vie mondaine, vous êtes à l'affût des nouvelles, des médisances, des fêtes qui impressionnent superficiellement votre curiosité, vous enfin qu'un sentiment plus profond travaille, vous épiez au passage les êtres qui répondent au tourment de votre haine, de votre ambition, de votre colère, de votre jalousie, vous enfantez un serpent dans votre sein, et s'il ne meurt pas, c'est que vous vous épuisez à lui fournir une pâture. Ici, Messieurs, la moralité coule à pleins bords, le tumulte des sentiments ne fait qu'obéir à notre signal, les passions ne sont que des instruments qui exécutent, c'est la volonté qui commande, qui dirige, qui donne le pas et l'allure, qui entraîne dans un courant toutes

les forces vitales et les pénètre de sa vertu ou de sa perversité ; c'est par la volonté que les émotions naissent, qu'elles persévèrent, qu'elles augmentent et diminuent, que l'amour devient de l'adoration ou du délire, la haine de la férocité, le désir et l'espoir de la consomption, la colère de la frénésie, l'audace de la magnanimité ou de la témérité.

Directement encore, nous sommes responsables des troubles qui envahissent la sensibilité lorsque ces troubles ne sont que le trop-plein descendu des appétits supérieurs dans les appétits inférieurs. L'appétit d'en haut, dit le philosophe, meut l'appétit d'en bas. Dieu, en effet, n'a pas juxtaposé nos facultés, il les a subordonnées les unes aux autres, et il y a entre elles un commerce continu. Lors donc que la volonté, faculté pure et intellectuelle, est violemment éprise, elle déverse la surabondance de son affection dans la sensibilité à laquelle elle est liée, comme la source placée à la cime se répand, quand elle déborde, dans les sources creusées au flanc de la montagne ; mais les eaux, sur le penchant du rocher, ont la qualité qu'elles avaient à son sommet.

Jusqu'ici, tout s'est produit sous la provocation directe de la volonté, tout le mouvement, toute l'intensité du mouvement ont trouvé en elle leur point de départ, mais, nous l'avons dit l'année dernière,

nous répondons des actes que la liberté a, soit directement, soit indirectement enfantés.

Il ne nous est point permis de mettre une force en circulation sans nous inquiéter du chemin qu'elle prendra, de la prospérité ou des ravages qu'elle répandra sur son passage ; nous savons que nos vouloirs sont féconds, que tous dans leur évolution exercent une action sanctifiante ou perverse ; de la qualité du grain que nous jetterons dans le sillon de notre âme dépend la moisson d'honneur ou d'infamie que nous récolterons, c'est à nous d'étudier la semence et de ne nous engager qu'à bon escient. Or précisément, par les circonstances dans lesquelles nous nous plaçons, par les occasions que nous faisons naître, par les séductions et les sollicitations au-devant desquelles nous nous précipitons, par l'atmosphère pure ou malsaine que nous nous créons, par les tempéraments que nous nous formons, par les instincts que nous imposons à notre sang, nous préparons l'explosion des convoitises, l'échec ou la victoire des consciences. Nous serions mal venus de dire ensuite que nous n'avons pu maîtriser l'émotion dont la véhémence a saisi notre cœur et nos sens ; nous avons mis le feu à la lisière de la forêt, nous sommes responsables de l'incendie qui a dévoré la région, nous avons de plein consentement ébranlé la pierre fondamentale, nous sommes coupables de la ruine de l'édifice.

Enfin, il est vrai que les passions naissent en nous,

y éclatent sans aucune provocation de notre part : quelle est alors la ressource de la volonté, lui reste-t-il même une ressource ? Oui, Messieurs, elle garde la faculté de les entraver ou de les favoriser, de les arrêter tantôt aux frontières de l'imagination, tantôt au domaine de la sensibilité intérieure, tantôt aux manifestations de l'activité extérieure. C'est dans l'imagination que germe et que commence l'ardeur de la passion ; si au lieu de fermer la voie à l'armée des objets qui affluent, je les laisse entrer en toute liberté, si au lieu d'éteindre l'étincelle qui a jailli, je permets à la flamme de se répandre à son gré, si au lieu de renverser les constructions troublantes, j'en autorise au moins par mon abstention la poursuite et l'achèvement, je suis incontestablement complice du bien ou du mal qui débutent, du bien ou du mal qui se préparent.

Peut-être l'imagination s'est-elle embrasée de l'une à l'autre extrémité, en un clin d'œil, avant que j'aie été capable de barrer le chemin à la multitude des chimères qui affichent devant mon âme leur beauté ou leur laideur, aux légions de fantômes dont les voix ou les charmes viennent tenter ma sensibilité et ma puissance d'émotion. La volonté pourtant ne désarme point encore ; n'ayant pu prévenir l'élan de la fantaisie, elle empêche que la vision se change en sympathie ou en antipathie, en désir, en joie, en tristesse, en sentiment.

L'appétit suit-il l'imagination, se jetant à l'impro-

viste sur l'objet qui lui est apparu, soulevant dans son transport les profondeurs du cœur, se traduisant même, malgré nous, jusque sur la physionomie qui s'empourpre ou qui pâlit, jusque sur les lèvres qui se serrent ou qui tremblent, jusque dans les yeux qui languissent ou lancent des éclairs, la mission de la liberté demeure très importante et très haute : pour la remplir, à part certains cas extraordinaires, elle jouit d'une autorité absolue. Ce rôle consiste à renfermer la tempête dans les limites de la vie intérieure et personnelle, à lui interdire l'envahissement du domaine extérieur et public. Certes la morale avant tout est une qualité de l'âme et du dedans, mais elle se prolonge au dehors, elle se communique au monde qui nous environne. Que notre imagination s'éprenne tout à coup, que nos nerfs entrent en vibration avec la même rapidité, c'est souvent le résultat d'une fatalité dont nous sommes les victimes et devant laquelle nous restons désarmés ; mais que notre langue prodigue les mots d'amour, de haine, d'amertume, de colère, de désespoir, que le cœur déverse son sentiment en des plaintes, en des anathèmes, en des chants, en des discours, en des hymnes sans fin; que notre main par son geste fasse transpirer notre terreur ou notre espérance; que sous l'empire de notre émotion nous en arrivions à entreprendre des démarches, à créer des œuvres ; que par nos paroles, par nos écrits, par nos actes, nous agitions les autres après nous être agités nous-mêmes ; que nous trans-

formions un événement intérieur et privé en un événement public et social: que l'orage déchaîné dans notre âme se propage dans notre foyer, dans notre cité, dans notre pays, nous devenons méritants ou coupables, parce que le flot n'a point franchi les rivages de notre vie intime sans que nous lui ayons ouvert les portes et livré passage; qu'une pensée tout à coup s'éveille en nous, qu'un sentiment vienne subitement à éclore dans notre poitrine malgré nous et comme à notre insu, personne ne nous en demandera compte: mais que, saisissant la pensée toute vive, le sentiment tout brûlant, nous les lancions dans l'espace et dans le monde, nous en répondrons.

Vous le voyez, Messieurs, l'intelligence catholique a pris position loin des pensées outrées; étrangère à ce faux spiritualisme qui voudrait nous imposer une conduite sans rapport avec notre nature, nous obliger à nous haïr dans la moitié de notre substance, elle refuse de se rallier à une autre théorie excessive, qui, somme toute, supprime le bien et le mal et mène à l'idolâtrie de la chair et des sens. Notre doctrine est raisonnable, car elle tient compte de tous les faits observés dans l'histoire de l'homme, elle s'accorde avec tous les principes qui dans les lois de la terre ou du ciel servent à régir la vie et l'activité: elle est large, car sans rien abandonner des privilèges de la liberté, elle fait une grande part

à l'influence de l'hérédité, du tempérament, de l'imprévu, elle tient compte des infirmités du moment, des troubles subits et inévitables; elle ne tombe point dans la rigueur, sachant que nous sommes chair et que de terribles instincts nous portent aux excès; elle ne donne pas davantage dans le relâchement, n'ignorant point que l'âme garde sur l'explosion de la sensibilité au dedans, sur son éclat au dehors une autorité inaliénable. En nous demandant un compte exact de tous les événements que la volonté a provoqués, permis, laissés passer, en nous contraignant à en porter la responsabilité, cet enseignement sauvegarde les droits de la justice; en constatant la fatalité dans laquelle parfois nous sommes enveloppés, sans pouvoir briser les liens, sans pouvoir triompher des entraves, cet enseignement ouvre une porte immense à l'indulgence, à la commisération qui atténuent la gravité des actes et le poids des crimes. Grâce à la pleine vérité qu'elle nous prodigue, notre doctrine maintient dans la morale les deux éléments qui font sa perfection : la pureté et la bonté; nous adorons avec une égale admiration le Christ qui accable les consciences perverses et le Christ qui a pitié des foules, qui pardonne aux cœurs entraînés, aux publicains, aux samaritaines, aux enfants prodigues; nous fléchissons le genou avec une même foi devant le Dieu qui a creusé l'enfer pour les méchants et ouvert le ciel aux faibles et aux pécheurs repentants. Sous le rayonnement de

la lumière que nous avons empruntée à la sagesse, des vertus se rencontrent et s'embrassent qui font la solidité des mondes et leur donnent des charmes, des vertus qui établissent dans l'éternité une inaltérable sérénité, qui ébauchent sur la terre la paix, la force et la douceur, la justice et la miséricorde.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DU COMMERCE DES PASSIONS AVEC LE MAL

SOMMAIRE

Sous l'empire de la volonté, la passion peut devenir un vice ou une vertu. — Les deux cités bâties par les passions. — Division de la conférence (p. 127-129).

I

Les passions nous entraînent au mal par leur objet. Tableau que Notre-Seigneur, saint Paul, la Bible, nous ont tracé des désordres causés par les passions. Expérience personnelle (p. 129-130).

1. Cette influence des objets nous entraîne aux vices de la chair. *a)* Elle s'explique par la fascination qu'exerce sur nous la matière. Rôle de la matière dans les préoccupations de la vie humaine, dans les soucis quotidiens, dans l'emploi du temps, le choix des vocations, les alliances des familles, des peuples (p. 130-132).

b) Pourquoi cette influence? Parce que nous voulons vivre. Or, la matière, directement, entretient et augmente la vie du corps, permet de la transmettre, indirectement aide la vigueur de l'esprit en contribuant à lui former des organes sains, en lui fournissant des objets capables de servir à ses ascensions (p. 132-134).

c) Pourquoi les émotions causées par la fascination de la matière méritent-elles d'être incriminées? Objection. Désordres dans la fureur avec laquelle nous nous jetons sur les biens matériels. Attentats contre nous-mêmes, contre la famille, contre la race et la société. Attentats contre l'esprit, car : 1° les excès passionnels blessent les organes nécessaires au jeu de l'intelligence; 2° l'émotion physique trouble la raison et son jugement; 3° captif des choses sensibles, l'esprit devient de plus en plus incapable de saisir les choses immatérielles. Beau texte de saint Augustin (p. 135-139).

2. Les passions sont capables de promouvoir les vices de l'esprit. *a)* Passions de la science, de la fortune, de l'amitié, de l'amitié des grands, du pouvoir, de l'honneur (p. 139-141). *b)* En quoi consistent les désordres trop souvent causés par ces différents objets? — En ce que nous préférons les biens créés aux biens incréés. Application aux différentes sortes de biens créés (p. 141-143).

II

Enchaînement des crimes engendrés par les passions.

1. *Profondeur* de la déchéance à laquelle se condamne l'homme abandonné à ses passions. *a)* Fautes dans lesquelles nous tombons pour nous assurer plus d'espace, plus d'air, etc. (p. 143). *b)* Pour propager notre sang (p. 144). *c)* Pour arriver à la fortune, à la popularité, au pouvoir (p. 145).

2. *Rapidité* de cette déchéance. Les excès les plus légers nous emportent vite au fond des abîmes. Vertige des passions (p. 146).

3 Abîme *sans fond* dans lequel nous précipitent nos appétits insatiables. Dernier degré de la passion dévoyée : le désespoir et la haine de Dieu (p. 147-151).

4. Raisons du goût qu'ont nos passions pour le mal. *a)* Les choses sensibles sont plus près de nous. *b)* Elles nous donnent un bonheur immédiat. *c)* Le péché originel a perverti nos instincts, la corruption produite par lui dure jusqu'à la mort (p. 152-154).

Conclusion. — Application des vérités enseignées à la vie publique et nationale (p. 154-157).

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DU COMMERCE DES PASSIONS AVEC LE MAL

Éminence,
Messieurs,

De notre dernière conférence, il est aisé de conclure que la passion, sous l'empire de la volonté, peut devenir un vice ou une vertu : c'est un germe capable de produire un arbre de vie ou un arbre de mort, un principe se transformant à notre gré en ange ou en démon : la crainte fait la lâcheté ou la sagesse, la colère venge la justice ou propage l'iniquité; la tristesse jette dans l'enfer de la jalousie ou dans l'effort de l'émulation, fonde le repentir qui efface le mal ou le découragement qui lui ouvre les portes; l'audace se change en magnanimité ou en témérité. Quand saint Augustin, divisant le monde en deux grandes cités, cherche le nom de la puissance qui les a édifiées, il ne trouve que l'amour; l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu a bâti Babylone, la cité de l'infamie; l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi a bâti Jérusalem, la cité de la béatitude et du salut. Vous voyez, Messieurs, quel retentissement la passion a dans la vie. Elle élève les rem-

parts destinés à protéger l'âme contre l'air sain et contre la bonne pensée, elle fait surgir les colonnes qui portent jusqu'à Dieu l'outrage et le blasphème, elle trace les sentiers de perdition dans lesquels s'égarent à jamais les cœurs trompés, elle dresse le lit de boue sur lequel s'étend la créature séduite pour y jouir, pour s'y pâmer, pour s'y tordre, pour y mourir; mais, sous la direction de la raison, elle a construit aussi les murs sacrés dont il est dit qu'ils sont composés de pierres vives, fixé les portes ornées de diamants et de perles, établi les voies sans cesse sillonnées par des souffles purs, lancé dans l'espace les flèches audacieuses qui pénètrent au ciel, préparé la couche immaculée sur laquelle se consomment les noces de l'esprit et de l'indéfectible beauté : elle a, en un mot, dressé la tour d'orgueil qui menace l'Éternel et l'échelle de lumière qui conduit à Lui.

Il faut, Messieurs, que pareils à Dante, le pèlerin de la *Divine Comédie*, nous entrions dans cette double cité, et que nous voyions successivement le commerce des passions avec le mal qui mène à l'enfer, et leur commerce avec le bien qui transporte au paradis.

Nous ne ferons aujourd'hui que la première partie du chemin à travers cette forêt obscure des vices humains, dont, au rapport du poète florentin, il est si dur de dire combien elle est « sauvage, âpre,

épaisse[1] » et dont la vision n'est guère moins amère que la mort. Nous verrons d'abord les passions perdre l'homme par la séduction de leur objet, secondement nous assisterons au spectacle de consciences livrées à des désordres sans nombre, se précipitant dans une perversité sans fond pour combler l'abîme creusé par les appétits déchaînés.

I

Si Dieu, dès les premiers jours, ne nous avait prévenus que l'homme esclave de ses penchants *tourne en tout temps toutes ses pensées au mal*[2]; si le Christ ne nous avait rappelé que du cœur corrompu sortent *les pensées dépravées, les meurtres, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les blasphèmes*[3]; si saint Paul ne nous avait répété que *les impudicités, les impuretés, les débauches, le culte des idoles, la superstition, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les animosités, les disputes, les divisions, les schismes, l'envie, l'ivresse, les excès de table*[4] sont les fruits de la chair et de la concupiscence; si nous n'avions vu dans l'histoire sacrée Caïn passer immédiatement de l'envie à la haine, de la haine au fratricide; si le désir de David n'était devenu un adultère et un meurtre, si la cupidité de Judas ne l'avait

1. *L'Enfer*, I.
2. *Genèse*, VI, 5, 6, 8.
3. *Matt.* XV, 19.
4. *Galat.*, V, 21.

mené à la trahison, si la peur de Pierre et de Pilate n'avait conduit le premier au reniement, le second à l'outrage de la justice ; si la soif de dominer n'avait fait de Caïphe un déicide, en regardant le monde et nous-mêmes, nous aurions aperçu les ravages des passions au milieu des consciences, « leurs terribles stigmates, a dit le P. Lacordaire, sont visibles partout[1] ». Aiguillonnés par nos convoitises, nous nous précipitons dans le mal avec un tel abandon de nous-mêmes, avec une telle intensité de volonté, une telle extravagance de procédés, un tel oubli des convenances, des intérêts, des lois, que nous appelons nos excès non pas seulement des fautes, mais des folies. On dirait que, loin d'être la plus raisonnable des créatures terrestres, nous en sommes la plus insensée, car à côté de notre conduite, la conduite des êtres inférieurs paraît de la sagesse. D'où vient, Messieurs, cette action néfaste de la sensibilité sur notre vie?

D'abord de la séduction de la matière qui nous entraîne dans les vices de la chair. La matière joue dans la vie de l'humanité un rôle colossal ; le souci de la connaître, de la conquérir, de la posséder, de lui arracher ses trésors, ses secrets, ses délices, absorbe nos pensées, dévore nos jours, suscite dans notre âme une foule de mouvements, de craintes, de désirs, d'espérances. Voyez avec quelle persévérance,

1. *Conférences de Toulouse*, p. 290.

quelle impatience haletante, quelle âpreté la multitude se penche sur la matière pour la faire rendre tout ce qu'elle peut rendre. Comme nous tournons, comme nous retournons, comme nous torturons la terre, tantôt la déchirant en ses profondeurs, tantôt la noyant dans l'eau, tantôt la brûlant dans le feu, tantôt l'engraissant avec magnificence pour l'obliger à nous donner plus de fleurs, plus de blé, plus de fruits! A quels efforts, à quelles études nous nous condamnons, à quels dangers nous nous exposons afin de capter l'air, la vapeur, l'électricité, afin de les plier à notre service! A quelles transformations nous contraignons la pierre, le fer, le marbre, l'or, l'argent, les minéraux, les plantes, les animaux, en vue d'augmenter leur utilité! La préoccupation de la matière décide presque chaque matin de l'emploi du temps, non point seulement pour l'ouvrier qui prend son outil et s'attache à la glèbe, mais pour l'homme de lettres qui fait de sa plume l'instrument destiné à lui assurer une part de terre et une part de pain, mais pour l'artiste qui demande le même service à son ciseau ou à son pinceau, mais pour le politique qui calcule ses chances de succès d'après l'attitude qu'il prendra dans les questions matérielles, mais pour le législateur dont l'effort, presque toujours, vise la distribution de la matière. C'est la même pensée qui fixe la plupart des vocations, des alliances de famille; on devient artisan, manœuvre, médecin, avocat, inspiré peut-être par un besoin d'idéal et de labeur, conduit

surtout par la volonté de mettre la main sur une portion de matière aussi étendue que possible. On se marie, je veux bien, sous l'empire de convenances intellectuelles et sociales, de sympathies sincères et réciproques ; d'ordinaire, rien ne pèse autant que la dot dans la balance. Jusqu'où va, Messieurs, cette puissance et cette fascination ! Si les peuples contractent des amitiés, s'ils se heurtent, s'ils se déchirent, s'ils s'efforcent de s'anéantir les uns les autres, leurs accords, leurs disputes, leurs sanglantes rencontres sont amenés par des problèmes de terre, de mer, de pêche, de chasse, de commerce, d'échange, en un mot par des problèmes de l'ordre matériel[1].

Pourquoi, Messieurs, cet élément brutal exerce-t-il sur nous, sur les fonctions de la vie individuelle ou sociale une telle prépondérance ? Parce que nous voulons vivre, cet instinct est en nous impérieux, indéracinable, il est en notre âme, il est dans tous les éléments de notre corps. Nous avons la volonté de vivre par la chair, de défendre l'intégrité de notre chair avec fureur, contre toutes les menaces du dedans ou du dehors ; nous avons la volonté de perpétuer cette vie du corps et, dans l'impuissance où nous sommes de garder notre sang dans nos veines et dans nos artères qui s'usent, notre souffle dans notre cœur qui s'épuise et s'arrête, nous sommes poussés par une force inouïe à confier notre sang à

1. Append., N. 1, p. 400.

d'autres veines, à déposer notre souffle dans d'autres cœurs, et à nous assurer dans nos fils une immortalité terrestre qui refuse de se fixer en nous. Nous avons la volonté de vivre par l'esprit, de donner à nos pensées cet élan et cette puissance qui permettent à notre regard d'aborder les hauteurs resplendissantes habitées par la Divinité même.

Or, si, dans l'éternité, la vie descend d'en haut, je veux dire de Dieu à l'âme, de l'âme au corps transfiguré, dans le temps elle monte d'en bas, de la matière au corps, et aussi, en quelque sorte, du corps et de la matière à l'esprit.

Le corps, en effet, ne trouve pas en lui-même les éléments nécessaires à sa subsistance, il doit demander au dehors la nourriture et les breuvages capables de soutenir ses forces, de les réparer quand elles défaillent, de les augmenter, de les dilater dans l'abondance et dans l'allégresse. Il y arrive par le pain, « substance généreuse mais calme »; par le vin, « substance plus généreuse encore et qui, selon l'expression même de l'Écriture, a reçu du Créateur la mission de réjouir le cœur de l'homme[1] »; par la vertu de l'air, de la lumière, de la chaleur qui sont aussi des aliments purs et des breuvages fortifiants.

Parvenu à la plénitude de la vie, l'homme peut la

1. Lacordaire, *Conférences de Toulouse*, p. 277.

communiquer à des générations sans fin : mais quelles que soient sa vigueur et la vaillance de son sang, il ne saurait tout seul perpétuer sa race. Il faut qu'il contracte une alliance avec un être pareil à lui, qu'il tire d'une autre chair féconde comme la sienne des fils formés à son image, dans un mystère que Dieu a voulu et béni et auquel, malgré tous ses efforts, la corruption n'a pu enlever sa grandeur.

Nous voulons vivre par la pensée, ai-je dit, mais, pour penser avec puissance et avec suite, l'esprit d'abord a besoin d'avoir à sa disposition des organes sains, capables de lui prêter un concours dont il ne peut se passer. De plus, pour connaître, pour raisonner, pour s'élever par degré jusqu'à la contemplation de la vérité et de la Divinité, notre intelligence est obligée de partir des choses sensibles, de s'élancer grâce à elles, et par une ascension progressive, jusqu'à la vision des êtres impalpables.

Devinez-vous, maintenant, pourquoi la matière nous séduit, pourquoi nous l'aimons, nous la cherchons, pourquoi son apparition nous jette dans tant de passions et dans tant de transports? Le fleuve de la vie coule en quelque sorte dans ses entrailles et nous brûlons de nous y abreuver, de nous y enivrer, de nous y plonger, de nous y perdre, il prolonge son cours en passant à travers des veines frémissantes; il s'élève jusqu'aux sublimités de l'esprit; pour y éveiller une série de pensées et de vouloirs dont la portée est éternelle.

Mais alors, me dites-vous, qui vous autorise à incriminer ces émotions, à nous montrer en elles une source de perversité provoquant la malédiction, jaillissant jusqu'à l'enfer? Dieu ne nous a-t-il pas abandonné *toute herbe des champs avec ses semences, et tout arbre des bois avec ses fruits pour nous en nourrir*[1]? Ne nous a-t-il pas dit, dans une parole qui était un commandement plus qu'un conseil : *Croissez, multipliez*[2]? N'a-t-il pas livré le monde visible à nos regards, à nos investigations, à nos disputes? Oui. Messieurs, nous avons le droit et même le devoir de vouloir vivre, et, par suite, le droit et le devoir de mettre à profit les êtres dans la mesure où ils sont utiles à l'œuvre de vie: mais plus les dons sont précieux, plus il est nécessaire de s'en servir avec sagesse. Le feu manié et répandu sans discernement devient un effroyable instrument de ruine et de destruction : ainsi en est il du monde sensible, si nous en abusons, ses énergies se retournent contre nous, et, au lieu de promouvoir la vigueur du corps, la propagation de la race, le progrès de l'esprit, elles provoquent en nous des phénomènes violents qui font mourir en même temps l'individu, la famille et la pensée.

Or, le fait, c'est que, dédaigneux des lois qui devraient présider à toutes nos actions, nous nous jetons sur les biens sensibles avec une telle fureur,

1. *Genèse*, 1, 20. — 2. *Ibid.*, 1, 28.

une telle intempérance, qu'au lieu d'y chercher la vie, nous y cherchons la sensation aiguë de la vie, qu'au lieu d'y trouver la vie, nous y trouvons l'infirmité, l'affaiblissement et la mort. Ce que le sauvage, l'homme civilisé, le pauvre, le riche demandent au pain et au vin, ce n'est pas seulement l'aliment destiné à entretenir la flamme de la vie, c'est l'amour de la jouissance excessive : ce qui les ramène souvent vers les coupes et vers les banquets, c'est le désir et la volonté d'éprouver à temps et à contretemps ces vibrations outrées des nerfs, ces voluptés du palais, cette ivresse du cerveau qui blessent l'organisme et abrègent les jours. Ce qui les incline à l'acte sublime de la procréation, ce n'est pas le dessein d'en faire jaillir la vie, c'est le dessein de s'oublier dans une extase honteuse, car, en le frustrant de son but, on lui ravit sa gloire avec sa légitimité. Ici encore la nature se venge cruellement ; elle frappe celui qui a outragé ses lois dans sa vitalité, dans sa fécondité, dans sa postérité ; dans sa vitalité, puisque aucun désordre ne porte une atteinte plus grave à la vigueur du tempérament ; dans sa fécondité, parce qu'aucun vice ne mène aussi efficacement à la stérilité ; dans sa postérité, parce que les fils nés d'un pareil sang porteront les marques humiliantes de leur origine.

Vous le comprenez, Messieurs, en ces entraînements, il y a un attentat de l'homme contre lui-même, contre sa santé, contre sa jeunesse, nul ne pouvant sans crime dépenser inutilement sa propre

substance. Il y a un attentat contre la famille, parce que, ou bien le coupable en a hâté l'extinction, ou bien il a communiqué à d'autres êtres un sang empoisonné, une chair rongée par des tares inguérissables. Et qui donc a le droit de léguer à ses enfants un héritage de faiblesses, de misères, de hontes, dont ils rougiront, dont ils souffriront, dont ils mourront? Il y a un attentat contre la race et la société, car ce tempérament dégénéré entrera dans la masse et ajoutera à ses maux.

Nous voulons vivre de la vie de l'esprit; mais indirectement les secousses dont nous venons de parler portent un triple coup à l'activité de la pensée et à l'exercice de l'esprit. Premièrement, l'intelligence a besoin d'une certaine vigueur dans les organes qui servent d'instruments à son labeur; lorsque ces organes ont été blessés ou faussés par des émotions trop fréquentes et trop vives, notre âme ne suit plus qu'avec une extrême difficulté les voies qui la mènent à la vérité. Secondement, la passion précipite tout le corps dans les transes, dans les spasmes qui commandent la raison, troublent son regard, pervertissent son jugement. Troisièmement, pour l'esprit, les choses sensibles ne sont qu'un point d'où il prend son essor pour s'envoler dans la région où il trouve sa pâture, le renouvellement de sa force, l'épanouissement de sa vie; d'où, pour l'esprit, vivre, grandir, c'est quitter le domaine des êtres matériels pour se plonger dans le royaume des êtres immatériels.

Lorsque les réalités destinées à nous servir de marchepied nous retiennent captifs, empêchant notre ascension, pareils au voyageur qui, oublieux du but et au lieu de marcher vers le soleil, s'étendrait dans l'ombre fugitive du chemin, nous fixons notre tente au début de la voie conduisant à la pleine clarté et à la vie, nous ne regardons ni plus haut, ni plus loin, tout notre effort se tend vers les objets qui remuent notre sang. Les arbres enfermés dans la nuit inclinent de plus en plus leur tête et leurs rameaux faits pour s'élancer vers le ciel ; l'oiseau blessé et mourant laisse tomber les ailes qui jadis l'élevaient dans l'azur, ainsi notre pensée que sa pureté emportait dans les espaces immatériels s'abat lourdement, établit son séjour au milieu des choses palpables. Dans ce commerce incessant avec les éléments inférieurs de la nature, l'œil de l'intelligence baisse, s'affaiblit. Saint Augustin dit que la lumière est le breuvage et la nourriture de l'œil ; condamné aux ténèbres, l'œil perd la sympathie qu'il avait pour les astres, il devient incapable de les regarder, d'en supporter l'éclat ; bientôt, il ne peut plus s'ouvrir en dehors de l'obscurité, autant dire qu'il succombe et qu'il meurt. L'esprit s'abreuve, s'engraisse divinement de la lumière intellectuelle ; l'emprisonner dans les cavernes noires du monde sensible, c'est l'étouffer, presque changer sa nature, le condamner à une sorte de mort. Justement l'imagination remplie et comme ensorcelée par l'objet de la pas-

sion, arrache la raison à sa contemplation, l'enchaîne, si nous la laissons faire, dans ces liens grossiers : alors on dirait que nous ne sommes plus que chair, que notre âme immortelle nous a abandonnés, nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus que ce qui se mange, se boit, se touche, se respire. « J'allais, raconte l'évêque d'Hippone, à travers les formes corporelles.... c'est en vain que la splendeur vigoureuse du vrai faisait irruption dans mes yeux, je détournais mon âme palpitante de la réalité incorporelle pour l'attacher aux lignes, aux couleurs, aux vagues enflées de la matière[1]. » Nous sommes descendus des sommets sublimes où Dieu nous avait placés, pour nous ravaler au rang des bêtes de somme, nous ne comprenons pas plus qu'elles, nous leur ressemblons : *Et homo cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis*[2].

Les passions sont aussi capables de promouvoir avec une puissance terrible les vices de l'esprit. Les animaux s'arrêtent au désir des biens qui servent à la conservation de l'individu et à la perpétuité de leur espèce, il n'en est pas ainsi de l'homme ; son ambition s'étend à tout ce qui est susceptible de dilater sa vie, d'en élargir le rayon, d'en augmenter les jouissances. Le mouvement des passions ne se renferme donc pas dans les objets rigoureusement

1. *Confessions* IV, 15
2. *Ps.*, XLVIII, 13.

indispensables à l'entretien et à la propagation de la nature, il se porte sur tout ce qui peut apparaître comme un bien à notre raison et à notre imagination. Nous nous passionnons pour la science, car savoir, c'est ajouter à notre être l'être des autres, c'est faire vivre et parler en soi des réalités qui sont mortes et muettes en dehors de soi, c'est s'agrandir de toutes les perfections dont elles sont revêtues, c'est ressusciter un passé qui n'est plus, éclairer dans une belle lumière les choses, les événements, les figures ; nous nous passionnons pour la fortune, car posséder en propre, c'est étendre sa personnalité par ce que l'on possède, annexer en quelque sorte un monde à ce que nous sommes ; nous nous passionnons pour l'amitié, car aimer c'est donner de sa plénitude et accuser en soi une surabondance, c'est recevoir aussi de ceux qui nous aiment et bénéficier de leurs dons ; nous nous passionnons pour l'amitié des grands, parce que c'est faire preuve d'une vitalité égale à la leur ; nous nous passionnons pour la louange et pour l'honneur, nous brûlons d'être exaltés, d'être applaudis, parce que l'honneur, la louange, les applaudissements sont comme la proclamation publique et retentissante de notre supériorité ; nous nous passionnons pour le pouvoir, car commander aux autres, en disposer en quelque sorte à notre gré, c'est montrer la sublimité de notre intelligence, la puissance de notre volonté assez fortes pour entraîner un peuple ou une génération. Il n'est pas,

Messieurs, une réalité, pas une chimère, qui n'excitent nos émotions et ne soulèvent nos sentiments.

En quoi ces impressions nuisent-elles à la pureté de la conscience, à l'innocence du cœur?

En ce que, non contents de donner aux biens créés l'attention qu'ils méritent, nous leur demandons une vie qu'ils ne peuvent nous octroyer, et, pendant ce temps nous oublions, nous négligeons, nous méprisons les réalités éternelles dans le sein desquelles nous trouverions la plénitude que nous cherchons, comme nous avons, en présence des formes corporelles, dédaigné les formes spirituelles. Certes nous avons le droit d'aimer la science avec passion, d'exiger d'elle la vérité si précieuse à notre âme, mais nous nous attachons à la science humaine avec tant de ténacité, nous attribuons une telle infaillibilité à ses jugements, que nous répudions tout ce qu'elle n'aura pas contrôlé, analysé, critiqué, démontré, et comme son horizon est extrêmement borné, comme ce que nous savons n'est rien à côté de ce que nous ne savons pas, comme ses oracles sont muets quand il s'agit de parler de Dieu tel qu'il est dans la Trinité de ses personnes et dans l'unité de sa nature ; rester confiné dans les révélations de la science, sans vouloir entrer sur le domaine de la foi, c'est condamner son âme à s'étioler entre les pâles flambeaux de nos évidences et les épaisses ténèbres de nos ignorances, c'est se trahir soi-même en se séparant du Très-Haut, c'est tomber dans cette

vaine curiosité dont saint Augustin dit qu'elle s'épuise à chercher ce qu'elle ne trouve pas, ou à trouver ce qui ne lui sert de rien, à étudier avec acharnement les chemins de la mer qui s'effacent et disparaissent, et à perdre le sentier du ciel[1].

Nous avons le droit de nous passionner pour la fortune, pour l'amitié, d'être sensibles à la louange, de désirer le pouvoir, mais aucun de ces biens ne mérite que nous nous livrions sous son empire aux émotions qui nous transportent trop souvent à leur approche. Or, nous avons une soif ardente de les saisir, une peur folle de les perdre, un mot de sympathie nous exalte, un honneur qu'on nous accorde nous fait tourner la tête, une flatterie un peu habile nous grise, un applaudissement échauffe notre cœur comme s'il avait été jeté dans une fournaise. « *Quotidiana fornax nostra est humana lingua.* Seigneur, disait saint Augustin, je le confesse, je me plais à la louange... Je voudrais que le suffrage des lèvres d'autrui n'ajoutât pas à la joie que je ressens du bien qui est en moi, mais je l'avoue, le bon témoignage l'augmente et le blâme la diminue[2]. »

Et pendant ce temps, nous n'avons pas un regard pour ce trésor dont il est enseigné que ni les voleurs ne le dérobent, ni la rouille ni les vers ne le rongent, pas une attention pour ce royaume céleste, foyer

1. *Enarratio in Ps.*, VIII., 13. Prop. ex. *Ep. ad Rom.*, 58.
2. *Confessions*, X, 37.

étincelant et chaud de la famille divine et de la famille humaine, aucune ambition de nous y préparer une place de choix, aucun souci de nous assurer l'amitié du Très-Haut, d'entendre ces éloges du Christ qui décident à jamais devant les anges et devant les saints de la valeur d'une âme, du mérite d'une vie : *Venite, benedicti Patris mei ; venez, les bénis de mon Père*, aucun désir de conquérir ce trône d'immortalité dont la pensée remuait le cœur de saint Pierre, cette couronne qui, apparaissant dans l'ombre et dans le lointain, arrachait à saint Paul des cris si brûlants. O égarement étrange des pensées, ô perversion incroyable des sentiments!

II

Mais la terre est déserte et le ciel est vide s'ils ne contiennent pas l'objet de notre convoitise ; en cet objet, nous avons mis toutes nos complaisances, là est notre cœur, là est notre vie, là est notre félicité. Que notre âme se soit attachée aux biens matériels du corps ou aux biens créés de l'esprit, manquer cet être qui est tout pour elle, c'est, momentanément du moins, manquer sa fortune et sombrer dans un irréparable naufrage. Aussi sacrifie-t-elle à sa conquête et à sa possession les idées les plus nécessaires, les intérêts les plus essentiels ; de là une série de désordres qui s'enchaînent et dont il serait difficile de déterminer la gravité. Pour avoir plus d'espace,

plus d'air, plus de soleil, pour entasser dans ses banquets un pain plus somptueux, des substances plus nourrissantes, pour faire couler dans ses coupes des liqueurs plus suaves et plus brûlantes, pour se protéger contre le froid ou contre le chaud par des vêtements plus légers et plus moelleux, l'homme se livre aux opérations louches, il exploite le peuple, les petits, les naïfs, les crédules, il pressure les faibles, il vole les deniers publics, il vend sa patrie; dans la fureur qu'il a de propager son sang, il tente l'innocence, il séduit la jeunesse, il avilit la pauvreté, il trompe l'amitié, il abuse de la confiance et de l'hospitalité, il jette la honte, la douleur dans son foyer et dans le foyer des autres, il s'abandonne à une simonie odieuse, il achète des corps et des âmes, et, comme parfois les corps et les âmes se vendent cher, pour s'en assurer le domaine, il ruine sa maison, il cherche, par tous les moyens, l'or qui lui permettra de choisir l'objet de sa convoitise; pour arriver à la fortune, à l'honneur, à la popularité, au pouvoir, il emploie des procédés inavouables, il s'allie à des gens qu'il méprise, il assiège leurs portes, il s'assoit à leur table, il mendie leurs faveurs et leur regard, il baise leurs genoux; il rompt avec des amis qu'il estime, il médit, il ment, il diffame, il calomnie; il flatte les pires instincts de la foule, il promet ce qu'il ne tiendra pas; il prononce des discours de haine, vote des lois de tyrannie, d'injustice, d'impiété, fait couler des larmes des yeux les

plus purs, brise les cœurs les plus héroïques ; il porte à son pays, à la sécurité des frontières, à la force de l'armée, à la prospérité du commerce, au prestige extérieur, à l'avenir de la morale des coups décisifs : il renie ses convictions, il rougit de son baptême, il apostasie sa foi, il enchaîne l'exercice et la liberté d'une religion qu'il vénère et qui l'a bercé ; s'il le faut, il blasphème et il maudit. Quel démon l'excite? Cet homme veut se distinguer, paraître, entendre prononcer son nom, briller, commander ; il brûle d'être conseiller dans son canton, sénateur ou député dans sa province, ministre dans son pays, et, pour atteindre son but, il fera toutes les démarches, il passera par toutes les métamorphoses. « Tout ce que je sais, dit Bossuet, c'est que la raison une fois livrée à l'attrait des sens, et prise de ce vin fumeux, ne peut plus répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse[1]. »

Ces déchéances ne sont pas seulement profondes, elles sont rapides, la pente de l'iniquité est glissante ; en quelques heures, en quelques jours, en quelques années, des bords du précipice nous roulons jusqu'au fond, emportés par l'impétueux courant auquel nous nous sommes livrés. D'abord, nous avons des velléités de revenir en arrière, toute notre âme se soulève et se révolte contre l'invasion de cette puissance brutale, puis la descente se

1. Sermon sur l'Enfant prodigue, 1er point.

continue. Quand on entend les voluptueux dans le livre de la Sagesse, il semble qu'il n'y ait rien de plus modéré, de plus paisible, de plus riant; ils ne parlent que de fleurs, de couronnes, de parfums, de vins précieux, de banquets de joie et d'amitié, mais voilà que tout à coup le ton change, les accents deviennent menaçants, les mots cruels : Opprimons le juste et le pauvre, point de merci pour la veuve, point de respect pour les cheveux blancs, que la force soit l'unique loi de notre justice [1]. Ces hommes, restés seuls avec leur fatal penchant, se transforment en êtres odieux, *adorateurs d'eux-mêmes, fanfarons, hautains, rebelles et insolents, ingrats, impies, insensibles, déloyaux, calomniateurs, intempérants, sanguinaires, ennemis des gens de bien, traîtres, emportés, enflés d'orgueil, attachés aux plaisirs plus qu'à Dieu, ayant l'apparence de la piété, mais reniant ce qui la rend efficace* [2].

Nos passions nous emportent dans un vertige, comme le vent emporte les feuilles, *Iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos,* et l'âme tombe des sommets aux abîmes [3].

> Comment es-tu tombé du ciel
> Astre brillant, fils de l'aurore,
> Tu es abattu à terre,
> Toi le vainqueur des nations?

1. *Sag.*, II.
2. *II Timot.*, III.
3. *Isaïe,* LXIV, 6.

Tu disais en ton cœur : je monterai au ciel,
J'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu.
. . . . . .
Mais tu as été précipité dans le séjour des morts,
Dans les profondeurs de la fosse,
Ceux qui te voient fixent sur toi leurs regards,
Et te considèrent attentivement.
Est-ce là cet homme qui faisait trembler la terre,
Qui ébranlait les royaumes[1] ? »

J'ai parlé du fond de nos désordres, je me suis trompé, l'abîme de nos désordres n'a pas de fond, parce que notre raison, mettant sa puissance au service des désirs, leur communique quelque chose d'infini, quant à la variété des objets, quant à la quantité de chacun d'eux, quant aux mille manières d'en abuser, quant à l'intensité et au nombre des émotions que nous leur demandons. Nous sommes insatiables quant à la variété des objets, car nous avons des appétits de luxe, d'art, de spectacles, de distinctions, de bien être ; et, plus la civilisation monte et se développe, plus les besoins se multiplient et avec eux les dangers de sacrifier la conscience pour les satisfaire. Voyez que de choses il faut à un riche mondain pour mener sa vie, que d'aliments et de mets divers sur sa table, que de vins dans ses celliers, que d'espèces d'arbres et de fleurs en ses jardins, que de sortes de vêtements dans ses armoires, que de races de chevaux dans ses écuries, que de chars dans ses remises ! Supposez-le artiste,

1. *Isaïe.*, XIV, 12.

littérateur, philosophe, savant, alors la musique, la peinture, la sculpture, la danse, les romans, les systèmes, les collections, doivent lui fournir un contingent d'émotions ; puis il rêvera d'académie, de gloire, de jeu, de politique, de pouvoir, de voluptés, et chaque satisfaction qu'il accordera à sa concupiscence ne servira qu'à faire naître mille autres désirs plus exigeants que les premiers. Nous sommes insatiables quant à la quantité de ce que nous possédons, « l'œil n'est pas rassasié de ce qu'il voit, ni l'oreille remplie de ce qu'elle entend[1] », *le cruel n'a jamais assez de sang, ni l'avare assez d'argent*[2], l'orgueil monte toujours, *superbia eorum ascendit semper*[3], si haut qu'il soit parvenu, il aspire à de nouvelles exaltations ; après avoir demandé des louanges, l'homme réclame de l'encens ; après avoir exigé des palais et des statues, il exige des temples et des autels. Nous sommes insatiables quant aux manières d'abuser des choses, notre esprit est d'une fécondité sans limites lorsqu'il s'agit d'en tirer parti, de solliciter d'elles une nouvelle forme d'émotion, de les séparer afin de les goûter les unes après les autres, de les confondre afin que s'unissant, elles provoquent en notre cœur des secousses inconnues, de les combiner par des proportions savantes susceptibles de communiquer aux vibrations de nos nerfs une note qui

1. *Imitation.*
2. *Eccles.*, XII, 16. — *Eccles.* V, 9.
3. *Ps.*, LXXIII, 23.

délasse des notes ordinaires. Nous sommes insatiables quant à l'intensité des émotions que nous mendions des êtres, nous leur demandons des sensations plus raffinées, une volupté plus subtile, une louange plus pénétrante.

Si prodigues que soient les créatures, quelque effort qu'elles aient apporté à rendre tout ce qu'elles pouvaient rendre, elles succombent avant d'avoir tiré de leur sein la dose de vie et de joie dont nous étions avides. Plus altérés que jamais, nous gardons au fond de nous-mêmes le tourment d'une soif plus vaste que l'océan des choses ; écœurés et lassés, nous essayons de remédier à l'ivresse de la veille par l'ivresse du lendemain ; avec je ne sais quelle irritation amère, comme guidés par des furies, nous forçons l'organisme qui résiste, nous pressons les ressorts qui crient et qui se brisent, nous nous perdons dans des extravagances sans nom. A la fin d'un banquet de mille convives, saturé de tout, Balthazar, roi de Babylone, est inquiet, son esprit cherche un divertissement qu'il n'ait pas goûté. Tout à coup, une idée s'éveille dans son cerveau ; il n'a jamais bu dans les vases sacrés que son père Nabuchodonosor a ravis au temple de Jérusalem. Immédiatement il ordonne qu'on apporte les coupes précieuses, il les remplit de vin, il y boit et il y fait boire les princes de sa maison, ses femmes, ses concubines, et pendant qu'on s'abreuve aux calices réservés au culte du vrai Dieu, on chante des hymnes

aux idoles d'or, d'argent, d'airain, de fer, de pierre, de bois qu'adoraient les Assyriens, jusqu'à ce que la terrible main vînt écrire sur le mur la sentence de mort et mettre fin à ces orgies sacrilèges.

Nous pouvons devenir misérables, mais jusque dans nos délires les plus avilissants nous portons des signes de notre grandeur.

N'attendez pas, Messieurs, que je vous expose tous les désordres dont les passions sont la source, que je vous montre le retentissement de crimes et de douleurs qu'elles ont dans la famille, les troubles qu'elles font naître dans les cités, il ne suffirait pas pour cela de faire l'histoire du monde, il faudrait descendre dans le mystère des cœurs et des consciences, interroger les âmes, pénétrer avec le secret de leurs actes, de leurs idées, de leurs rêves, de leurs fantaisies, le secret de leur puissance, de leur fécondité infinie en pensées, en imaginations qui se traduisent par les formes sans nombre de la convoitise.

Mais le dernier degré de la passion éperdue et dévoyée, ce n'est pas le désespoir, c'est la haine de Dieu, crime abominable qui contient en substance toute perversité et en germe tout l'enfer. Malheur, en effet, à quiconque essaye de barrer le chemin au mouvement de nos passions, nous lui déclarons la guerre, nous engageons avec lui une lutte à mort, nous nous disputons le pain et le vin, la chair de

péché, l'honneur et le pouvoir, comme les animaux se disputent leur proie : le voleur vulgaire assassine quiconque le menace : le rival d'amour tue son rival, l'adversaire politique rêve et réalise, s'il le peut, l'anéantissement de son adversaire : la race de Caïn, jaloux et fratricide, la race de David, adultère et meurtrier, sont immortelles.

Dieu, roi de pureté et de sainteté, se dresse en censeur, en juge, en vengeur des extravagances de la passion ; souverain incorruptible, il oppose à nos débordements ses lumières, ses décisions, ses châtiments.

Aussi la passion égarée en veut à Dieu comme à l'ennemi suprême, elle supporte avec une impatience irritée sa présence inévitable, elle forme le désir véhément de le voir disparaître, et, par un instinct de méchanceté, elle appelle le monde à l'assaut du ciel. Impuissante à percer de son glaive le cœur du Très-Haut, elle s'évertue, du moins, à diminuer le nombre de ses adorateurs, à ruiner l'autorité de sa parole et de sa loi, à renverser ses temples, ses autels, à étouffer la voix de ses prophètes, de ses apôtres, à rayer partout son nom, à crier d'un bout à l'autre de l'univers : *Non est Deus, il n'y a pas de Dieu*. Parfois, le Seigneur, pour arrêter les malheureux, verse sur eux les coupes de sa colère ; hélas, trop souvent, au lieu de les amener au repentir, les adversités les irritent, les blessures les exaspèrent et excitent, jusqu'à leur degré suprême, la violence de leurs blasphèmes.

Un de nos plus grands poètes nous a représenté la mort tragique d'un héros avec les traits d'une inspiration divine. Terrorisés par l'apparition d'un « monstre furieux »,

Qui les couvre de feu, de sang et de fumée,

les coursiers d'Hippolyte s'emportent dans un galop échevelé, traînent après eux leur maître à travers les buissons d'épines et les tombeaux. Bientôt le char se brise, Hippolyte tombe embarrassé dans les rênes, son sang coule, les ronces du chemin arrachent ses cheveux, les rochers gardent les lambeaux de sa chair et de ses vêtements : comme pressés par l'aiguillon d'un dieu, les chevaux courent toujours, jusqu'à ce que le jeune homme, défiguré, méconnaissable ne soit plus qu'une plaie.

C'est l'image de l'œuvre sinistre réalisée par la passion désordonnée, elle traîne l'imprudent qui est monté sur son char, elle le renverse, elle le déchire, elle le profane, elle le défigure, elle joue de ses pensées et de ses affections comme de sa sensibilité et de sa vie, et sa fureur n'abandonne pas cette proie qu'elle n'ait fait de la créature de Dieu un être hideux et maudit [1].

Messieurs, toute la thèse que nous venons de développer a quelque chose de déconcertant. L'homme,

1. Append., N. 2, p. 400

créature de raison et de lumière, portant sur son front le signe de sa filiation divine, préfère l'ivresse de la matière aux transports de l'esprit, l'excès qui le tue à la vertu qui le fait vivre, l'être borné à l'Être infini, l'abondance d'un jour à l'avenir éternel! Comment expliquer ce mystère? D'abord, les choses matérielles paraissent plus près de nous; à peine sommes-nous nés, que nous nous sentons ensevelis dans leur palpitante réalité, elles nous touchent, nous les voyons, nous les respirons, leur enchaînement s'impose à notre attention, tandis que personne n'arrive sans travail à la claire vision des êtres spirituels. Immédiatement, les créatures se donnent à nous, nous tenons notre fortune, le pouvoir est en nos mains, la louange remplit nos oreilles, la joie imprègne tout notre être, tandis que nous n'arrivons à Dieu présent au milieu de nous et présent en nous que par des sentiers longs et difficiles; notre raison et notre science le découvrent au bout de leurs efforts, mais à travers des voiles que l'œil ne peut que légèrement percer. Les clartés qui baignent les réalités terrestres les rendent plus aimables et plus saisissantes, les ombres qui enveloppent la substance divine mettent entre elle et nous une sorte de barrière mal aisée à franchir. Mais tout cela ne suffirait pas à expliquer les excentricités criminelles dans lesquelles la chair et la sensibilité portent l'esprit, nous devons faire appel au dogme qui domine le premier jour de notre histoire: le péché originel. Depuis la chute, les

facultés de l'âme ont vécu dans l'anarchie, les puissances inférieures ont secoué le joug de la raison, comme la raison avait secoué le joug de la loi éternelle; la chair a combattu l'esprit, comme l'esprit avait combattu Dieu ; de ce renversement de l'ordre, la passion a tiré toutes ses victoires. Nous naissons avec le goût du mal, un instinct de perversion est dans notre sang et dans nos entrailles qui nous incline vers le désordre avec une force implacable. Lorsque le temps et la vertu ont fait leur œuvre, ce penchant demeure pour maintenir la sainteté dans la défiance d'elle-même, entretenir la vigilance et l'humilité dans le cœur, faire comprendre à celui qui a abreuvé son âme dans les clartés du troisième ciel qu'il peut être précipité tout d'un coup dans les ténèbres du crime [1]. *Je suis vendu*, dit saint Paul, *au péché..., je vois dans mes membres une loi ennemie toujours en rébellion contre la loi de l'esprit.... des passions qui opèrent en moi l'iniquité et portent des fruits pour la mort* [2].

La vie des peuples, Messieurs, ressemble à la vie des individus, les événements s'y enchaînent avec le même ordre et la même logique. Tout homme qui s'abandonne, avons-nous dit, à la fureur des passions, attente à la vigueur de son corps, à l'avenir de sa

1. Append., N. 3, p. 401
2. *Rom.*, VII, 14.

famille, à l'activité de son intelligence, descend par un mouvement vertigineux des vices de la chair dans les vices de l'esprit, sacrifie à son funeste besoin de jouissance, de fortune, de science, d'honneurs, de pouvoir, la vérité, la justice, l'amitié, les âmes, la religion, tombe en quelques jours dans les profondeurs du mal, sans pouvoir apaiser son tourment ni rassasier son désir. La passion éclate dans le monde et, comme trop à l'étroit sur la terre, comme n'y trouvant pas un élément suffisant à sa soif de désordres et de destructions, elle s'attaque au ciel et s'en prend à Dieu. Lorsqu'un peuple a mis, par une aberration lamentable, les biens du corps et des sens au-dessus des biens de l'esprit : quand le souci de la matière l'emporte en lui sur le souci de la vérité, de la justice ; quand il s'est détaché de Dieu pour s'attacher à la fortune, à l'ambition, au pouvoir, la passion suit dans le cœur de la foule le chemin qu'elle a suivi dans le cœur de l'individu, accumulant les mêmes ruines, préparant les mêmes malheurs. La nation, devenue incapable de la sobriété qui fait les tempéraments solides, tombe dans une gourmandise grossière, dans un alcoolisme brutal qui mènent les races au rachitisme, à la tuberculose, à l'idiotisme, à la manie : dans sa fureur de jouir, la masse se soustrait aux liens du mariage, aux obligations de la paternité pour se jeter dans les ivresses que le hasard lui offre et qui ne laisseront pas de devoir au lendemain ; alors on voit les pierres du foyer voler en

éclats et apparaître un symptôme de la décadence et de la mort : la dépopulation. Puis, des luttes terribles, générales, s'engagent, chacun voulant avec la même âpreté la richesse, l'exaltation, le pouvoir : luttes entre les âges, les jeunes gens poussant les vieillards pour se substituer à eux, et les poussant avec un cynisme impudent ; luttes entre les classes, les pauvres assiégeant et menaçant les castes privilégiées ; luttes entre les partis, personne ne consentant à se désister, tous, peut-être, préférant, sans en avoir conscience, voir agoniser et mourir leur pays que renoncer à le gouverner. La vie publique devient une convulsion, un enfer inhabitable, la joie disparaît des fronts tourmentés, la liberté succombe, la justice se prostitue, la religion périt, la vie s'en va, et le peuple, que des appétits dépravés ont régi en maître, attend le barbare qui viendra le supplanter. *Cecidit, cecidit Babylon illa magna. Elle est tombée, cette grande Babylone, qui enivrait du vin de sa prostitution toutes les nations de la terre... elle est devenue la demeure des démons et le repaire des esprits immondes..., on n'y entendra plus le son des harpes, ni les joueurs de flûte, ni les voix des trompettes ; en une heure ses richesses ont été détruites, elle a disparu. Les étrangers s'enfuient terrifiés et criant : Quelle ville était semblable à cette grande ville, malheur, malheur* [1] ! Si remplie de funèbres augures que soit notre atmo-

1. *Apocal.*, XVIII, 2-11.

sphère, nous n'en sommes point là, Messieurs, mais, qui ne le sait, les chemins de la décadence sont rapides et glissants, et telle nation s'endort dans la sécurité qui tout à coup se réveille aux portes du tombeau. Une fois de plus, j'ai voulu vous exciter à mettre un frein dans l'activité nationale aux passions malsaines, à vous séparer de ceux qui les aiguillonnent, à répéter à la multitude par vos paroles et par vos exemples que l'esprit vaut mieux que la matière, que l'éternité vaut mieux que le temps, à lui montrer en Dieu non pas la puissance ennemie qu'il faut attaquer, mais la bonté infinie qu'il faut adorer, à lui tracer les sentiers qui conduisent les passions à la vertu, les sociétés à la force et à l'immortalité.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DU COMMERCE DES PASSIONS AVEC LE BIEN

SOMMAIRE

Il dépend de nous de tirer des passions les ressources qu'elles contiennent pour le bien (p. 163-164).

I

Le premier service que la passion rend à la vertu c'est d'étendre son domaine. *a*) Le bien est une force d'expansion. Il est fils de Dieu qui aime à se communiquer (p. 164). *b*. La vertu est la perfection du bien, elle est essentiellement active et son penchant c'est d'envahir le monde. Erreur de ceux qui divisent les vertus en actives et en passives condamnée par Léon XIII (p. 165). *c*) Avant d'envahir le monde extérieur, la vertu doit s'emparer du monde intérieur. Après avoir saisi les facultés purement intellectuelles son rôle est de s'emparer des puissances sensibles auxquelles sont attachées les passions. Différence de la morale divine, de la morale angélique, de la morale humaine (p. 166-168). *d*) Immensité du domaine que la passion offre au travail de la vertu. Consécration des passions de Jésus-Christ au bien (p. 169-172).

II

Les passions servent le bien par leur instinct de perversité et par leur instinct de droiture.

1. Instinct de perversité. *a*) Goût que nous avons pour le mal. Ce goût est dans les facultés supérieures et dans les facultés inférieures p. 172). *b*) Ces difficultés sont une occasion pour la vertu de se perfectionner. Théorie de M. Taine. Application aux entraves que la passion apporte au bien en nous (p. 173-177).

2. Instinct de droiture. *a*) L'homme a aussi le goût du bien. Contradictions dans l'homme en même temps fils de l'être et fils du néant, fils de Dieu et fils de la corruption. Écœurement que nous éprouvons parfois pour le mal contraire aux lois de la nature, résistance des instincts aux perversités de la volonté. Cette résistance nous arrache à des crimes (p. 177-179). *b*) Impulsion que la passion imprime à la volonté vers le bien. Application aux instincts de paternité et de patriotisme (p. 179-180). *c*) Séduction des objets sains

exercée directement sur la sensibilité, indirectement sur la volonté (p. 181-182).

III

La raison et la passion étant d'accord, la passion rend au bien et à la perfection des services signalés.

1. Tout ce qui s'est fait de grand sur la terre a été inspiré par l'alliance de la vertu et de la passion. Témoignage de l'histoire : Saint Pierre, saint Paul, saint Augustin, sainte Madeleine, Grégoire VII, Jésus-Christ (p. 183-186).

2. Explication donnée à l'histoire par la philosophie. *a*) Les forces les plus redoutables de la nature deviennent les plus précieuses, il en est ainsi dans la morale. Les passions rendent le bien plus facile pour deux raisons : la première, c'est qu'un être qui marche dans le même sens par toutes ses facultés, marche plus facilement que s'il est tiraillé en des directions opposées; la seconde, c'est que la passion est une puissance très agissante qui apporte un concours très considérable à la volonté (p. 186-187). *b*) La passion donne de la rapidité à l'action, elle est impatiente par nature, elle fait courir, elle fait voler (p. 188). *c*) Elle conduit l'âme à des hauteurs surhumaines. Elle jette l'homme, en effet, dans le délire et dans l'ivresse. En cet état, l'homme accomplit des œuvres divines (p. 189-190).

Exhortation (p. 190-192).

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DU COMMERCE DES PASSIONS AVEC LE BIEN

Éminence,
Messieurs,

Il est doux après avoir suivi le chemin des ténèbres, de retrouver « les belles choses, comme dit Dante, que porte le ciel et de voir à nouveau les étoiles[1]. Plus on avance à la suite des passions désordonnées, plus la nuit devient épaisse, l'esclavage étroit, l'air irrespirable; on éprouve un singulier soulagement, lorsque, contemplant la cité immense et glorieuse du bien, on y aperçoit ces mêmes passions disciplinées, travaillant avec entrain, et contribuant avec puissance à édifier le règne de Dieu. Par elles-mêmes, nous le savons déjà, les passions ne sont pas déterminées au mal, il dépend de nous de tirer de ces énergies les ressources qu'elles contiennent, d'en faire des vertus, de devenir, grâce à l'enthousiasme dans lequel elles jettent l'âme, grâce à l'impulsion qu'elles nous donnent, des héros et des saints. De quelle flamme l'amour n'embrase-t-il pas la charité, quelle

1. *L'Enfer*, XXXIV, 44-46.

fermeté le désir n'entretient-il pas dans la persévérance, quelle ampleur l'audace ne communique-t-elle pas au courage et à la magnanimité, quels conseils de sagesse la crainte ne prodigue-t-elle pas à la prudence, quelle vigueur la justice n'emprunte-t-elle pas à la colère, quelle activité enfin la joie n'imprime-t-elle pas à toutes les vertus? Nous étudierons aujourd'hui, Messieurs, le rôle grandiose de la passion dans son commerce avec le bien.

I

Le premier service que la passion rend à la vertu, c'est d'étendre son domaine. Le bien est essentiellement une puissance de diffusion et d'expansion, il est comme le feu qui a d'autant plus de vie qu'on lui donne plus d'aliments, c'est par excellence le fils de ce Dieu qui ne se lasse jamais des communications ineffables échangées entre les personnes de sa Trinité, qui ne s'épuise pas à verser chaque jour sur ses créatures les trésors de sa magnificence. Il met sa gloire à renouveler aux astres leurs provisions de lumière et de chaleur, à vivifier sans cesse la sève des plantes, le sang des animaux, à remplir de clarté la pensée de l'homme et son cœur de flammes, car, pour expliquer l'abondance d'être, de vie, d'intelligence, d'amour, d'activité qui circulent et se perpétuent dans le monde, nous sommes contraints par la philosophie et non point seulement par la poésie, de

recourir à la richesse infiniment libérale du Très-Haut. La vertu est la perfection du bien : par sa nature et par son ambition, elle vise la conquête du monde, conquête de civilisation et d'amélioration ; si loin qu'elle soit parvenue, elle veut aller plus loin porter l'énergie précieuse qui remue en son sein. Avez-vous assisté au spectacle de la marée montante ? Les vagues accourent en bandes haletantes, chacune, dirait-on, brûlant de dépasser celle qui la précède, d'arriver plus tôt, de prendre la première possession du territoire qui s'étend au loin ; elles envahissent et couvrent les rochers, les voilà qui abreuvent les sables du rivage : aux jours de leurs pleines forces, elles tentent de franchir les digues élevées par la main des hommes, et de faire jaillir leurs ondes, leur pureté d'azur ou d'émeraude par-dessus les murs des cités. C'est une image des efforts multipliés par la vertu pour se répandre et pour envahir la terre. Il y a quelques années, une doctrine soutint qu'il y avait deux sortes de vertus, les vertus passives destinées à vivre en elles-mêmes, les vertus actives chargées de travailler, de gagner sur le mal, de porter la fleur de la perfection jusqu'aux extrémités de l'univers ; aux premières, il était dit de s'arrêter dans la contemplation de leur propre beauté ; aux autres, plus alertes et plus jeunes, aurait été adressée la parole qu'entendirent les apôtres : *Allez conquérir toutes les nations*. Léon XIII condamna cette distinction et prouva que les idées de passivité et de vertu

étaient contradictoires[1]. Voyez, en effet, les vertus à l'œuvre, prenez-les dans tous les ordres, dans l'ordre intellectuel ou moral, naturel ou surnaturel, ne sont-elles pas impatientes d'embrasser un champ progressivement plus vaste? La charité presse ceux qu'elle enflamme, la science est avide d'horizons nouveaux, la prudence qui n'est point la faculté d'abstention que l'on désigne sous ce nom, mais une force d'initiative et d'action, essaye d'envelopper chaque jour dans ses desseins de plus nombreux objets. Donc, une des perfections de la vertu c'est de se communiquer, c'est de conquérir; plus elle montera haut, plus elle s'étendra loin, plus elle approchera de son idéal; et quand saint Paul fait l'éloge de la vertu du Christ, il dit qu'on n'en peut mesurer ni la largeur, ni la longueur, ni la profondeur, ni l'élévation, qu'elle dépasse toute connaissance, que, non contente d'imprégner et d'embaumer toute la personne du Sauveur, elle communique de sa plénitude à toutes les créatures. Mais il est clair qu'avant d'aborder le monde extérieur, la vertu doit s'emparer de toutes les énergies de l'être au sein duquel elle réside. Par conséquent, dans l'homme, la vertu vigoureuse saisit l'intelligence dont elle tourne les pensées vers le bien, la volonté dont les décisions jouent un rôle si capital dans l'ordre moral, la mémoire dont les souvenirs coopèrent aux efforts de la

1. Lettre au Cardinal Gibbons. *Testem.*, 22 fév. 1899.

sainteté ; quand elle a soumis les facultés intellectuelles de l'âme, n'a-t-elle point touché en nous les limites de son empire ? Ceux qui ont maudit la concupiscence et la sensibilité ont déclaré les passions incapables de servir l'œuvre du salut. Pour eux, toute vertu est parvenue à son apogée qui s'est emparée des hautes puissances de l'âme. Y a-t-il rien, Messieurs, de plus déraisonnable ? La morale de Dieu, si je puis ainsi m'exprimer, est uniquement faite d'esprit et de volonté, parce que Dieu en tout ce qu'il est, est esprit et volonté, *Spiritus Deus est*[1]. La morale des anges échappe à tout contact avec les sens ou avec la matière, parce que les anges sont essentiellement de pures intelligences ; la morale de l'homme est proportionnée à sa nature. Or, par nature, nous sommes composés d'un corps et d'une âme ; un être dépourvu de sensibilité, complètement immatériel, n'est pas un homme ; le corps et l'âme vivent dans une intimité si absolue, dans un échange et dans un commerce si continuels, dans une telle solidarité d'activité, que ni le corps ne peut se séparer de son âme, ni l'âme se séparer de son corps sans éprouver une angoisse tragique ; les fonctions les plus sublimes de l'esprit s'accomplissent avec le concours du corps et les fonctions les plus inférieures du corps ont une relation avec l'âme. On aura beau faire, cette philosophie est la philosophie du bon sens et de l'expérience. Alors notre morale

1. Saint Jean, IV, 24.

n'est pas la morale de l'ange, ni la morale de Dieu, pas plus que notre béatitude n'est la béatitude de l'ange ou la béatitude de Dieu ; notre morale met à contribution en nous l'esprit, la sensibilité, le corps, comme notre béatitude couronne notre âme et glorifie notre chair. Il résulte de ces principes, Messieurs, que la vertu, fruit de la nature et germe de la béatitude, doit saisir tout notre être dans toutes ses puissances et dans tous les éléments qui le composent, qu'une vertu qui ne déborderait pas les facultés intellectuelles ne serait pas une vertu humaine, serait encore moins une vertu riche ou une vertu parfaite.

L'idéal pour nous, c'est qu'aucune puissance ne demeure étrangère à l'œuvre du bien, que chaque atome travaille à sa manière à l'entreprise d'honneur et rende le plus possible. Les anciens comparaient souvent la vie humaine à un royaume dont la prospérité dépend d'abord de la justesse de vue, de la droiture de volonté du prince, ensuite de l'autorité et de l'efficacité avec lesquelles celui-ci saura utiliser toutes les richesses de son territoire, richesses du sol et richesses du ciel, ressources des fleuves et ressources des mers. Mais l'activité dont il doit tirer le plus précieux parti, c'est l'activité des hommes, et, parmi les hommes, le concours le plus nécessaire n'est pas le concours des esclaves, c'est le concours des citoyens libres. Dans l'ordre moral, les passions jouent le rôle des citoyens libres dans un empire, et

aucune existence ne sera vraiment sainte, qui aura laissé inculte et improductif le champ de la sensibilité. Sans doute, avant tout, le bien est dans l'esprit et dans la volonté comme en sa source et comme en sa racine, mais il est dans les appétits et dans les membres extérieurs comme un fleuve dans son lit, comme un arbre dans ses rameaux. De même que la sève de l'arbre doit monter dans le tronc et dans les branches avant d'arriver aux feuilles, de même que le cours du fleuve doit descendre de sa source dans son lit, avant d'aller se jeter dans l'immensité de l'océan, de même la vertu, avant d'aller grossir les trésors du bien public par des paroles, par des gestes, par des œuvres, doit se répandre des hauteurs de l'âme dans toutes les fibres de la sensibilité, donner à leurs vibrations son orientation et son mouvement, défricher ce sol fécond, mais dur et sauvage des concupiscences, déposer dans ses entrailles un germe de vie, le civiliser et l'habituer à produire le pur froment que recueille le divin moissonneur, saisir les images, après avoir saisi les idées, diriger les élans du cerveau, les frémissements des nerfs, les efforts des muscles, les palpitations sympathiques ou révoltées du cœur, les émotions tremblantes ou audacieuses du sang, après avoir dirigé les vouloirs, donner aux traits, aux yeux, à toute la physionomie l'expression et la couleur de son choix; levain sacré, elle ne s'arrêtera dans son action qu'après avoir soulevé la masse des désirs vers

l'honneur, et obtenu que l'homme fasse le bien en s'y employant tout entier. Ainsi la tempérance ne sera pas seulement une certaine modération de la pensée et de la volonté, de plus elle tiendra dans les limites les instincts et paraîtra jusque dans la réserve du regard et de l'attitude; la force nourrira d'abord une décision indomptable dans l'âme, elle rendra ensuite les nerfs et les muscles capables d'une tension et d'une résistance dont la mort seule pourra triompher: la pudeur, après avoir enveloppé de son innocente clarté la conscience intérieure, se reflétera sur le front, l'amitié n'ira point sans cette émotion que l'on reconnaît à l'air attentif et touché qui en est inséparable, la miséricorde mettra en nous un attendrissement tout prêt à se traduire par un signe de compassion et de pitié, notre pénitence sera un déplaisir intellectuel et une angoisse du cœur, l'amour de Dieu lui-même, bien que portant sur un objet dégagé de tout mélange, transportera la sensibilité dans de telles ivresses, en tirera des notes si vibrantes, imprimera à la circulation une telle activité, que parfois les ressorts se briseront, que tout l'organisme fléchira, incapable de supporter de pareilles violences; en un mot, Messieurs, toute vertu vigoureuse pénétrera dans le vaste domaine des appétits, et comme une terre fertile le cultivera à son profit. La sainteté qui ne ferait pas cette conquête serait une sainteté infirme, comme tout bien qui ne se répandrait pas serait un bien médiocre. Aussi Notre-

Seigneur ne nous a point donné une preuve de sa faiblesse, mais une preuve de la force et de la vitalité de ses vertus, quand il nous est apparu sous le coup des émotions dont parle l'Évangile. Son amitié pour Lazare nous eût semblé d'une étrange froideur, si en face du tombeau et du cadavre déjà putréfié, devant la désolation de Marthe et de Marie, son esprit ne s'était pas troublé, si un frémissement de tout son être et les larmes de ses yeux n'étaient venus nous prouver la profondeur, la tendresse et la plénitude de son sentiment : sa religion eût été bien tiède, si voyant le temple de son Père rempli par des acheteurs et des vendeurs, son zèle n'eût éclaté en des gestes et en des paroles d'indignation ; son attachement pour les petits eût été fort superficiel, son culte de la justice très mitigé, si les mensonges des pharisiens, leur exploitation des foules égarées n'avaient provoqué sa colère, ses menaces, ses anathèmes ; son patriotisme serait demeuré de l'indifférence, si prévoyant les malheurs de Jérusalem, il n'avait exprimé son chagrin par des mots d'une mélancolie émouvante. Et lorsque je l'aperçois au jardin des Oliviers dans les transes de l'agonie, je n'ai ni les hésitations de nos modernes critiques, ni la dédaigneuse pitié des incrédules, nous sommes en face d'une douleur qui est un acte de vertu et non une défaillance, acte de vertu si puissant qu'il éclate des hauteurs de l'âme dans la chair et dans le sang, dans la chair qu'il accable, dans le sang qu'il verse. La vertu qui

le produit s'appelle la religion, et cet acte en est la protestation la plus sublime : le sacrifice. — Ainsi la passion travaillant sous l'empire de la saine raison ajoute à l'ampleur de son domaine. C'est là notre gloire : nous pouvons offrir à la vertu le vaste champ de notre âme et de notre corps, il n'est pas un grain de notre poussière qui ne soit capable de payer son tribut au bien, qui ne rende à sa manière son culte à Dieu, et saint Augustin avait raison quand il disait que l'adoration partait de la moelle de ses os[1].

II

Secondement, les passions servent le bien par leur instinct de perversité et par leur instinct de droiture.

Je vous ai enseigné, Messieurs, à plusieurs reprises, le goût que nous avons de la perversité ; entre notre âme et le crime, s'est établie je ne sais quelle vive et infernale sympathie ; parfois, ce penchant devient si impérieux que l'homme, dit la Sagesse, *ne s'endort pas avant d'avoir mal fait, qu'il s'arrache au sommeil pour associer les autres à son infamie. Il n'estime que le pain de l'impiété, il ne s'enivre que du vin de l'iniquité. Non enim dormiunt nisi malefecerint ; et rapitur somnus ab eis nisi supplantaverint. Comedunt panem impietatis, et vinum iniquitatis bibunt*[2]. Cette soif de désordre n'altère pas seulement la volonté

1. Append., N. 1, p. 402
2. *Prov.*, IV, 16-17.

intellectuelle, elle altère plus encore les appétits inférieurs ; lorsque, par la grâce de Dieu et nos efforts, nous nous sommes attachés à notre devoir, fixés par des habitudes dans le respect de la conscience, il ne nous est point donné de nous reposer dans la sérénité de la victoire, nos convoitises suscitent mille difficultés à nos desseins. Mais, dit saint Thomas, ces obstacles sont, pour la vertu, une occasion perpétuelle de se perfectionner, de monter à une vigueur, à une intensité qu'elle n'eût jamais atteintes, si elle n'avait été obligée à cette lutte.

Vous ne l'ignorez pas, c'est dans la lutte que les âmes se trempent, qu'elles grandissent, qu'elles deviennent progressivement capables des plus sublimes choses [1].

Taine se demandant pourquoi certaines races saxonnes en sont arrivées à être si énergiques, si dures aux intempéries, se riant des vents et des orages, faisant bon marché de leur sang ou de leur vie, explique que partout, elles ont eu à lutter contre le « féroce Océan » qui sans cesse menace leurs champs et leurs demeures, contre la terre aride qui résiste à leurs travaux, contre les ennemis armés qui les environnent. Obligées de passer leurs jours dans ce voisinage terrible, de veiller du matin au soir, elles ont appris le culte de l'effort, réussi à se former sous leurs rudes poitrines des courages de

1. Append., N. 2, p. 402.

héros. Quelque chose d'analogue se produit dans l'éducation de la volonté, et savez-vous dans quelle arène on apprend à devenir invincible ? C'est dans l'arène de son cœur. Entendez-vous, jeunes gens, qui venez chercher, j'espère, au pied des autels et dans la parole de Dieu, des leçons d'énergie, c'est dans la lutte contre vos propres penchants que vous vous ferez un tempérament moral. Les passions sont le champ de bataille des vertus.

En vous mesurant continuellement avec une sensibilité si facilement en émoi, dans la résistance à ses sollicitations, à ses emportements comme aussi à ses mollesses, à ses hésitations, à ses langueurs, dans l'exaltation et l'enthousiasme de l'effort que vous lui opposerez, vous trouverez la transfiguration de votre volonté. Nous ne pouvons pas fuir cette difficulté, car elle est en nous ; l'instinct de préférer la créature au Créateur, les choses sensibles aux biens éternels, est dans nos membres, la malignité s'en est répandue dans l'homme tout entier, elle fait partie de nous-mêmes, elle est passée en notre nature ; c'est dire que, nécessairement, la passion nous met à l'épreuve, elle nous provoque, elle nous prend corps à corps et nous contraint à accepter un combat dont nous ne pouvons sortir que par un avilissement ou par une victoire. Sous ces coups, toutes les forces factices tombent, et seules les énergies vives demeurent. C'est un penchant dont, quoi que nous fassions, nous ne délivrerons jamais notre

vie, nous le porterons en nous jusqu'à la mort, car Dieu qui nous a délivrés du mal ne nous a point délivrés de l'attrait que nous éprouvons pour le mal. Ah ! c'est une cruelle humiliation et un pesant fardeau ! Quand, dans un élan de grandeur, nous nous sommes arrachés à la misère de nos désirs, quand nous avons suivi avec allégresse les traces du beau et du bien, voilà que, tout à coup, des appétits immondes viennent troubler l'âme encore illuminée de ses visions, encore brûlante de ses ardeurs, un aiguillon pénètre nos flancs, nous pousse, et la main de Satan nous entraîne. C'est une tentation terrible, car elle prend, selon les jours, les âges, les milieux, les formes les plus diverses. Tantôt elle nous plonge dans les ténèbres, tantôt elle nous apparaît dans une menteuse clarté : tantôt un tel bruit, un tel tumulte, un tel choc de pensées et d'impressions s'élèvent dans notre esprit que nous ne nous entendons plus nous-mêmes ; tantôt le silence nous écrase comme si tout était mort autour de nous ; tantôt les images passent, se mêlant et prenant corps dans un cortège fantastique, tantôt nous tombons dans le vide, nous sommes perdus dans la solitude ; pas une voix, pas un être qui nous répondent : aujourd'hui le danger vient d'une fièvre du cerveau, demain il viendra d'une langueur du cœur ; aujourd'hui c'est la violence qui nous étreint, demain c'est la douceur qui nous séduira. Ah ! Messieurs, quelle occasion incessante de nous faire

des tempéraments moraux, de devenir des hommes, des héros, des saints. Si chaque émotion suspecte que vous ressentez provoque en vous une affirmation de votre énergie, si chaque assaut de l'adversaire, chaque crise de désir, de volupté, de jalousie, vous trouvent non pas hésitants, mais décidés à marcher d'un pas plus ferme vers le soleil ; si, dans les grandes tempêtes de l'amour, de l'ambition, de la douleur, vous restez debout sans orgueil, sans fanatisme, mais sans abattement; sous les menaces de l'arbitraire qui prétend vous intimider, arracher à votre âme une apostasie, imposer silence à votre bouche, vous obliger à rougir de votre Évangile, à cacher votre Christ, si, au lieu de trembler comme les esclaves, vous vous redressez comme les citoyens libres, proclamant et défendant votre conscience et vos convictions: si, abandonnés de vos amis, trahis par l'opinion, dépouillés de tout, jetés dans les cachots, livrés aux verges, vous n'en avez que des accents plus ardents pour la cause qui vous a valu de souffrir ; si, contraints de vivre dans un milieu de corruption, d'entendre des propos de débauche, d'assister à des spectacles de mollesse ou de provocation, si, sentant courir dans vos veines je ne sais quel feu maudit, dans votre cœur je ne sais quelle mélancolie malsaine, vous faites un bond vers la divine vertu de chasteté: si, devant le prestige de l'or, vous répandez vos biens avec générosité ; si, en un mot, à chaque explosion de la tentation et de la concupiscence, vous opposez

une explosion de vertu, n'est-il pas vrai que bientôt votre volonté sera de fer, vous sortirez vaillants, aguerris, du combat, et confirmés par votre faiblesse dans votre intrépidité : *Cum infirmor, tunc potens sum* [1].

L'homme, Messieurs, est un être étrange et rempli de contradictions. Fils du néant et du péché, il a l'amour de l'excès et du désordre ; fils de Dieu, non point seulement en son esprit, mais dans ses sens et dans sa chair, il a aussi le goût du bien véritable et de la droiture, ces deux penchants se combattent dans notre sein comme ils se combattent dans le monde, ils se rencontrent dans la raison comme ils se rencontrent dans les appétits inférieurs. L'homme repousse un objet et il l'attire à lui, il blasphème et il adore, les désirs de fange et le culte de l'idéal, la folie et la sagesse sans cesse se heurtent dans son cœur ; à peine a-t-il évoqué les spectres du vice et les fantômes de la débauche qu'il appelle immédiatement les apparitions des anges et les visions célestes ; à peine a-t-il fait monter un sentiment honteux aux lèvres de son âme qu'il tire de son intelligence une pensée vive, immaculée ; on le croit perdu dans la boue, il rebondit jusqu'aux astres. Quel mélange ! Et par un renversement déconcertant de l'ordre, parfois c'est à la cime de notre être

1. *II Corint.*, XII, 10.

que nous sommes foudroyés et c'est par la droiture de la bête que nous sommes ramenés à la sagesse, si bien que nos penchants les plus nobles ont une tendance à descendre, et nos penchants les plus bas une aspiration à monter.

Dire que la passion ne sert au bien que par sa perversité et parce qu'elle offre aux vertus l'occasion de s'exercer, ce serait la calomnier ; il faut ajouter que, par ses répugnances pour certaines dépravations, par son respect de lois plus profondément inscrites dans la nature, par la faculté d'attendrissement en présence d'êtres aimables et d'objets excellents, elle nous arrache à des crimes odieux et nous pousse à la sainteté.

A peine l'intelligence s'est-elle éveillée que des évidences y resplendissent, évidences primordiales et si impérieuses que nous ne pouvons nous soustraire à leur rayonnement, évidences qui s'imposent à nous à chaque instant et, par une heureuse fatalité, nous gardent de l'erreur et nous engagent comme malgré nous dans le courant de la vérité. De même il y a des tendances foncières dans nos passions que la corruption n'a pu complètement anéantir, et qui parfois nous retiennent sur la pente de nos péchés. Plus l'être tombé a été haut, plus sa déchéance est profonde. L'esprit a de telles dépravations, l'âme a une telle malice que, non contente de violer ses propres lois, la raison viole les lois les plus imprescriptibles de la nature. Notre démence va si

loin que la sensibilité refuse de la suivre jusqu'au bout, l'animal refuse d'entrer dans les scélératesses de l'intelligence pervertie, comme l'homme refuse de descendre dans les excès du vice inventés par Satan, comme les chevaux qu'un cocher insensé veut lancer avec lui dans l'abîme refusent de s'y précipiter, se cabrent si on les presse, s'irritent et s'enfuient. En face de certains raffinements de volupté, de cruauté, de brutalité, les instincts se soulèvent avec horreur, nous éprouvons une répugnance, un dégoût, un écœurement indicibles ; dans tout l'organisme il y a comme une révolte, dans tout notre être une protestation ; nos lèvres repoussent avec indignation le breuvage d'ignominie, il y a dans le calice d'iniquité une lie que la raison peut connaître, que la passion ne saurait goûter. Sa résistance souvent nous arrache à des hontes et à des crimes qui n'auraient jamais dû avoir de nom parmi les hommes.

Au contraire, la passion pousse la volonté à certains actes conformes à la nature avec une telle véhémence, que la volonté se laisse entraîner et finit par subir des devoirs qu'elle avait résolu de violer. Gagnés par cet égoïsme, aujourd'hui si souverain, deux êtres avaient décidé d'entraver par un attentat contre la loi le mouvement de leur fécondité, de changer le commerce conjugal en un crime brutal et sans but,

St Albert's College Library

de suivre le courant de lâcheté qui fait reculer la femme devant le fardeau et les douleurs de la maternité, l'homme devant les soucis d'une famille nombreuse, mais la passion les entraîne malgré eux à suivre les volontés de la nature et ils accomplissent dans l'honneur un devoir qu'ils allaient outrager. Des philosophes, des politiques ont réussi à ranimer des doctrines païennes autorisant les parents à abandonner et à sacrifier leurs enfants ; s'ils ont eu parfois le malheur d'être écoutés, du moins, d'ordinaire, ils ont fait banqueroute, car s'ils ont convaincu la raison, ils n'ont point triomphé de cette passion qui s'appelle l'amour de l'homme pour ses fils. L'internationalisme a, parmi nous, aujourd'hui, un bizarre succès, il a eu des audaces dont nous pourrions être victimes, pourtant je ne crois pas à sa victoire définitive parce qu'il a un ennemi, et cet ennemi, c'est la sympathie instinctive que nous avons pour le sol d'où nous sommes sortis, pour le ciel sous lequel nous avons vécu, sympathie qui est dans le sang et qui est une passion naturelle avant d'être une vertu réfléchie.

Les passions sont encore susceptibles d'émotion en face d'êtres aimables et d'objets excellents, et leurs émotions ont sur la volonté une influence bienfaisante que la raison, laissée à ses propres ressources, n'aurait pas exercée. Heureusement, Messieurs, il n'y a pas que les fantômes qui soient capables de frapper les sens, de remuer les instincts, d'enthou-

siasmer le cœur : les vrais biens, la pure beauté gardent sur nous un empire, l'imagination qui exagère le temps au point de lui prêter la valeur de l'éternité, qui *grossit si fort*[1] le néant qu'elle en remplit notre âme, peut au moins présenter les choses grandes et honnêtes sous leur physionomie authentique, avec leurs qualités, leurs couleurs, éveiller en nous des sentiments qui auront leur retentissement jusque dans la volonté. La plupart du temps, nos meilleures résolutions, nos œuvres les plus louables et les plus généreuses ont débuté non par un raisonnement, mais par une émotion, et d'ordinaire on est maître de l'homme quand on a touché son cœur. C'est un des motifs pour lesquels Notre-Seigneur Jésus-Christ a revêtu notre nature et s'est présenté à nous avec un visage, des actions accessibles aux sens ; il savait qu'en se faisant voir, en se faisant entendre, il gagnerait à lui cette race que le monde palpable séduit si souvent. En réalité, sous l'expression de son regard, les plus rebelles étaient remués : sous sa parole, avant qu'on eût le temps de se ressaisir, la poitrine devenait ardente, l'étonnement, l'admiration, la stupeur s'emparaient de l'âme, et sans interroger, sans discuter, même quand on était venu pour cela, on s'attachait à ses pas, on se donnait à lui. Aujourd'hui, n'est ce pas ainsi qu'il ravit encore après lui et que plus d'une fois

1. Pascal, *Pensées*, XXV, 13.

il ramène à lui ? Les arguments, l'érudition avaient échoué, tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, sa figure bénie passe devant nos yeux, elle s'éclaire devant notre imagination attentive, elle resplendit, elle parle ; un des mille mots de l'Évangile retentit à nos oreilles ; sans l'avoir médité nous nous attendrissons, nous pleurons, nous sommes changés, nous sommes sauvés. C'est pourquoi, quand nous tenons au mal, quand nous sommes décidés à ne pas pratiquer une vertu, nous fuyons l'émotion qui nous ramènerait de la voie de perdition dans la voie du salut, nous évitons l'homme, le spectacle qui nous impressionneraient en faveur du bien, nous ne craignons pas d'être ébranlés par la démonstration et par la logique, mais nous craignons d'être saisis par un sentiment, d'être emportés par notre bon cœur. Peut-être vaudrait-il mieux commencer par des idées, du moins l'intellectualisme trouvera-t-il inférieur cet amour du bien qui vit dans la passion, avant de vivre dans la volonté, mais qu'y faire ? Nous ne pouvons changer la masse des hommes, et, pour mon compte, je bénis Dieu qui a mis en nous deux puissances pour nous mener à la sainteté, la raison d'abord, et quand la raison manque à sa mission, la passion.

III

Lorsque, Messieurs, la raison et la passion se sont mises d'accord sur la voie à suivre et le but à

atteindre, la passion rend à la vie morale les services les plus signalés et contribue avec éclat à l'élever à des hauteurs quasi surhumaines : cette affirmation, l'histoire la prouve, la philosophie l'explique.

Tout ce qui s'est fait de grand a été tenté et réalisé par l'alliance de la vertu et de la passion, jamais vous n'avez vu la raison isolée que ne vient pas réchauffer le feu de l'amour, du désir, de l'espérance aboutir à de puissants desseins, pas plus que vous ne verrez un homme dépourvu d'imagination produire de vastes pensées[1]. Aussi, quand Dieu a voulu fonder sur la terre des œuvres d'une portée plus efficace, bien qu'il puisse susciter des pierres du chemin des fils d'Abraham, bien que la force de sa grâce ne dépende nullement des qualités de la nature, d'ordinaire, cependant, il a mis de côté les tempéraments insensibles que ni l'injustice n'indigne, ni la misère n'attendrit : il les laisse vivre dans la médiocrité de leurs efforts comme il les a laissés naître dans la vulgarité de leur cœur, il choisit pour ministres de son action des âmes passionnées. Deux hommes principalement ont été chargés par lui de donner à l'Évangile son essor : le premier est, sans contredit, le plus impétueux des apôtres ; quand il interroge, c'est tout d'un trait et presque brusquement ; quand il proteste de sa fidélité, c'est sur un ton véhément ; s'il fait des reproches, immédiate-

1. Append., N. 3, p. 402.

ment il en vient à une sorte d'imprécation; s'il défend la vérité, ce n'est pas « seulement avec beaucoup de lumière, mais avec beaucoup d'ardeur[1] »; ses résolutions sont rapides, ses joies vives, ses engagements enthousiastes, ses initiatives hardies; on sent qu'un feu intérieur le presse en tout ce qu'il entreprend : le fils de Jonas eût pu devenir une pierre de scandale, le Christ en a fait le roc inébranlable sur lequel est bâtie son Église. Le second, désigné plus tard comme un vase d'honneur et destiné à embraser les nations dans le feu de l'Esprit, saint Paul, est tellement l'homme des sentiments chauds, que ses affections se précipitent les unes sur les autres, non point en flots lents et comme d'une source endormie, mais en jets d'une vie intense et brûlante; il y a toujours des éclairs sur son visage, des flammes dans son verbe, et si l'on écoute le bruit de son âme, on entend continuellement l'amour, l'indignation, la mélancolie, la joie, s'y heurter avec fracas[2]. Le type de la charité sera cette Madeleine, cette femme de transports, si facile à émouvoir et à griser, qui ne se repent pas sans verser un torrent de larmes, qui ne s'éprend pas de Dieu sans frémir, dit un saint Père, comme une bacchante sacrée sous l'empire de son nouvel amour[3]; le type des docteurs ne sera pas un de ces esprits froids, mathématiques,

1. Bossuet, *Panég. de saint Pierre*, 1er point.
2. Append., N. 4, p. 403.
3. *Quia enim incaluerat pœnitentia, bacchari cœpit desiderio.* (Saint Jean Chrys., hom. VI sur saint Matth.)

qui découvrent un détail de la vérité, mais sont impuissants à créer les grands courants de lumière; ce sera cet Augustin qui s'émeut de tout, cet Augustin emporté au jeu, avide de récits fabuleux, ambitieux de combats et de victoire, tour à tour enthousiaste d'aventures, de théâtres, de sagesse, d'éloquence, en attendant qu'il s'enthousiasme de Dieu; s'il faut au Seigneur un pontife pour faire échec aux rois de Germanie, pour résister victorieusement à ce pouvoir temporel toujours gémissant sur les usurpations de l'Église, toujours acharné à voler les clefs du ciel, à disposer des temples et des autels, ce n'est pas un caractère morne qui paraîtra sur la scène du monde, c'est une âme de feu, « le plus grand des papes[1] » peut-être, l'indomptable et fougueux Hildebrand. Hildebrand mourra en exil, mais l'ardeur de son tempérament, unie à la constance de sa justice, à son implacable haine de l'iniquité, obtiendra que, dans une heure de noblesse ou de ruse, Henri IV vienne à Canossa pleurer ses crimes, et portera un coup fatal au fléau des investitures et à la honte de la simonie.

Enfin, Messieurs, je mettrai ma doctrine sous l'autorité et sous le rayonnement d'un plus grand exemple; le Christ n'a pas seulement remué la race d'Adam par ses vertus, il l'a remuée aussi par ses saintes passions. Jamais, dit Bossuet, en aucun

1. Dictionnaire de Goschler, *Grégoire VII*.

homme, bien qu'elles fussent toujours réglées, les passions ne furent ni aussi fortes, ni aussi tendres qu'en Jésus, et si, en présence du Maître, les âmes s'émurent à un si haut degré, elles s'émurent, éclairées par la vérité, et touchées par l'amour et les sentiments qui transpiraient avec véhémence dans la sensibilité et dans toute la personne du Fils de Dieu[1].

La philosophie explique le témoignage de l'histoire.

Il en est, en effet, des passions comme des énergies de la nature, les plus redoutables peuvent devenir les plus précieuses : les chevaux de sang abandonnés à leur humeur sauvage vous jetteront dans les précipices, la foudre et le feu laissés à leurs caprices dévoreront le monde, l'intelligence aura pour le mal des idées de génie, la volonté des obstinations qui défieront en quelque sorte la bonté de Dieu même. Imprimez à ces puissances une direction, mettez-leur des rênes que vous tiendrez d'un main ferme, vous en tirerez des services incomparables. « Le souffle de la tempête, chantaient les Saxons, aide nos rameurs, les mugissements du ciel, les coups de la foudre ne nous nuisent pas, l'ouragan est à notre service et nous jette où nous voulons aller[2]. »

D'abord la passion rend l'action de la vertu plus facile, et cela pour deux raisons : premièrement, parce qu'il peut bien y avoir encore des obstacles au

1. Sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge.
2. Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. I, p. 9.

dehors, il n'y en a plus au dedans, la volonté tiraillée à l'intérieur en mille sens divers et opposés, enchaînée en partie dans sa liberté et arrêtée dans son élan, l'intelligence éloignée de son objet, distraite de ses pensées par les armées de fantômes que l'imagination lui suscitait, sont à même de déployer toute leur puissance à la réalisation de leur projet. Deuxièmement, les passions apportent leur concours et c'est un concours précieux, car, par nature, elles sont essentiellement actives ; « l'amour, dit saint Augustin, ne saurait vivre sans agir, vous chercherez en vain un amour oisif et ne faisant rien. *Ipsa dilectio vacare non potest... Da mihi vacantem amorem et nihil operantem*[1]. » Tout, selon la remarque de Bossuet, entretient son impression et excite son mouvement, ce mouvement emporte l'âme sur la pente du bien comme la brise enflant la voile fait glisser la barque doucement, la conduit au port par une sorte d'enchantement ; on ne sent plus son effort ou bien cet effort devient une jouissance. De plus, la passion renverse les obstacles, abat les murs qui barrent le chemin, aplanit les voies, et l'homme, dans cette exaltation, supporte sans une plainte les plus durs supplices. *Omnia enim sævia et immania procul facilia et prope nulla efficit amor*[2].

La passion donne de la rapidité à l'action. Les foules, charmées par la parole de Jésus-Christ, se

1. *Enarratio in Ps.* CXXI, 4.
2. Saint Augustin, Sermon LXX, 3.

ruaient pour l'entendre, toucher son vêtement, respirer le parfum qui émanait de sa personne. *Cum irruerunt turbæ, ut audirent verbum..., ut tangerent eum*[1], disent les Évangiles. La raison toute seule s'arrête dans son attention, met de longs intervalles entre ses idées et ses résolutions, entre ses résolutions et l'exécution ; dans l'accomplissement même de son œuvre, elle pèse encore, elle calcule, elle revient en arrière, elle réfléchit chacun de ses pas[2]. Les hommes à raison froide délibèrent beaucoup, se décident tard, travaillent lentement, n'aboutissent qu'à de maigres résultats. Au contraire, la passion, impatiente d'arriver, ne réfléchit pas, n'attend pas, elle fait marcher, elle fait courir, elle fait voler, car elle donne des ailes, et les ailes sont, dit Platon, ce qu'il y a de plus divin dans la matière, ce qui rend agiles les corps les plus lourds et leur communique quelque ressemblance avec les purs esprits[3].

La passion, pour tout dire, conduit l'âme à des hauteurs qui paraissent surhumaines ; sous son impulsion, nous sortons de nous-mêmes, nous nous jetons hors des bornes de notre propre perfection. Désireux d'expliquer pourquoi Dieu, en vue de ses élus, a produit des effets extraordinaires étrangers à son habituelle providence et *dépassant toutes nos pensées*, pourquoi il change tout l'ordre de la nature,

1. Saint Marc, III, 10.
2. Append., N. 5 et 6, p. 401. — 3. Append., N. 7, p. 405.

donnant *une face nouvelle* aux choses et un tour *nouveau* à la créature, offrant à nos contemplations un spectacle que l'œil n'a jamais vu, Bossuet répond que Dieu a agi avec passion. De même, les *personnes les plus faibles* vont au delà de leur puissance quand elles sont possédées par un sentiment impérieux. C'est dans le délire et dans l'ivresse que l'homme s'avilit, c'est aussi dans le délire et dans l'ivresse qu'il s'exalte; dans l'ivresse des réalités inférieures, notre cœur découvre en lui-même des transports d'ignominie dont il ne se pensait pas capable, mais, par un heureux contraste, dans l'ivresse des biens supérieurs nous touchons des fibres qui jusque-là n'avaient jamais vibré et qui rendent un son d'ineffable héroïsme. Or la passion qui s'est attachée au bien enivre la raison, la jette dans le délire, oblige l'âme, dans cet état d'extase, à faire jaillir de sa substance toute la force et toute la vie qu'elle contient, à se creuser elle-même et à tirer de ses replis l'étincelle du sublime. Alors on voit monter du cœur une flamme si pure qu'on la dirait angélique, si ardente qu'elle embrasse la terre, une expression inouïe de beauté, d'attendrissement anime le visage, des mots d'une souveraineté pénétrante affluent aux lèvres, des gestes d'une ampleur victorieuse maîtrisent le monde, des œuvres d'or, tant elles sont belles, surgissent du sol, s'élancent au ciel : alors le martyr se transfigure dans le supplice, Angelico peint ses fresques, François d'Assise épouse la pauvreté, Jésus-

Christ embrasse la croix et sauve les hommes[1].

Imagination et folie, direz-vous ; délire sacré, répond Platon, qui pour un instant fait de la créature le rival des dieux et nous ouvre une vue sur le jour éternel[2].

Notre devoir n'est point douteux, Messieurs, Dieu veut que nous tirions parti pour le bien de ces facultés redoutables des passions. Nous ne croirons pas être arrivés au terme de nos obligations quand nous nous serons créé des idées justes et des volontés droites, nos efforts s'appliqueront à la conquête de ces émotions qui sans cesse se lèvent en tumulte dans notre cœur et en menacent à la fois la paix et l'innocence : nous amènerons notre sensibilité et nos appétits à vibrer d'accord avec les préceptes de notre raison, nous forgerons dans nos membres des habitudes de sainteté et nous obligerons nos nerfs et nos muscles à servir le Très-Haut. Loin d'en vouloir au Créateur qui a permis que les instincts opposassent une résistance à nos meilleurs désirs et qu'une loi de péché courût dans notre sang, loin de nous décourager si la nature nous a donné un tempérament plus rebelle, des convoitises plus impétueuses, loin surtout de nous abandonner à leurs fantaisies,

1. Bossuet, *Méditation sur la félicité des saints*.
2. Append., N. 8., p. 405.

nous ferons sortir la lumière des ténèbres, menacés de si près par le mal et l'asservissement, nous nous élancerons avec une ardeur indomptable vers le bien et la liberté. Dans cette lutte intime, comme dans un feu purifiant, nous tremperons notre volonté ; pareils aux saints, nous trouverons dans notre infirmité la plénitude de notre force.

Si jamais l'esprit égaré se permettait, vis-à-vis de notre cœur, des suggestions en contradiction avec les instincts de droiture qui sont en nous, nous ressaisirions notre âme avec promptitude, nous réagirions vigoureusement, et nous reprendrions la voie rectifiée par nos passions. Enfin, Messieurs, puisque nous sommes parfois si acharnés à suivre notre appétit du mal, nous nous conformerons à notre goût du bien, nous laissant porter par lui à l'enthousiasme dont nous parlions tout à l'heure. Comment se fait-il que sous l'empire des instincts tant d'hommes aillent à l'extrémité de la corruption, et que si peu consentent à suivre leur cœur jusqu'au bout du bien ? Comment se fait-il que l'on trouve tant d'excentricité dans le vice et tant de médiocrité dans la vertu ? Ah ! c'est que nous avons peur de nos bons mouvements, nous craignons d'être emportés par eux comme s'ils devaient nous perdre, nous ne voulons pas sortir de cette banalité de sentiments, de cette vulgarité de ton qui, au dire d'un poète, suffit pour éviter l'enfer, mais ne suffit pas pour entrer au ciel. Quand une émotion divine nous

saisit, Messieurs, et nous entraîne vers le Christ, vers la vertu agissante, indomptable, abandonnons-nous à ce délire sacré, et prouvons au monde que les passions des saints les mènent plus loin dans le bien que les passions des damnés ne peuvent les mener dans le mal.

SIXIÈME CONFÉRENCE

DE L'ART DE FAIRE SERVIR LES PASSIONS AU BIEN

SOMMAIRE

Nos intérêts intellectuels et moraux, les intérêts du corps et de la race, les intérêts de l'éternité exigent que nous cherchions l'art de faire servir les passions au bien (p. 197-198).

I

1. Les stoïciens, les puritains, etc., veulent qu'on tue les passions; c'est, d'après eux, le seul moyen de les empêcher de nuire. *a)* Cette tactique est une erreur, elle suppose que l'homme est un pur esprit, quand il se compose de corps et d'âme. *b)* Elle a échoué et cette austérité outrée, non seulement n'a point étouffé la voix des désirs, mais a conduit à une réaction qui a été la revanche de la bête sur l'orgueil de l'esprit (p. 198-201).

2. L'école d'Épicure tient que toute passion étant excellente, il faut lui lâcher la bride. Partisans de cette école. *a)* Première conséquence : suppression théorique de tout frein. *b)* Seconde conséquence : suppression progressive de toute loi et de toute autorité (p. 201-201). *c)* Réfutation de cette doctrine par les faits, puis par la raison. L'épicurisme suppose que dans leur acte nos facultés sont indépendantes, alors qu'elles sont et doivent être subordonnées (p. 201-206).

3. Écoles intermédiaires entre ces deux extrêmes : la première consiste à faire vivre la passion en la réduisant le plus possible, la seconde à combattre les passions les unes par les autres. La théorie catholique adopte ce qu'il y a d'acceptable dans ces théories et rejette le reste (p. 206-207).

II

Théorie catholique. 1. *a)* Il faut faire vivre les passions. La religion est une puissance qui fait vivre, alors que presque toutes les doctrines sont des doctrines de mort. Démonstration de cette double vérité; ce principe général nous amène à conclure que les passions doivent vivre (p. 208-211). *b)* Seconde raison. Il importe d'éviter les tempêtes et les réactions violentes et à cause de cela même de laisser aux passions une certaine liberté de mouvement dans l'exécution (p. 211-213).

2. Mais il faut modérer les passions. Sens moral de ce mot, *il faut*

modérer les passions. Trois attitudes vis-à-vis des passions. *a*) Les calmer avant un grand effort, après une grande dépense. Ne point gaspiller ses forces (p. 213-215). *b*) Mettre dans nos sentiments habituels un ton moyen, une tranquillité apaisée. Surmenage contemporain (p. 216-218). *c*) Éveiller et stimuler les tempéraments, et, parfois pousser les passions à leur maximum d'intensité (p. 218-220).

3. Le troisième moyen de sanctifier les passions, c'est de leur offrir un objet honnête. *a*) Obligation de rompre avec les objets malsains ou dangereux. Exemple d'Alypius. Difficulté de renoncer à ces objets (p. 220-222). *b*) Pour arriver à cette rupture faire surgir des visions pures représentant les choses auxquelles nous pouvons et nous devons nous attacher, par-dessus tout Dieu, seul capable de nous saisir tout entiers, Jésus-Christ, à travers qui la Divinité a transpiré d'une manière sensible et corporelle (p. 323-226).

Conclusion. — Dans la civilisation des passions, la religion est nécessaire. L'histoire le prouve et la théologie rend compte de l'affirmation historique (p. 227-228).

SIXIÈME CONFÉRENCE

DE L'ART DE FAIRE SERVIR LES PASSIONS AU BIEN

Éminence,

Messieurs,

Plus nous avancions dans notre sujet, plus son importance dans tout l'ordre de la vie éclatait à nos yeux : dans l'ordre psychologique, la passion faisait passer l'âme par une série de visions, par une alternative de sentiments enchaînés dans une série sans fin ; dans l'ordre physique, elle livrait les nerfs, le cerveau, le cœur, tout l'organisme aux vicissitudes des plus violentes secousses ; dans l'ordre moral, elle donnait naissance à une multitude d'actes qui, par leur aptitude à entrer sous la direction de la volonté, revêtaient les caractères du vice ou de la vertu. Les relations de la passion avec le mal nous apparaissaient si nombreuses que tous les désordres répandus dans l'existence de l'individu, du foyer, de la nation, du monde en étaient les fruits ; son commerce avec le bien était si fécond que l'on en voyait sortir les vaillances de volonté et les efforts d'honneur les plus glorieux. Apprendre aux hommes à conduire leurs passions avec sagesse, c'est donc

leur enseigner à défendre tous leurs intérêts : intérêts intellectuels, puisque la pensée succombe dans les transports ténébreux de l'instinct; intérêts de la volonté, puisque la volonté s'affaisse ou rebondit sous les coups de la concupiscence; intérêts du corps et de la race, puisque la race et la santé s'épanouissent ou meurent selon l'harmonie ou l'excès des émotions; intérêts de l'éternité, puisque les crimes de la sensibilité portent jusqu'à l'enfer, puisque les actions héroïques suscitées par elle sont couronnées par Dieu. Il me reste à vous instruire de la pensée catholique sur cet art de faire servir les passions au bien; sans plus tarder, nous entrerons dans notre étude.

I

Les stoïciens, les puritains, les pessimistes de toutes sortes ont trouvé un moyen radical d'empêcher les passions d'entraver la marche de l'homme vers le pur idéal et vers la perfection, c'est de les anéantir, de les étouffer à mesure qu'elles naissent, de dégager ainsi de leur tyrannie et de leur étreinte l'âme et la liberté. En vue d'arriver à cette spiritualité, les stoïciens se sont appliqués à revêtir cette impassibilité hautaine, à vivre dans cette sérénité d'attitude qu'aucun amour, ni aucune haine, aucune jouissance, ni aucune douleur ne viendraient troubler. Les Hindous se sont évertués à émousser à jamais, à force de macérations, de jeûnes, de sup-

plices infligés à leur chair, la sensibilité des nerfs, à faire de leur corps un arbre sans sève et presque sans vie. Les puritains, aussi bien dans le cadre de l'existence individuelle que dans le cadre de l'existence sociale, ont traité les instincts non pas comme des ministres que l'on honore, mais comme des esclaves toujours révoltés que l'on réduit par la faim, la verge et la torture. Alors on a vu en Angleterre, au temps de Cromwell, l'homme s'arracher à la contemplation du ciel, fuir la chaleur du soleil, maudire la beauté de la création, ses parfums et ses suavités ; condamner les spectacles de la nature, les arts, l'éloquence, la littérature, la poésie ; abolir le chant des orgues, la sonnerie des cloches, la pompe des cérémonies et des vêtements sacerdotaux ; proscrire comme un crime jusqu'au jeu des enfants, en un mot bannir par des lois inflexibles et une volonté intransigeante tout ce qui parle aux sens, à l'imagination, tout ce qui enflamme le cerveau ou remue le cœur ; supprimer l'individu extérieur, faire de la vie une sombre épopée dans laquelle on ne cesse de se détruire soi-même, de la justice, de la charité, de la religion autant de bourreaux. Les jansénistes et les mystiques étroits qui souvent, sans s'en douter, marchent à leur suite, ont poussé à ces rigueurs extrêmes ; par les droits exagérés qu'ils donnent à la mort, par la manie qu'ils ont de montrer dans la pénitence l'essence du christianisme, de réclamer toujours des immolations et

des sacrifices, ils trahissent l'Évangile. Bossuet n'a pas été exempt, malgré son génie, de tout excès à cet égard, et Pascal, chacun le sait, a eu contre lui-même et contre les autres de ces fureurs fanatiques.

Certains peuples conquérants, pour s'assurer la possession plus tranquille des pays qu'ils avaient envahis, pour se mettre à l'abri de tout retour offensif de la part des vaincus, les passaient au fil de l'épée. Le moyen était cruel, révoltant, mais il réussissait. Il ne réussit point auprès des passions : la doctrine des stoïciens, des manichéens, des puritains, des jansénistes contenait une erreur, la tactique qu'on en tirait a toujours échoué, elle a pu réduire l'esprit, elle n'a point entraîné la vie. Tout cet art, en effet, reposait sur l'idée que l'homme est un esprit pur qui doit traiter son corps tout au plus comme une machine, la matière non pas comme une compagne, mais comme un élément essentiellement mauvais. Il n'en est point ainsi, le corps et les sens font partie de notre être, et aussi longtemps qu'on ne les aura pas détruits, on n'aura point anéanti les aspirations dont ils sont la source, ni les mouvements qui en émanent. Aussi, de fait, que s'est-il passé ? C'est que, d'abord, nul n'a pu complètement étouffer la voix de la concupiscence, les stoïciens les plus fervents n'étaient point à l'abri des émotions, les puritains les plus farouches passaient tour à tour par les exaltations de l'esprit et par les effondrements de la chair, et personne

n'a oublié l'intrépidité douloureuse que Pascal était obligé d'employer contre ses appétits en rébellion. Bien plus, la rigueur outrée de cette discipline a toujours amené chez les personnes et chez les sociétés, par une réaction naturelle, une fureur de débauche et une immoralité insolente. C'est un trait banal de l'histoire que les prétentions spiritualistes des manichéens finissaient dans des orgies sans nom, et que l'austère mystique de Luther tomba dans le dévergondage le plus éhonté. Sous Charles Ier et sous Charles II, l'art brutal, la littérature licencieuse, le goût du sang, de l'ordure, de la violence succèdent à la fausse pudeur de l'âge précédent, les fils des puritains sont descendus du ciel illusoire de leurs pères dans le sensualisme des mauvais lieux, comme les disciples des jansénistes sont tombés de l'ascétisme impitoyable de Port Royal dans les scandales et le cynisme voluptueux de la Régence et du dix huitième siècle. C'est la revanche de la bête sur l'orgueil de l'esprit.

L'école d'Épicure, en effet, succède presque partout à l'école de Zénon, et elle professe des principes radicalement contraires. Nous le savons déjà, elle en arrive, avec ses disciples les plus avancés et peut-être aussi les plus logiques, à affirmer que, tous les instincts étant bons, il faut leur laisser leur libre essor, considérer comme légitime ce qu'ils inspirent.

Le cynisme n'alla-t-il pas jusqu'à soutenir que, pour conduire l'homme à la perfection, il fallait le pousser à imiter les animaux et parmi les animaux ceux dont les mœurs avaient passé pour plus grossières et plus intempérantes[1]? Nos philosophes du dix-huitième siècle, sur ce ton de déclamation fausse et de fade sentimentalité qui nous semble aujourd'hui si ridicule, n'exhortaient-ils pas les nobles, les bourgeois, le peuple surtout et les enfants à suivre sans inquiétude et sans remords les inspirations de la nature? La vieille imagination de Rousseau ne domine-t-elle pas encore ce tyrannique libéralisme qui exige qu'on laisse de plus en plus la bride sur le cou à tous les appétits, qui pousse, quand on suit jusqu'au bout ses principes, à affirmer que l'idéal consiste à laisser chacun faire ce qui lui plaira. Et cette science matérialiste réprouvant quiconque s'avise de contrarier les penchants considérés par elle comme des phénomènes purement naturels, phénomènes qu'on doit laisser se produire à leur guise et selon leurs caprices! Et ces systèmes d'éducation erronés à ce point qu'on abandonne de malheureux enfants à toutes leurs fantaisies, en osant répéter qu'il n'y a point de meilleure méthode de les élever, tout cela n'est-ce point encore une suite des idées d'Épicure, d'un Épicure pire peut-être que celui de l'histoire. La première consé-

1. Append., N. 1, p. 405.

quence, c'est que, pour établir les passions dans leur état normal, il faut abolir tout ce qui les réprime : l'autorité, la loi, la religion : tout ce qui leur impose une barrière matérielle : la justice, les tribunaux, la répression, la force, l'armée ; tout ce qui incarne en nous une règle intérieure : la conscience, la vertu, la pudeur. La seconde conséquence, connexe à la première, c'est que, de fait, on supprima ou l'on tenta de supprimer en tout ou en partie les obstacles qui s'opposaient aux mouvements de l'imagination et des sens. Ceux que leur fortune ou leur pouvoir élevaient assez haut méprisèrent tous les préceptes : le dix-huitième siècle renversa le trône, guillotina le roi, démolit les prisons, brûla les codes, le dix-neuvième donna la faculté à chacun de tout dire, de tout écrire, de tout peindre; il condamna l'indissolubilité du mariage, il s'apprête à consacrer l'union libre après avoir consacré le divorce, à déclarer le vol légitime, à marcher de plus en plus vers l'anarchisme et le nihilisme qui sont le dernier mot logique du faux libéralisme : les nouveaux éducateurs déclarèrent la guerre à toute discipline dans la formation des jeunes âmes, et comme l'Église et le christianisme ne désarmèrent et ne désarmeront jamais devant une pareille démence, on leur voua une haine farouche ; par la violence, par l'ironie, par des coups où presque toujours la méchanceté le disputait à la déloyauté, on tenta de l'anéantir dans

les âmes. Mais la conscience, ce suprême reflet de la lumière divine, survivait en partie à la religion ou plutôt était dans le cœur le dernier débris de la religion, et voilà qu'aujourd'hui une partie de nos docteurs, de ceux qui sont chargés de préparer les générations futures, s'efforcent de saper par la base ce rempart extrême après lequel il n'y a plus rien, affirmant, avec une intransigeance sans égale, que la conscience est un état purement physiologique, dépendant en tout de la conformation du cerveau et de l'hérédité et que l'idéal est de se dégager de ses liens. En vérité, Messieurs, en présence de ces pontifes de la libre convoitise, je ne puis retenir mon indignation, je ne puis m'empêcher de les rendre responsables des scandales dont leur enseignement est l'apologie. Ils sont de bonne foi, direz-vous. Je le veux, mais je ne le comprends pas, car c'est un mystère pour moi qu'ils aient pu descendre une fois sérieusement dans leur pensée sans y trouver une lumière vivant en tout homme et mettant en plein relief la fausseté de leur doctrine.

Les faits d'abord s'élèvent avec une violence singulière contre une pareille méthode, car, sous son impulsion, on voit éclore dans le cerveau et dans la vie des idées et des sentiments d'une extravagance effrénée qui rendent impossibles, je ne dis pas la morale, mais je dis la société et l'existence même. Dans sa manie, Néron ne prendra conseil que de sa puissance pour suivre jusqu'au bout ses délires ;

il courra déguisé dans les rues, frappant les passants, déchirant leurs vêtements, outrageant les femmes et les enfants, forçant les maisons, pillant, volant, tuant : il se donnera des spectacles dont les chrétiens enduits de résine seront les flambeaux ou que l'incendie de Rome viendra éclairer; il proclamera divin tout ce qui sortira de sa tête sinistre et de son imagination. Les Jacobins confisqueront les biens, boiront, mangeront, entre deux ivresses, enverront par milliers des citoyens à l'échafaud, s'enrichiront sans mesure, porteront par leurs bandes la terreur dans tous les foyers et dans toutes les âmes et appelleront leur inqualifiable conduite progrès des mœurs. De nos jours, sous le règne de notre civilisation, on verra des hommes que leur fortune ou leur autorité soustrait aux répressions, mettre leur gloire à afficher l'impudence de leur débauche, à scandaliser la rue par l'étalage de leurs orgies. Une doctrine qui mène à de pareilles conséquences est jugée ; il faut vivre, toute idée sérieuse facilite et développe la vie ; or le sensualisme trouble profondément la vie, la rendrait totalement impossible si jamais on en appliquait jusqu'au bout les principes. Un principe qui ne peut pas être accepté jusqu'au bout est un principe faux. Le principe du sensualisme est faux, car il regarde nos facultés comme juxtaposées, n'ayant entre elles aucune dépendance, lorsqu'en réalité elles sont établies dans une hiérarchie absolue, lorsque, pour agir selon les lois de la vie, dans l'in-

térêt de l'individu et du corps social, elles doivent agir non point chacune de son côté, comme séparément, mais de concert et avec ordre. Sans cela, la vie périra dans l'anarchie : la vie du tout, et la vie des parties dont la pléthore finira dans l'épuisement. Ce déchaînement de la licence, loin d'aboutir à la paix, à la grandeur morale, aboutit à l'anéantissement de tout bien et de toute harmonie. Vous vous étonnez, Messieurs, que je m'arrête un instant à un semblable système ; mais nous sommes imprégnés des idées qu'il contient ; à mille degrés divers nous les admettons ; nous en arrivons à nommer liberté cette licence qui est l'avilissement de la raison, principe de toute liberté.

Entre ces deux systèmes, radicaux dans leurs prétentions, se glissent deux méthodes qui tiennent de l'idée de Zénon plus que de l'idée sensualiste, méthodes insuffisantes qui ne sont pourtant pas sans contenir quelque vérité. La première consent à laisser vivre les passions, mais dans la misère, en leur prenant le plus possible, en les sevrant progressivement de tout aliment, en les regardant comme des ennemis dangereux que l'on tolère, parce que l'on ne peut faire autrement. C'est ainsi qu'en ont usé certaines puissances avec les tribus sauvages, elles les ont parquées dans des territoires fort restreints, leur interdisant d'en sortir, et renonçant à essayer de les civi-

liser. La seconde cherche la paix en tournant les appétits les uns contre les autres, réduisant les élans de l'audace par les transes de la peur, les excès et les exaltations de la joie par l'accablement de la tristesse. La première s'expose ou bien aux réactions échevelées dont nous avons parlé en réfutant le stoïcisme, ou bien elle arrive à étioler l'être humain, à en faire une créature éteinte, terne, incapable d'élan, de vigueur, de virilité, gardant au cœur je ne sais quelle amertume contre une discipline qui ne la préserve du mal qu'à la condition de la condamner à mourir. Les peuplades dont nous avons évoqué le souvenir ont commencé par essayer de la révolte, puis, vaincues et refoulées par la force, elles ont fini par s'affaiblir, par succomber, emportant dans le tombeau une rancune profonde contre cette civilisation qui les a progressivement menées au trépas. La seconde contient une erreur et un danger : une erreur consistant à armer les unes contre les autres des facultés faites pour marcher de concert; un danger, parce qu'il est à craindre que, voulant éviter un excès, on ne tombe dans un autre, que d'une espérance outrée on ne descende dans un désespoir funeste, d'un amour sans frein dans une haine sans contrepoids, ce qui serait passer de Charybde en Scylla. La part de vérité acceptable en ces affirmations apparaîtra dans la thèse que nous adopterons.

II

Le premier moyen d'utiliser les passions, c'est non pas de les tuer, de les étouffer, mais de les faire vivre. Telle est la doctrine catholique, doctrine que vous trouverez à la plus pure source de l'Évangile, aux foyers les plus lumineux de la tradition. Nous n'adoptons donc pas cette mystique rétrécie, mal instruite, qui s'effraye de tout mouvement, de tout éclat, et qui croit avoir transfiguré l'homme quand elle l'a rendu compassé. Jamais les saints n'ont traité l'homme comme un cadavre; quand ils se sont servis de cette image pour désigner l'attitude que nous devons avoir vis-à-vis de certaines vertus, il faut les entendre, et leur idée n'impose nullement à la personne de s'atrophier elle-même, loin de là. Saint Ignace, qui, dans l'opinion du vulgaire, a exigé de ses fils un sacrifice de l'individu, est fort méconnu; sans chercher beaucoup, il est facile de constater que peu de personnages ont été des promoteurs plus puissants que lui de l'initiative et de l'action. D'ailleurs nos ennemis tombent dans d'étranges contradictions; pendant que, d'un côté, ils nous accusent de comprimer et de réduire les énergies humaines, de l'autre, ils nous reprochent l'audace de nos entreprises, la puissance de nos œuvres, ils se déclarent incapables de lutter contre nous, et pour nous maîtriser, ils sont obligés de nous mettre hors la loi, de nous enfermer dans des entraves de fer que nous

avons toujours brisées d'ailleurs et que nous briserons toujours, tant nous sommes forts. Jamais nos grands docteurs n'ont condamné les passions à mourir, au contraire, ils nous ont excités à leur donner une ampleur et une intensité surnaturelles. A cette conduite il y a deux raisons : la première c'est que la religion nous a été donnée pour communiquer à tous les principes qui sont en nous, non point seulement la plénitude que comportent leurs aspirations natives, mais une abondance au-dessus de leur propre ambition. Loin d'arracher l'intelligence à son avidité de voir, elle lui révèle de nouveaux horizons afin que l'intelligence pénètre plus haut et plus avant ; loin de resserrer le cœur dans des voies trop étroites au gré de la nature, elle le dilate, elle y verse une flamme nouvelle afin que le cœur puisse étreindre davantage et plus chaudement aimer. Si parfois nous semblons sacrifier quelque chose dans l'homme, ce n'est pas pour jeter l'homme dans la mort, c'est pour l'animer d'une vie supérieure, c'est pour le dégager de ce qui est fragile, éphémère, et le revêtir de ce qui est éternel. Lorsque, dit saint Augustin, les martyrs livrent leur corps aux supplices, ils ne travaillent pas contre lui, mais pour lui ; ils lui assurent, en l'obligeant à endurer les tourments de la terre, une gloire sans fin. S'ils l'eussent épargné, ils eussent apostasié le Christ ; s'ils eussent apostasié le Christ, ils eussent préparé à leur chair même des peines perpétuelles ; si la révélation conseille aux

âmes choisies de renoncer à la paternité physique, c'est afin de les élever à une paternité plus sublime, la paternité spirituelle; si l'obéissance nous impose l'abnégation de notre volonté, c'est afin de la transfigurer dans la réalisation d'un plan dessiné par Dieu même [1].

Avez-vous remarqué que presque toutes les doctrines humaines sont des doctrines de mort, qu'elles nous condamnent à nous effacer tantôt dans notre esprit, tantôt dans notre corps, tantôt dans notre liberté, tantôt dans notre personnalité, tantôt dans nos œuvres? Elles ne nous enrichissent d'un côté que pour nous dépouiller de l'autre. Les stoïciens semblent beaucoup attribuer à l'esprit, mais ils enlèvent tout droit à la chair et à la sensibilité; les épicuriens jettent les appétits dans l'extase et le ravissement, mais ils brisent le sceptre de la raison; la plupart des sages, si l'on en excepte quelques grands maîtres de la pensée, ont condamné l'homme à s'immoler lui-même.

Au contraire, l'œuvre de Dieu sur la terre est une œuvre de vie, la doctrine catholique est une doctrine de vie. Le premier hymne que le Très-Haut a chanté à la création fraîchement éclose est un hymne de vie, le premier ordre qu'il lui ait donné, c'est l'ordre de vivre : que la terre produise sa verdure, que les arbres engendrent leurs fruits; allez, croissez,

1. Append., N. 2, p. 405.

multipliez. Cet ordre s'adressait à l'esprit, mais aussi à la chair, à la sensibilité, à tout ce qui est capable de germer, de connaître, d'aimer. Lorsque Jésus-Christ nous apparaît, c'est pour faire circuler dans le monde, dans les entrailles de l'humanité le torrent de la vie, c'est pour crier à tous ceux qui ont la volonté de vivre : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, qu'il boive...*, *et les fleuves* d'une vie, non pas stagnante comme l'eau des citernes, mais envahissante comme l'eau courante, se répandront de son sein [1]. *Le larron*, disait-il encore, *vient pour voler le troupeau, pour le tuer, pour le perdre. Moi, je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment, je suis le bon pasteur* [2]. Donc, nous ne tournerons pas les passions au bien en les étranglant, mais en déployant leur activité, en ouvrant une noble issue à leur impétuosité.

Une seconde raison nous inspire notre tactique, la nécessité dans laquelle nous sommes d'éviter, autant que nous le pourrons, ces tempêtes de l'âme, ces impatiences des instincts, ces réactions violentes de la sensibilité qui finissent la plupart du temps par un écart de la volonté même. En laissant couler le torrent, en lui traçant des lits nouveaux si le sien est trop étroit, on évite les inondations et les sinistres. Je dirai même, pour suivre jusqu'au bout saint Thomas d'Aquin et le Philosophe, que dans

1. Saint Jean, VII, 37, 38. — 2. *Ibid.*, X, 10.

l'action il convient de laisser aux penchants quelques franches coudées, quelque liberté, de les traiter non pas comme des esclaves qu'on réduit par le despotisme, non pas comme des chevaux auxquels on fait toujours sentir le mors, mais comme des citoyens libres capables d'agir spontanément, comme des coursiers marchant d'autant plus régulièrement que les rênes sont par instant quelque peu flottantes, comme les mains de l'artiste plus habiles à tirer des sons inspirés de l'instrument, si on leur permet de temps en temps de courir à leur gré sur l'archet[1]. La vie se répandra d'elle-même, par sa propre initiative, sans secousse et avec un moindre danger. De la sagesse avec laquelle nous appliquerons le principe si simple que nous venons de poser dépend en grande partie la rectitude des mouvements passionnels, c'est pour n'en avoir point tenu compte que la moitié des éducateurs échouent lamentablement et voient passer leurs disciples d'une réserve excessive à des débordements scandaleux, que des gouvernements oscillent sans cesse entre une tyrannie qui comprime tout effort individuel et une anarchie qui ouvre les voies à toutes les licences.

Nous aimerons, car celui qui n'aime pas est un misérable, dit saint Augustin, demeure dans la mort, enseignait saint Jean ; nous haïrons le mal, car la mesure de la haine du mal est la mesure de l'amour

1. Append., N. 3, p. 403

du bien ; nous goûterons des joies, car quiconque ne trouve pas quelque bonheur est incapable de vivre ; nous nous soumettrons à la tristesse, car quiconque n'aperçoit pas le côté fragile des choses s'oublie comme s'il devait trouver ici-bas la béatitude totale ; nous donnerons une place à l'espoir, à l'audace, à la colère, car nul n'agirait s'il n'était excité et soutenu par l'espoir, nul n'agirait avec vigueur si la colère et l'audace ne venaient l'armer contre l'obstacle ; nous craindrons et nous désespérerons, car tantôt ces deux passions nous feront découvrir en nous des énergies extrêmes, tantôt elles empêcheront des tentatives imprudentes destinées à échouer [1].

Il faut donc faire vivre la passion et ne point vouloir l'éteindre, mais cette vie ne doit point se prodiguer au hasard, se jeter dans toutes les directions, sans loi, sans frein, sans unité d'orientation. Il appartient à la haute faculté qui règne au sommet de notre être, la raison, éclairée bien entendu de toutes les lumières qu'elle a découvertes par elle-même ou qu'elle a reçues du ciel, de donner à nos appétits leur allure, de les modérer, comme nous disons. Il importe, Messieurs, de comprendre ce mot : modérer les passions, car nous sommes enclins à lui attribuer un sens matériel et mathématique beaucoup trop

1. Saint Augustin, *Enarratio in Ps.*, XXXI, 5

restreint, alors qu'il revêt dans l'occasion une signification nettement morale et très large. Quand nous disons ici qu'il faut modérer les passions, nous n'entendons pas, comme le pense le vulgaire, qu'il convient de tenir toujours les instincts dans la médiocrité, mais bien que nous devons leur donner le degré d'intensité en rapport avec la fin que nous poursuivons et selon les circonstances de toutes sortes dans lesquelles nous nous trouvons. Avec cette ampleur d'intelligence, la prudence, qui est la perfection de la raison, variera à l'infini les impulsions qu'elle imprimera à la passion. Si nombreuses soient-elles, ces impulsions se rapporteront pourtant à trois attitudes principales. Premièrement, après une grande dépense, avant un grand effort, nous nous évertuerons à imposer aux passions du calme, du repos. J'ai dit après une grande dépense, car, ne l'oublions pas, les passions tiennent à l'âme, mais elles tiennent aussi au corps, elles troublent profondément les ressorts physiques, et, si pour une cause ou pour une autre, nous avons prodigué le fluide nerveux, la tension musculaire, les trésors du cerveau, si nous avons hâté la circulation du sang, pressé les battements du cœur et la respiration des poumons, il ne nous est point permis sans nécessité de prolonger cet état excessif, dans lequel l'organisme se blesserait, se fatiguerait, en même temps que les sources de l'émotion se tariraient : nous resterions alors dans cet épuisement de sensibilité incompatible

avec l'élan et avec l'ardeur. J'ai dit avant un grand effort, car si vous devez donner un coup impétueux, il faut faire des réserves et des économies ; c'est grâce à cette retenue que vous deviendrez capables de sentiments énergiques et d'action efficace, que votre âme contenue éclatera en mouvement grandiose de puissance. C'est une leçon qu'il est utile aux jeunes gens de comprendre : sentant couler dans leurs veines un sang riche et vivant, dans tout leur être comme une promesse de jours sans fin, emportés par leur désir d'influence, ils ne savent pas attendre le moment prédestiné par Dieu, ils se précipitent dans les entreprises, ils gaspillent leurs forces physiques, intellectuelles, morales, ils vont, ils viennent, ils s'usent, ils se tuent. Arrivés à l'âge d'homme, la lassitude, le dégoût les ont déjà saisis ; leur cœur désillusionné ne vibre plus, leur existence est stérile, à l'heure même où elle devrait être le plus féconde, parce qu'ils se sont trop hâtés. Aujourd'hui, toutes les carrières, toutes les vocations, toutes les fonctions de la vie publique souffrent de cette impatience juvénile, brûlant de remuer le monde, échouant par l'empressement même qu'elle apporte à vouloir réussir [1].

Secondement, nous devons mettre dans nos sentiments habituels un ton moyen, une tranquillité apaisée. Je ne sais pas s'il y a rien de plus funeste

1. Append., N. 4, p. 406

à la cause du bien que cette fièvre moderne dans laquelle nous sommes jetés. Il ne s'agit pas ici de passions malsaines déjà égarées, il s'agit de cette pression perpétuelle, de ce surmenage, de cette convulsion maladive qui, à propos de tout, nous transportent, donnent à nos entreprises, à nos œuvres les meilleures, quelque chose de nerveux, de prématuré, de heurté. Nous n'avons pas le temps de vivre, nous ne marchons pas, nous courons et nous courons à perdre haleine, nous sommes toujours en ébullition, volant d'une chose à une autre, ne nous arrêtant à rien, n'étudiant pas, ne réfléchissant pas, mais poursuivant nos desseins avec emportement. L'air que nous respirons n'est pas un air pur et frais, c'est un air chaud, excitant; le vent qui souffle est un vent de tempête : la lumière qui luit sur nos jours n'est pas faite de calmes rayons, mais d'éclairs, de courants électriques, qui, dirait-on, nous éblouissent et nous affolent. A peine sommes-nous capables de parler et d'entendre que nous sommes saisis par cette agitation; l'enfant ne connaît plus les années de tranquille formation; au premier éveil de son intelligence, on surcharge sa mémoire de notions, de faits, on pousse son cerveau comme on pousse les jeunes fleurs dans les serres artificielles. Bientôt des programmes officiels s'imposent à lui, programmes sans proportion, sans sobriété, dans lesquels on entasse les sciences, la littérature, l'histoire, les langues; l'ère des examens s'ouvre avec ses

inquiétudes, ses attentes, ses surprises, son cortège d'émotions et d'efforts violents. Lorsque le jeune homme en sort triomphant ou vaincu, il tombe dans la vie mondaine qui est un tourbillon, tourbillon de fêtes, de courses, de chasses, de bals, de stations; dans les affaires où chacun essaye de se remuer plus que son voisin, de prévenir ses combinaisons: dans le monde politique toujours en effervescence, chaos d'appétits, de rivalités, d'ambitions aux abois, où les éléments disparates se mêlent et s'allient dans des fusions contre nature, où les plans de gouvernement et les législations s'élaborent non point dans cette largeur de vision, cette sérénité de réflexion qui caractérisent les œuvres sérieuses, mais dans ces frénésies des nerfs qui nous rendent incapables de faire un acte raisonnable. Le domaine même qui, par sa nature, devrait le plus échapper à cette maladie, le domaine de la science et de la contemplation, ne s'y est point totalement soustrait. Dans le déluge de livres, d'affirmations, de systèmes, qui chaque matin inondent le public, très rares sont les expériences scrupuleusement exactes et suivies jusqu'au bout, très rares les raisonnements solides et concluants, très rare, oserai-je dire, l'érudition à laquelle il convient de se fier complètement; la postérité jettera au feu la plus grande part de ces productions vides de vérité, car on n'y sent pas la vigueur qui pousse l'esprit à l'action, mais une préoccupation trop émue qui égare les recherches et

les empêche d'aboutir. Comment notre vie nationale évitera-t-elle ce ton aigu, exaspérant dont notre pays meurt, qui nous fait ressembler non à une nation saine, mais à une nation que la folie guette, je l'ignore et je ne connais point de plus mortelle inquiétude pour des cœurs français ; mais dans la sphère de notre activité personnelle, il dépend de nous de rétablir l'équilibre, de nous arracher à cette excitation. Alors nous retrouverons nos facultés, la raison calmera cet ébranlement incessant de la sensibilité, et un mélange de sagesse et d'émotion pénétrera notre conduite et en dirigera toutes les évolutions.

Parfois, Messieurs, le devoir oblige, non point à ralentir en soi ou dans les autres le mouvement de la passion, mais à l'éveiller et à le stimuler. Il y a des tempéraments qui ne savent pas vibrer, des âmes que rien ne touche ; les plus indolents ne sortent point de leur apathie, même quand ils sont menacés dans leur fortune, dans leur bonheur, dans la vie de leurs proches ; d'autres, susceptibles de s'émouvoir, peut-être de s'émouvoir beaucoup dès que leur personnalité et leurs intérêts sont en jeu, en dehors de cette sphère restent de glace. Tous les jeunes gens ne s'enthousiasment pas, on en trouve d'un positivisme étrange, on en trouve de blasés, dont le cœur s'est fermé avant, pour ainsi dire, d'avoir battu. Dieu nous délivre de ces races inertes, de ces caractères incapables de flamme, étrangers à

tout élan et à toute générosité : les excès auxquels expose la fougue des premières années sont cent fois moins odieux que cette insensibilité : l'impétuosité indique une richesse d'âme, cette insensibilité est l'indice d'une nature misérable !

Poussez, Messieurs, ces générations à vivre davantage, à tressaillir, frappez ces poitrines et ces cœurs, cherchez dans cette pierre la veine d'où vous ferez jaillir l'étincelle sacrée.

Ce n'est point assez peut-être d'exciter en soi ou dans les autres la passion des vrais biens, il y a des jours où nos efforts doivent la porter à son maximum d'intensité. Dans le cours ordinaire des choses, insensé celui qui lancerait ses chevaux à une vitesse exagérée, au risque de les faire périr, mais qu'une vie soit en danger, que le sort d'une armée ou d'un peuple soit en cause, quiconque éperonnera sa monture l'obligeant à brûler la route, à voler haletante, dût elle en mourir, suivra les préceptes de la sagesse.

De même, la gravité des circonstances nous contraindra à chercher dans les abîmes de notre être tout ce que nous y pourrons trouver de force, force de la raison et force de la passion, à mettre dans un acte notre vie entière, à nous exalter nous-mêmes au point qu'un sentiment éclate de notre sein, renverse tous les obstacles et par sa puissance serve souverainement le bien. Ah ! Messieurs, il n'y a que ce moyen quelquefois de promouvoir la sainteté en

son propre cœur; il n'y a que ce moyen de ramener une génération, d'opposer une barrière infranchissable à la tyrannie du mal, de sauver un pays. On meurt d'un pareil effort, mais mourir de la sorte c'est faire preuve d'une vitalité divine, c'est mourir comme Jésus dans un grand cri de victoire.

Notre doctrine serait bien incomplète si je n'ajoutais immédiatement que la raison garde un dernier devoir vis-à-vis de la passion, le devoir de l'entretenir d'aliments sains et d'objets honnêtes; ce n'est qu'à cette condition qu'elle vivra dans l'ordre et dans la moralité.

D'abord, Messieurs, la conscience nous impose une rupture avec les objets, les êtres auxquels notre âme ne saurait s'attacher sans déchoir. Si nous ne consentons à nous arracher aux réalités sensibles qui nous captivent et nous égarent, si nous ne brisons pas les liens qui nous enchaînent à elles, si, prenant à deux mains notre cœur, nous ne le séparons pas de ce qui l'a perverti, si nous ne faisons pas un pacte avec nos yeux de peur qu'ils se fixent sur des vanités mortelles, si nous ne fermons pas nos oreilles aux voix qui nous enivrent, si nous ne nous arrachons pas à certains milieux d'affaires, de jeux, de cercles, de politique, de plaisirs, dans lesquels il est aussi impossible de garder son innocence et son honnêteté, qu'il est impossible de con-

server sa santé dans une atmosphère empoisonnée ; si nous ne bannissons pas de notre âme l'image de la créature qui nous fascine, si, à force de courage, nous n'en effaçons pas la trace dans notre souvenir, tous nos efforts seront vains pour discipliner nos passions, tout au plus arriverons-nous à ce mélange de vie chrétienne et de vie païenne tissé de contradictions et qui n'est ni du goût de Dieu, ni du goût des hommes. Si, après avoir rompu les chaînes de notre captivité, confiants en nous mêmes, nous revenons aux choses du siècle que nous avions quittées, la rechute sera le châtiment de notre imprudence. Un ami de saint Augustin, Alypius, avait fini par haïr les combats de gladiateurs dont autrefois il s'était ardemment épris. Un jour, ses condisciples l'emmenèrent malgré lui à l'amphithéâtre : « Vous pourrez entraîner mon corps, leur disait-il, mais il n'est point en votre faculté d'ouvrir à ces jeux mon âme et mes yeux. Je serai présent et je serai absent, ni vous, ni ces spectacles ne triompheront de mon sentiment. » Ils arrivent, ils se placent où ils peuvent, tout déjà respirait la volupté du sang. Alypius ferme les yeux, défend à son âme de descendre dans cette arène. Mais soudain un immense cri de la multitude l'arrache à lui même, le fait tressaillir, il ouvre les yeux... « Alors, dit saint Augustin, sa conscience est plus blessée que le malheureux gisant sur le sable. A peine a-t-il vu ce sang qu'il le

boit du regard, il ne détourne plus ses yeux, il les arrête avec complaisance, il se désaltère à la coupe des furies, il se grise dans la contemplation de ces luttes féroces, il respire avec délices l'odeur du carnage. Il applaudit, il s'enthousiasme, sa tête s'enflamme : plus passionné que les autres, c'est lui maintenant qui les entraîne et il ne quitte ce lieu qu'avec une impatience effrayante d'y revenir[1]. »

Il est difficile de s'arracher à cette fascination et à cet esclavage des objets qui tiennent notre cœur, l'Évangile ne demande pas de plus grand sacrifice. Lorsque, surtout, ils sont entrés par une longue habitude dans notre vie, ils font partie de nous-mêmes, que dis-je, ils sont, en quelque sorte, une nécessité, tant ils ont en notre sein de profondes racines.

Au moment où nous sommes tentés de les quitter, nous croyons les entendre : « Attends encore ; le monde n'a-t-il plus de charmes ? A-t-il perdu sa puissance de séduction, il ne faut pas s'en détacher à la légère, il serait honteux de revenir à lui après l'avoir quitté[2]. » Et nous nous tournons, et nous nous retournons dans nos chaînes, des vents contraires emportent notre âme de tous les côtés, nous hésitons, le temps passe et nous tardons à nous dégager du mal.

Faites surgir alors devant les yeux de votre cœur des visions grandioses capables de vaincre les vani-

1. *Confessions*, VI, 9. — 2. *Ibid.*, VIII, 11

tés qui le remplissent, évoquez l'image de tout ce qui est noble, votre famille et vos enfants, votre patrie, l'Église : que tout cela apparaisse environné d'auréole et sollicite votre attention et votre amour. Ah ! ne craignez pas de laisser déborder de ce côté-là votre cœur, nous avons des hommes qui aiment trop l'argent, qui aiment trop le pouvoir, qui aiment trop la bonne chère, qui aiment trop la jouissance sous toutes ses formes : mais nous n'en avons point qui aiment trop leur foyer, qui aiment trop la France, qui aiment trop l'Église.

Enfin, Messieurs, voulez-vous que les idoles tombent dans votre âme, que votre désir se ravisse lui-même à la tentation, que toutes les forces en vous capables de vibrer soient saisies par le bien[1] ? Tournez votre regard vers un être qui soit plus qu'une créature, qui resplendisse devant vous de toutes les beautés, un être à qui rien ne manque, qui soit la vie de la vie, la lumière de la lumière, la bonté de la bonté, l'amour de l'amour ; un être que l'on ne puisse entendre sans être obligé de dire qu'aucune voix n'est aussi douce ni aussi puissante que la sienne, qu'on ne puisse voir sans l'aimer éperdument, qu'on ne puisse approcher sans répandre à ses pieds tous les parfums de son cœur. Cet être, il n'y en a qu'un de cette sorte, c'est Dieu. Dieu, Dieu seul est assez grand pour subjuguer totalement notre

1. Append., N. 5, p. 407.

âme, la soustraire à l'attrait des faux biens et la river à la perfection ; quiconque n'a pas donné à Dieu dans sa vie la place prépondérante n'arrivera pas à gouverner ses instincts, à les arrêter sur la pente du mal. L'épreuve est faite, Messieurs, et elle se fait tous les jours, partout où on a enlevé Dieu de la conscience, on a vu immédiatement les passions se déchaîner en des fureurs indomptables, et si, de l'avis de tous, la morale baisse parmi nous, si les appétits se détournent de plus en plus de l'honnêteté pour s'abîmer dans un égoïsme écœurant, c'est que Dieu manque, c'est que par la plus criminelle de toutes les folies on a fait l'impossible pour l'arracher du cœur humain. Alors, le cœur a perdu son équilibre, il s'est pris à errer dans le monde, cherchant partout une pâture. Mais, me direz-vous, où trouver Dieu ? Partout, Messieurs. Pour mon compte, je le rencontre dans tous mes sentiers, à chacun de mes pas. Il m'apparaît dans toute créature qui, à sa manière, me répète son nom, dans les événements du monde, qui se déroulent avec une perfection qui prouve sa sagesse, dans le cours de ma vie personnelle où j'aperçois sans cesse sa justice qui me frappe et me fait expier, sa bonté qui m'attire et me console, sa Providence qui, je le reconnais chaque matin davantage, dispose de tout pour mon bien et m'achemine avec fermeté et suavité vers le vrai terme de mes jours.

Vous voulez le voir avec vos yeux ? Eh bien, regar-

dez, il passe, revêtu comme vous de chair; vous voulez l'entendre? écoutez, il parle et, au milieu des déclamations humaines, son Verbe fait tressaillir les collines de Galilée, le lac de Génésareth, les pierres du Thabor, les âmes dures du scribe et du Juif, le genre humain. Vous voulez savoir s'il vous aime, mettez la main sur son cœur et vous sentirez des battements si chauds que vous vous écrierez : *Mon Seigneur et mon Dieu*[1] ; levez les yeux vers son gibet, le sang, les larmes, la prière, le pardon, tout ce qui vient du cœur et de la bonté coule à flots. Vous ne l'aimez pas, ah! c'est que vous ne le connaissez pas; si vous le connaissiez vous oublieriez pour le suivre et l'or, et l'argent, et la volupté, vous vous enchaîneriez à lui par d'indissolubles liens ; plus votre vie se hâterait vers le soir, plus il resterait seul maître de vos sentiments, de tout ce qui en vous est susceptible d'attendrissement. Son regard s'est fixé sur les pêcheurs de Galilée, immédiatement tous les liens qui les attachaient à leurs filets et à leurs rivages ont été brisés ; sa parole a retenti aux oreilles de Madeleine et de la Samaritaine, sur-le-champ les pécheresses ont changé leurs voies et sont demeurées en extase devant l'Être surhumain qui s'était dressé sur leur passage ; il a dit à Saul un mot dans la nuée, et Saul, sans une hésitation, sans un délai est devenu l'esclave d'amour que vous connaissez, défiant toute

1. Saint Jean, xx, 28.

St. Albert's College Library

créature de déraciner de ses entrailles la passion nouvelle qui en remuait les profondeurs ; il s'est montré à la porte du ciel, Étienne oublie ses blessures, ses bourreaux, son agonie, pour contempler la vision plus douce que les tourments ne lui sont cruels ; il a traversé les cloîtres du moyen âge, et les moines se sont traînés à sa suite baisant avec transport la trace de ses pas, et nous tous, n'est-ce pas, nous sentons notre cœur s'élancer vers lui, nous haïssons ce qui essaye de barrer le passage à notre sentiment, nous nous indignons contre ce qui insulte l'objet de notre adoration ; l'espérance qui emporte notre âme sur ses ailes de feu, c'est l'espérance de lui être uni à jamais, notre douleur c'est de nous en être quelquefois distrait ; il est le centre autour duquel gravitent sans cesse nos pensées et nos affections ; il remplit tellement toutes nos facultés que nous ne pouvons plus arrêter au monde notre attention ; cet être grand comme Dieu, accessible comme l'homme, vous savez son nom, il est doux à mes lèvres de le prononcer une fois de plus au milieu de vous, c'est Jésus-Christ. Orientez vers lui l'ardeur de votre jeunesse, le mouvement encore chaud de vos années, et vos passions, au lieu d'aller perdre leur impétuosité dans le cloaque des vices, la répandront dans le jardin de Dieu ! *Aquam fluentem in cloacam, converte ad hortum* [1].

1. Saint Augustin, *Enarratio in Ps.*, XXVI, 5.

Les derniers mots que je viens de prononcer vous indiquent assez que la religion est indispensable à quiconque veut donner à ses passions une direction saine et l'éclat de la vertu. En étudiant l'histoire, plusieurs rationalistes impartiaux ont proclamé l'action incomparable de la foi catholique sur les convoitises. Documents en main, ils ont prouvé que la religion baissant, immédiatement les mœurs tombaient et l'homme retournait à la barbarie. Point n'est besoin de suivre la série des âges passés, le siècle présent parle assez haut et oblige tout homme de bonne foi à constater que l'impiété et la multiplicité des crimes vont de pair. Cette thèse suffirait à la condamnation de quiconque attente aux droits, à l'exercice, à la pleine liberté de la religion ; mais nous, chrétiens, nous descendons plus profondément dans les choses et nous établissons une connexion plus lumineuse des faits.

La religion contient une énergie divine, qui s'appelle la grâce. La grâce en touchant l'âme humaine la guérit de cette infirmité que nous nommons le péché originel, la concupiscence diminue sous l'influence de cette force surnaturelle, et la volonté reprend sa suprématie. Aussi ne voyons-nous point seulement dans le dogme une idée sublime qui séduit l'esprit, dans le culte, dans la prière, dans les sacrements, une sorte de gymnastique salutaire pour le maintien de l'équilibre moral : mais nous croyons à une vertu mystérieuse, seule capable de nous ex-

pliquer les transformations qui s'opèrent en nous et les victoires que nous remportons. Aussi, Messieurs, dans la conduite des passions, vous vous servirez de la religion comme du moyen le plus puissant pour vous garder du mal et vous fixer dans le bien ; aux heures de crise et de tempête, vous recourrez humblement à la prière, à la confession, à la communion, vous chercherez le Christ en suivant les préceptes que lui-même vous a donnés ; loin de descendre au rang des êtres inférieurs, vous monterez au-dessus de vous-mêmes et dans votre ardeur vous vous attacherez à Dieu, portés dans les hauteurs par une triple force : la grâce, la raison et la passion.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

LA JOIE

SOMMAIRE

Successivement nous flattons la vie, ou nous la calomnions, tantôt lui attribuant des qualités qu'elle n'a pas, tantôt lui niant les avantages qu'elle a en effet. — Nécessité de rectifier nos jugements en étudiant : 1° Les sources de nos joies; 2° la valeur morale de nos joies (p. 233-234).

I

Il n'est pas un être qui ne puisse nous offrir une joie. 1° Les *choses*, l'air, la lumière, la chaleur, la demeure. La mobilité des choses répond à notre besoin de changement : les heures du jour, les saisons, l'aspect des objets selon les âges, l'espérance des choses qui ne sont pas encore, le souvenir de celles qui ne sont plus nous donnent du bonheur (p. 234-236). 2° Les *personnes* nous rendent heureux *par leur bonté, en témoignant* de nos qualités, en nous faisant *participer* à leur félicité. A défaut des hommes, *Dieu* nous reste. Solitude d'Élie (p. 237-239). 3° Nos *actions* nous sont une source de joie, car c'est une grande satisfaction de *pouvoir faire le bonheur* des autres, de plus nous savons que nos bonnes œuvres seront *récompensées;* enfin **il est infiniment** doux à la bonté de se **communiquer** (p. 239-240).

II

Valeur morale de nos joies. 1° Les unes sont *mauvaises* parce qu'elles viennent du mal, des défauts, des fautes, des malheurs du prochain. Ceux qui cherchent le mal pour le mal. Enchaînements mauvais qui ont pour source la haine de Dieu (p. 240-243). 2° D'autres sont *dangereuses*, ce sont celles qui viennent des biens *sensibles :* la table, les parfums, la musique, la lumière, etc. Textes de saint Augustin. La science (p. 243-247). 3° Les joies *bonnes* viennent des actes des vertus. Plus les vertus sont hautes, plus le bonheur qu'elles apportent est saint. Les vertus théologales (p. 247-248).

Trois conclusions. — 1° Devoir de reconnaissance vis-à-vis de Dieu. 2° Nécessité, à nos moments d'épreuve, d'examiner les joies qui nous ont été octroyées. 3° Obligation de renoncer aux mauvais plaisirs, de nous modérer dans l'usage des biens sensibles, de chercher notre bonheur dans le commerce avec Dieu (p. 248-249).

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

LA JOIE

Notas mihi fecisti vias vitæ, adimplebis me lætitia cum vultu tuo, delectationes in dextera tua usque in finem.

« Tu me feras connaître les sentiers de la vie, il y a d'abondantes joies devant ta face, des délices éternelles à ta droite. » (*Ps.*, XV, 11.)

MESSIEURS,

Nous flattons souvent la vie en lui attribuant des qualités qu'elle n'a pas, des perfections et des enivrements dont elle n'est pas susceptible, nous la calomnions aussi, et notre injustice rejaillit jusqu'à Dieu qui nous a créés. A nos heures de pessimisme, nous nous plaignons des obscurités qui assombrissent nos jours, nous oublions les soleils qui les éclairent, nous sentons trop vivement les épreuves, nous ne remarquons pas suffisamment les bénédictions. La Providence savait que nous ne pouvions être complètement sevrés de bonheur, qu'après nos courses et nos agitations le repos était néces-

saire à nos cœurs, aussi a-t-elle répandu au milieu de nos douleurs des joies qui nous dilatent, nous donnent la soif de vivre et le courage de travailler. Les vies les plus éprouvées n'en sont point dépourvues, les malheureux seraient étonnés s'ils récapitulaient leurs années, de trouver tant de douceurs versées par le Père céleste dans la coupe de leurs amertumes. Il n'est donc point inutile, pour ramener nos jugements à la juste appréciation de l'existence, de méditer sur les sources de nos contentements, c'est à quoi nous nous appliquerons dans un premier point ; mais il importe aussi de ne pas prendre au hasard les joies comme elles se présentent ; pour éclairer notre choix, dans une seconde partie, nous examinerons la valeur morale de nos différents bonheurs.

I

Il n'est pas un être qui ne contienne une perfection, qui ne nous offre une félicité. Nous goûtons, sans en avoir conscience, les biens que Dieu a disséminés autour de nous avec magnificence ; il faut que nous en soyons tout à coup privés pour les estimer à leur prix. D'abord les choses sont pour nous une source de félicités : quelle fortune déjà dans l'air que nous respirons et quel épanouissement dans tout notre être, lorsque nos poumons s'en remplissent en se dilatant ! C'est un bien presque inaliénable, car s'il est possible

de nous en mesurer la quantité, d'en altérer la qualité, il est difficile de nous ravir complètement ce principe de santé et de vie dont le Créateur a été si prodigue. La lumière et la chaleur sont des trésors auxquels chacun de nous puise à son gré avec un ravissement dont il ne se rend compte que le jour où il est obligé de marcher dans le froid et les ténèbres : alors il comprend la bonté du Très-Haut qui a fait luire son soleil sur tous les hommes, les justes et les pécheurs. Quelle douceur encore de pouvoir retrouver son foyer ! Il faut le soir rester sans abri pour envier le sort de ceux qui possèdent une demeure[1].

Et voyez l'harmonie établie par Dieu entre la création et nos âmes. Nous sommes essentiellement mobiles et la monotonie nous fatigue bientôt. Comme pour répondre à ce tempérament, les êtres se présentent à nous sous les couleurs, sous les physionomies les plus diverses, chacun d'eux a sa voix, son expression qui le distinguent des autres. Bien plus, les moments de la journée, les saisons de l'année ne se ressemblent pas, les objets se transforment et se modifient, les aliments s'offrent à nous variés comme nos goûts. Tantôt les arbres sont nus, tantôt couverts de fleurs et de fruits ; tantôt l'univers est

1. « Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens. » *Paroles d'un croyant*, x, 41.

plein de chants et de mouvements, tantôt recueilli dans le silence et le repos. Peu à peu, à mesure que nous avançons dans la vie, nos aspirations prennent un caractère plus sérieux, nous devenons plus exigeants, les choses alors se révèlent et se livrent progressivement à nous : à l'enfance et à la jeunesse elles ne montrent que leur écorce, à l'âge mûr elles découvrent leur substance, à la vieillesse elles dévoilent leurs derniers secrets.

Même quand ils ne sont pas encore, les êtres et les événements contribuent à notre bonheur, nous les apercevons dans le lointain, et l'espérance de les voir, de les toucher, éveille en nous une déjà vive allégresse. Dans son champ ensemencé, le paysan voit par avance l'or des blés, dans l'aurore nous pressentons les clartés du plein jour, dans les fraîches haleines du printemps les grands soleils de l'été. Même quand ils ne sont plus et qu'ils ne promettent point de renaître, les objets charment encore notre âme par leur survivance dans notre souvenir. Ne trouvons-nous pas, en effet, un étrange bonheur à repasser dans notre mémoire ce que nous avons vu, entendu, goûté? Notre pensée s'arrête avec complaisance dans le passé, les heures s'écoulent comme par enchantement pendant que nous évoquons un monde disparu ; notre esprit s'attache à suivre des peuples, des hommes qui sont descendus dans la mort ; il prend part en quelque sorte à leurs entreprises, il assiste à leurs fêtes, il

assiste à leurs progrès, il triomphe dans leurs victoires, il jouit de leurs félicités.

La joie nous vient des personnes. Certes il est des personnes qui s'efforcent de nous ravir le bien que nous possédons, d'anéantir celui qu'elles ne peuvent nous enlever, de nous navrer par le spectacle de leurs iniquités ; mais il en est d'autres qui s'emploient à jouer un rôle contraire et à verser dans notre existence l'abondance de tous les biens. Si nous sommes pauvres, elles se plaisent à puiser dans leurs trésors, à répandre sur nous leurs richesses ; si nous sommes dans l'ignorance, elles nous prodiguent les rayons de la lumière qui luit en elles ; si nous sommes dans l'angoisse du doute, elles nous font entrer sur le terrain solide de la certitude ; si nous sommes abandonnés, elles nous recueillent ; si nous sommes humiliés, elles nous honorent ; en un mot, elles viennent à nous le cœur plein et les mains débordantes.

Mais il ne suffit pas de posséder pour être heureux, il faut en avoir conscience. Or, nous nous aveuglons à ce point sur nous-mêmes, que nous nous attribuons des qualités que nous n'avons pas en doutant des perfections que nous avons en effet. D'un mot, les autres nous apprennent à connaître le bien qui est en nous, à l'apprécier à sa juste valeur, leur témoignage nous affermit dans une conviction qui sans cela eût été hésitante, leur admi-

ration nous révèle notre propre grandeur, leur affection nous fait toucher la bonté qui les attire, cette vision nous rassure d'autant plus que l'attestation vient de plus haut, de personnalités plus sincères, plus incorruptibles, cette parole nous encourage du dehors et rend plus savoureux le sentiment de notre dignité. Enfin, Messieurs, il y a des liens entre nos frères et nous : en vertu de cette unité, leurs bonheurs rejaillissent jusqu'à nous, et notre félicité s'accroît de la leur.

Il est vrai que, parfois, le commerce avec le prochain devient rare, que les hommes, par inimitié, par jalousie, par indifférence, nous abandonnent, restons-nous alors dans une détresse absolue? Non, Messieurs, le chrétien n'est jamais seul. Quelqu'un qui ne manque pas vient peupler le désert, en changer l'aridité en un jardin fleuri : c'est Dieu. A quiconque l'appelle, il répond avec empressement, à quiconque l'interroge, il parle avec d'ineffables accents, à quiconque le sollicite, il distribue le secours et la vie. *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo : delectationes in dextera tua usque in finem.*

En sa présence, à son contact, l'âme éprouve un tressaillement indicible, il n'y a que lui qui sache tirer de notre être la souffrance dont nous sommes susceptibles, faire vibrer notre cœur sous d'indicibles émotions. Elie, menacé par la colère de Jézabel, s'enfuit jusqu'à l'Horeb ; là, il se réfugia

dans une caverne et se plongea dans la tristesse de sa solitude. Mais immédiatement Jéhovah interpella son prophète : « Sors, tiens-toi dans la montagne devant la face de l'Éternel » ; il y eut un vent fort qui déracinait les arbres et brisait les rochers : l'Éternel n'était pas dans le vent. Après le vent, ce fut un tremblement de terre, l'Éternel n'était pas dans le tremblement de terre ; après le tremblement de terre, les éclairs et le feu sillonnèrent la nue, le Seigneur n'était pas dans le feu. Puis, soudain, le souffle très doux d'une brise très légère, *sibilus auræ tenuis*, vint effleurer le prophète, caresser son âme, apaiser son cœur, c'était Jéhovah, qui jamais n'abandonne ses serviteurs.

Enfin, Messieurs, nous puisons nos joies dans nos actions. Il nous a été donné de pouvoir répandre sur nos frères le bien qui abonde en nous : quand nous les aimons d'une tendresse vraie, quelle jouissance ne goûtons nous pas à les voir heureux par notre fait et par notre initiative, à nous sentir les auteurs de leur prospérité, à suivre sur leur front l'épanouissement de leur bonheur? Secondement, nous savons que nos œuvres de charité ne sont point perdues, qu'un verre d'eau donné avec compassion aura auprès de Dieu sa récompense, que d'ailleurs nos frères tourneront vers nous ce regard de reconnaissance sous lequel il est si doux de se reposer. Cette espérance d'être accueillis comme nous aurons accueilli les autres, de recevoir

dans la mesure où nous aurons été nous-mêmes bienfaisants, entretient en nos âmes une vive source d'allégresse ! Troisièmement, nous avons eu l'occasion de le répéter, la perfection est essentiellement une force de diffusion ; les créatures bonnes ont un penchant à communiquer de leur abondance, et quand Dieu leur fournit l'occasion de se laisser aller à leur instinct, elles participent à cette béatitude que trouve le Très-Haut à verser en tout être la vie et la perfection.

Nous sommes donc ingrats, Messieurs, et injustes quand nous accusons la vie avec la violence que nous y mettons quelquefois, quand nous levons vers le ciel un regard de colère, de reproche. Si Dieu a permis que nous fussions éprouvés, toujours il a mêlé des joies à nos larmes, et si nous comptions les bienfaits dont il nous a comblés, un cri d'adoration jaillirait de notre âme et monterait jusqu'à lui.

II

Que valent les joies de la terre? Les unes sont mauvaises, il faut les bannir ; les autres sont dangereuses, il faut s'en défier ; les autres sont divines, il faut les goûter.

Premièrement, il y a des joies criminelles que nous devons nous interdire. Ce sont d'abord les joies qui viennent du mal. Nous nous réjouissons du mal que

nous voyons dans notre prochain. Ses défauts physiques, la couleur de son teint, l'expression de ses yeux, le timbre de sa voix, sa taille, ses gestes, son attitude sont pour nous l'occasion de plaisanteries piquantes, de conversations mondaines, de rires sans fin. Ses défauts intellectuels excitent nos moqueries, nous nous plaisons à les mettre en relief, à les signaler aux autres, à en provoquer la manifestation au dehors, à en souligner toutes les nuances. Combien d'hommes du monde, de ces hommes inoccupés qui perdent leur temps d'un salon dans un autre, d'un cercle dans un autre cercle ; combien de femmes vaines, curieuses, indiscrètes, bavardes, passent la moitié de leur vie à saisir les petits côtés dont personne n'est exempt, à les marquer, à tourner les autres en ridicule ! Sous ces traits qui indiquent plus de légèreté que d'esprit, nos frères sont humiliés, souffrent, se découragent, s'exaspèrent, et c'est l'éclat de nos joies malignes qui a ouvert en leur cœur cette source d'amertume.

La méchanceté de nos joies va plus loin, elle s'attache aux fautes de notre prochain ; nous sommes heureux que les autres succombent et trahissent leurs devoirs. Le spectacle de leur misère morale nous enchante, nous goûtons je ne sais quel bonheur à constater leur déchéance et leur indignité. Vous devinez, Messieurs, qu'une pareille satisfaction naît d'un sentiment vil, de cette corruption et de cette malice qui aiment à voir se troubler les eaux

pures, se faner les lis, se souiller l'innocence, de cet orgueil pharisaïque qui, pour se faire valoir et afin de pouvoir dire : « Je ne suis pas comme ceux-là », est ravi que la conscience faiblisse, de cette jalousie qui nous ronge et triomphe lorsque ceux dont nous craignons la supériorité s'avilissent.

Nos mauvaises joies s'alimentent des souffrances et des malheurs de nos frères ; s'ils sont riches et que tout à coup la ruine fonde sur leurs maisons, s'ils sont aimés et que l'opinion se retourne contre eux, s'ils sont honorés et que leur réputation soit atteinte, si le bonheur rayonne à leur foyer et que le deuil vienne s'y asseoir, nous savourons au fond de nous-mêmes des délices inavouables. — Que dis-je, Messieurs, auprès des tombeaux que nous feignons d'arroser de nos larmes, nous cachons de secrètes allégresses sous des airs désolés, l'espérance d'un héritage opulent efface tout regret dans le cœur des enfants et ouvre la porte à une grossière béatitude. Des tempéraments plus pervertis vont jusqu'à se repaître, à la face du monde, du spectacle des angoisses et des agonies. Pendant que Jésus-Christ frissonnait sous les coups, râlait sur la croix, une foule s'enivrait de ses douleurs, exultait à chaque fois que la poitrine du Maître était plus cruellement soulevée, et nous avons vu les sectaires qui n'ont à la bouche que les mots d'humanité et de fraternité, se pâmer d'aise quand de pauvres femmes étaient jetées dans la rue, se

féliciter de ces détresses et faire leur possible pour les aggraver.

Le cœur humain est donc un abîme de perversité? Oui, Messieurs, et nul ne dira jusqu'où nous pouvons descendre. Il en est parmi nous qui s'égareront au point de chercher dans le mal même leur bonheur, un infernal bonheur. S'ils se livrent à la volupté, ce n'est pas emportés par le penchant de la volupté, c'est pour violer une loi de Dieu; s'ils s'assoient à des tables scandaleuses, ce n'est pas par gourmandise, c'est pour goûter la saveur de l'impiété et profaner autant qu'ils le peuvent un jour sanctifié par la mort du Christ; s'ils blasphèment, ce n'est pas par colère, par surprise, c'est pour jouir de la satisfaction qu'ils éprouvent à insulter le Très-Haut.

Avez-vous entendu ces hommes ricaner de tout bien? avez-vous lu leurs journaux, ces feuilles immondes vivant de chantage, d'entreprises louches, de diffamations? Quand un crime plus odieux a été commis, quand un sacrilège plus retentissant a scandalisé le monde, ils poussent des cris de triomphe, la joie déborde leurs colonnes, joie maudite, car elle monte d'un sentiment satanique, la haine de Dieu.

Secondement, il y a des joies dangereuses dont il faut se défier. Ce sont les satisfactions que nous puisons dans les biens sensibles. Toutes les joies vives troublent l'âme, mais aucune ne bouleverse

autant que la joie tirée des êtres que l'on peut voir, savourer, toucher: cette joie nous enthousiasme, cette joie nous grise. Alors, si nous ne prenons pas nos précautions, si nous ne sommes pas prudents et sobres dans l'usage des biens terrestres, nous oublions les biens spirituels et les biens éternels dans l'enivrement du goût, des yeux, du cœur. Dans le plaisir et le luxe de la table, notre raison s'égare, nous obéissons non pas au besoin d'aliments, mais aux sollicitations d'une convoitise désordonnée qu'on ne satisfait point sans nuire à la liberté de l'âme et à la santé du corps. « Je ne crains pas, disait saint Augustin, l'impureté des aliments, je crains l'impureté de la convoitise. Je sais qu'il a été permis à Noé de se nourrir de toute chair, et qu'Élie, sans pécher, a pu apaiser sa faim, que Jean-Baptiste n'a pas été coupable en mangeant des sauterelles; mais je sais aussi qu'Ésaü a vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, que David s'est accusé d'avoir trop désiré un peu d'eau, que le démon s'est servi du pain pour tenter notre Roi, que l'amour du bien-être a fait le peuple murmurer dans le désert contre le Seigneur [1]. »

Les joies que nous apportent les parfums, la musique, la lumière, ne sont pas moins dangereuses. L'habitude de vivre dans une atmosphère chargée de parfums amollit le caractère, donne quelque

1. *Confessions*, x, 34.

chose d'efféminé, de lâche à la vie, la musique exerce sur le cœur une influence énervante par ses mélodies pleines de vague, de langueur; elle embrase l'imagination, elle exalte les nerfs par ses accents tour à tour effrénés ou amollissants. Saint Augustin allait jusqu'à garder quelques inquiétudes sur la musique de l'Église. D'un côté, disait-il, il me semble que, par cette harmonie, les paroles sacrées pénètrent mon esprit d'une plus vive flamme d'amour; je vois que les affections intérieures et leurs nuances variées retrouvent chacune sa note dans les modulations de la voix et je ne sais quelle secrète sympathie qui les réveille, mais le charme sensible, auquel il ne faut pas laisser le loisir de séduire l'âme, me trompe souvent et menace d'entraîner la raison. Je ne redoute guère, Messieurs, ces suavités des mélodies sacrées, et je pense salutaire l'émotion qu'elles provoquent, je redoute beaucoup les transports dans lesquels jettent nos concerts profanes, quand on ne sait pas les suivre avec modération[1].

La lumière corporelle « apporte aux aveugles amants du siècle d'enivrantes et perfides douceurs... », et il faut lutter contre les séductions des yeux pour que nos pieds ne s'embarrassent pas à l'entrée des voies de Dieu[2]. Le plaisir trop pénétrant que nous prenons à la contemplation de la nature enveloppe souvent l'âme d'une funeste mélancolie,

1. *Confessions*, x. 33. — 2. *Ibid.*, 32, 37.

réveille des instincts tenaces, expose la conscience à de nombreuses et victorieuses tentations. Hélas ! que de fautes ont commencé par la joie du regard, par l'amour du spectacle ! Les choses, après avoir charmé nos yeux, obsèdent l'imagination, enchaînent la sensibilité, nous empêchent de prendre notre essor vers cette lumière meilleure, cette impérissable beauté qu'on ne trouve qu'en Dieu.

Il n'est pas jusqu'aux voluptés plus pures de la science qui ne soient pour nous un péril. Lorsque, dans le ravissement, nous avons découvert une étincelle de vérité, nous nous exaltons nous-mêmes, puis nous nous élevons au-dessus des autres par un dédain qui est déjà un désordre ; puis, dans notre avidité de goûter une satisfaction intellectuelle plus parfaite, nous avançons, brûlant de dissiper toutes les ombres, de forcer tous les mystères, risquant aussi de n'admettre que ce que nous avons vu, de repousser ce que nous n'avons pas prouvé par nous-mêmes, de nous égarer jusqu'aux extrémités de l'infidélité et de l'apostasie. C'est donc avec tempérance que nous devons participer aux joies qui nous viennent des choses, en nous défiant de notre faiblesse si facile à émouvoir, sachant que les êtres en eux-mêmes sont bons, mais que dans notre état de décadence ces créatures excellentes en soi peuvent nous être funestes, comme sont funestes aux malades les aliments les plus substantiels.

Enfin, Messieurs, il est des joies saintes qu'il nous est loisible de goûter, ce sont les joies qui viennent des actes vertueux. Tout acte de vertu entraîne après lui une joie, parce que tout acte de vertu atteint un bien, et dans le contact avec le bien notre âme s'épanouit, notre conscience rayonne dans une sérénité, une paix qui sont la récompense de sa générosité. Plus notre effort aura été vaillant, plus l'œuvre réalisée aura de puissance et d'envergure, plus les obstacles renversés auront été nombreux, plus nous aurons étreint avec passion le bien honnête ; plus nous serons pénétrés par de pures délices, plus nous sentirons circuler en nous une sève vigoureuse, une vie intense, plus cette impression suscitera en nous de félicité. Le bien par excellence auquel l'homme a la faculté de s'attacher, c'est Dieu. Aussi les trois vertus qui atteignent Dieu sont-elles les plus fécondes en douceurs et en saintes voluptés. La foi qui nous fait saisir la vérité première et suprême avec une certitude sans égale, nous arrache à l'enfer du doute, établit une bienfaisante clarté dans notre existence, puisque nous savons d'où nous venons, ce qu'est Celui qui nous a faits, quelle surabondance de vie, de bonté circule en son sein ; nous savons où nous allons, et les inquiétudes qui travaillent et troublent les infidèles sur leur fin ne nous effleurent point ; l'espérance, grâce aux promesses qu'elle nous fait, aux secours et aux gages qu'elle nous donne, établit en nos âmes si souvent

déchirées l'infaillible assurance qu'un jour nous serons heureux, que l'abîme de nos désirs sera comblé, et déjà, quoique nous soyons encore en exil, nous chantons l'hymne de la patrie : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*[1]. Puis la charité, par sa flamme sacrée, nous met en un contact mystérieux avec la réalité de Dieu lui-même. Nous sentons que nous aimons un être vivant, que notre amour ne se perd pas dans le vide, mais qu'il s'élance vers l'immortalité : nous sentons que nous sommes aimés par cet être supérieur, et à travers les ombres de la foi, le flot de la bonté aborde notre âme. Le cœur de Dieu a battu près du nôtre, sa tendresse nous a ravis.

Ces joies sont saintes, parce qu'elles coulent d'une source pure et qu'elles ont les qualités de la source d'où elles viennent, parce qu'elles donnent du courage à la volonté, poussent à l'action et à l'effort. Il nous est permis de les goûter comme il est permis d'aimer le bien dont elles sont la fleur et le parfum.

Trois conclusions ressortent des vérités que nous venons de méditer. Premièrement, nous devons un culte de reconnaissance à Dieu qui, non content de nous réserver une béatitude infinie dans l'éternité, a

1. *Ps.*, CXXI, 1.

multiplié pour nous les joies sur la terre. Secondement, si, éprouvés par la vie, nous sommes tentés d'accuser la Providence, de laisser s'accumuler l'aigreur et l'amertume au fond de notre cœur, regardons plus attentivement, nous découvrirons partout la miséricorde mêlant son œuvre à l'œuvre de la justice, la bonté versant le baume sur nos blessures et nous rendant supportables les plus dures tribulations. Enfin, Messieurs, ayons la force de renoncer aux joies mauvaises qui viennent du mal et qui mènent au mal, sachons modérer le goût excessif que nous avons des plaisirs sensibles en imposant un frein à nos désirs et à notre soif de bonheur immédiat ; pour échapper au danger des enivrements terrestres, apprécions les délices du commerce avec Dieu, demandons la force de vivre et de devenir meilleurs aux révélations de la foi, aux promesses de l'espérance, aux douceurs de la charité. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

LA TRISTESSE

SOMMAIRE

Tous les hommes sentent que la tristesse est contraire à la nature. Jésus-Christ a fait de nos chagrins un moyen de sanctification, mais si l'on ne sait les contenir, nos chagrins deviennent dangereux. — *Division* 1° Bienfaits de la tristesse ; 2° dangers de la tristesse (p. 255-256).

I

1° Le premier service que nous rend la tristesse, c'est de nous ***détacher*** des biens terrestres qui sont la grande tentation de la vie, en nous faisant sentir l'insuffisance du luxe, du pouvoir, des sympathies, etc. Lorsque nous n'éprouvons pas ce vide, Dieu, en brisant les liens, nous contraint d'en constater la vanité (p. 257-260). 2° La tristesse expie nos fautes, en opposant la souffrance à l'excès de la joie, l'humiliation à l'excès d'exaltation (p. 260-261). 3° La tristesse nous ***transfigure*** en nous rendant *actifs*, car instinctivement nous regimbons contre le mal qui nous atteint personnellement ; *forts*, car l'envie de sortir de la souffrance réveille toutes nos énergies ; *bons*, car l'expérience du malheur rend compatissant (p. 261-263).

II

Dangers de la tristesse qui n'est pas dominée par la raison et la religion. 1° Elle éloigne de Dieu, elle nous amène à le considérer comme un ennemi, elle conduit à la volupté ou au désespoir (p. 263-266). 2° La mauvaise tristesse occasionnée par nos fautes, en nous décourageant, nous laisse à la merci de la tentation (p. 266-267). 3° La mauvaise tristesse paralyse nos forces, diminue notre activité, nous rend durs, méchants, injustes vis-à-vis de nos frères. Que nos frères soient heureux, nous sommes *jaloux ;* qu'ils soient coupables, nous nous *irritons ;* qu'ils souffrent, nous nous en *désintéressons* (p. 267-270).

Exhortation (p. 270-271).

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

LA TRISTESSE

Tristitia vestra vertetur in gaudium.
« Votre tristesse sera changée en joie. »
(Saint Jean, XVI, 20.)

MESSIEURS,

Si tous les hommes ne sentent pas les joies de la vie, tous en sentent la tristesse, la moindre ombre qui passe dans l'âme atteint le corps, la moindre blessure du corps agit sur l'âme. La tristesse, en effet, a quelque chose de violemment contraire à la nature faite pour le bonheur ; elle est funeste au tempérament et à la santé plus que les autres passions, c'est pourquoi nous en avons une conscience si vive. Dieu ne l'avait pas pas créée, nous avions été destinés par lui à une existence que ne viendraient troubler ni les inquiétudes, ni les regrets, ni la mort. C'est par le péché que la tristesse est entrée dans le monde et elle y a pénétré à de telles profondeurs que sans cesse, d'un bout à l'autre de l'univers, retentit une continuelle plainte. Les plus forts, les meilleurs sont eux-mêmes dans l'impossibilité de contenir leur désolation. *Tristitia mihi magna est, et continuus dolor*

cordi meo, disait saint Paul. *Je suis en proie à un grand chagrin, et mon cœur souffre d'une incessante douleur* [1].

En vertu de cette puissante prédestination qui fait tout servir au bien, même le mal, le Seigneur a transformé la tristesse en instrument de sanctification. Depuis Jésus-Christ surtout, la douleur, sous toutes ses formes, est devenue une source intarissable de perfection : à son contact, les cœurs se sont élevés progressivement aux sommets du plus pur héroïsme. Mais la tristesse ne produit pas ses fruits de salut si la raison ne la dirige avec une suave fermeté. Maîtresse de l'âme, elle la précipite sur des pentes qui mènent à la mort. C'est pourquoi, tour à tour, les livres inspirés font l'éloge de la tristesse, ou, au contraire, la signalent comme un écueil redoutable : *La tristesse selon Dieu*, enseigne l'Apôtre, *opère le repentir, la tristesse du siècle engendre la mort* [2].

Il est donc important, Messieurs, que nous apprenions à user de cette passion, que nous connaissions les bienfaits qu'elle est susceptible de nous assurer et les dangers auxquels elle nous expose : deux pensées que nous allons méditer.

1. *Rom.*, IX, 2.
2. *II Cor.*, VII, 10.

I

La tristesse nous rend un premier service : elle nous détache des biens terrestres et nous attache à Dieu. Je ne saurais trop vous le répéter, la grande tentation de notre vie, c'est le monde créé : nous nous jetons avec âpreté, avec fureur sur tout ce qui nous flatte et nous attire : nous devenons les esclaves des êtres finis : pour les posséder, pour en jouir, nous sommes prêts à mille efforts. Chaque jour nous outrageons nos consciences pour devenir riches, nous acceptons d'indignes compromissions pour nous assurer des sympathies, pour gagner la faveur des puissants, pour saisir un lambeau d'autorité. Et pourquoi cette avidité ? Parce que nous nous imaginons, malgré l'expérience des générations disparues, que les créatures nous donneront le bonheur, que l'or ouvrira les portes les plus résistantes, que l'honneur et le pouvoir, en nous élevant au dessus du reste des humains, nous arracheront à la misère, que les affections combleront enfin l'abîme de notre cœur et apaiseront la soif qui nous dévore.

La tristesse dissipe cette illusion, en nous faisant sentir l'insuffisance des biens finis. A peine, en effet, avons-nous vécu quelques jours au milieu du luxe et de l'opulence, que nous touchons avec une douloureuse émotion la vanité de ce qui, dans le lointain, nous avait paru si désirable : à peine sommes nous parvenus au pouvoir que nous voyons s'agiter

autour de nous les convoitises, s'envenimer les jalousies, se multiplier contre notre personne les attaques et les violences. On calomnie nos actes, on défigure nos intentions, car plus nous sommes haut, plus nous sommes exposés aux coups. A peine avons-nous conquis les sympathies tant désirées qu'elles s'attiédissent, qu'elles meurent, ou bien que, malgré leur sincérité et leur vivacité, elles nous tourmentent au lieu de nous satisfaire, elles creusent le vide et nous en découvrent la profondeur, loin de le remplir. Les hommes en qui vous aviez mis votre espérance vous apparaissent à mesure que l'expérience vous instruit, plus légers, niant aujourd'hui ce qu'ils affirmaient hier, combattant le lendemain ce qu'ils défendaient la veille, abusant avec déloyauté de votre confiance, de votre dévouement, vous flattant si vous leur êtes nécessaires, vous dédaignant sans pudeur si vous leur êtes inutiles. Alors la mélancolie vous saisit, la fragilité de tout ce qui vous avait souri vous frappe, vous cherchez la solitude, pareils à ces êtres d'idéal dont parle le Philosophe, que la lassitude du monde avait conduits au désert. Le dégoût, le désenchantement abreuvent votre âme, les liens qui vous attachaient à tant de choses se brisent; si vous le voulez, vous êtes affranchis.

Nous ne sentons pas toujours l'insuffisance des biens créés : parfois, au contraire, nous en venons à être satisfaits de ce que nous possédons, à nous endormir dans un bonheur médiocre, à n'avoir pour

la vraie félicité qu'un regard distrait, à oublier Dieu. Notre prière monte encore vers lui, mais glacée ; nous gardons des habitudes de religion, mais des habitudes mortes; nos intérêts et notre vie sont là où notre cœur a établi son centre. Alors la Providence ouvre en nous la veine de la souffrance. Soudain, en effet, d'un geste cruel, elle renverse en un instant le fragile édifice de notre bonheur, nous restons seuls en présence d'épaves que la tempête emporte. D'abord, nous sommes dans la stupeur ; debout sur tant de ruines, nous nous demandons si nous ne sommes pas victimes d'un cauchemar qui se dissipera avec la nuit. Mais les réveils se succèdent et nous obligent à chaque aurore à constater de plus près la réalité de notre malheur.

Que notre tristesse soit née de l'insuffisance éprouvée des créatures ou bien des séparations que Dieu nous a imposées, instinctivement et parce que l'homme ne peut pas demeurer longtemps enseveli dans une grande désolation, nos yeux passent en revue les choses et les personnes. Si rien ne nous attire, si rien ne nous paraît capable de consoler notre âme désemparée, alors, peut-être, petit à petit, notre esprit se tourne-t-il vers la grande réalité qui préside à nos destinées. Peut-être nous jetons-nous éperdument en son sein, peut-être nous attachons-nous à l'éternité avec toutes les fibres de notre sensibilité, peut-être le Très-Haut devient-il l'objet de toutes nos attentions, le Dieu de notre cœur.

Le second service que nous rend la tristesse, c'est d'expier nos fautes. D'abord par l'amertume qu'elle renferme, elle efface la mauvaise joie que nous avons goûtée dans le mal. Le péché contient, en effet, une satisfaction illégitime, c'est par cette satisfaction que nous avons été séduits; au moment de nos entraînements, des fiançailles étroites se sont consommées entre la jouissance et notre cœur. La tristesse est la réparation naturelle de cet excès de bonheur; plus elle pénètre profondément en nous, plus elle saisit les ressorts intérieurs, plus elle correspond aux délices qui ont saisi jusqu'aux dernières racines de notre être et plus elle remplit son rôle de purification. La faute avant tout est dans l'âme, mais elle se répand dans la sensibilité, soit que la sensibilité devienne le siège de l'iniquité, soit que, des régions supérieures, la joie du mal envahisse la région inférieure de la chair et des appétits. La tristesse porte l'expiation dans le double domaine souillé par le péché. Elle déverse, en effet, d'abord dans l'âme le flot de ses amertumes, mais bientôt elle descend des sommets de l'être, elle inonde l'homme tout entier, elle fait passer dans nos membres et dans notre sang des frissons, des angoisses, des spasmes qui s'opposent aux extases criminelles des sens.

Le péché entraîne une fausse exaltation de soi-même, un mouvement d'orgueil dans lequel nous nous substituons à Dieu, la tristesse nous guérit en

nous abaissant et en nous humiliant. Voyez un homme désolé, le front jadis altier s'incline, les yeux provocateurs prennent une expression modeste; souvent toute la personne s'affaisse et s'effondre par terre comme accablée sous son fardeau, comme incapable de se porter elle-même. Les paroles impérieuses ont changé de ton, elles ont un accent de modération extrême. On dirait que cet être jadis si hautain rêve de se faire toujours plus petit pour offrir moins de prise aux coups; il pleure. Ces larmes sont cruelles, on les cache comme si l'on en rougissait, comme si elles ne convenaient qu'aux enfants et aux femmes. Une pareille attitude répare ce qu'il y avait de superbe dans le péché; ces larmes de vaincu lavent la tache de l'orgueil, nous réconcilient avec les anges, nous ouvrent de nouveau la porte du ciel.

Enfin, Messieurs, la douleur nous transfigure en nous rendant actifs, forts et bons. Nous nous endormons dans le bien-être, et comme nous nous plaisons dans l'état de béatitude, de santé où nous sommes, nous ne sentons pas la nécessité de l'effort. Que le bien public soit en danger, nous le savons, mais d'une manière en quelque sorte spéculative, et cette science ne suffit pas à nous faire sortir de notre indifférence. Au contraire, que nous soyons

frappés nous-mêmes dans notre liberté, dans notre tranquillité, dans notre réputation, dans notre fortune, immédiatement nous nous réveillons; les choses à nos yeux changent d'aspect, et sur-le-champ nous nous préparons à l'action. Dans le monde entier, on se demande comment notre pays ne travaille pas avec plus de zèle à sa prospérité, à éliminer les levains de haine, de discorde, de méchanceté qui menacent notre avenir. La raison de cette abstention étonnante, en effet, doit être cherchée dans le bien-être dont la plupart n'ont point encore été privés. Du jour où ils seront atteints, atteints cruellement, et ils le seront, ils se souviendront de leur devoir, la douleur les arrachera à l'inactivité dans laquelle les laissait le bonheur.

La tristesse nous rend forts. Nous ne pouvons demeurer longtemps dans le chagrin : par un sentiment instinctif, nous cherchons à en sortir, et pour en sortir nous utilisons en nous les énergies jusque-là assoupies. Il n'y a rien qui nous fasse plus souffrir qu'une puissance à laquelle il nous semble difficile de résister victorieusement, dit le Philosophe. Pourtant la douleur nous rend la conscience des ressources que nous ne nous connaissions pas, la vue de notre sang réveille notre âme, nous tentons alors de renverser des obstacles qui nous paraissaient jusque-là insurmontables, et, sous les coups de la souffrance, nous triomphons d'ennemis avec

lesquels nous n'aurions pas même essayé de nous mesurer si nous n'avions été blessés.

La tristesse nous rend bons. Trop souvent l'égoïsme est le compagnon de la joie et de la fortune : au contraire, je dirai que, par une pente naturelle, la douleur tourne à la compassion et à la miséricorde. Pour prendre une part sincère et sentie aux épreuves des autres, il faut avoir souffert. Ceux qui ont beaucoup souffert de la tentation et du péché ont pitié des coupables, ceux qui ont connu les brisements des séparations savent partager les deuils de leurs frères, ceux qui ayant beaucoup vécu se sont heurtés à toutes les difficultés, se sont mis en lambeaux, jettent sur la misère humaine un regard attendri et baigné de larmes. Les âmes blessées par l'existence ont de plus le sens de ce qui console ; elles trouvent le mot profond qui coule comme un baume sur les cœurs meurtris, le procédé délicat qui effleure doucement et panse les plaies des malheureux. C'est pourquoi, dans le dessein de compatir avec une science plus expérimentale de nos angoisses, Notre-Seigneur a voulu connaître et éprouver nos douleurs. La tristesse, en nous rendant miséricordieux et en nous détachant des biens terrestres, enfante en nous des sentiments de générosité ; sous son influence salutaire, nous pardonnons à ceux qui ont mal fait, nous secourons ceux qui sont pauvres, nous visitons ceux qui sont malades ou prisonniers, nous fondons des œuvres de charité ; la plupart du temps les grandes entre-

prises de la bonté sont sorties des grandes douleurs.

II

La tristesse ne produit point ces fruits de salut, si elle n'est dominée par une religieuse et inflexible volonté. Que nous soyons maîtrisés par nos chagrins, au lieu de revenir à Dieu, nous nous séparerons de lui ; au lieu d'effacer les fautes du passé, nous en commettrons de nouvelles ; au lieu de devenir plus actifs, plus forts, meilleurs dans l'épreuve, nous verrons nos énergies tomber et notre bonté s'évanouir. Il y a donc une tristesse dangereuse dont il faut se garder et dont le Saint-Esprit a dit : *tristitiam non des animæ tuæ*[1], des larmes de mort et de damnation que l'on ne verse point sans mal faire.

La plupart du temps, la tristesse ramène à Dieu, quelquefois elle en éloigne. Il est des âmes qui ne se résignent point aux sacrifices que la Providence leur a imposés, qui s'aigrissent dans les déceptions, qui ne renoncent point aux objets qu'elles ont perdus, qui s'enfoncent chaque jour davantage dans une plus sombre désolation et se mettent elles-mêmes plus au vif. Messieurs, je ne voudrais pas dire ici un mot susceptible de blesser ces pauvres victimes de la souffrance, elles sont à plaindre, et je les plains de tout mon cœur, mais je dois leur signaler

1. *Eccl.*, XXX, 22.

les abîmes où elles descendront si elles ne consentent à prendre sous le coup de la douleur une attitude plus douce et plus chrétienne.

Loin de chercher en Dieu un refuge, elles ne voient en lui qu'un ennemi, un sentiment de rancune contre lui ajoute à leur torture, une irritation sourde les agite sans cesse. Si elles lui parlent, c'est pour lui adresser des reproches, des invectives ; elles ne lui pardonnent pas de leur avoir ravi des êtres ou des biens dans lesquels elles avaient mis tout leur espoir. Cette disposition s'affermissant dans le cœur même facilement à l'impiété, je ne dis pas bruyante et scandaleuse, je dis à l'impiété intérieure qui s'exprime par des négations téméraires. Il n'y a pas de Dieu, dit-on ; s'il y en avait un, il ne m'aurait pas ravi ma fortune, mes enfants, je ne crois plus en lui. De l'impiété au blasphème, le passage est facile, car, chose étrange ! après avoir crié que Dieu n'est pas, on l'insulte, on l'outrage, on lève contre lui son bras, on répète qu'il est cruel, qu'il est méchant, on le menace, on le maudit. Du blasphème au désespoir, c'est à peine s'il y a une transition. Lorsque, d'un côté, les biens terrestres nous manquent, lorsque, de l'autre, le ciel nous semble hostile ou fermé, l'âme n'a plus d'asile, elle s'effondre. J'ai dit que l'âme n'avait plus d'asile, je me suis trompé, elle en a deux : la volupté et la mort, la sensualité et le suicide. Nous ne pouvons vivre longtemps sans quelque bonheur ; par un instinct

plus fort que nous-mêmes, aux jours de nos tribulations, nous cherchons un appui, une consolation. Notre esprit parcourt le monde, le cœur trouve pour s'arracher à son tourment la volupté dans laquelle il se plonge peut-être avec fureur, lui demandant la distraction, l'ivresse, l'oubli. Si l'âme est trop noble, il reste au malheur une voie de perdition : le suicide. Chaque jour nous apprenons le nom des infortunés, égarés jusqu'à solliciter du trépas la fin d'une douleur qui devait les conduire à Dieu et les a livrés au démon. *Sæculi autem tristitia mortem operatur.*

Nous ne saurions verser trop de larmes sur nos fautes, il nous est même permis de déplorer nos infirmités, de nous affliger de la facilité avec laquelle nous succombons à la tentation. Cette tristesse pourtant ne serait point selon Dieu, si elle nous menait au découragement au lieu de nous relever. Or fréquemment, après une chute, nous tombons dans un accablement qu'aucune espérance ne vient tempérer. A la vue de nos instincts de perversité, frappés des difficultés qu'il y a d'être bon, nous nous abandonnons à une mélancolie funeste parce qu'elle ne suggère que de mauvais conseils. Ce remords d'avoir mal fait ne ressemble pas au repentir de l'enfant prodigue qui se murmure à lui-même dans le brisement de son cœur : *Je me lèverai, j'irai vers mon Père, et je lui dirai :* « *Mon Père, j'ai péché contre le*

ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme l'un de vos mercenaires[1] » : il se rapproche de la sombre douleur du démon qui se répète en se déchirant : je ne sortirai pas de mon péché. Cette défiance de soi, ce regard navré sur ses penchants et sur ses faiblesses n'est pas la crainte de la prévarication, c'est l'acte d'un homme désespérant de sa volonté et déclarant que son devoir est au dessus de ses forces. Dès qu'une conscience s'est ainsi affaissée, on peut dire qu'elle sera bientôt livrée aux pires dangers, que le mal en jouera comme d'une épave qui n'offre plus aucune résistance, qui demeure à la merci du moindre flot, du moindre courant. Malheur donc à quiconque cède à cette idée de fatalisme au lieu de se ressaisir par des actes énergiques, malheur à quiconque se laisse ainsi déprimer au lieu de se relever et de se réhabiliter dans les efforts du courage et de la volonté !

Enfin, Messieurs, la mauvaise tristesse paralyse notre activité, diminue nos forces, nous rend durs et méchants pour nos frères. Lorsqu'en effet la douleur n'est pas modérée par la religion et par la raison, elle nous jette dans une sorte de torpeur ennemie de

1. Saint Luc, xv, 18, 19.

l'activité ; les apôtres s'étant laissé impressionner trop vivement par le chagrin que leur avaient causé les prédictions de Jésus, s'endormirent au jardin des Oliviers et abandonnèrent leur Maître à ses angoisses et à son agonie. *Invenit eos dormientes præ tristitia*[1] », dit saint Luc. Tous les ressorts se relâchent, la vie s'affaiblit, l'homme se traîne de défaillance en défaillance, incapable, s'il ne s'arrache pas à cet engourdissement, d'une énergie, d'une résistance, d'un élan vers le bien. Je vous disais dans la première partie de cette instruction, que, pour nous faire sortir de notre inertie, la souffrance était douée d'une précieuse vertu, mais encore faut-il que nous restions les maîtres de notre douleur, car si l'épreuve crée les héros prêts à briser toutes les entraves, elle change aussi parfois les individus les mieux trempés en esclaves résignés à subir tous les jougs.

La mauvaise tristesse nourrit dans le cœur des sentiments amers à l'égard de nos frères. Si les autres sont heureux, nous nous affligeons de leur bonheur, nous nous laissons dévorer par le démon de la jalousie, passion infernale par excellence, puisque d'après la Sagesse, c'est par elle que la mort est entrée dans le monde : *Invidiâ... diaboli mors intravit in orbem terrarum*[2]. Sous l'empire de cette émotion malsaine, nous nous livrons vis-à-vis de nos frères à des insinuations perfides, essayant

1. XXII, 45.
2. *Sagesse*, II, 24.

par nos paroles, par nos détractions, par nos diffamations peut-être, de ruiner dans l'opinion leur réputation ; nous allons jusqu'à tendre des pièges à leur vertu, jusqu'à tenter avec plus de dissimulation que de franchise de nuire à leur fortune, à leur prospérité, à leur heureuse influence. Si vous voulez vous rendre compte des conséquences néfastes de cette tristesse désordonnée, suivez-en l'histoire dans l'Évangile ; vous verrez l'envie des pharisiens se dépiter de tous les succès remportés par Jésus sur le peuple, de tous les miracles opérés par lui, de tous les bienfaits répandus par ses mains : puis ce sentiment s'envenimera, les sectaires déclareront une guerre implacable au Maître ruineront son autorité dans l'esprit de la multitude, iront jusqu'à l'arrêter, le condamner et le livrer au plus cruel des supplices.

Si nos frères sont coupables, le spectacle de leurs fautes nous irrite ; de notre âme aigrie jaillissent les flots d'une intarissable amertume, c'est par des mots indignes, par de durs procédés que nous les accueillons, que nous les jugeons, que nous les condamnons. Le fiel déborde et rend impossible toute miséricorde et tout pardon.

Si nos frères sont malheureux, nous ne nous attendrissons pas sur eux, mais, renfermés dans notre propre infortune, nous restons indifférents à celle des autres, nous refusons de nous soumettre au précepte de l'Apôtre qui nous ordonne de porter les fardeaux les uns des autres. Le besoin de compatir, de

secourir, de relever les âmes éprouvées disparaît, un égoïsme honteux, une sorte de cynisme douloureux s'empare de toutes les fibres de notre cœur, émousse à jamais notre sensibilité. La tristesse destinée par Dieu à nous donner l'intelligence des malheurs de nos frères, à nous inspirer de leur prêter un appui, par un étrange renversement des choses, se change en un sentiment de fer inaccessible aux émotions de la bonté et de la pitié.

Lorsque vous sentez, Messieurs, l'insuffisance des créatures à satisfaire votre âme, ne chassez pas cette mélancolie salutaire qui détache de la terre et inspire ces désirs de Dieu si capables d'élever notre vie et de nous arracher à la vulgarité des émotions. Lorsque, par un de ces coups qui bouleversent notre existence, la Providence nous enlève les biens autour desquels nous avions concentré nos intérêts et nos affections, ne cherchons pas sur la terre des objets qui puissent remplacer dans notre cœur ce que nous avons perdu, mais essayons d'atteindre un être meilleur, l'Être pour lequel nous sommes faits, loin duquel nous demeurerons toujours inquiets; adorons les mystères de cette sagesse qui ne nous frappe que pour nous sauver, qui ne nous frustre d'un bonheur éphémère que pour nous assurer une félicité impérissable. Si, parfois, la coupe de nos amertumes semble déborder, buvons-y avec résignation, offrant au vengeur su-

prême de la justice, à titre de compensation, le dégoût et l'écœurement que nous éprouvons, nous tenant avec humilité sous l'adversité, obtenant ainsi que le Très-Haut oublie les douceurs criminelles que nous avons savourées en abreuvant nos lèvres au calice de la volupté et de l'orgueil. Que nos douleurs, loin de nous aigrir et de nous irriter, rendent nos volontés plus soumises aux décisions de l'Éternel ; que nos souffrances de la terre communiquent à nos divines espérances de plus vifs élans ; que nous ravissant à l'inertie, au découragement, à la jalousie, à l'indifférence, à l'égoïsme, nos tribulations nous apprennent, au contraire, à travailler avec énergie et persévérance, à compatir avec une généreuse abnégation, à relever les autres, à soulager leurs infortunes, à mériter de voir nos larmes bénies et récompensées par Celui qui nous a dit : *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés* [1]. Ainsi soit-il.

1. Saint Matthieu, v, 5.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

LA PEUR

SOMMAIRE

La crainte précède l'amour. Dessein de la Providence en mettant dans le cœur de l'homme le sentiment de la crainte. *Division.* Crainte de Dieu et crainte du monde (p. 277-278).

I

Trois espèces de craintes de Dieu : la crainte du châtiment, la crainte du péché, la crainte de Dieu même. 1° *Infériorité* de la crainte *servile* qui ne nous éloigne pas du mal en tant que tel, mais du mal en tant que nous attirant des châtiments. Cette crainte change la conduite, elle ne change pas le cœur, elle engendre une sorte de haine de la loi, une rancune vis-à-vis de Dieu, auteur de la loi. *Utilité* de ce sentiment qui est une barrière au crime, qui est légitime dans la répulsion qu'il nous inspire pour la *peine*, véritable mal, qui logiquement nous conduit à la haine du crime, cause du châtiment (p. 278-281). 2° La crainte du péché qui offense Dieu est excellente. Elle crée la *délicatesse* de conscience, le respect pour la justice, la pureté, la foi, l'espérance, la charité; elle entretient la *vigilance*, la *sécurité* de l'innocence (p. 281-282). 3° La crainte filiale est la révérence attentive vis-à-vis de Dieu. A l'amour qui avance vers Dieu comme vers la bonté, elle ajoute le saisissement qui retient en face de la grandeur. Effets salutaires de cette crainte. Respect du *nom de Dieu*. Grande tenue dans la *prière*, dans la *fréquentation des sacrements*. Respect des *personnes* consacrées à Dieu : les prêtres, les évêques, le pape; des *choses saintes* : le temple, le tabernacle : de tous les *êtres* créés et rachetés par Dieu (p. 282-285).

II

La crainte du monde. *a*) La peur du monde nous amène à *rougir* de nos idées, de nos convictions, de notre foi (p. 285-286). *b*) Elle nous impose une *conduite opposée* à nos sentiments. Tyrannie de l'opinion, de la mode, des milieux, des sectes maçonniques (p. 286-287). *c*) Influence désastreuse de la peur dans le gouvernement de la *famille*, dans la direction de l'*éducation*, dans les relations avec les *serviteurs* (p. 288-290). *d*) Dans la vie publique, elle empêche d'entrer dans la *mêlée*, de s'y conduire comme on doit (p. 290-291).

Conclusion. — Craignez Dieu et soyez fiers devant les hommes (p. 291-293)

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

LA PEUR

Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor.

« Ils se sont pris à trembler là où il n'y avait pas lieu d'avoir peur. » (*Ps.*, XIII, 5)

MESSIEURS,

Dieu agit avec les individus comme il a agi avec le monde: il promulgua d'abord une loi de crainte, puis il donna l'Évangile de l'amour. « La crainte, dit Bossuet, précède l'amour, et Dieu fait marcher devant sa face son esprit de terreur avant que de répandre dans les cœurs l'esprit de charité et de grâce. Il faut que l'homme apprenne à trembler sous sa main suprême et à craindre ses jugements avant que d'être porté à la confiance, autrement cette confiance pourrait dégénérer en témérité et se tourner en audace insensée[1]. » En nous traitant ainsi, le Seigneur avait des desseins de miséricorde, il tirait d'un sentiment qui paraît vil au premier abord un parti précieux; de la peur que nous inspiraient sa justice, sa perfection, sa majesté, il faisait sortir une force capable de résister à tous les attraits et à toutes les

1. Sermon sur le jugement.

violences des créatures. Hélas ! si nous n'entrons pas davantage dans le plan de sa Providence, c'est qu'à la crainte de Dieu qui nous éloigne du mal se mêle sans cesse la crainte du monde qui nous y précipite; ainsi ces deux sentiments se combattent dans notre âme, et l'appréhension des hommes ruine l'édifice élevé sous l'impression de la terreur du Très-Haut. Nous examinerons aujourd'hui d'un peu plus près cette double crainte et nous apprendrons à en connaître les effets sur la vie chrétienne.

I

Il y a trois espèces de craintes de Dieu, venant du Saint-Esprit, mais n'ayant pas la même perfection morale. La première est la peur du châtiment que le juge suprême inflige au coupable, la seconde est la peur du mal qui offense le Seigneur, la troisième est le respect infini que nous inspire la majesté éternelle.

On appelle la première crainte servile, car elle nous fait marcher comme des esclaves qui redoutent les coups et non comme des hommes libres qui agissent spontanément et de leur plein gré. Ce sentiment est souverainement imparfait s'il demeure isolé, parce que s'il change la conduite, il ne change pas le cœur, nous ne commettons plus le mal, mais nous l'aimons encore, nous continuerions à le commettre si nous pouvions espérer l'impunité, nous ne sommes

pas rebutés par la perversité qu'il contient, mais par la douleur qui en est le terme. « Le loup, dit Bossuet, prêt à se ruer sur la bergerie, voit les bergers armés et les chiens en garde : tout affamé qu'il est, il se retire pour cette fois, mais pour cela il n'en est pas moins furieux, il n'en aime pas moins le carnage. Que vous rencontriez des voleurs, si vous êtes les plus forts, ils ne vous abordent qu'avec une civilité apparente, ils sont toujours voleurs, toujours avides de pillerie[1]. » Le mal reste donc secrètement dans les replis de notre volonté et de nos désirs, cette sympathie que nous recélons au fond de nous mêmes pour le péché implique presque toujours la haine, je ne dis pas de Dieu, mais de la loi, de la puissance souveraine qui nous le défendent, nous en voulons à Celui qui a établi un ordre de choses en opposition avec nos instincts et nous serions tout prêts, si nous en avions la faculté, à le renverser.

Cependant, tout indigne qu'il est, ce sentiment n'est pas complètement illégitime. S'il n'efface pas la tache intérieure, il empêche l'explosion du mal. Que de crimes éclateraient dans la société du jour où l'on supprimerait les tribunaux, les juges, la force publique, la prison, l'échafaud : à quels débordements la plupart des hommes ne s'abandonneraient-ils pas, si Dieu n'était que bon, ou plutôt si sa justice vengeresse ne faisait partie de sa bonté? Mais

1. Premier sermon pour la Pentecôte.

nous avons beau faire, dans nos tentations, dans nos égarements, la pensée de ce jugement auquel rien n'échappe, ce terrible cauchemar de l'enfer réel dans ses supplices, éternel dans sa durée, vient à chaque instant jeter du trouble dans nos consciences, ébranler notre volonté de mal faire et la changer. D'ailleurs, cette crainte a un fondement légitime, car si le péché doit être plus redouté que la souffrance qui en est le châtiment, ce châtiment n'en est pas moins de nature à nous faire trembler et raisonnablement trembler. Sainte Thérèse avoue que la peur de la damnation la fit entrer en religion; saint Paul examinait en frissonnant sa conscience, il se demandait avec angoisse s'il ne vivait pas dans l'illusion sur lui-même, si son âme sans remords était pour cela sans péché. Ce qui augmentait son appréhension, c'était le souvenir des vengeances de Dieu. *Il est horrible*, disait il, *de tomber entre les mains du Dieu vivant*[1]. Notre-Seigneur lui-même, au jardin des Oliviers, a éprouvé la peur des peines infligées aux coupables, et il nous a enseigné à redouter non pas ceux qui *peuvent tuer le corps, mais Celui qui peut perdre le corps et l'âme dans la géhenne*[2]. Logiquement, enfin, la crainte du châtiment conduit, si l'on y réfléchit, à la haine du mal qui provoque le châtiment, car s'il est sage de fuir la peine, il est plus sage encore de fuir la cause qui la produit. Ainsi,

1. *Hébreux*, x, 31.
2. Saint Matthieu x, 28.

progressivement, on monte d'un sentiment servile à un sentiment plus noble, la peur du mal.

La seconde crainte est la crainte du péché qui offense Dieu. Cette crainte est bonne et elle engendre dans l'âme des fruits excellents. Son premier effet, c'est de créer la délicatesse de conscience, cette susceptibilité céleste du cœur qui s'interdit les fautes les plus légères, tout ce qui a l'apparence d'une indignité, d'une complicité avec le mal. Elle a pour la justice un respect souverain, incompatible avec ces libertés que des vertus moins scrupuleuses prennent avec la fortune du prochain, avec sa réputation, avec son bonheur. Dès qu'une affaire est, je ne dis pas véreuse ou louche, je dis douteuse, obscure, cette âme y renonce, préférant la médiocrité de la vie à une opulence qu'une ombre viendrait ternir. Sa pureté redoute tout spectacle, toute harmonie, tout contact, toute conversation, toute lecture que la plus parfaite chasteté n'a pas pénétrés; elle veut qu'on puisse descendre au fond de ses imaginations, de ses pensées, de ses affections, comme dans les plus limpides fontaines, sans apercevoir le moindre limon. Sa foi bannit de l'esprit les hésitations, les restrictions; elle ne fait point deux parts dans les principes révélés, l'une qu'elle accepte, l'autre qu'elle juge; elle embrasse dans un même sentiment de soumission intellectuelle tout ce que nous apprennent Dieu et

l'Église. Son espérance ne se perd ni dans les folles présomptions, ni dans la lâcheté des découragements; si haut que soit montée sa vertu, elle ne l'appuie que sur Dieu, si dures que soient ses épreuves, elle ne cesse pas de lever en haut un regard chargé de confiance. Sa charité vit d'attentions, de réserve, de bonté; elle fait couler sur les lèvres, dans le cœur, dans les procédés, le baume suave et sans mélange d'une affection aussi vraie que désintéressée.

Et quelle vigilance sur soi-même la crainte du mal n'entretient-elle pas dans la conscience? L'âme est sans cesse en éveil, écartant avec soin les moindres éclaboussures de la vie mondaine, se purifiant avec jalousie des moindres taches, examinant dans une sainte anxiété ses derniers replis, se défiant de ce qu'elle ne connaît pas, regardant dans le lointain, comme d'un sublime sommet, les nuages qui menacent, se préparant aux coups imprévus plus difficiles à supporter, évitant toute témérité, s'arrachant aux milieux, aux tentations, aux aventures dans lesquels on risque son innocence, parvenant enfin à cette voie ferme toute tracée dans la clarté et dans la sûreté.

La crainte la plus parfaite est la crainte de Dieu lui-même; elle nous inspire une révérence attendrie pour la personne auguste et pour la majesté du Tout-Puissant. A l'amour qui s'avance vers le Créateur

comme vers l'être bon par excellence, elle mêle le saisissement que l'on éprouve en face d'une grandeur qui dépasse notre intelligence et notre compréhension. Ce sentiment si pur et si haut qu'il demeure dans l'éternité et qu'on le trouve dans le cœur des anges, n'empêche pas d'entretenir des relations familières avec Dieu, mais il empêche le sans gêne. Non seulement cette crainte nous interdira de prononcer son nom, son nom terrible dans la colère et dans le blasphème, mais nos lèvres ne le mêleront jamais aux choses vaines: nous le dirons avec recueillement, comme une protestation d'adoration, ayant devant les yeux la réalité sublime désignée par ces syllabes sacrées. Notre prière aura une grande tenue, nos désirs et nos plaintes se formuleront dans un respect ennemi de toute négligence, notre attitude extérieure même traduira aux témoins de notre religion la vérité de notre culte intérieur et parlera de l'incommunicable perfection de la Majesté à laquelle nous nous adressons. Dans la fréquentation des sacrements qui unissent à la Divinité, nous garderons la même dignité, évitant de traiter sans façon ces moyens par lesquels nous rencontrons, pour recevoir ses grâces, notre Créateur.

Le respect qui s'attache à Dieu sous l'action de la crainte rejaillira jusqu'aux personnes et aux choses qui lui sont consacrées. Nous le verrons dans le prêtre qu'il s'est choisi, dans l'évêque dont il a fait le distributeur de sa doctrine et de son sacerdoce,

dans le pape qu'il a établi son représentant visible parmi nous. Jamais nous n'oublierons ce caractère surnaturel imprimé par le Très Haut au cœur de ses ministres; jamais, quelles que soient son origine ou sa simplicité, nous ne nous permettrons de regarder le prêtre comme un inférieur, comme un serviteur. S'il nous fait l'honneur d'entrer dans notre maison, de s'asseoir à notre foyer, nous lui donnerons la place la plus honorée, sachant que notre vénération comme notre dédain remonteront jusqu'à Dieu. A plus forte raison, la crainte de Dieu nous imposera-t-elle vis à-vis des évêques et du pape une attitude irréprochable. Voyant en eux les plus hauts représentants de la Majesté infinie sur la terre, nous ne les toucherons que comme on touche les élus du Seigneur. Malheur à nous, si nous nous oublions jusqu'à jeter à la face des pasteurs de l'Église l'injure ou le mépris ! Le Très-Haut vengerait avec colère sa dignité insultée en eux.

Enfin, Messieurs, la crainte de Dieu s'étend jusqu'aux choses et aux objets qui lui sont consacrés. *Ce lieu est terrible*, disait Jacob, *c'est la maison de Dieu et la porte du ciel*[1]. Quelle louange, quels honneurs, ceux qui ont conscience de la grandeur du Créateur ne prodiguent-ils pas à ses temples, aux images, aux symboles qui représentent son Fils? Quelles menaces ne profèrent-ils pas contre qui-

1. *Gen.*, XXVIII, 17.

conque profanera le Saint des saints? Nous imiterons ces exemples, nous écouterons ces leçons, nous vénérerons dans un pieux tremblement les pierres de nos églises, les tabernacles de nos autels. Et puisqu'il n'est pas un être qui ne tienne par un lien à Dieu, comme à son Auteur ou à son Rédempteur, nous aurons peur de souiller une seule de ces créatures et nous répandrons sur toute la nature et sur tous les hommes un respect qui s'élèvera d'ici-bas jusqu'à l'Éternel.

II

Autant la crainte de Dieu est salutaire à l'âme, autant la crainte du monde lui est funeste.

Dans la vie individuelle, la peur des hommes nous amène à rougir de nos idées, de nos convictions, de notre foi. Il suffit qu'un athée parle un peu haut pour que nous capitulions devant lui, que le sourire d'un incrédule s'adresse à l'Évangile pour que nous hésitions à confesser notre croyance et à l'affirmer. Quelle terreur d'être ridiculisé, d'être dédaigné par les esprits forts qui ont la prétention de conduire les pensées et de donner le ton aux mouvements de l'intelligence! N'est-ce pas cette lâcheté qui guide aujourd'hui beaucoup de nos savants catholiques, lesquels redoutent plus la censure des protestants et des rationalistes que les mécontentements et les condamnations de l'Église. Quels efforts ne tente-t on pas en vue d'éviter les anathèmes de l'hérésie et du

schisme? On essaye d'expliquer la naissance, le progrès d'une religion essentiellement surnaturelle par l'évolution purement humaine des idées et des institutions ; de l'histoire et même de la Bible on éloigne le miracle, de la révélation le mystère, on n'admet plus qu'un dogme mutilé, qui perd toute sa valeur et toute sa vertu dès qu'il a perdu son intégrité. S'il était possible de descendre au fond des consciences, on verrait que la peur de la fausse science et de ceux qui la représentent a fondé ce régime de concessions erronées, avec l'espoir d'obtenir un grain d'encens dérobé au temple des idoles et que souvent on mendie en vain.

La peur des hommes agit sur notre conduite, nous imposant des attitudes que notre conscience réprouve, l'omission d'actes que nos convictions nous commandent, soit que nous nous dérobions tout à fait à des devoirs que nous reconnaissons intérieurement être formels, soit que nous remplissions en cachette des obligations qui veulent être publiquement remplies. Qui donc est assez courageux pour s'affranchir de la tyrannie de l'opinion, de la mode, du milieu qu'il habite, des discours qu'il entend? Qui donc est assez indépendant pour diriger sa vie d'après ce qu'il pense et non d'après ce que veut ou dit le monde, et parfois d'après les dires ou les volontés de ce qu'il y a de moins honorable dans le monde? Si l'on refuse d'entrer tout à fait en coopération avec les meneurs audacieux qui s'efforcent de triompher

par la terreur quand ils ont échoué par la persuasion, du moins a-t-on la faiblesse de s'effacer devant eux, de se taire, de laisser libre le passage qu'on devait leur barrer. Allez dans un cercle de jeunes gens, les meilleurs trop souvent n'oseront affronter les jugements, les quolibets de leurs pires condisciples, les meilleurs voudront paraître aussi corrompus que les plus pervers, ils se livreront au désordre, ils tiendront des conversations déshonnêtes, ils riront du bien, ils fréquenteront les spectacles honteux, ils liront la littérature licencieuse, non point par goût, mais par crainte d'être jugés moins expérimentés dans le vice que les autres. Pénétrez dans les groupes de notre société, vous verrez des hommes faits abandonner leurs devoirs, renier leur éducation, leurs traditions, leurs maîtres, demeurer esclaves d'une poignée de misérables dont ils ont peur. Que n'obtient pas dans notre génération la secte odieuse des francs-maçons? Ce n'est pas qu'elle gagne la sympathie de qui que ce soit; loin de là, son caractère de méchanceté ténébreuse, ses rites et ses formules ridicules, sa haine de tout bien et de toute vertu n'inspirent que du dégoût, mais elle a réussi à nous terroriser. Malgré l'écœurement qu'ils éprouvent, des magistrats, des députés, des soldats lui donnent leurs noms, se soumettent à ses ordres, acceptent son baptême, achètent son silence ou ses faveurs au prix de leur liberté et de leur dignité. Ah! qu'il serait plus noble et plus efficace de dédaigner et de

mépriser cette puissance occulte faite de notre peur et qui tomberait d'elle-même, si nous cessions de la redouter !

Dans la vie de famille, à côté des hommes trop absolus et trop jaloux de leur autorité, on rencontre des chefs de maison timides, qui s'effrayent de tout, qui reculent devant toute initiative, se troublent devant toute répression et sacrifient sans cesse leurs devoirs à leur crainte. Tantôt ils s'abstiennent d'une remarque nécessaire à une femme qui exagère le luxe, qui engloutit dans de folles dépenses des sommes nécessaires à l'avenir des enfants, précieuses en tout cas aux bonnes œuvres, qui donne à l'éducation un caractère de légèreté et de frivolité. Il conviendrait que le maître arrêtât par un mot, par une mesure, un pareil procédé. Hélas ! il a peur d'une riposte, d'une dureté, d'une scène, et plutôt que de s'exposer à ce désagrément, il recule et il se tait. On m'a raconté de plusieurs côtés que des personnes du monde mettaient leur vanité à emprunter à des courtisanes la forme de leurs toilettes, qu'elles croyaient avoir atteint le comble de l'élégance quand elles arrivaient à être confondues avec des créatures de perdition. En vérité, cette aberration est étrange, mais, après tout, il n'est point de folie qui ne puisse passer par la tête d'une femme vaine ; ce qui est plus étonnant, c'est que des hommes permettent que leurs épouses ou leurs filles s'égarent à ce point ; et s'il y en a qui supportent de semblables scandales, soyez sûrs

que, pour beaucoup, c'est par peur des représailles ou des vengeances.

La même faiblesse conduit à des malheurs analogues dans l'éducation. Les parents ont reçu la mission de diriger et de corriger leurs enfants; ils manquent gravement à leur vocation, lorsque, par négligence, ils n'impriment pas à ces jeunes âmes l'impulsion qui leur convient. Mais souvent, les voies les plus en harmonie avec leur tempérament et leurs besoins sont les voies qui sourient le moins à l'inexpérience et aux caprices des enfants. Il faut donc user auprès d'eux d'autorité pour parer aux lacunes de leur nature, tirer un parti de leurs qualités, les engager dans les sentiers qui les conduiront au but prédestiné par la Providence et indiqué par leur tempérament.

Or, on a peur de toucher à ces enfants, peur de les contrarier en quoi que ce soit, peur de les entendre se plaindre, de les voir pleurer ou résister, et l'on préfère exposer leur avenir que de les condamner à une discipline et à une obéissance qui les sauveraient.

Que dis-je, Messieurs, il est des hommes qui tremblent, s'ils sont obligés d'adresser une observation à leurs domestiques. Certes, je ne saurais trop vous exhorter à traiter vos serviteurs avec bonté, ils sont de la même race que vous, et de la part d'un chrétien, vis-à-vis des plus humbles, la morgue est toujours déplacée. Mais l'intérêt de vos domestiques et votre intérêt exigent que les lois de la morale et de

la religion soient respectées à vos foyers. Un maître fidèle ne saurait tolérer certains désordres dans sa maison, sans trahir sa mission. S'il est des hommes ignorant ce qui se passe sous leur toit, s'il en est d'autres d'une singulière indulgence, il en est aussi que la crainte retient, empêche d'arrêter des excès qu'aucune famille honnête n'a le droit de supporter. Les vengeances auxquelles on s'expose par la répression sont bien peu de chose auprès des maux auxquels on coopère par sa peur et par sa faiblesse.

La vie publique souffre plus encore de la crainte que la vie familiale. C'est une obligation grave, aujourd'hui, et qui pèse sur tous, de prendre une part active au mouvement de la vie publique: chacun, selon sa situation et ses facultés, se doit à la défense de l'Église et de son pays. Sans doute, l'égoïsme prend différentes formes pour nous empêcher de travailler à la restauration du bien, la peur joue un rôle capital dans cette abstention. D'abord, il est des milieux où il est mal porté de prendre quelque intérêt aux affaires communes: pendant près d'un siècle, nous avons assisté au spectacle incroyable d'hommes jeunes, intelligents, riches, qui eussent regardé comme une faute de servir en quoi que ce soit les choses publiques. C'est à peine si l'on faisait une exception pour la carrière militaire. Ce préjugé ridicule est heureusement tombé et tombe chaque jour davantage, il garde encore pourtant quelques racines dans plus d'une âme et dans plus d'un monde, et la

peur de le froisser paralyse des volontés qui craignent plus les jugements du siècle qu'elles ne sont dévouées à leur patrie.

Lorsque l'on a vaincu ce premier obstacle et qu'on a consenti à entrer dans la mêlée, d'autres craintes viennent égarer notre conduite. Les uns appréhendent de braver la majorité qui, à son gré, distribue les faveurs particulières, les autres hésitent à se séparer de la minorité, même quand elle se trompe; ceux-ci s'attachent à une personne et craignent plus de la blesser que de blesser les intérêts les plus sacrés; ceux-là redoutent la critique d'une mauvaise feuille, la désapprobation de leurs électeurs, que sais-je? la personnalité, la liberté s'abandonnent elles-mêmes sous l'empire de ce sentiment que l'on décore du nom de prudence, qui mène à la trahison, qui s'appelle dans la psychologie, la peur, et dans la morale, la lâcheté.

Craignez Dieu, Messieurs, soyez humbles devant sa justice, et devant sa majesté, mais soyez fiers devant l'homme. Craignez Dieu, car sa redoutable main venge les offenses dont on est coupable à son endroit par des peines dont il est plus facile d'affirmer qu'elles existent que de dire ce qu'elles sont. Que ces mots d'enfer et de damnation retentissent aux oreilles de notre âme et nous arrêtent sur les chemins de la tentation en portant jusqu'à la moelle

de nos os le frisson bienfaisant de la terreur, mais ne restons pas dans l'avilissement de l'esclavage qui ne marche que sous la menace du fouet et des coups; montons dans la demeure des enfants, là où l'amour se mêle à une crainte filiale de blesser le Père. Notre âme, sous cette émotion sanctifiante, s'enveloppera dans la délicatesse et la susceptibilité d'une innocence qui ne souffre aucune tache, ni aucune ombre, puis, son respect communiquera à ses démarches et à ses relations avec le Très-Haut, un caractère de noblesse et de dignité qui grandiront notre foi et notre religion.

Soyez fiers vis-à-vis des hommes. Servez-les fraternellement, portez dans votre commerce avec eux un esprit de conciliation, mais gardez-vous d'être l'esclave de leurs caprices, de leurs passions, de leur méchanceté, de leur impiété. Dans votre vie personnelle, restez fidèles à vos convictions, confessez votre baptême et votre Dieu sans provocation comme sans faiblesse, ne vous engagez jamais, par crainte des vengeances, dans des voies que votre conscience vous interdit de suivre; dans votre vie de famille, sans bruit comme sans défaillance, gouvernez ceux qui vous sont soumis dans la douceur et dans la bonté, dans la fermeté aussi qui sait blâmer, interdire et sévir; dans la vie publique enfin, ayez le courage d'entrer dans l'action, travaillant avec zèle autant que vous le permettront vos forces et votre influence, vous consolant, si vous avez à souffrir,

par la pensée que Dieu ne vous accueillera pas au dernier jour par cette humiliante apostrophe : *Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor. Ils ont tremblé là où il n'y avait aucun motif d'avoir peur.* **Ainsi soit-il.**

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

LA COLÈRE

SOMMAIRE

La morale chrétienne consiste à tirer parti de toutes les passions. Doctrines mauvaises qui semblent considérer toute colère comme coupable. *Division.* 1° Services que la colère rend à la justice; 2° services qu'elle reçoit de la douceur (p. 299-300).

I

1° La colère maintient le régime de la justice. Obligation de défendre les droits nécessaires à l'accomplissement de nos devoirs, à la sauvegarde du droit des autres, à l'intérêt même de ceux qui veulent nous les ravir. Mais il est des hommes que la bonté ne touche pas, qui ne désarment que devant les coups et le bruit. La colère proteste avec éclat, elle rend fort, elle frappe avec puissance, elle dompte les méchants (p. 300-304). 2° Elle crée la persévérance de l'effort; or la persévérance fait partie de la justice. La colère, en effet, demeure aussi longtemps que la blessure. Elle persévère jusqu'à la fin, c'est-à-dire aussi longtemps que la justice n'a pas été vengée. Double sens du mot *vengeance* (p. 304-305).

II

Relations de la colère avec la douceur. 1° La douceur nous empêche de nous irriter sans *cause*. Tempéraments irascibles, moments où nous sommes plus irritables. Rôle de la douceur (p. 305-307). 2° La douceur empêche les colères même motivées, parce qu'il faut pardonner et ne point se vouloir venger de toutes les injures, parce que les colères, plus nuisibles au bien que profitables, doivent être bannies de notre vie (p. 307-309). 3° La douceur modère les *saintes* colères et les empêche de dépasser la mesure, puis elle nous arrache à la mauvaise volupté de la vengeance (p. 309).

Exhortation à l'amour de la justice et au culte de la douceur (p. 310).

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

LA COLÈRE

Irascimini et nolite peccare.
« Mettez-vous en colère et prenez garde de pécher. » (*Ps.*, IV, 5.)

MESSIEURS,

Nous avons vu, dans le cours de nos conférences, que la morale chrétienne ne consiste point à étouffer les passions, mais à les utiliser en les modérant et en les orientant vers le bien. Ce sont des forces déposées en nous par le Créateur, portées au mal plus qu'à la perfection, que nous pouvons cependant discipliner et changer en vertus. Cette doctrine, puisée aux plus limpides sources de l'Évangile, paraît étrange à plusieurs, particulièrement en ce qui regarde l'émotion dont je veux vous entretenir ce soir : la colère. Beaucoup n'ont lu dans l'Évangile que les paroles qui nous recommandent la mansuétude et le pardon. Si l'on vous frappe sur une joue, rappellent-ils, présentez l'autre ; si l'on vous enlève votre manteau, abandonnez encore votre tunique ; si on vous maudit, ne cessez point de bénir. Ils n'ont vu dans le Christ que l'agneau qui se laisse conduire à

la boucherie sans se plaindre, ils semblent ignorer que c'est aussi le lion de Juda ; ils savent que la terre est promise à la douceur, ils ont oublié que les violents emportent le ciel, ils ne se doutent pas, dirait-on, que l'aménité est de la mollesse si elle n'est soutenue par la force, que la miséricorde est une défaillance si elle n'est pénétrée par la justice. C'est précisément à la justice que la colère rend le plus de services, mais c'est par la douceur qu'elle évite les excès ; d'où il suit que sa perfection consiste à se mouvoir entre ces deux vertus, donnant à la première et recevant de la seconde, demeurant ainsi dans l'activité qui la rend féconde et dans la modération qui l'empêche d'être coupable. L'explication de cette double pensée servira de thème à notre entretien.

I

Premièrement, Messieurs, la colère maintient le règne de la justice. Il y a dans le monde des hommes qui se livrent d'autant plus à l'injustice qu'ils trouvent moins de résistance ; si vous leur cédez un droit, ils n'ont qu'un souci, c'est de vous en ravir un autre ; si vous leur abandonnez votre bourse, ils demandent votre liberté, et si vous leur abandonnez votre liberté, ils exigent votre vie. Le chrétien, quand il le faut, est assez grand et assez fort pour se sacrifier et pour se laisser fouler aux pieds, mais il est assez fier aussi et assez intrépide pour défendre ses droits

et obtenir qu'on les respecte. Jésus tend les mains aux chaînes, la tête aux épines, mais il demande compte au valet de son soufflet : *Si j'ai mal parlé, prouve-le: si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu*[1] ? Saint Paul se réjouit de ses tribulations, il se vante des maux qu'il a soufferts : mais en présence du tribun qui veut le faire flageller, il se redresse et refuse de se soumettre à un supplice qu'on n'a pas le droit d'infliger à un citoyen romain. Et pourquoi, Messieurs, sommes-nous parfois obligés en conscience de défendre nos droits avec vigueur et même avec indignation? Parce que, d'abord, la plénitude de mes droits est indispensable à l'accomplissement de mes devoirs. Vous avez l'obligation d'assurer à vos enfants un moyen d'existence ; vous avez l'obligation plus grave encore de les mettre sur le chemin de cette vie qui s'appelle la vie éternelle, mais comment ferez-vous honneur au premier précepte, si l'on vous traite comme un paria et si l'on ferme à votre fils toutes les carrières: comment satisferez vous au second commandement si l'on vous enlève la possibilité de donner une éducation chrétienne aux jeunes êtres qui vous ont été confiés? Secondement la violation de nos droits prépare la violation des droits des autres. Quand un propriétaire est lésé, tous les autres sont menacés; quand une liberté est enchaînée, toutes les autres sont à la veille de l'être.

1. Saint Jean, XVIII, 23.

Troisièmement, nous devons défendre nos droits, dans l'intérêt même de ceux qui veulent nous les ravir, car nous leur épargnons un crime, nous préservons leurs descendants d'un héritage infâme qui est dur à porter, nous les gardons des représailles et des réactions cruelles qui tôt ou tard attendent ceux qui outragent leurs frères, Ainsi donc, Messieurs, ce n'est pas seulement par une obligation personnelle que nous sommes tenus de réclamer ce qui nous appartient, mais en vertu d'un lien social qui nous rend solidaires les uns des autres. D'où il suit qu'abandonner ses droits à certaines heures, c'est trahir son devoir.

Mais il est des hommes que la bonté ne touche pas ; si vous les invitez avec douceur, avec calme à vous rendre justice, ils dédaignent vos requêtes, ils méprisent vos personnes. ils n'en deviennent que plus audacieux et plus impudents. Ils ne s'inquiètent que du bruit, ils ne reculent que devant la force, ils ne cèdent que devant la violence. Avez-vous remarqué que beaucoup d'enfants continuent à mal faire si on ne prend pour les commander une grosse voix et un ton de colère, si la voix ne suffit pas, un geste de menace est plus puissant, et si ce moyen est inefficace, le fouet donne de grands résultats.

Beaucoup d'hommes portés à l'injustice sont comme les enfants, la colère les arrête; la colère, en effet, cherche le bruit, l'éclat. Elle n'est pas de ces passions

qui se dissimulent, elle est de celles qui s'affichent au grand jour, qui convoquent en quelque sorte le monde entier à assister à leurs efforts, qui veulent qu'on entende leurs protestations. Et plus l'iniquité a été grave, plus les notes de la colère sont véhémentes et portent loin ; plus l'être qui s'est rendu coupable a mis de lâcheté dans son action, plus les accents de la colère se remplissent de flammes. Alors les mots sortis de ces lèvres et de ces poitrines que remue l'indignation, éclatent comme la foudre et terrifient comme elle.

Qu'un de ces cris puissants soit jeté au milieu d'un peuple, et voilà ce peuple debout, intraitable, opposant une barrière infranchissable à l'injustice, à la tyrannie. La colère ne fait pas seulement crier, son acte principal n'est pas d'enfanter la protestation des lèvres, elle rend fort, elle met dans le seul regard je ne sais quelle énergie un peu sauvage qui en impose déjà à des ennemis souvent aussi lâches devant la vigueur qu'ils sont insolents devant la faiblesse. Elle nous rend comme invincibles dans la lutte, car, sous son empire, d'un côté nous devenons puissants dans l'attaque, les nerfs et les muscles se tendent durs comme du fer, le corps se dresse inébranlable comme le rocher, de l'âme passe dans cette matière humaine je ne sais quel fluide d'une vertu infinie; d'autre part, nous sommes pour ainsi dire impassibles, ne sentant plus les coups qu'on nous porte, avançant toujours sans nous soucier de la chair qui

se déchire ou du sang qui coule à flots. La colère dans son explosion prête donc à la justice un bras étrangement fort.

De plus, la colère rend l'effort persévérant. Les anciens faisaient entrer dans la justice la notion de constance et de perpétuité. Ils la définissaient: *Constans et perpetua voluntas jus unicuique reddendi suum*, la volonté constante et perpétuelle de rendre à chacun ce qui lui appartient. Or, la colère éveillée en nous par l'injustice n'est pas seulement une émotion de la sensibilité, qui précisément à cause de sa violence est par nature passagère, c'est aussi une blessure de l'âme, blessure ne se fermant pas avant que la cause qui la produit n'ait disparu. Le sentiment de cette blessure que l'on porte en soi, de cette indignation que l'on garde dans son sein, entretient la volonté dans le dessein de défendre la justice, la pousse dans son activité et la rend capable de ces élans auxquels doit se condamner quiconque veut servir le bien.

La colère rend persévérant jusqu'à la fin, répare et venge la justice. Le mot de vengeance a deux sens : il indique le mal que nous voulons faire subir à une personne, quand même ce mal ne nous restituerait en rien ce que nous avons perdu ; entendue de cette façon, la vengeance est prohibée, nous devons en laisser à Dieu le soin. Le mot de vengeance a aussi le sens de réparation, et c'est ainsi que nous parlons de la justice vindicative. *Vis-à-vis de celui qui fait mal*, dit saint Paul, *le prince est le ministre de Dieu*

pour la vengeance[1]. Or, précisément, la colère est essentiellement un appétit de vengeance, et si dans les tempéraments légers et superficiels, cet appétit s'évanouit, il est tenace et obstiné dans les âmes profondes, il devient cette faim et cette soif ardentes de la justice qui ne s'apaisent que si on les rassasie et si l'on répare les droits lésés. Vous comprendrez maintenant, Messieurs, le mot de saint Chrysostome: « Faites disparaître du monde la passion de la colère, la vérité cessera de progresser, la justice perdra sa stabilité et les crimes ne connaîtront plus de frein. »

II

La colère n'a pas seulement des relations avec la justice, elle en a aussi avec la douceur. Cette seconde pensée complètera ma doctrine et vous donnera l'exacte intelligence de ce que je viens de vous enseigner. Vis-à-vis de la colère, la douceur joue un triple rôle.

Premièrement, elle nous empêche de nous irriter sans cause, car, vous le comprenez, la colère qui n'est pas motivée est une faute. Il y en a, parmi nous, qui sont irascibles par tempérament, comme il y en a qui sont apathiques, il y en a qui s'irritent de tout, il y en a d'autres qui ne s'irritent de rien ; les premiers s'irritent trop souvent et pèchent par excès, les autres s'irritent trop rarement, trop peu et pèchent par défaut.

1. *Rom.*, XIII, 4.

Sans être sujets d'une manière habituelle à l'emportement, nous sommes par moment plus irritables, par suite de préoccupations ou d'ennuis, ou bien par suite de fatigues physiques ou morales. Que cette disposition soit ordinaire ou accidentelle, nous sommes susceptibles, un rien nous agace, nous impatiente, allume en notre âme le feu de la colère. Une parole, un signe, un geste, une contradiction, une résistance nous font éclater, nous mettent hors de nous. Sans doute ces accès sont mêlés de beaucoup d'involontaire et de beaucoup de fatalité; il importe pourtant par la douceur, par le raisonnement, par les calmants de toutes sortes de les rendre plus rares et moins graves, de ne pas laisser s'envenimer, se changer en rancunes secrètes, en amertumes, ces sentiments que rien ne légitime. Lors même, en effet, qu'elles n'auraient pas grand éclat, ni grand retentissement, ces colères incessantes rendent la vie difficile à ceux qui habitent en notre société, ils sont continuellement hantés par la crainte de nous provoquer sans le vouloir. Nous les faisons souffrir, car dans l'irritation nous sommes injustes, nous disons des mots cruels que nous regrettons, qui n'étaient pas mérités, qui déchirent le cœur de nos frères et dont ils ne peuvent s'empêcher de garder quelque souvenir; les cris, les violences, le tumulte qui font l'atmosphère de la colère produisent le scandale et humilient douloureusement ceux qui tiennent à nous par le sang ou par l'amitié

L'exaspération nerveuse dans laquelle nous jette cette passion ne s'arrête pas toujours aux paroles ni aux cris, elle va jusqu'aux coups, plusieurs frappent dans leur fureur leur femme, leurs enfants, leurs serviteurs, leurs animaux ; on en voit qui s'acharnent sur des objets sans vie, qui cassent les vitres et brisent la vaisselle. Que de blasphèmes, que de malédictions sortent alors du cœur troublé et blessent la grandeur de Dieu ! Tout ici, Messieurs, est plein de péché et d'injustice, l'obligation s'impose à chacun de nous de mettre de la suavité dans son humeur, de réfréner son tempérament, de modérer son caractère.

La vertu de douceur exige davantage ; même quand nous aurions des motifs de nous irriter, elle arrêtera la colère au cœur ; aux lèvres, si le cœur s'est enflammé malgré nous ; aux actes enfin et aux représailles si nous n'avons pu clore à temps nos lèvres. Hélas, Messieurs, s'il fallait venger toutes les injures qui nous ont été faites, exiger la réparation de tous les torts qui sont portés à notre tranquillité, à notre réputation, nous serions sans cesse en guerre avec les hommes, notre âme ne goûterait aucun repos. C'est à chaque instant qu'un mot faux est proféré sur notre compte, qu'un procédé méchant atteint durement notre sensibilité, que la haine, que la jalousie, que la violence s'appliquent à nous blesser et à nous

nuire ; vouloir faire rétablir rigoureusement nos droits serait perdre notre vie dans les procès. Le mieux est donc de supporter beaucoup, de pardonner sans cesse, de garder de la sérénité vis-à-vis de l'injustice qui nous frappe, de remettre à Dieu le soin de notre cause. Notre-Seigneur nous a donné d'inoubliables exemples en cette matière : *il ne contestait point, il ne criait pas, on n'entendait pas sa voix dans les rues, sa main ne brisait pas les roseaux, son souffle n'achevait pas la mèche fumante*[1]. Lorsque les apôtres veulent appeler le feu du ciel sur les habitants du village samaritain qui leur refusaient l'hospitalité, le Maître dit à Jacques et à Jean : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés*[2]. Durant les sombres jours dont nous célébrons le souvenir, Jésus, victime de procédés iniques, ne sortit pas de sa mansuétude, on l'entendit répondre aux injures par la prière et par la miséricorde. Une autre raison nous impose cette attitude : pour légitimer notre colère, il faut que nous puissions en espérer un bien, soit la réparation du tort que l'on nous a causé, soit l'amélioration du coupable, soit enfin un résultat pour les intérêts publics. Souvent, hélas, nos emportements et nos représailles ne serviront qu'à aggraver le mal et c'est pourquoi la sagesse nous ordonne de patienter avec courage, de pardonner avec générosité.

1. *Isaïe*, XLII, 2, 3 ; Saint Matthieu, IX, 54, 55.
2. Saint Luc, IX, 55.

Troisièmement, Messieurs, la douceur modère notre colère et lui donne un ton proportionné à l'injure. Cette modération nous interdit d'abord de dépasser la mesure, de tomber dans ces fureurs, dans ces délires pendant lesquels l'homme perd totalement possession de lui-même, infligeant à celui qui tombe sous ses coups des maux plus grands que les maux dont il a été lui-même la victime. Agir ainsi, c'est, sous prétexte de venger une injustice, en commettre une plus grave. La douceur s'empare de l'âme, mitige le feu intérieur du cœur, supprime les mots exagérés, les gestes trop violents, rétablit par des exigences raisonnables l'équilibre de l'équité.

La mansuétude nous arrache ensuite à cette mauvaise volupté de la vengeance qu'excite le spectacle du mal enduré par nos frères. Repaître son regard et abreuver son cœur d'une pareille vision, exulter en présence d'un être qui se tord dans l'angoisse, sous prétexte que cet être nous a fait souffrir et nous a nui, est un sentiment cruel, formellement contraire à l'Évangile, fort distinct du culte de la justice. La douceur nous rend plus humains et nous arrache à une émotion indigne d'une âme chrétienne.

Irascimini et nolite peccare. Sachez donc, Messieurs, aimer assez la justice pour avoir, quand elle est

violée, ces paroles, ces gestes, ces actes d'indignation et de colère qui dénoncent avec plus de succès l'infamie, terrorisent les méchants et nous rendent plus forts dans la résistance au mal. Gardez-vous de cette indifférence, dans laquelle s'endorment les égoïstes que ne touchent ni les infortunes privées, ni les malheurs publics. Sachez maintenir en vous ce sentiment aussi longtemps que les droits n'auront pas été rétablis, et par la persévérance de votre indignation assurez le triomphe de la justice. Si c'est une obligation pour les chrétiens de céder souvent, c'en est une autre non moins formelle parfois de relever la tête et de prendre par force la place au soleil qu'on refuse de leur accorder de bon gré.

Nolite peccare. Dans votre indignation, prenez garde de pécher, de vous irriter sans motif, de blesser des innocents, de changer en iniquité une passion que Dieu a créée pour servir d'auxiliaire à la justice. Développez en vos cœurs, en même temps que la faim et la soif du bien, le règne de la douceur qui, vous interdisant tout emportement injuste, entretiendra la paix dans vos âmes, l'entente et l'harmonie dans vos maisons, facilitera les relations avec vos frères, vous apprendra à supporter beaucoup de petites blessures, donnera aussi plus d'autorité et plus de poids à vos légitimes revendications. Comprise de cette façon, la morale et la religion ne sont ni de la faiblesse ni de la violence, elles appa-

raissent, dans la fermeté et dans la mansuétude, filles authentiques de Celui qui passa parmi nous, doux comme les agneaux et fort comme les lions. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

LA LUTTE DE L'AMOUR ET DE LA HAINE

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

SOMMAIRE

Dans la tragédie du Calvaire, on a vu apparaître toutes les passions; du côté des hommes elles ont pris la face hideuse des vices, du côté du Christ, elles ont rayonné de l'éclat des vertus. La concupiscence, la peur, la joie, etc., sont devenues des crimes du côté des hommes, et des actes de sainteté du côté du Christ. Deux sentiments dominent les autres, la haine et l'amour. Lutte de ces deux sentiments, objet de cette instruction (p. 317-318).

I

La haine. 1° Pouvoir du sanhédrin. Influence des pharisiens et des sadducéens qui représentent les deux tendances stoïcienne et épicurienne. Opposition avec la doctrine du Christ, premier prétexte de la haine des deux sectes. Jésus chassant les vendeurs du temple est déjà suspect. Progrès de la haine. Desseins homicides de cette haine (p. 318-321). 2° Recherches pour trouver le Maître en défaut. *a*) On espionne ses démarches et ses voyages. *b*) On surveille ses paroles. *c*) On lui tend des pièges : le tribut à César, la femme adultère, provocation au miracle (p. 321-324). *d*) On essaye de le surprendre dans sa vie, dans sa conduite, dans ses relations. Violation du sabbat, des jours de jeûne, son commerce avec les publicains et les pécheurs (p. 324-325). 3° Le prétexte trouvé, la haine renverse les obstacles qui s'opposent à la réalisation de son dessein homicide. *a*) La *popularité* de Jésus est ruinée par des bruits répandus contre lui. *b*) La *justice juive*. Violation de cette justice. *c*) *La justice romaine*. Pression exercée sur Pilate. Résistance du procurateur. Acharnement des Juifs. Appel à César ; Tibère, l'ami des délateurs. Trahison de Pilate (p. 325-330). 4. Raffinement que les Juifs mettent à satisfaire leur haine dans l'exécution. *a*) Détails de l'arrestation, de l'interrogatoire, des dérisions dans la cour du grand prêtre. *b*) Le crucifiement, supplice le plus *cruel*, le plus *ignominieux*, le plus *lent*, supplice des *maudits* (p. 330-331).

II

L'amour. — 1. *a*) Jésus essaye d'empêcher la séparation entre lu

et ses adversaires. Efforts auprès de Judas. *b*) Auprès du peuple : ses miracles, sa bonté, son silence. *c*) Auprès de ses ennemis ; ce que fait Jésus pour les éclairer, pour les apaiser. *d*) Auprès de Pilate (p. 331-335).

2. L'amour s'oublie lui-même : *a*) Souci qu'a Jésus-Christ de Jérusalem, *b*) de ses apôtres, de Judas. La Cène, l'agonie au jardin des Oliviers, l'arrestation, etc. *c*) Des femmes de Jérusalem. *d*) De ses compagnons de supplice. *e*) De sa mère (p. 335-338).

3. Délire de la haine, délire triomphant de l'amour : *a*) Inscription en trois langues, blasphèmes des faux témoins, des princes, des pharisiens, du peuple, des soldats. Jésus implore le *pardon*, il motive sa prière, il demande un pardon *universel*. *b*) La haine outrage Jésus-Christ dans tous ses titres, son titre de *Roi*, de *Messie*, de *Fils de Dieu*. Réponse de Jésus : *Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis*. *c*) Appel de la haine à la nature et à la Divinité. Détresse de Jésus. *Sitio*, volonté inlassable dans laquelle Jésus était de souffrir. Il pousse un grand cri pour prouver qu'il n'est pas à bout. La vie coule à torrents dans le monde. Triomphe de l'amour (p. 338-341).

Conclusion. — Deux devoirs nous sont imposés : 1° Devoir vis-à-vis des hommes. Notre amour doit triompher de leur haine. 2° Devoir vis-à-vis de Jésus-Christ. Vengeance de l'amour. Les deux coupes (p. 341-344).

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

LA LUTTE DE L'AMOUR ET DE LA HAINE

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.

« Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » (Saint Jean, XIII, 1.)

MESSIEURS,

Dans la tragédie du Calvaire, on a vu apparaître toutes les passions : du côté des hommes elles ont pris la face hideuse des vices, du côté du Christ elles ont rayonné de tout l'éclat des vertus ; du côté des hommes, la concupiscence s'est attachée avec fureur à l'or, a dégénéré en soif de sang et en soif de domination, la peur a conduit à la lâcheté et à la trahison, la joie est devenue un infernal délire, la tristesse de l'envie, l'audace a tourné à l'impudence, la colère à l'injustice, le désespoir au suicide ; du côté du Christ, le désir est un élan d'ardeur infinie vers la gloire de Dieu et la rédemption de notre race, la douleur un holocauste, la désolation de la miséricorde et de la pitié, la crainte un acte d'adora-

et ses adversaires. Efforts auprès de Judas. *b*) Auprès du peuple : ses miracles, sa bonté, son silence. *c*) Auprès de ses ennemis ; ce que fait Jésus pour les éclairer, pour les apaiser. *d*) Auprès de Pilate (p. 331-335).

2. L'amour s'oublie lui-même : *a*) Souci qu'a Jésus-Christ de Jérusalem, *b*) de ses apôtres, de Judas. La Cène, l'agonie au jardin des Oliviers, l'arrestation, etc. *c*) Des femmes de Jérusalem. *d*) De ses compagnons de supplice. *e*) De sa mère (p. 335-338).

3. Délire de la haine, délire triomphant de l'amour : *a*) Inscription en trois langues, blasphèmes des faux témoins, des princes, des pharisiens, du peuple, des soldats. Jésus implore le *pardon*, il motive sa prière, il demande un pardon *universel*. *b*) La haine outrage Jésus-Christ dans tous ses titres, son titre de *Roi*, de *Messie*, de *Fils de Dieu*. Réponse de Jésus : *Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis*. *c*) Appel de la haine à la nature et à la Divinité. Détresse de Jésus. *Sitio*, volonté inlassable dans laquelle Jésus était de souffrir. Il pousse un grand cri pour prouver qu'il n'est pas à bout. La vie coule à torrents dans le monde. Triomphe de l'amour (p. 338-341).

Conclusion. — Deux devoirs nous sont imposés : 1° Devoir vis-à-vis des hommes. Notre amour doit triompher de leur haine. 2° Devoir vis-à-vis de Jésus-Christ. Vengeance de l'amour. Les deux coupes (p. 341-344).

espérances et les mouvements du peuple. Au sanhédrin, deux sectes eurent une influence prépondérante : les pharisiens tirés en plus grand nombre de la classe des scribes, fort attachés aux observances extérieures, partisans zélés des codes mosaïques, ennemis prononcés des étrangers, jouissant à cause de cela d'une véritable puissance sur le public ; les saducéens, généralement recrutés dans les races sacerdotales, adorateurs tièdes de Jéhovah, facilement relâchés dans leurs mœurs, inclinant vers des doctrines matérialistes, ne dédaignant pas toujours les faveurs des Romains. Vous retrouvez ici, Messieurs, ces deux tendances que nous avons signalées dans le cours de l'histoire, la tendance stoïcienne et la tendance épicurienne, les pharisiens s'adonnant à une sévérité outrée qui dissimulait de grandes corruptions, imposant aux peuples d'intolérables fardeaux, visant à une spiritualité angélique ; les saducéens, sceptiques et suivant sans remords leurs convoitises. La doctrine de Jésus, à la fois divine et humaine, sa vie étrangère à ces exagérations, sa personne enveloppée de simplicité et de réserve, rencontraient dans ces sectes des ennemis tout désignés. Aussi longtemps que le Maître resta en Galilée, il ne semble pas que le sanhédrin se soit beaucoup occupé de lui, mais dès que le Prophète parut à Jérusalem, le grand conseil s'émut et conçut pour le Fils de Dieu une défiance, une antipathie, qui bientôt tournèrent à la haine, une haine implacable.

La première fois, en effet, que Jésus chassa les vendeurs du Temple, on vit déjà les docteurs rôder autour de lui, s'inquiéter, garder le silence par prudence, puis aborder le Nazaréen, lui demander avec malveillance quel signe viendrait prouver la légitimité de l'autorité qu'il s'arrogeait. La réponse de Jésus se grava dans leur mémoire : ils en défigurèrent le sens et s'en souvinrent toujours comme d'un crime capital et d'un blasphème [1].

La haine ne recule pas, dit le philosophe, elle s'accentue progressivement, elle est incurable, elle ne s'adoucit jamais [2]. Au bout d'un an, après la guérison du paralytique au bord de la piscine de Bethesda, les sanhédrites tinrent conseil et résolurent de faire mourir le nouveau thaumaturge [3]. La haine est par nature homicide ; elle crée dans l'âme une disposition meurtrière, et vise la destruction de son objet. C'est pourquoi saint Jean nous a dit : *Qui odit fratrem suum, homicida est* [4], et il compare l'homme haineux à Caïn. Nous éprouvons, en effet, pour ceux que nous haïssons une répugnance indicible, leur présence nous offusque et nous blesse, tout ce qui vient d'eux révolte notre cœur, nous rencontrer avec eux nous est intolérable, nous séparer d'eux à jamais, tel est notre rêve instinctif. Or, comme la mort sépare par

1. Saint Jean, II, 18.
2. *Rhétorique*, II, IV, 20.
3. Saint Jean, V, 2-18.
4. *I Epist.*, III, 5.

un infranchissable abîme, nous voudrions nous défaire des êtres que nous haïssons, les anéantir partout comme nous les avons anéantis dans notre cœur. De là vient que les sanhédrites, dès qu'ils eurent pris Jésus en haine, décidèrent de l'envoyer au supplice. Cette volonté était parfaitement connue du Maître qui leur disait : *Pourquoi voulez vous me tuer, pour laquelle de mes bonnes œuvres voulez-vous me lapider*[1] ? Le peuple n'ignorait pas davantage ce dessein ; aux fêtes des Tabernacles, les habitants de Jérusalem s'interrogeaient à son sujet : *N'est-ce pas Celui qu'ils cherchent à faire mourir*[2] ?

Pour réaliser leur projet, il fallait un prétexte, le grand conseil se livra à une vigilance sans distraction en vue de surprendre le Maître ; pour arrêter et condamner Jésus, il fallait renverser des obstacles, les Juifs s'acharnèrent contre tout ce qui s'opposait à leur volonté ; enfin pour satisfaire leur haine et leur soif de vengeance, ils traitèrent leur victime avec un raffinement de cruauté inouï.

D'abord, on essaya de surprendre le Galiléen dans sa doctrine et dans sa parole. Partout où il porte ses pas, il est suivi, environné d'espions chargés de surveiller ses discours publics, ses conversations avec

1. Saint Jean, VII, 20 ; X, 32.
2. *Ibid.*, VII, 25.

ses amis, ses plus intimes communications avec ses disciples. Ses ennemis ont leurs émissaires en Galilée, à Capharnaüm, à Corozaïn, à Bethsaïde ; en Judée, à Jérusalem, à Béthanie, en Pérée, dans le pays de Galaad, dans la Samarie, jusqu'à Naïm et sur le territoire de Tyr et de Sidon. Il ne peut pas ouvrir la bouche sans qu'un scribe ou un pharisien, un saducéen ou un hérodien ne soient dans l'assemblée, au milieu des apôtres, passant au crible chacune de ses affirmations, l'interrompant tout à coup, lui opposant les livres inspirés, les interprétations des docteurs, les coutumes des anciens, essayant de l'embarrasser, de le confondre, puis courant en hâte rapporter à Jérusalem ce qu'ils ont entendu. Tantôt, en vue de saisir plus sûrement ses secrets, on feint de vouloir le choisir pour chef, et de le suivre partout où il ira. Tantôt on l'interroge sur une question brûlante, comptant que par sa réponse il se compromettra, s'aliénera le peuple, les rabbis, les Romains. Un jour, les députés de la synagogue, s'unissant aux amis d'Hérode, s'approchent du Maître avec de grandes démonstrations de respect et en affectant une absolue confiance : *Maître*, disent-ils, *nous est-il permis de payer le tribut à César, ou est-ce défendu*[1] ? » Condamner le tribut, c'était tomber sous le coup des vengeances romaines ; le tenir pour légitime, c'était, en flattant les païens, humilier et

1. Saint Matthieu, XXII, 17.

révolter les Juifs: Jésus échappa au piège. Un autre jour, les scribes amenèrent au Sauveur une femme, prise en flagrant délit d'adultère, et, l'interpellant : *Rabbi, voici une femme surprise dans l'adultère, Moïse nous a commandé dans la loi de lapider la femme coupable de ce crime, qu'en dites-vous*[1] ? S'il envoyait la malheureuse au supplice, le Maître perdait sa réputation de miséricorde et de mansuétude, il ressuscitait une pratique cruelle ; s'il l'absolvait, il se mettait en contradiction avec Moïse. Vous savez comment la sagesse confondit la ruse. Un autre jour c'est la loi du divorce qui leur sert de prétexte : *Est-il permis de quitter sa femme pour un motif quelconque*[2] ? Il était impossible de prendre parti pour l'affirmative sans contrarier l'école de Shammaï, une partie des fidèles, et sans offenser la morale ; se déclarer pour la négative, c'était humilier les disciples de Hillel, flétrir les grands qui, grâce au divorce, en étaient arrivés à satisfaire tous leurs goûts de débauche, condamner Hérode, roi de Judée, qui vivait dans le concubinage, et s'exposer au sort qu'avait eu Jean-Baptiste, précisément à propos de la même question.

Espérant amener le Christ à des affirmations imprudentes ou à des actes téméraires, ses adversaires le sommaient tout à coup et à brûle-pourpoint de s'expliquer sur sa mission, de faire un

1. Saint Jean, VIII, 5.
2. Saint Matthieu, XIX, 3.

miracle prouvant le caractère surnaturel de son apostolat. Aux fêtes de la Dédicace, ils l'arrêtent soudain au portique de Salomon : *Jusques à quand*, crient-ils, *nous tiendrez-vous en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le une bonne fois et ouvertement* [1]. Aux environs de Magdala, ils l'adjurent sur un ton impératif de faire un signe dans les airs, d'arrêter le soleil comme Josué, de lancer le tonnerre dans un ciel serein comme Samuel ; comme Élie de s'environner d'éclairs et de s'élever dans un char de feu [2].

Si Jésus leur répondait, ils suscitaient un scandale : *Est-il donc Dieu*, répétaient-ils partout, *pour remettre les péchés* [3] ?

Après avoir épié sa parole et essayé en vain de surprendre sa doctrine, on surveilla sa vie, sa conduite, ses relations. Il y avait un précepte, qu'à bon droit, les Juifs respectaient au plus haut point, le précepte du sabbat. Les pharisiens firent l'impossible pour prouver que Jésus le violait sans cesse, qu'il le faisait violer à ses amis et à ses disciples. D'après eux, rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la santé aux lépreux, le mouvement aux paralytiques, mêler sa salive à quelques grains de poussière, en faire un baume

1. Saint Jean, x, 24.
2. Saint Matthieu, xii, 32.
3. Saint Luc, v, 21.

miraculeux pour les yeux malades, c'était profaner le jour du sabbat: conseiller à l'infirme guéri de prendre son grabat et de l'emporter, laisser les apôtres froisser quelques épis de blé et en manger les grains, c'était faire manquer à la loi du repos. Ils tentèrent de démontrer que le Seigneur et les douze dédaignaient les rites du mosaïsme, les prescriptions de la pénitence, puisqu'ils ne se soumettaient pas à tous les jeûnes ordonnés par les docteurs, les cérémonies purificatoires, puisqu'ils refusaient de s'astreindre à toutes les ablutions pratiquées par les âmes plus ferventes. Ils s'indignèrent que Jésus se permît de descendre chez les publicains, consentît à s'asseoir à leur table, qu'il accueillît les pécheurs et les pécheresses, les laissât pleurer à ses pieds, les relevât avec indulgence de leurs misères, qu'il liât conversation avec les gentils, les Samaritains, les fils de Chanaan, qu'il promît d'ouvrir à tous les peuples le Temple et le Saint des saints, et prédît le jour où le Dieu des Juifs serait le Dieu de tous les hommes.

Quand ils crurent avoir trouvé des prétextes suffisants pour l'accuser, par un acharnement inlassable, ils s'efforcèrent de renverser les obstacles qui leur barraient le passage.

Trois obstacles s'opposaient à la réalisation de leur projet : la popularité dont jouissait Jésus auprès

de la multitude, la justice juive et la justice romaine. A force de bruits répandus dans les villes et les bourgades, ces sectaires arrivèrent à refroidir la sympathie dont le Prophète était l'objet. Pour chaque catégorie des habitants, ils eurent des arguments différents : aux amis des saducéens, ils représentèrent Jésus comme un ennemi du Temple et du sacerdoce ; aux partisans des Romains, comme un conspirateur qui prétendait s'emparer de la royauté ; au peuple, ils racontèrent que c'était un homme de bonne chère et un buveur : que, s'il faisait des miracles, c'était au nom de Beelzébub ; que, d'ailleurs, le Messie apparaîtrait tout d'un coup comme un météore éblouissant, rendant en un instant sa splendeur à Israël et mettant toutes les nations à son service, qu'on ne saurait pas d'où viendrait l'oint du Seigneur ; qu'on connaissait l'origine de Jésus, qu'il était né à Nazareth, d'où jamais rien de bon n'était sorti; qu'enfin si l'agitation créée par l'imposteur continuait, les Romains s'irriteraient et enlèveraient aux Israélites leurs dernières libertés. La foule finit par s'émouvoir, l'opinion se retourna, même à Capharnaüm et en Galilée les défiances s'accentuèrent, et, moitié par peur, moitié par respect pour les docteurs, le peuple devint hostile et ferma ses portes au Maître. La veille de sa passion, Jésus n'avait plus une pierre pour reposer sa tête.

Le sanhédrin le fit saisir au jardin des Oliviers, mais une nouvelle difficulté allait surgir. La justice juive avait des règlements sévères ; s'y soumettre c'était instituer des débats qui pouvaient être dangereux, prolonger le procès jusqu'à la fête de Pâques, c'était s'exposer à voir se réveiller le culte dont le Christ avait été l'objet, et se produire un soulèvement en sa faveur. Alors, Messieurs, on étrangla le procès, en quelques heures le Galiléen fut arrêté, condamné, mis à mort. Une fureur impatiente présida à la conduite de toute cette affaire dans laquelle furent également méprisés les principes les plus élémentaires de la justice naturelle et de la justice positive. Il semble que Gamaliel, homme d'honneur, de noblesse, de justice, dût présider le tribunal ; Caïphe, le pire ennemi du Sauveur, s'institua lui-même juge suprême ; on ne devait pas siéger pendant la nuit, avant le sacrifice du matin ; or, à peine Jésus était-il entré dans le palais des grands prêtres, que l'instruction commençait, que le sanhédrin se réunissait en hâte ; la loi voulait qu'on mît un jour entre l'interrogatoire et la sentence, deux séances furent tenues entre deux heures et neuf heures du matin qui donnèrent au procès sa solution. Point d'exposition de la cause, point de témoins à décharge, point d'avocat pour défendre l'accusé, du moins il n'y en a point trace dans l'histoire. Il fallait un crime dénoncé, prouvé, qui autorisât une condamnation ; on suborna quelques misérables qui vinrent

témoigner contre Jésus ; leurs dépositions étaient contradictoires, le tribunal était confondu ; Caïphe interpella l'accusé : *Je te somme, au nom du Dieu vivant, de me dire si tu es le Messie.* — *Je le suis*, répondit le Christ, *et vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite du Père et venant sur les nuées du ciel* [1].

Le grand prêtre bondit, déchira ses vêtements avec indignation : *Vous avez entendu le blasphème*, s'écria-t il, *qu'avons-nous besoin de témoins? Qu'en pensez vous? — Il mérite la mort*, répondit le sanhédrin. *Reus est mortis* . Un seul homme protesta contre cette sentence : Judas rapporta les trente deniers : *J'ai livré le sang du juste* [2], dit-il. Les juges le repoussèrent avec mépris.

Une dernière étape restait à franchir, il fallait que la sentence fût confirmée par la justice romaine. On conduisit le Christ au prétoire de Pilate. Cinq ou six fois, le procurateur tenta d'arracher Jésus à la fureur de ses ennemis : *Quelle accusation portez-vous contre cet homme?* interrogea le magistrat de Rome. — *Si ce n'était pas un malfaiteur*, répondirent les Juifs sur un ton impérieux, *nous ne vous l'eussions pas livré.* — *Eh bien*, continua Pilate, *emmenez-le, jugez-le conformément à vos lois.* — *Nous ne pouvons condamner à mort,* ripostèrent

1. Saint Matthieu, XXVI, 63.
2. *Ibid.*, XXVII, 4.

avec colère les sanhédrites. — *Je ne trouve aucun motif de condamner cet homme*, reprit Pilate. Alors, la foule devint houleuse, les adversaires du Christ se montrèrent menaçants : *Il soulève le peuple par sa doctrine, depuis la Galilée jusqu'ici, il refuse de payer le tribut à César, il se dit Christ et roi*[1]. Pilate ne se rendit pas; il envoya Jésus devant Hérode. Les sectes ne désarmèrent pas, elles coururent au palais et renouvelèrent avec instance et âpreté leurs accusations. Hérode, sans s'émouvoir, fit ramener le prisonnier à Pilate. Celui-ci tenta une seconde fois de sauver le Prophète ; il convoqua le peuple, lui proposa de délivrer le Christ, mais la multitude, excitée par les pharisiens, réclama avec violence la liberté pour Barabbas, révolutionnaire et meurtrier, la mort pour Jésus. Pilate essaya d'attendrir la foule par la pitié, il lui présenta Jésus ruisselant du sang de la flagellation, couronné d'épines, vêtu d'un manteau de pourpre. A peine les Juifs eurent-ils aperçu la sainte victime que des clameurs formidables sortirent de leurs poitrines : *Crucifiez-le ! crucifiez-le*[2] *!* Le préteur résista encore, car, Messieurs, ce n'est pas pour le défendre, un magistrat doit rester jusqu'au bout fidèle à la justice malgré la pression du pouvoir, malgré la violence de la rue et les colères de l'opinion, mais la vérité m'oblige à rappeler que Pilate ne signa pas du premier coup la condamnation de Jésus, que plusieurs

1. Saint Matthieu, XXVII, 2, 25; Saint Luc, XXIII, 2, 3.
2. *Ibid.*, 22.

heures il refusa d'entrer dans les plans des sectaires, qu'il finit par dire avec assez de courage : *Vous m'avez amené cet homme, prétendant que c'était un conspirateur, je l'ai interrogé ; il n'est pas coupable, condamnez-le, si vous le voulez, moi je ne le condamnerai pas*[1]. A ces mots, la fureur des sanhédrites se retourna contre le procurateur : *Si tu le délivres tu n'es pas l'ami de César; quiconque se fait roi est l'ennemi de César*[2]. L'évocation du nom terrible de César épouvanta Pilate, — César s'appelait alors Tibère et chacun savait de quelle faveur jouissait auprès de lui la délation, — Pilate trahit son devoir et livra Jésus.

Les Juifs triomphants mirent à satisfaire leur haine un raffinement inouï; ils se plurent à verser dans le supplice de leur victime tout ce que le cœur humain a imaginé de plus dur et de plus cruel. Dans tous les détails de leur conduite, les sanhédrites trahissent leur volonté de mépriser Jésus et de le noyer dans les souffrances. Dans leur marché avec Judas, ils affectent de donner du Maître le prix d'un esclave, trente deniers d'argent; dans l'arrestation, ils font saisir le Christ non pas comme un adversaire respectable, mais comme un vulgaire voleur au-devant duquel on se jette avec des bâtons; durant l'interrogatoire chez Caïphe, on le laisse souffleter sans

1. Saint Luc, XXIII, 14.
2. Saint Jean, XIX, 12.

protester ; dans la cour du grand prêtre, durant deux heures, on l'abandonne aux dérisions, aux crachats, aux brutalités des valets ; au prétoire, on le livre aux insultes des soldats ; puis c'est le peuple inspiré par les pharisiens qui choisit le supplice. Les Juifs exigent que Pilate condamne le Christ au supplice le plus cruel, car le crucifiement réunissait ce que l'art des bourreaux a découvert de plus aigu, *crudelissimum supplicium*, dit Cicéron ; à la mort la plus ignominieuse, car ce châtiment, épargné aux citoyens romains, était réservé aux brigands, aux émeutiers, aux crimes d'une perversité exceptionnelle, *teterrimum supplicium ;* à la mort la plus lente, car l'agonie durait au moins douze heures, et on a vu des suppliciés survivre jusqu'à deux jours, ne pouvant faire un mouvement, consumés par une fièvre dévorante ; à la mort des maudits, car une des plus anciennes lois d'Israël vouait à l'anathème quiconque avait été attaché à un gibet : *Maledictus qui pendet in ligno*[1]. Voilà, Messieurs, la provocation de la haine, écoutez la réponse de l'amour.

II

D'abord le Christ essaye tous les moyens pour empêcher une rupture entre lui et ses amis, entre lui et son peuple, entre lui et ses ennemis. Le cœur a horreur de la séparation. Bien longtemps à l'avance,

1. *Deuter.*, XXI, 23 ; Galat, III, 13.

il tente d'arracher Judas à son infernal dessein : au soir de la Cène, il lui renouvelle ses avertissements et s'efforce de réveiller sa conscience ; lorsque le malheureux se présente au Maître au jardin des Oliviers et le désigne par un baiser aux envoyés du sanhédrin, le Seigneur ne soustrait pas son front aux lèvres infâmes qui avaient dit : *Que me donnerez-vous et je vous le livrerai*[1] ; il ne repousse pas par un regard de mépris l'apôtre renégat, il ne l'écrase pas d'un anathème, mais, le regardant avec l'expression d'une infinie tristesse : *Mon ami,* lui dit-il, *pourquoi es-tu ici, ô Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser*[2] ! et, par ces mots si doux, il laisse la porte ouverte à la réconciliation. Pierre s'était étrangement conduit, interpellé par des serviteurs et des servantes, il avait trois fois renié son Sauveur, les yeux navrés de Jésus rencontrèrent ceux du premier des apôtres et se fixèrent sur lui avec un tel mélange de douleur et de tendresse, que celui-ci sortit, revenant par l'amertume de ses larmes au cœur de son Maître.

Durant tout son ministère public, le Christ eut pour le peuple, pour les petits, pour les pauvres, une prédilection de tous les instants : ce sont eux qu'il avait appelés les premiers à la joie de sa naissance, parmi eux qu'il avait choisi sa mère, ses disciples, à eux qu'il avait adressé ses premières et ses plus suaves paroles, pour eux qu'il avait

1. Saint Matthieu, XXII, 15.
2. *Ibid.*, XXVI, 20 ; Saint Luc, XXII, 48.

fait la plupart de ses miracles. Quand il passait dans les villages de Galilée, il guérissait toutes leurs langueurs ; quand il parlait de son royaume, du banquet éternel de son Père, il promettait que les humbles y auraient la première place ; si leur barque menaçait de périr dans les tempêtes, d'un mot, d'un geste, il commandait au vent et à la mer ; si le festin des noces menaçait de finir dans l'humiliation et dans la tristesse, Jésus changeait l'eau en un vin délicieux qui ramenait la joie dans les cœurs. Ce furent des hommes du peuple qui furent chargés d'arrêter le Maître au jardin des Oliviers, le Sauveur ne s'indigna pas, mais, comme pour leur épargner une violence odieuse, il alla au-devant d'eux : *Qui cherchez-vous? — Jésus de Nazareth. — C'est moi*[1]. Une épée brilla dans la nuit, un de ces hommes fut frappé par Pierre. Immédiatement, Jésus intervint pour défendre le blessé : *Remettez votre épée au fourreau*, commanda-t-il, *car quiconque frappera par l'épée, périra par l'épée*[2]. Et, touchant l'oreille ensanglantée, il la guérit. Dans le palais du grand prêtre, les serviteurs se livrèrent sur l'accusé à toutes les brutalités ; au prétoire, les soldats le couvrirent d'insultes, le divin Maître ne proféra pas une menace, n'adressa pas un reproche à ce peuple ingrat.

Vis-à-vis de ses ennemis, Jésus évita tout ce qui pouvait rendre plus profonde la séparation qu'ils

1. Saint Jean, XVIII, 4, 5.
2. *Ibid.*, 11.

avaient voulue avec tant d'acharnement. On n'a pas assez remarqué les efforts de Notre-Seigneur pour gagner, éclairer, sauver les pharisiens et les saducéens. Que de fois il avait essayé de leur faire comprendre la vérité, leur expliquant les Écritures et les prophètes, leur commentant les textes les plus obscurs, leur parlant en paraboles et empruntant leur manière pour se les concilier, multipliant sous leurs yeux les prodiges et les résurrections pour les convaincre, s'asseyant à leur table pour leur prouver son affection, entretenant avec quelques-uns d'entre eux une véritable amitié. Durant la passion, aucune provocation, aucun geste du Sauveur ne modifia cette attitude. Au sortir de Gethsémani, il se plaignit avec tristesse : *Vous êtes venus à moi, comme à un voleur, avec des épées et des bâtons ; tous les jours, j'enseignais dans le Temple au milieu de vous, pourquoi donc ne m'avez-vous pas saisi* [1]? Devant Anne et Caïphe, il n'a point d'autres procédés : il repousse les accusations qui déshonoreraient sa vie. On voudrait établir qu'il enseigne dans les ténèbres, qu'il forme avec ses disciples une société dangereuse par son caractère secret, il se justifie : *Moi*, dit-il, *j'ai parlé ouvertement au monde, Moi, j'ai toujours enseigné dans la synagogue, dans le Temple, là où tous les Juifs s'assemblent, je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroger ? Interrogez*

1. Saint Luc, xxii, 52.

ceux qui ont entendu mes paroles, ils savent ce que j'ai dit, Moi [1]. Il maintient ses affirmations, à savoir qu'il est le Messie, Fils de Dieu ; mais en dehors de là, il garde le silence.

En présence de Pilate, Jésus se justifie de l'accusation portée contre lui. On avait voulu en faire un conspirateur politique, impatient de posséder le pouvoir : d'un mot Jésus réfute cette calomnie ; *Mon royaume*, dit-il, *n'est pas de ce monde*. Puis il se tait, ou bien il adresse à cette âme inquiète, troublée, des mots dont le souvenir se réveillera plus tard peut-être et la sauvera : *Si mon royaume était de ce monde, mes ministres combattraient pour moi, me délivreraient de la main des Juifs... Je suis né et je suis venu ici bas pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque vient de la vérité entend ma voix* [2]. Devant Hérode léger, sceptique, railleur, Jésus n'eut pas un anathème, il se renferma dans la réserve et dans la dignité.

L'amour nous conduit, avons nous dit, à nous oublier nous-mêmes, c'est là une de ses grandes victoires. Penser à ceux qu'on aime plus qu'à soi, être préoccupé de leur sort plus que du sien propre, vivre pour eux plus que pour soi, préférer leur salut à son salut personnel, c'est la preuve d'un étrange attachement, car l'homme est naturellement égoïste,

1. Saint Jean, XVIII, 20. — 2. *Ibid.*, 36.

ses instincts le ramènent constamment à lui-même. Rien ne réveille autant ce souci de soi que la souffrance, le danger, l'agonie ; malgré soi, on se laisse absorber par son angoisse et l'on se divertit de tout le reste.

Pas un instant, Jésus n'a paru préoccupé de lui-même ; quand il vient dans la ville sainte et qu'il aperçoit de loin le Calvaire, il ne s'arrête pas pour se lamenter sur le sort qu'on lui prépare, il pleure sur Jérusalem, il gémit sur le Temple dont il ne restera pas pierre sur pierre : *Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu* [1] *!*

Dans la nuit de la Cène, sans cesse son cœur revient à ses compagnons, au fils de perdition dont il prévoit la fin désespérée ; dans ses discours, il prépare les pêcheurs de Galilée à leur avenir de prédication, d'évangélisation, de persécution ; dans sa prière, il présente au Père tous les fidèles qui croiront en lui, il réclame pour eux l'unité de foi, de charité et la gloire éternelle.

Pendant sa passion, au moment de ses plus vives douleurs, sa sollicitude cherche les hommes pour verser jusqu'au bout sur eux sa bienveillance et sa tendresse. Durant les longues heures de son martyre

1. Saint Matthieu, XXIII, 37.

au jardin des Oliviers, trois fois il s'arrache à ses larmes, à son accablement, à sa sanglante prière pour revenir vers ses apôtres. Lorsque, quelques instants après, il est appréhendé, son inquiétude porte encore sur eux : *C'est moi que vous cherchez* dit-il, *laissez donc les miens en liberté. Sinite hos abire*[1]. Il vient d'entendre sa condamnation à mort, son émotion ne l'empêche pas de se retourner vers Pierre en train de le renier, et, par un regard d'amour infini, de remuer le cœur du malheureux. Sur la voie du Calvaire, écrasé par le poids de sa croix, chancelant, fléchissant, succombant sous son trop lourd fardeau, il ne veut pas que les femmes de Jérusalem pleurent sur lui, mais sa pensée s'attendrit sur les maux qui attendent sa patrie, sur les épreuves et les ruines qui se préparent. *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous et sur vos fils, car des jours viendront où l'on dira : Bienheureuses les stériles, les entrailles qui n'ont pas enfanté, les mamelles qui n'ont pas allaité. L'on commencera à crier aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Ecrasez-nous ! Si l'on traite ainsi le bois vert, comment traitera-t-on le bois sec*[2] ? A peine est il en croix qu'il cherche la foule pour implorer sur elle la miséricorde, il console les compagnons de son supplice, il est attentif à leur prière, il leur entr'ouvre à l'avance les portes de la félicité. Le voilà à son souffle suprême,

1. Saint Jean, XVIII, 8.
2. Saint Luc, XXIII, 28.

il a cette respiration entrecoupée qui précède la mort, son amour veille toujours, ses yeux se fixent sur sa mère debout au pied de la croix, sur Jean, son disciple bien-aimé, il parle de leur avenir, il ne veut point les laisser sans soutien : *Femme, voilà ton fils ! Enfant, voilà ta mère* [1]!

Mais le duel de la haine et de l'amour devient plus palpitant. Les pharisiens n'ont pas désarmé, au contraire: plus ils triomphent, plus leur sentiment devient du délire. A ce délire infernal de la haine, Jésus répond par le délire sacré de l'amour. Chaque parole des Juifs est une atteinte à la vie du Maître, chaque souffle qui s'échappe de leur poitrine hâte, pour ainsi dire, sa mort, car nous l'avons dit, la haine tue, anéantit ce qu'elle touche : chaque goutte de sang qui coule des veines de Jésus, chaque mot qui tombe de sa bouche, chaque angoisse qui étreint son cœur apporte la vie à tous, car l'amour est une puissance féconde et créatrice. A peine Jésus était-il attaché à la croix, à peine la croix portant à son sommet une inscription en trois langues, en hébreu, en grec, en latin, comme pour publier dans le monde entier l'infamie du Sauveur, avait-elle été dressée que les outrages au supplicié recommencent. Au premier rang passent et repassent devant le gibet, branlant la tête et blasphémant, les faux témoins que l'on

1. Saint Jean, XIX, 26.

avait produits la nuit précédente, puis les princes d'Israël et leurs valets se prennent à défier leur victime avec arrogance, puis le peuple d'abord plus curieux qu'indigné insulte le Sauveur, enfin les soldats romains unissent leurs outrages, voilà la haine, voici l'amour : Jésus sur cette foule égarée, sur ces témoins déloyaux, sur ces scribes et ces pharisiens méchants implore le pardon. Pour l'obtenir, il donne au Très-Haut le nom devant lequel le Très-Haut est obligé de céder, le nom de Père; pour le motiver, il prend le procédé de tous les amours, il excuse, « *ils ne savent ce qu'ils font*[1] », dit-il; pour que chacun puisse en profiter, il n'exclut personne de sa prière, il sollicite du ciel un universel pardon. Cette prière ne touche pas l'âme de ses ennemis, ils font monter vers le Sauveur un nouveau torrent d'injures, ils le blasphèment dans chacun des titres qu'il tient de sa nature ou de sa prédestination : dans son titre de Roi : *S'il est Roi d'Israël, qu'il descende de la croix et nous croirons en lui*[2]; dans son titre de Messie : *S'il a sauvé les autres qu'il se sauve lui-même*[3]; dans son titre de Fils de Dieu, en même temps que dans son amour pour son Père : *Il s'est confié à Dieu, que Dieu vienne donc le délivrer puisqu'il a dit : Je suis le fils de Dieu*[4]. Voilà la haine, voici l'amour.

1. Saint Luc, XXIII, 34.
2. Saint Matthieu, XXVII, 42.
3. Saint Luc, XXIII, 35.
4. Saint Matthieu, XXVII, 43.

Jésus annonce à l'humanité que, dès aujourd'hui, elle sera délivrée de sa misère, qu'elle commencera à entrer dans ce royaume dont il n'a cessé de parler, dont chaque jour il annonçait le prochain avènement : *Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le Paradis* [1]. « Aujourd'hui quelle promptitude; avec moi, quelle compagnie; dans le Paradis, quelle béatitude! » Afin de faire taire cet amour que rien n'épuisait, les hommes semblèrent appeler la nature et la Divinité, le soleil s'éclipsa, d'épaisses ténèbres enveloppèrent le monde et la croix, puis une main terrible et vengeresse toucha le Christ jusque dans les dernières fibres de son être, une voix éternelle se fit entendre à son âme : le Christ sentit qu'il était vomi par la terre et comme maudit par Dieu, il souffrit comme s'il allait tomber dans le néant sous l'action de Celui qui de rien fait tout, mais aussi réduit tout à rien, quand il le veut.

Alors un cri d'indicible angoisse s'échappa de sa poitrine haletante : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* [2] ? La haine se crut victorieuse, elle se prit à ricaner : *Voyons si Dieu viendra à son secours* [3]; mais à peine avait-elle proclamé son triomphe qu'elle dut se déclarer vaincue : Le Christ disait aux hommes et disait à Dieu : *Sitio, j'ai soif* [4]. Ce mot exprimait la plus grande torture du crucifié-

1. Saint Luc, XXIII, 43.
2. Saint Matthieu, XXVII, 46. — 3. *Ibid.*, 49.
4. Saint Jean, XIX, 23.

ment, mais il indiquait aussi la volonté inébranlable dans laquelle Jésus était de souffrir pour nous. La haine se tut : *Consummatum est. Tout est consommé*[1], dit Jésus, et, pour prouver qu'il n'était pas à bout, il poussa un grand cri : *Père, je remets mon âme entre vos mains*[2]. Le dernier mot restait à l'amour, l'amour était vainqueur. Jésus inclina la tête et expira. O roi d'amour et de bonté, nous vous adorons et nous vous bénissons : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per crucem tuam redemisti mundum.* Des sommets du Calvaire, du cœur ouvert, la vie se prit à couler à torrent, à envahir le monde, à régénérer les peuples, à faire tressaillir la terre, à ressusciter les morts, la vie prodiguée par l'amour.

Messieurs, deux grands devoirs nous sont imposés par le spectacle des vérités que nous venons de contempler. Le premier est un devoir de charité vis-à-vis des hommes, même de nos ennemis. Nous sommes obligés de contredire leur doctrine et même de la contredire avec persévérance, car l'Évangile est une force qui a reçu mission de conquérir le monde, et il ne peut le faire sans nier les principes adverses; nous sommes obligés de combattre leur action quand elle viole nos droits, et

1. Saint Jean, XIX, 30.
2. Saint Luc, XXIII, 47.

quand elle contrarie le bien, nous sommes obligés de renverser leurs œuvres afin d'avoir une place au soleil pour les nôtres, mais plus nous sommes contraints de lutter contre leurs idées et leurs entreprises, plus nous sommes tenus d'aimer leurs personnes, d'éviter dans nos paroles ce qui les blesse, dans nos procédés ce qui les exaspère, de leur pardonner, quelles que soient les iniquités dont ils se sont rendus coupables à notre endroit, de prier pour eux et même d'offrir nos souffrances pour leur rédemption. Si jamais l'amour des personnes ne nous autorise à trahir le bien ou la vérité, jamais l'amour du bien ne légitime la haine des personnes. Si loin donc qu'aille la méchanceté de nos ennemis, notre vertu doit aller encore plus loin, car l'amour des élus est plus fort que la haine des damnés. C'est un excellent moyen de prouver la supériorité absolue de Jésus-Christ et d'obliger ceux qui nous verront à la fois si contraires au mal et si miséricordieux à répéter le mot du centurion : *Vere Filius Dei erat iste*[1]. L'être qui réalise une telle perfection dans l'humanité est vraiment le Fils de Dieu.

Le second devoir qui nous est imposé, c'est celui de nous attacher à Jésus-Christ de toutes nos forces. C'est sur nous que s'est reposée l'infinie tendresse dont je vous ai parlé, sur vous et sur moi ; il serait vraiment étrange que nous ne fussions pas touchés

1. Saint Matthieu, XXVII, 54.

par le sentiment si héroïquement ardent qu'il nous a témoigné. Ce sentiment n'a pas été vague, flottant; il s'est exprimé par un souci continuel de notre félicité, par des effusions de larmes, de sang et de vie; notre amour doit se proportionner à l'amour que nous avons reçu, par conséquent nous exciter à la pensée du Christ, à l'abnégation de nous-mêmes pour le Christ, au sacrifice de notre personne et de notre vie pour le Christ. Puisqu'on aime le Christ, quand on observe ses commandements, soumettons-nous aux lois de l'Évangile dans notre existence personnelle, comme dans nos fonctions sociales. Prenons garde, Messieurs, de lasser l'amour du Sauveur, il y a longtemps peut-être qu'il nous sollicite, qu'il se traîne à nos pieds pour émouvoir notre cœur; prenons garde que son sentiment ne se retourne, que ses grâces ne se transforment en traits meurtriers. La vengeance la plus redoutable n'est point la vengeance de la justice, c'est la vengeance de l'amour; quand nous avons été condamnés par la justice, il nous reste un refuge, le tribunal de la miséricorde; mais quand nous avons été condamnés par l'amour, notre sort est désespéré. *Fuyons, fuyons*, disait Jérémie, *loin de la colère de la colombe, loin du glaive de la colombe*[1]. *Montagnes, tombez sur nous*, crient les réprouvés, *mais mettez-nous à l'abri de la colère*

1. *Jerémie*, XXV, 38; L, 16.

de l'agneau[1]. Messieurs, l'amour du Christ vous invite une fois de plus, répondez-lui. Le sang du Sauveur a coulé dans deux coupes, la coupe de la vengeance et la coupe de l'amour : ne buvez pas à la première, vous entendriez éternellement Jésus-Christ dire à son Père : *Vindica me*[2] ; buvez à la coupe de l'amour, elle est plus enivrante que la première et elle contient la vie éternelle. Ainsi soit-il.

1. *Apocalypse*, VI, 16.
2. Saint Luc, XVIII, 3.

ALLOCUTION

POUR LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

UN MOYEN DE SANCTIFIER LES PASSIONS

LA SAINTE COMMUNION

SOMMAIRE

La fête de Pâques, fête de la vie. Ce que Jésus-Christ a fait durant les jours passés sur la terre, il le continue dans l'Eucharistie. La sainte communion nous aide à subordonner nos passions à la raison, à éteindre leurs mauvaises flammes. Elle tourne notre âme vers les biens capables de nous détacher de la terre et de nous charmer (p. 349-350).

I

Jésus-Christ réalise ce triple effet par sa parole. *a*) Il nous parle. *b*) Il nous parle dans un colloque intime. *c*) Il nous promet les aliments de vie et les breuvages d'immortalité (p. 350-355)

II

Jésus, dans l'eucharistie, discipline nos passions par son action sur notre âme. *a*) L'eucharistie nourrit l'esprit et lui donne plus d'empire sur les passions. *b*) Influence directe ou indirecte de la communion sur la sensibilité (p. 355-360).

III

Dans la sainte communion, Jésus-Christ nous communique le Saint-Esprit. Travail du Saint-Esprit sur les saintes passions pour les exalter, sur les passions misérables pour les contenir; il fait vivre tous les germes de bonté que chacun recèle en son sein (p. 360-366).

Conclusion. — 1° Devoir d'*écouter* le Christ qui parle dans la sainte communion ; 2° de laisser le Christ agir en nous ; 3° de se livrer au Saint-Esprit. Exhortation générale (p. 366-369).

ALLOCUTION

POUR LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

UN MOYEN DE SANCTIFIER LES PASSIONS

LA SAINTE COMMUNION

Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam.

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle. » (Saint-Jean, VI, 53.)

Nous avons enseigné que la mystique catholique ne condamne point les passions à mourir, mais qu'elle les excite à vivre, à s'attacher aux vrais biens, à monter au-dessus d'elles-mêmes, à se transfigurer dans les efforts et dans les triomphes d'une gloire surhumaine. Jamais jour ne fut plus propice à la prédication de cette vérité, car la fête de Pâques est par excellence la fête de la vie et du renouvellement de la vie. l'Église ne cesse de chanter des hymnes à l'Époux qui, sorti victorieusement du tombeau, ne meurt plus, de promettre à ceux qui l'adoreront et se soumettront à sa loi, la même résurrection. Cette résurrection et cette transformation commencent et

progressent dans le banquet auquel vous venez de vous asseoir, non point seulement pour l'esprit et pour la volonté, foyers des pures visions et des décisions intellectuelles, mais pour la sensibilité, siège des passions et des appétits. Le pain que Jésus-Christ nous donne est, en effet, le pain de vie, le vin qu'il nous verse est pour l'âme, pour les sens, un breuvage de force et d'immortalité. Quand nous nous sommes rassasiés de la chair du Fils de Dieu, quand nous nous sommes enivrés de son sang, nous aimons plus que personne, nos désirs atteignent une intensité inconnue, nos espoirs et nos craintes, notre audace et notre joie prennent dans l'âme une surnaturelle vigueur.

Mais cette surabondance de vie ne fait pas explosion à tort et à travers, au hasard et dans le désordre ; Jésus-Christ, dans la sainte communion, donne à chacune de nos passions le ton qu'elle doit avoir selon les jours, les obligations, les tempéraments.

Enfin, le Maître arrache nos sentiments aux objets qui pourraient nous corrompre et nous perdre, il en dirige les élans et les ardeurs vers le bien. En un mot, par son commerce eucharistique avec nous, Jésus-Christ donne à nos passions une animation, une règle, une orientation.

I

C'est d'abord par sa parole que le Christ produit ce

triple effet dans nos âmes. Il est inutile de vous prouver l'influence que la parole exerce sur les passions. Le moindre mot suffit à éveiller les sentiments, à en soulever le flot, à en déchaîner l'ardeur ; sous la puissance du discours, l'amour et la haine, le désir et la crainte, la colère, la joie, l'espérance naissent, éclatent dans le cœur, en agitent le fond, remuent le monde. Mais nulle parole n'a la vertu de la parole de Dieu, nulle ne pénètre comme elle jusqu'à *l'esprit, jusqu'aux jointures et jusqu'aux moelles*, nulle ne *démêle* aussi efficacement les *affections* et les *pensées*[1]. Il appartient au Très-Haut de faire entendre ses oracles à l'intérieur, d'émouvoir à son gré et par le dedans la sensibilité, de s'établir à la racine de notre être, d'en gouverner comme il veut tous les ressorts. *Magister intus est... omnes intus auditores sumus*[2]. Voyez par quelles transes passaient les hommes les plus récalcitrants : comment ils étaient touchés à l'endroit qu'ils avaient cru inaccessible de leur âme, dès que Jésus ouvrait la bouche. Par la sainte communion, nous possédons le Verbe incarné sur nos lèvres, au dedans de nous. Ce Verbe n'est pas muet, il est impossible qu'il se taise, ses accents sont mystérieux comme sa présence, mais réels aussi comme sa présence. Dans l'ombre du banquet sacramentel, il interpelle chacun de nous, lui adressant

1. *Hœbr.*, IV, 13.
2. Saint Augustin, Tract. III *in Ec. Joan.*, 13, *Sermo* CLXXIX, 7.

le mot intime qui convient, excitant des émotions, inspirant des désirs, remplissant son rôle éternel de promoteur de la vie. Si, au moment de la chaste étreinte qui nous unit à la chair, au sang, à la personne du Christ, nous sommes attentifs, nous entendrons ces tendres oracles qui remplissent le ciel de leur force et de leur charme, qui ont tiré de la mort et du néant l'univers créé, qui soulèvent, oserai-je dire, d'ineffables palpitations dans le sein de l'auguste Trinité. Que ce langage arrache donc énergiquement l'homme à la torpeur, complice du trépas ! que le souffle de ces lèvres remue chaudement et suavement le cœur ! que la sensibilité se met à vibrer saintement ! que les larmes sont en même temps brûlantes et angéliques ! que les passions sont à la fois vives et pures ! que l'être humain prend d'épanouissement et d'ardeur ! Jésus n'étouffe ni nos désirs, ni nos espoirs, ni notre amour, ni notre joie ; il les pousse au contraire et il les enthousiasme nous répétant dans la familiarité : *Je suis venu afin que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment.*

Vous le comprenez, cette impulsion que le Christ nous imprime par sa parole n'est pas désordonnée ; il communique à chaque sentiment la note qui sied selon les âges, les tempéraments, les circonstances, les situations. Tantôt par sa conversation mystique, il ravit au sommeil, à la tiédeur, à la nonchalance : *Vous n'avez pu,* murmure-t-il, *veiller une heure avec*

moi, veillez[1]. *Surgite eamus. Debout, allons*[2]. Tantôt, il exhorte la volonté à saisir toutes les puissances de dilection, à en exprimer ce qu'elles contiennent de chaud et de délicat : *Aimez de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces*[3]. Ici, il entraîne le sentiment à une sorte de violence, là il enivre la passion et l'appétit. D'autres fois, il apaise la fièvre par son verbe comme la *rosée rafraîchit l'ardeur du vent d'orient*[4]; il répand l'onction de ses lèvres sur les douleurs trop vives, il verse le calme sur les caractères trop emportés, il tempère les émotions les unes par les autres. Dans les vies que les folles joies égarent, que les rires vains dissipent, il fait pénétrer un trait et la veine d'une salutaire souffrance est ouverte en notre sein, le charme de sa voix enchante les existences attristées, ceux que perd une espérance téméraire tout à coup frissonnent sous les mots terrifiants comme la foudre que profère le Maître, et les cœurs tremblants, timides, sont ramenés à la confiance par ses encouragements. Ainsi, Jésus-Christ recommence en chacun de nous et en la proportionnant à nos besoins la prédication qu'il adressait au monde lors de son passage sur la terre; sa parole prend toutes les nuances et tous les tons; tour à tour effrayante ou séductrice, cruelle ou béatifiante, elle excite et elle retient, elle enflamme

1. Saint Matthieu, XXVI, 41. — 2. *Ibid.*, 46. — 3. *Ibid.*, XXII, 37.
4. *Eccles.*, XVIII, 16.

et elle tranquillise, imprimant aux penchants et à la sensibilité le mode le plus en rapport avec nos intérêts.

La conversation secrète du Christ avec notre conscience projette sur les êtres une précieuse lumière, grâce à laquelle il nous est possible d'orienter nos sentiments. D'après cette indication, en effet, nous jugerons de la valeur des choses et du degré d'ardeur que nous devons mettre à les poursuivre ou à les fuir. La parole de Jésus combat en nous l'amour de la fortune, le désir de la domination, l'espoir des délices criminelles, la crainte du monde, des souffrances, de la mort; elle dénonce la vanité de ce que les païens convoitent, l'amertume cachée au fond des calices que nous sommes si avides d'épuiser. Mais le Docteur qui nous enseigne au dedans ne nous arrache pas ce que nous possédons pour nous laisser dans la misère et dans le vide ; il ne nous ravit les faux biens que pour nous diriger vers les véritables, après avoir soustrait à chaque désir un aliment malsain, dangereux, mortel, il lui présente une nourriture et un breuvage de vie. Tout ce qui est pur, noble, réconfortant, solidement aimable est offert en pâture à notre cœur ; aux pauvres est octroyé le royaume ; aux doux est promise la terre de lait et de miel ; aux volontés altérées le rassasiement de la justice. Puis, au-dessus du monde, le Christ montre sans cesse Celui qui est le terme suprême

de tous nos élans, le Père céleste qu'il faut aimer éperdument, le bien absolu vers lequel peuvent s'envoler nos aspirations et nos espoirs, le juge incorruptible capable *de perdre dans la géhenne* que l'on ne saurait trop redouter, Dieu, en un mot, terme suprême des aspirations de l'esprit et des ascensions de la sensibilité. Voilà comment, dans le colloque eucharistique, le Maître oblige à l'abnégation et jette dans l'abondance, comment il relève les sentiments et refrène leurs excès, comment, par l'intensité d'une vie très pure, il contraint les appétits à servir la morale et les desseins de l'Éternel.

II

Secondement, la sainte communion discipline nos passions par son action sur notre âme.

Lorsque le Christ est descendu en nous, il ne se contente pas de nous parler, il nous abreuve et il nous nourrit de sa propre substance. Mais sa chair n'est point un poison qui tue, son sang n'est point un nectar de mort, son calice est rempli d'un vin qui enflamme la vie, sa table couverte d'un froment d'immortalité. Loin d'épuiser, avons-nous dit, les sources de la sensibilité, la personne du Verbe les enrichissait dans le Christ ; de ces sources montaient des passions d'une force, d'une tendresse, d'une intensité telles que jamais rien de pareil ne s'est

trouvé en aucun autre homme. La sainte Eucharistie opère vis-à-vis de nos instincts un effet analogue à celui que l'union hypostatique produisait dans les instincts du Christ, elle fait éclater en nous les émotions qui remuaient l'âme du Maître. De sorte que *celui qui a soif n'a qu'à boire à cette coupe, et des fleuves de vie couleront dans ses entrailles* [1].

D'abord la sainte communion soutient la vie des passions, les sentiments de l'homme sont sans cesse exposés à baisser, à fléchir, et plus le sang et les nerfs ont de part dans les mouvements des appétits, plus ces mouvements ont besoin d'être appuyés. Dans le contact mystique du sacrement, toutes les puissances de l'âme s'abreuvent et se rassasient de façon à pouvoir travailler sans s'épuiser. Les passions si fougueuses dans leurs emportements, si promptes à se déchaîner en ondes furieuses se fatiguent et, par un contraste étonnant, tombent de l'exaltation dans l'abattement. Elles ressuscitent quand nous sommes touchés par le Christ, elles reprennent une jeunesse nouvelle ; leur activité grandit, éclate en entreprises impétueuses. Même parfois, comme une nourriture plus substantielle éveille des germes de santé que l'on ne soupçonnait pas dans un être, ainsi la sainte Eucharistie pénétrant par sa subtilité les replis du cœur y excite des vibrations de sentiment, des intensités de

1. Saint Jean, VII, 37

désir dont on se croyait incapable. Puis, les passions font explosion en des flots qui se heurtent; Jésus-Christ dans les émotions verse la facilité, l'épanouissement, l'harmonie de la joie : l'âme enivrée de vie divine demeure alerte au milieu des efforts.

Comment s'exerce cette puissance de l'eucharistie sur les instincts? Directement peut-être, car rien ne nous empêche de croire que dans cette union ineffable et intime le Sauveur ne puisse atteindre notre imagination et notre sensibilité; indirectement, du moins, car Jésus touche les frémissements de nos nerfs et de notre sang, car le champ supérieur de la pensée ne saurait baigner dans l'abondance sans que la région inférieure de l'âme partage cette fortune. Il est permis de dire que le pain de nos autels, à certains égards, nourrit tout l'homme, qu'il étend sa vertu des hautes facultés jusqu'aux énergies inférieures, puisque Notre-Seigneur a promis d'une manière formelle que sa chair et son sang seraient pour la matière même de notre corps un germe de résurrection.

La sainte communion établit l'ordre dans ces mouvements de vie. Cet ordre consiste en ce que la raison doit diriger les appétits, en ce que les appétits doivent se soumettre aux impulsions de la raison. Au festin du Christ, la raison puise une énergie qui la rend plus apte à dominer et à régler à son gré les inquiétudes et les élans des sentiments.

Avant tout, en effet, l'Eucharistie est destinée à alimenter l'esprit, à en enrichir la vigueur, à en engraisser la substance. Dans le sacrement de l'autel nous rencontrons l'âme de Jésus, mais l'âme de Jésus est esprit; puis son intelligence et sa pensée, son amour et sa volonté, mais son amour et sa volonté, sa pensée et son intelligence sont esprit; nous nous désaltérons au torrent de sa personnalité et de sa divinité, mais sa personnalité et sa divinité sont esprit. Il est vrai que l'âme et la divinité du Sauveur nous sont communiquées par l'intermédiaire de sa chair et de son sang, mais sa chair et son sang sont présents dans le tabernacle à la manière des esprits et pour servir d'abord de pain et de vin à l'esprit. De notre relation avec le Christ, nous gardons un élément que nous nous assimilons, la grâce, mais la grâce est la sève de l'esprit. L'homme, à la table sainte, se spiritualise donc, la raison et la volonté, filles de l'esprit, s'arment de forces nouvelles qui affermissent et augmentent leur autorité sur la sensibilité.

Les infirmités de la sensibilité sont atténuées, ses fougues perverses sont apaisées. En même temps que la nourriture saine entretient et accroît la vie, elle élimine les principes morbides qui menacent cette vie. C'est une maxime de plus en plus en honneur parmi les savants, que l'alimentation et la suralimentation sagement administrées tuent les germes nuisibles. L'alimentation eucharistique

produit un effet analogue sur les passions. Pendant que le Christ les rassasie, les ranime, il les affranchit des infirmités, des excès, des aspirations mauvaises, qui les minent. Leurs agitations fébriles se calment sous l'action du pain de Dieu, le feu des convoitises se ralentit, perd ses mouvements désordonnés sans perdre son élan, les cauchemars de l'imagination se dissipent, les transports maladifs du cœur se disciplinent et prennent l'allure que leur imprime la sagesse. Comment voulez-vous que l'on vive dans un commerce souverainement étroit avec un être en qui tout est accord, ordre, harmonie, justesse, sans être imprégné des qualités qui s'épanouissent en lui, sans assimiler ses sentiments aux siens, sans, par suite, se dégager de tout ce qui jure avec les principes de sa conduite ?

Lorsque par l'effet de la sainte communion les passions se sont soumises aux lois de la raison, il devient plus facile de les orienter ; elles se dirigent, en quelque sorte d'elles mêmes, vers les objets dignes de notre choix. L'organisme équilibré, en effet, est à la fois avide des aliments qui servent à sa vigueur, et ennemi des principes qui troubleraient ses fonctions et égareraient son mouvement. Voyez avec quelle divination merveilleuse les plantes et les animaux cherchent les sucs et la nourriture qui leur conviennent, à quels efforts ils se condam-

nent en vue de repousser et de vomir les poisons dont ils mourraient. C'est une image de ce qui se passe dans une âme saine et ordonnée; elle sent naître et grandir en elle l'amour des choses nobles, puis progressivement elle perd le goût de ce qui est vil ou louche. Ses passions ainsi régénérées demeurent sujettes à des retours, mais peu à peu les réalités menteuses qui exerçaient sur l'imagination trop d'ascendant la laissent froide, elle se soulève, éprouve des répugnances pour ce qui jadis flattait le plus la corruption de son désir. Quelles nausées montèrent aux lèvres de l'enfant prodigue, quand ses yeux désillusionnés s'arrêtèrent sur la pâture infâme qu'il avait convoitée, quand le souvenir du bon pain que son père prodiguait aux serviteurs lui revint à la mémoire! Tout haletant, il se mit à fuir le pays de misère dans lequel il mourait de honte et de faim, il courut d'un trait se réfugier au foyer où l'attendait un si chaud banquet [1]. Voilà le symbole de ceux dont la sainte communion a purifié les passions, de ceux auxquels le Christ apprend le discernement des choses.

III

Enfin, Messieurs, Jésus-Christ, dans le mystère de l'autel, exhale le souffle de sa bouche divine; ce souffle est le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit passe dans les âmes comme un vent plein de véhémence,

1. Luc, xv, 17-20

pour y susciter la vie des sentiments et la faire monter à de sublimes hauteurs. Au lendemain de la Passion et même de la Résurrection, les apôtres étaient languissants, leurs enthousiasmes s'étaient refroidis, leur amour hésitait, leur espoir était miné par l'inquiétude. Soudain, *vint du ciel un bruit comme celui d'un vent qui souffle avec force et remplit toute la maison où étaient assis* Pierre et ses compagnons. Puis on vit *apparaître comme des langues de feu, qui se partagèrent et se posèrent sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit* [1]. Mais alors sous la puissance de l'Esprit, les âmes affaissées se relevèrent, les cœurs se prirent à vibrer avec une telle intensité qu'on crut découvrir en cet étrange état les transports d'hommes ivres : ces langues embrasèrent les poitrines d'une telle flamme que les poitrines ne purent la maîtriser. La passion faisait explosion dans les yeux qui lançaient des éclairs, sur le visage devenu resplendissant, sur les lèvres qu'agitaient sans cesse des mots aussi substantiels que retentissants. A partir de ce jour, quelle vie dans les pêcheurs de Galilée ! quelle impétuosité dans leurs émotions ! quels accents dans leurs paroles ! quelle énergie dans leurs gestes ! Ah ! non, les sentiments ne sont pas morts en eux ! Depuis que le Christ leur a envoyé son Esprit, l'amour et la haine, l'espoir, le désir, la crainte, la colère, l'au-

1. *Actes*, II, 2-5.

dace, la joie, la douleur, soulèvent sans cesse les profondeurs de leur être, font bouillonner les flots de la vie et de la sensibilité. Le Christ n'a point cessé de communiquer son Esprit : chaque fois que le Maître descend par la sainte communion dans une âme préparée, il nous envoie son Paraclet. La vertu de l'Esprit n'est point usée, il continue son œuvre à travers toutes les générations, il anime toute chose, il fait éclore les germes ensevelis dans les entrailles de toute créature; sous son action, les terres les plus arides deviennent fertiles. Non content de donner la fécondité aux semences existantes, il pénètre les cœurs d'une puissance nouvelle, il tire de nous des effets que la nature n'aurait jamais pu produire.

Puis le Saint-Esprit n'est pas seulement le rénovateur de la vie, il en est l'organisateur et le régulateur. Sur le chaos où les éléments se confondaient, l'Esprit de Dieu agita ses ailes, et chaque élément de l'univers prit sa place; un ordre et une harmonie admirables s'établirent dans le monde; les individus, les genres, les espèces, apparurent avec la perfection qui leur était propre; l'Éternel lui-même ne put retenir un cri de contentement devant le spectacle de beauté qui s'étalait sous ses yeux. A la mort de Jésus, l'Église n'était qu'ébauchée, la volonté des apôtres oscillait continuellement entre les plus généreuses ardeurs et les plus indignes faiblesses; l'amour et l'oubli, la peur et la violence tour à tour heurtaient les parois de leur cœur. Le Saint-Esprit s'empare

d'eux et ces hommes se transfigurent à un si haut degré qu'en plusieurs endroits on les prend pour des dieux et on veut les adorer comme tels. Mais chaque émotion rend la note qui convient, point de folie dans l'amour, point de fanatisme dans la haine, point de lâcheté dans la crainte, point de témérité dans l'audace, nulle présomption dans l'espérance, nul accablement dans la tristesse, nul égarement dans la joie. L'Esprit-Saint opère en nous la même merveille à chaque fois que le Christ le respire en nous. Il n'en est pas un parmi nous qui ne porte en lui des trésors de bonté déposés en lui par la nature et par le baptême; nous voudrions que ce besoin de perfection fût satisfait jusqu'au bout, nous appelons une force capable de mettre en œuvre tout ce que nous avons conscience de posséder de grand et de saint. Sous l'action de l'Esprit, une plus vive et plus brillante étincelle jaillira de notre âme, des entreprises réussiront que jamais nous n'aurions osé tenter, si le messager du Christ n'avait élevé nos passions jusqu'à les transfigurer en ardentes vertus. Chacun de nous aussi sent palpiter en lui des convoitises misérables, un attrait insensé pour le désordre: le souffle de Dieu modère, éteint peu à peu ce foyer de concupiscence, il descend dans les mystères de notre corruption et de notre faiblesse pour extirper les racines du mal autant qu'elles peuvent l'être sur la terre.

Il y a des jours où les passions pour être fidèles

aux desseins de Dieu doivent quitter les sentiers habituels pour entrer dans des voies de toute façon surhumaines. La loi, dans ces circonstances, c'est, en quelque sorte, d'oublier toutes les lois, c'est d'échapper aux directions ordinaires de la sagesse pour suivre les impulsions d'une raison tellement supérieure que notre raison en est déconcertée. La passion devient alors cet enthousiasme sacré, ce divin délire devant lequel s'arrête l'esprit comme devant le spectacle le plus dramatique et, en même temps, le plus incompréhensible. L'amour subit de tels embrasements, l'espoir édifie de telles œuvres, la colère renverse de tels obstacles, frappe de tels coups, la bouche profère de tels mots que l'on devine partout le cœur, la puissance et l'accent de Dieu. C'est encore l'Esprit qui arrache le sentiment à ses propres lois pour le transporter, sous la direction immédiate du Très Haut, à des hauteurs inconnues.

La sensibilité ne se tiendra pas dans cette abondance de vie, dans cette modération d'allure, elle ne s'élèvera pas à cet excès de perfection, si elle ne s'est arrachée à la séduction des biens périssables, si elle ne s'est attachée par un amour brûlant au bien suprême. Avant tout le Saint-Esprit est amour, et avant tout il est amour de Dieu. Dès qu'il est en nous, il stimule en notre cœur le goût du divin, il nous apprend à savourer avec délice les fruits du ciel, il nous presse sans se lasser de diriger vers les cimes

les rayons de la flamme qui nous consume. Plus nos appétits s'élèvent, plus nous approchons du sommet habité par la Beauté infinie, plus nous nous habituons à y chercher notre joie, à y fixer le séjour de notre affection et plus les êtres inférieurs qui ne peuvent nous toucher sans nous perdre nous paraissent lointains, insuffisants, insipides. A mesure que le Christ recommence à nous imprégner de son Esprit, notre amour pénètre plus avant dans les profondeurs de Dieu, entraînant à sa suite toutes les énergies de la passion et de la sensibilité.

Ce que je viens de vous expliquer, Messieurs, vous l'avez éprouvé dans la pratique et vous l'éprouvez à l'instant même. Sous l'influence de la sainte Eucharistie, vos sentiments ne sont point morts, mais ils vivent plus que jamais, ils retrouvent l'enthousiasme et la fraîcheur de la jeunesse. Il y a de l'amour dans votre âme, il y a de l'espoir aussi, vos courages se sont relevés, des désirs profonds et sincères soulèvent votre volonté. Et la joie ne remue-t-elle pas vos cœurs? Ah ! il n'y a point eu au monde aujourd'hui de banquet comme le nôtre, nulle part les convives ne se sont assis plus nombreux à la table du Seigneur, nulle part la cordialité n'a été plus chaude, l'attendrissement plus doux. Qu'elles sont

heureuses les larmes que je vois couler de vos yeux, avec quel contentement vous avez goûté le pain et le vin de notre Dieu !

Puis l'ordre règne dans votre conscience. La sérénité, l'harmonie ne sont point troublées par les extravagances des instincts, la tempête ne tourmente ni vos visions, ni vos affections. Point de ressort qui crie, point de note fausse qui déroute, chaque émotion revêt la forme qui convient à votre état, à votre vocation.

Puis, le courant de votre activité s'oriente vers son vrai but, loin des objets qui ne fascinent que pour corrompre. Vous aimez, mais votre âme se répand sur les choses dignes de votre sentiment ; vous haïssez, mais c'est au mal que vous en voulez, au mal, père de la mort ; vous avez mis une barrière entre votre cœur et les choses vaines qui jadis vous tentaient.

Ah ! que les dispositions dans lesquelles vous êtes ne soient point éphémères, qu'elles soient le commencement d'une transformation durable !

Vous possédez le Christ dans vos entrailles, Messieurs, et il vous parle, écoutez-le; sa parole est intérieure, elle est affectueuse, elle révèle à chacun sa misère et sa noblesse, elle indique à chaque passion les sacrifices qu'elle doit faire, les objets qu'elle doit fuir, les biens qu'elle doit conquérir, les combats qu'elle doit engager ; prêtez une oreille attentive à ces accents qui, loin d'anéantir la vie

de la sensibilité, animent le cœur de tant d'ardeur et jettent l'âme entière dans de si divins transports.

Le Maître est l'activité même : durant son séjour au dedans de vous, il travaille votre intelligence et votre volonté dans le dessein de leur rendre l'autorité qui leur appartient sur la conduite de vos sentiments et de vos émotions; laissez-le faire en toute liberté, ouvrez lui toutes les portes, afin que le torrent de sa vertu puisse envahir à son gré toutes vos facultés. Que l'énergie mystérieuse qui s'échappait jadis de sa personne et empêchait de se perdre le trésor du sang et de la vie, touche votre imagination et les appétits qui en dépendent, en dirige les élans vers le bien !

Puis, dans nos calices et dans nos ciboires, il y a un feu, c'est le Saint-Esprit. Livrez-vous à lui, mettez-vous complètement à sa disposition, abandonnez-vous à sa merci, ne craignez pas qu'il vous fasse mourir, ni qu'il éteigne vos enthousiasmes, il ne produit que la vie, et un des noms qui rendent le mieux la nature de ses attributs, c'est le nom d'Amour. S'il élimine de vos veines des éléments auxquels vous vous étiez attachés, ne vous en plaignez pas, ces éléments étaient des germes de mort; s'il étouffe des flammes qui brûlent en vous, rendez-lui grâces, ces flammes venaient de l'enfer et vous préparaient des supplices qui sont comme une continuelle agonie et un perpétuel trépas; suivez l'impulsion que vous recevez de sa personne, prenez les

chemins dans lesquels elle vous pousse et vous sentirez se rajeunir vos jours. Messieurs, je voudrais, et ce sera pour cette année mon dernier vœu, que cette belle cérémonie eût un retentissement dans toutes les fonctions de notre organisation catholique et nationale. Je voudrais qu'au sortir d'ici, vous fussiez les plus vivants, les plus passionnés, les plus agissants des Français, — que vous apparussiez au monde aimant plus le bien, haïssant plus le mal que les méchants n'aiment le mal et ne haïssent le bien, plus heureux de boire au calice du Christ qu'ils ne le sont de s'abreuver au calice du démon, craignant plus Dieu qu'ils ne craignent le siècle, portés plus haut par votre espoir dans l'éternité qu'ils ne sont entraînés par leur confiance dans le temps, plus consumés par votre désir de la béatitude finale qu'ils ne sont tourmentés par la soif des faux bonheurs, plus audacieux dans la lutte pour nos intérêts qu'ils ne sont acharnés à leur destruction.

Lorsque les situations sont extrêmes, il faut des passions qui transportent les âmes à des sommets d'ordinaire inaccessibles et leur communiquent un empire à la souveraineté de laquelle les éléments les plus rebelles ne sauraient se soustraire. Que le Saint-Esprit, source première de ces grandes émotions, éveille dans votre cœur ces invincibles amours auxquels nul ne résiste, ces enthousiasmes sacrés qui ne passent point sur le scepticisme sans que le

scepticisme lui-même soit touché, ces surnaturels délires qui entraînent les peuples, gagnent les pensées et les vouloirs à la vérité, réconcilient dans la même foi et dans la même allégresse les générations, inspirent à leurs lèvres l'hymne d'adoration à Celui qui ressuscite la vie après l'avoir créée, et en oriente tous les mouvements vers la plénitude : Dieu. Ainsi soit-il.

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LA NATURE DES PASSIONS

Saint Augustin. — *La Cité de Dieu*, liv. IX, 4-5; liv. XXI, 3. — *De Genesi contra Manich.*, I.

Tertullien. — *Adversus Marcionem*, II.

Saint Thomas. — Iª p., q. LXXX-LXXXI; Iª IIª, q. XXII. — *De Veritate*, XXVI, 1, 2, 3.

Cajetan. — *Comment. in loc. cit.*, D. Th.

Suarez. — *Tract.*, IV; *Disp.*, I, 1.

Nicolas Coëffeteau. — *Tableau des passions humaines*, préface et chap. I.

P. Sénault. — *De l'usage des passions*, premier discours.

Bossuet. — *Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. I, 6; chap. III, 9, 10, 11, 12.

Descartes. — *Des passions de l'âme*, 1re partie.

Malebranche. — *De la recherche de la vérité*, liv. V.

Balmès. — *Philosophie fondamentale*, II, 2.

Th. Ribot. — *La Psychologie des sentiments.* — *La Logique des sentiments.* — *Les Maladies de la volonté.*

G. Dumas. — *La Tristesse et la Joie.*

W. James. — *La Théorie de l'émotion.*

Mosso. — *La Peur.*

Sergi. — *La Psychologie physiologique.*

Gley. — *Études de psychologie physiologique et pathologique.*

Hartenberg. — *Les Timides et la timidité.*

Lange. — *Les Émotions.*

Al. Bain. — *Les Émotions et la volonté.*

Claude Bernard. — *La Science expérimentale.*

Cyon. — *Le Cœur et le Cerveau.* (*Revue scientifique*, 22 novembre 1873.)

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LA HIÉRARCHIE DES PASSIONS

Saint Augustin. — *La Cité de Dieu*, liv. XIII, 9. — *In Psalm.*, CXVIII, VIII, 4; LXXII, 5.

Saint Thomas. — I^{a} p., q. LXXX-LXXXII; I^{a} II^{æ}, q. XXIII-XXV; q. XXVI-XXVIII. — *De Veritate*, XXV-XXVI, 4-5.

Cajetan. — *Comment. in loc. cit. Summæ theol.*

Suarez. — *Tract.*, IV; *Disp.*, I, 3-12.

Saint François de Sales. — *Traité de l'amour de Dieu.*

Bossuet. — *Connaissance de Dieu et de soi-même.* — *Sermons.*

Descartes. — *Des passions de l'âme*, 2^{e} partie.

Coëffeteau. — *Loco cit*, chap. II.

Sénault. — *Loco cit.*, I, III.

Jouffroy. — *Mélanges philosophiques.* — *Psychologie.*

Lacordaire. — *Conférences de Toulouse.*

Mgr Mercier. — *Psychologie*, p. 278.

Ribot. — *La Psychologie des sentiments.*

Bain. — *Les Émotions et la volonté*, appendice.

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE LA VALEUR MORALE DES PASSIONS

Saint Augustin. — *La Cité de Dieu*, liv. VI, VII; liv. IX, 5, 6; liv. XIV, 9, 10. — *De Conflictu vitiorum et virtutum.* — *Enarrat. in Psalm.*, LXI.

Saint Thomas. — I[a] II[æ], q. XXIV, XXXIV, XXXIX, LIX, LX, LXXVII. — *De Veritate*, XXVI, 7. — *De Malo*, q. II, 1; III, 2; X, 1; XII, 2-3.

Suarez. — *Tract.*, IV; *Disp.*, I, 2.

Cajetan. — *Comment. in loco cit. Summæ theol.*

Billuart. — *Summa.* — *De Passionibus*, art. 1.

Goudin. — *Philosophia. D. Thomæ.* — *De Passionibus*

Sénault. — *Loco cit.*, I, II, III.

Coëffeteau. — *Loco cit.*, chap. III.

Taine. — *Origines de la France contemporaine*, t. II, p. 21-44, 23[e] édition. — *Essais de critique : Marc-Aurèle.*

M. Fouillée. — *Histoire de la philosophie.* — *Stoïciens.* — *Épicure.*

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DU COMMERCE DES PASSIONS AVEC LE MAL

Saint Augustin. — *Confessions*, IV, 15; X, 37. — *La Cité de Dieu*, liv. IX, 5; liv. XII, 1. — *Enarrat. in Psalm.*, VIII, 13. — *Proposit. ex epist. ad Rom.* — *Exposit.*, LVIII.

Saint Thomas. — Ia p., q. LXXX; Ia IIæ, q. XXIV; XXXIV, XXXIX, LXXVII.

Suarez. — *Tract.*, IV; *Disp.*, I, 2.

Coëffeteau. — *Loco cit.*, chap. III.

Sénault. — *Loco cit.*, II.

Bossuet — *Sermons.*

Pascal. — *Pensées*, XXIV-XXV.

Valgornera. — *Mystica theologica*, chap. II; *Disp.*, VII-VIII.

Lacordaire. — *Conférences de Toulouse.*

Ribot. — *Les Maladies de la volonté.*

DU COMMERCE DES PASSIONS AVEC LE BIEN

Saint Augustin. — *La Cité de Dieu.* liv. XIV. 2-10. — *Enarrat. in Psalm.*, cxxi, 4. — *Sermo* lxx. 3.

Saint Thomas. — I^a II^æ, q. xxiv. 3; q. xxxiii. 3-4; q. xxxiv, 1, 2, 3, 4; q. xxxix, 1, 2, 3, 4; q. xlviii, 2-3. — *De Veritate,* xxvi, 6.

Suarez. — *Disp.,* I, 2.

Sénault. — *Loco cit.*, IV.

Bossuet. — *Sermons, passim.*

Léon XIII. — *Lettre au cardinal Gibbons. Testem.*, 22 février 1899.

Lacordaire. — *Conférences de Toulouse.*

Taine. — *Histoire de la littérature anglaise.*

Dante. — *L'Enfer,* ch. III.

SIXIÈME CONFÉRENCE

DE L'ART DE FAIRE SERVIR LES PASSIONS AU BIEN

Saint Augustin. — *Confessions*, VI, 9; XII, 7-12. — *La Cité de Dieu*, liv. XIV, 8, 9, 10. — *Enarrat. in Psalm.*, XXXI, 5. — *Sermo*, CLXIII, 2.

Saint Thomas. — I^a II^æ q. XXIV. — *De Veritate*, XXVI, 6.

Suarez. — *Tract.*, IV; *Disp.*, I, 2.

Coëffeteau. — *Loco cit.*, chap. III.

Sénault. — *Loco cit.*

Abbé Fouard. — *Vie de Jésus-Christ*. — *Saint Pierre*. — *Saint Paul*.

Goschler. — *Dictionnaire de théologie catholique: Puritains*.

Taine. — *Histoire de la littérature anglaise*, t. III, liv. III. *Nouveaux essais de critique et d'histoire: Le Bouddhisme*. — *Marc-Aurèle*.

II

NOTES EXPLICATIVES

SUR

LES CONFÉRENCES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 18

Saint Thomas, dans l'article premier de la question XXII (Iª IIæ) insiste sur ce caractère de patient, en vertu duquel l'être en proie à la passion subit un changement grâce à l'intervention de l'agent : *Pati dicitur ex eo quod aliquid trahitur ab agente.* Plus le patient est dépourvu d'initiative, entraîné vers ce qui lui répugne, plus il subit l'empire de l'agent et de la passion : *Quod autem recedit ab eo quod est sibi conveniens, maxime videtur trahi ad aliud.* D'où il suit que les passions méritent d'autant plus leur nom qu'elles sont plus puissantes à nous entraîner d'un état meilleur à un état pire : *Quando hujusmodi transmutatio fit in deterius magis proprie habet rationem passionis*; d'où il suit que la tristesse est une passion plus que la joie : *Undè tristitia magis proprie est passio quam lætitia.* Le langage chrétien est donc éminemment philosophique, quand il appelle par antonomase *Passion* les souffrances de Jésus-Christ.

Il semble, d'après cette théorie, que dans toute passion il y ait quelque chose de répugnant pour le patient, et pourtant il est des passions qui nous plaisent comme la joie. Cajetan répond que, dans toute passion, il y a quelque chose de répugnant pour la nature, la preuve c'est que l'on ne peut demeurer longtemps sous l'empire d'une passion, sans que des lésions se produisent dans l'organisme. Mais cette répugnance vient soit de la substance de la passion, comme dans la tristesse et la crainte, soit de son mode et de son intensité. *Ista (lætitia) enim præternaturalitatem solam intensionis motus habet, illa (tristitia) ultra præter naturalitatem remissionis motûs, habet motum contrarium vitali extensioni cordis ad corporis partes. Ex eâdem quoque radice, scilicet majoris recessûs a naturali passione, quæcumque intensæ habent magis rationem passionis quam remissæ : motus enim corporalis major ibi intervenit.* (Cajetan, *loco cit.*)

NOTE 2, p. 23

Dans la passion, dit très justement Cajetan (*loco cit.*), il y a un mouvement de l'appétit, et joint à ce mouvement de l'appétit un changement organique. Le mouvement de l'appétit, colère, crainte, etc., convient à l'âme prise en elle-même (*per se*), la modification organique ne lui convient qu'à raison du

corps. Saint Thomas a fait cette distinction (*De Veritate*, XXVI, 2, ad 5^um^). *Ira*, dit-il, *et similiter quælibet passio animæ dupliciter possunt considerari : uno modo secundum propriam rationem iræ, et sic per priùs est in animâ quam in corpore; et alio modo in quantum est passio; et sic per priùs est in corpore; ibi enim primo accipit rationem passionis. Et ideo non dicimus quod anima irascatur per accidens, sed quod per accidens patiatur.*

Plusieurs physiologistes modernes ont fait cette même distinction ; nul n'a été plus net que Claude Bernard dans le texte que nous avons déjà cité : « Au moment où un agent modificateur vient agir sur l'homme, il ne provoque point seulement le plaisir ou la douleur, il n'affecte pas seulement l'âme, il affecte le corps ; il détermine d'autres réactions que les réactions psychiques, et ces réactions automatiques, loin d'être la partie accessoire du *phénomène*, en sont, au contraire, l'élément essentiel, persistant, survivant aux autres réactions chez l'homme même, seul saisissable chez les autres animaux. » (*Loco cit.*), p. 219.

Nous avons souligné le mot de phénomène pour montrer que Claude Bernard ne dit pas que la réaction automatique soit la partie essentielle du sentiment, mais du phénomène connexe au sentiment.

NOTE 3, p. 28

Notre thèse se heurte à deux pensées extrêmes, la première de Descartes et du spiritualisme exagéré qui sépare dans la passion l'élément psychique de l'élément corporel, la seconde qui déclare que la passion est l'expression de la vie végétative.

Descartes (*Des passions de l'âme*, art. 47), fidèle à son système sur l'union de l'âme et du corps, enseigne qu' « il n'y a en nous qu'une seule âme, et cette âme n'a en soi aucune diversité de parties ; la même qui est sensitive est raisonnable et tous ses appétits sont des volontés. L'erreur qu'on a commise en lui faisant jouer divers personnages qui sont ordinairement contraires les uns aux autres ne vient que de ce qu'on n'a pas bien distingué ses fonctions d'avec celles du corps, auquel on doit attribuer tout ce qui peut être remarqué en nous, qui répugne à notre raison, en sorte qu'il n'y a point en ceci d'autre combat, sinon que la petite glande qui est au milieu du cerveau, pouvant être poussée d'un côté par l'âme et de l'autre par les esprits animaux, qui ne sont que des corps ; ainsi que j'ai dit ci-dessus, il arrive souvent que ces deux impulsions sont contraires et que la plus forte empêche l'effet de l'autre. »

Cette théorie, chacun le sait, se rattache à la pensée que le corps et l'âme sont deux substances complètes, dont les relations sont des coïncidences établies par la volonté divine, par le fait des causes occasionnelles, d'après Malebranche, en vertu de l'harmonie préétablie, d'après Leibniz. C'est au principe même qu'il faut s'attaquer pour réfuter la thèse dérivée ayant trait aux passions.

Qu'il nous suffise de dire que la science actuelle est beaucoup plus favorable à l'unicité du principe vital. (Voyez Claude Bernard, *loco cit.*, *Définition de la vie.*)

Parlant des passions, M. Th. Ribot concède que la doctrine unitaire explique mieux la nature des passions. « La formule aristotélicienne, dit-il, de la matière et de la forme me paraîtrait mieux convenir, en entendant par matière les faits somatiques, par forme l'état psychique correspondant, les deux termes n'existant d'ailleurs que l'un par l'autre et n'étant séparables que par abstraction. » *La Psychologie des sentiments*, p. 113.

La seconde théorie que contredit notre affirmation tend à bannir la connaissance de la passion et à représenter les sentiments comme des faits purement physiologiques. « Sur la nature essentielle et dernière des états affectifs, dit M. Ribot, il y a deux opinions contraires. D'après l'une, ils sont secondaires, dérivés, qualités, modes ou fonctions de la connaissance; ils n'existent que par elle; ils sont « de l'intelligence confuse »; c'est la thèse *intellectualiste*. D'après l'autre, ils sont primitifs, autonomes, irréductibles à l'intelligence, pouvant exister en dehors d'elle et sans elle; ils ont une origine totalement différente : c'est la thèse que, sous la forme actuelle, on peut nommer *physiologique*.

« La théorie intellectualiste, qui est de vieille date, a trouvé sa plus complète expression dans Herbart et son école, pour qui tout état affectif n'existe que par le rapport réciproque des représentations; tout sentiment résulte de la coexistence dans l'esprit d'idées qui se conviennent ou se combattent; il est la conscience immédiate de l'élévation ou de la dépression momentanée de l'activité psychique, d'un état de tension libre ou entravée; mais il n'est pas par lui-même; il ressemble aux accords musicaux et dissonances qui diffèrent des sons élémentaires, quoiqu'ils n'existent que par eux. Supprimez tout état intellectuel, le sentiment s'évanouit; il n'y a qu'une vie d'emprunt, celle d'un parasite. L'influence de Herbart existe encore en Allemagne où (sauf quelques exceptions comme Horwicz.

Schneider, etc.) l'intellectualisme complet ou mitigé prédomine.

« La thèse que j'ai appelée physiologique Bain, Spencer, Maudsley, James, Lange, etc.) rattache tous les états affectifs à des conditions biologiques et les considère comme l'expression directe et immédiate de la vie végétative. C'est celle qui a été adoptée, sans restriction aucune, dans ce travail. Pour elle, les sentiments ne sont plus une manifestation superficielle, une simple efflorescence; ils plongent au plus profond de l'individu : ils ont leurs racines dans les besoins et dans les instincts, c'est-à-dire dans des mouvements. La conscience ne livre qu'une partie de leurs secrets; elle ne peut jamais les révéler complètement; il faut descendre au-dessous d'elle. Sans doute, il est fâcheux d'avoir à invoquer une activité inconsciente, à faire intervenir un facteur obscur, mal déterminé; mais vouloir réduire les états affectifs à des idées claires, nettes, et s'imaginer que, par ce procédé, on peut les fixer, c'est en méconnaître complètement la nature et se condamner par avance à échouer. » (*La Psychologie des sentiments*, préface, p. IX-X.)

D'après cette théorie, l'opinion commune serait erronée. « Voici une mère qui pleure son fils, dit M. G. Dumas, préface aux *Emotions* du docteur Lange, p. 9), l'opinion courante admet trois moments dans la production du phénomène :

« 1° Une perception ou une idée;

« 2° Une émotion;

« 3° L'expression de cette émotion.

« Cette succession est fausse; il faut renverser les deux derniers termes et raisonner ainsi : 1° cette femme vient d'apprendre la mort de son fils; 2° elle est abattue; 3° elle est triste.

« Qu'est-ce donc que sa tristesse? Simplement la conscience plus ou moins sourde des phénomènes qui s'accomplissent dans le corps. »

Il importe de remarquer d'abord que nous donnons au mot de sensibilité, de passion, d'émotion, une signification restreinte. Si nous appelons sensibilité toute irritabilité, toute modification déterminée dans l'être par les stimulants, il est manifeste que tous les êtres sont sensibles et susceptibles de passions. Si, au contraire, nous prenons ce mot dans son sens propre, ce mot de sentir indique avant tout un acte de connaissance.

Secondement, nous n'exigeons pas une connaissance nette; pour qu'une émotion suive, il suffit d'une connaissance vague à travers laquelle l'objet agit sur l'appétit.

Dans tous les faits invoqués par exemple par M. Ribot, il y

a une connaissance vague. L'enfant dans la période intra-utérine *sent*, et ses plaisirs et ses peines sont liés à ses perceptions bien qu'il soit incapable de découvrir cette connexion. L'influence du hachisch, de la puberté, des maladies mentales s'explique de la même façon. Un état organique agit sur les facultés connaissantes avant d'agir sur les facultés affectives. L'expérience et le sens commun n'acceptent pas que l'état organique devienne *affectif, puis intellectuel* (Th. Ribot, *loco cit.*, p. 1-16), pas plus qu'ils n'accepteront que la tristesse d'une mère ayant perdu son enfant vient de ce qu'elle connaît son abattement et non pas de ce qu'elle a conscience de la perte qu'elle a faite; pas plus qu'ils n'accepteront que les affections soient l'expression de la vie végétative et non de la vie animale ou connaissante.

NOTE 4, p. 41

Au sujet de cette thèse, plusieurs remarques nous paraissent utiles.

1° Les anciens ont été extrêmement affirmatifs quand il s'est agi de déterminer la part physique de la passion. Ils ont été loin de prétendre que le côté matériel soit tout, mais, par ailleurs, ils attribuent une importance capitale au changement organique qui se produit dans toute passion. Comme A. Bain, comme M. Ribot, ils enseignent qu'en vertu de la *loi de diffusion*, le sentiment et l'émotion se répandent dans tout l'individu. (Th. Ribot, *loco cit.*, p. 92, 93.)

2° Que ceux qui veulent bien comprendre saint Thomas suivent attentivement la progression de sa pensée, dans la question XXII (Iª IIæ). Dans l'article 2, le saint docteur n'enseigne pas qu'il n'y ait pas de passion dans les organes de la connaissance, mais qu'il y en a moins que dans les organes des affections. Dans l'article 3, il ne nie pas qu'il y ait des phénomènes organiques, lorsque se produisent les mouvements intellectuels de la volonté, mais il tient que ces phénomènes sont moins graves que dans les affections sensibles. Ainsi donc, voici la progression : tout acte entraîne une modification organique; cette modification est plus importante dans les affections que dans les connaissances, plus importante dans les affections sensibles que dans les affections de la volonté intellectuelle.

Les expériences contemporaines confirment complètement cette doctrine. « Les expériences de Lombard, Broca, Bert, Gley, Mosso, Tanzi, etc., ont montré que toute forme d'activité

de l'esprit est liée à une augmentation de la circulation; mais celle-ci est toujours supérieure à la moyenne, quand une émotion se produit. » (Th. Ribot, *loco cit.*, p. 93.)

3° Pourquoi les actes de connaissance remuent-ils moins l'organisme que les actes affectifs? Pourquoi les actes intellectuels opèrent ils une révolution moins considérable que les actes de la vie sensible?

A la première question, saint Thomas répond que la passion étant l'entraînement du patient par l'agent, les facultés appétitives dont le mouvement est une dépense et va du dedans au dehors, sont plus entraînées que les facultés connaissantes. Les facultés connaissantes ne sont pas entraînées par les choses, mais leurs actes sont une acquisition et s'opèrent en vertu d'un mouvement du dehors au dedans. D'où il suit que, dans un sens, les facultés connaissantes sont actives plus que passives. Quant aux changements qui se produisent, ils sont en quelque sorte spirituels dans la connaissance, ils sont matériels dans les affections. *Est autem duplex immutatio, una naturalis et alia spiritualis. Naturalis quidem, secundum quod forma immutantis recipitur in immutato secundum esse naturale, sicut calor in calefacto. Spiritualis autem secundum quod forma immutantis recipitur in immutato secundum esse spirituale, ut forma coloris in pupilla, quæ non fit per hoc colorata.* (Ia p., q. LXXVIII, 3.)

Le changement qui s'opère dans le mouvement affectif exige le contact naturel, mais non point le changement qui s'opère dans le mouvement connaissant. *Hoc per se invenitur* (scil. immutatio spiritualis) *in actu apprehensivæ virtutis sensitivæ, sicut oculus immutatur a visibili, non ita quod coloretur, sed ità quod recipiat intentionem coloris. Est autem et alia naturalis transmutatio organi, prout organum transmutatur quantum ad suam naturalem dispositionem, puta quod calefit, infrigidatur, vel alio modo simili transmutatur. Et hujus modi transmutatio per accidens se habet ad actum apprehensivæ virtutis sensitivæ, sed ad actum appetitus sensitivi per se ordinatur hujusmodi transmutatio.* (Ia IIæ, q. XXII, 2, ad 3um).

A la seconde question, le Docteur angélique répond que l'appétit intellectuel n'est pas dans ses actes essentiellement lié à un organe corporel, tandis que l'appétit sensitif ne peut exercer ses actes sans se servir formellement de ces organes. (*Ibid.*, ad 3. Voir le *Commentaire* de Cajetan.)

4° Nous avons fait allusion aux expériences de Mosso, regardées comme authentiques par les physiologistes. Il a observé à décou-

vert le cerveau de quatre personnes vivantes; pour trois d'entre elles, il nous a communiqué les résultats de ses études. A l'aide d'un instrument, il s'est rendu compte que la circulation du sang et les mouvements dans le cerveau varient suivant que l'homme dort ou veille, travaille intellectuellement ou affectivement. Ces expériences confirment ce que nous avons dit de la différence qui existe dans les changements organiques, selon qu'ils proviennent d'une connaissance ou d'un sentiment. (Mosso, *la Peur*, chap. IV.)

NOTE 5, p. 42

Les physiologistes modernes ont étudié d'une manière très intéressante les différents phénomènes produits par les passions dans tout l'organisme. Mosso, dans son livre de *la Peur*, nous a livré le fruit de ses observations, et expliqué le rôle de la *peur* dans le travail du cerveau, la circulation du sang, la pâleur, la rougeur, les battements du cœur, la respiration, le halètement, les expressions de la face, etc. M. Ribot a enseigné des doctrines analogues dans ses différents ouvrages et spécialement dans son volume sur *la Psychologie des sentiments*. M. Gley (*Etudes de psychologie*) a résumé ses curieuses études sur l'influence de l'activité intellectuelle sur le cœur, la pression du sang, la circulation périphérique, la circulation cérébrale, sur la température du corps, sur les échanges nutritifs ou gazeux, etc., etc. M. G. Dumas, dans *la Tristesse et la Joie*, a exposé la psychophysiologie, la psychochimie, la psychophysique, la psychomécanique de la tristesse et de la joie. Ces différentes observations scientifiques s'accordent merveilleusement avec les conclusions que nous avons nous-même empruntées à saint Thomas.

En ce qui regarde les relations des sentiments et des passions avec les nerfs, le cerveau et le cœur, c'est vraiment Claude Bernard qui semble avoir vu juste (*Physiologie du cœur, fonctions du cerveau*). Un des travaux les plus clairs sur cette question et qui complète celui de Claude Bernard est le discours prononcé par Cyon à la séance de rentrée de l'Académie médico-chirurgicale de Saint-Pétersbourg en 1873. La *Revue scientifique* a publié ce discours dans son numéro du 22 novembre 1873. M. Ribot (*loco cit.*, chap. VIII) a emprunté souvent littéralement à Claude Bernard et à Cyon leurs affirmations et leurs théories.

Enfin, une question reste toujours assez obscure, la question

des localisations cérébrales des sensations et des sentiments. On pourra lire avec profit les pages qu'a écrites sur ce sujet Mgr Mercier (*la Psychologie*, p. 135, 195).

DEUXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 53

Nous avons appelé les passions du concupiscible : passions de *conquête*, et les passions de l'irascible : passions de *combat*.

Beaucoup de textes de saint Thomas nous paraissent autoriser l'emploi de ces deux mots. Le Docteur angélique, pour désigner l'œuvre des passions du concupiscible, parle de *consecutio*, qu'il nous semble pouvoir traduire par conquête. I^{a} II^{æ}, q. XXV, 2^{e}. Dans la première partie de la *Somme* LXXXI, 2 il déclare qu'il est nécessaire d'accepter un premier appétit *ad consequendum, ad prosequendum convenientia*. Le saint docteur ajoute, il est vrai, que le concupiscible a été aussi créé *ad refugiendum nociva*, mais, comme nous l'avons dit, fuir le mal, c'est encore conquérir le bien.

L'expression *passions de combat* nous paraît absolument exigée par la doctrine de saint Thomas. Celui-ci déclare, en effet, qu'il ne suffit pas d'avoir une inclination *ad consequendum convenientia*, mais un penchant *ad resistendum corrumpentibus et contrariis*, une tendance qui soit *propugnatrix et defensatrix concupiscibilis dum insurgit contra ea quæ impediunt convenientia quæ concupiscibilis appetit* (*Ibid.*) est requis. C'est ce penchant qui arme les animaux pour la défense des biens qu'ils convoitent. *Propter hoc etiam pugnæ animalium sunt de concupiscibilibus, scilicet de cibis et venereis.* (*Ibid.*)

Mgr Mercier appelle les passions du concupiscible *propension à la jouissance*, et les passions de l'irascible, *propension à la lutte*.

On peut justifier ce langage par des textes de saint Thomas et par le rôle final qu'a la joie dans les mouvements de la vie. Mais ce mot de *propension à la jouissance* a peut-être un sens trop restreint. On pourrait adresser le même reproche aux expressions de *concupiscible* et d'*irascible* qui semblent plutôt indiquer deux passions particulières que deux groupes de passions. Nous avouons volontiers, d'ailleurs, que notre mot de *conquête* nous paraît légèrement trop large; nous l'avons adopté comme le meilleur, ne nous flattant pas qu'il fût parfait. (Voyez *la Psychologie* de Mgr Mercier, p. 276.)

NOTE 2, p. 53

La distinction entre l'irascible et le concupiscible a certainement un fondement dans les êtres. « Si le lion, dit Coëffeteau *loco cit.*, préface n'avait aucune inclination ni autre aiguillon de désir que de courir après la viande propre à sa nourriture, certes, la moindre difficulté et le moindre obstacle qu'il rencontrerait, l'empêcheraient de poursuivre son carnage, d'autant qu'il serait lénué du désir de vouloir surmonter cette difficulté, et par ainsi, il ne pourrait conserver sa vie à faute de sa nourriture. »

« Or, au contraire la difficulté donne souvent un surcroît de vigueur à la volonté. On voit l'animal s'exposer à ce qui lui est nuisible pour atteindre un bien difficile. » Mgr Mercier, *loco cit.*, p. 276.)

Ces facultés semblent irréductibles l'une à l'autre dans la région sensible, parce que, dit précisément saint Thomas (I^a^ p., q. LXXXI, art. 2, ad 2^um^, *in appetitu sensitivo est aliqua vis appetens aliquid quod non est conveniens secundum delectationem sensus, sed secundum quod est utile animali ad suam defensionem.*

« Au surplus, continue justement Mgr Mercier, traduisant saint Thomas, la propension à la jouissance témoigne d'une disposition plutôt *réceptive*, au rebours de la propension à la lutte qui témoigne d'une disposition *active*! Par la première, en effet, le sujet attire à lui et cherche à s'unir ce qui lui fait plaisir, tandis que par la seconde, il se met au-dessus de ce qui lui est contraire ou nuisible pour en triompher en vainqueur. Il y a donc, entre les deux propensions de l'appétit, une opposition analogue à celle qui fait distinguer dans la vie intellectuelle deux facultés, l'une passive, l'autre active, l'intellect potentiel et l'intellect actif; nouvelle indication en faveur de la distinction d'une double volonté sensitive. » *Loco cit.*, p. 276.)

(Voyez aussi saint Thomas, I^a^ p., *loco cit. De Veritate*, XXV, 2.)

En pratique, les modernes se servent sans cesse de cette distinction. A. Bain met deux chefs de groupes à la tête des passions : l'amour concupiscible, la colère irascible. M. Ribot parle de l'instinct de conservation sous sa forme défensive, la peur, et sous sa forme offensive, la colère. (*Loco cit.*, 2^e^ p., chap. II et III.)

NOTE 3, p. 53

Le nombre des passions d'après saint Thomas.

La division de saint Thomas repose sur la distinction du

double appétit sensitif, le concupiscible et l'irascible, ou si l'on veut, l'appétit de concupiscence et l'appétit d'irascibilité.

Le concupiscible donne naissance à l'amour et à la haine, au désir et à l'aversion, à la joie et à la tristesse.

Sur l'irascible se greffent l'espérance et le désespoir, la crainte, l'audace et la colère.

L'amour comprend l'amour de *concupiscence* et l'amour d'*amitié*. L'amour de concupiscence porte sur le bien que nous voulons, l'amour d'amitié sur les personnes auxquelles nous le voulons.

Le mot de *concupiscence* désigne de préférence les mouvements de la sensibilité vers un bien absent, et le mot de *désir*, les mouvements de la sensibilité et les mouvements de la volonté intellectuelle.

La *délectation* indique des jouissances communes aux hommes et aux animaux, comme le mot de *volupté*; le mot de *joie*, des jouissances plus spirituelles et plus pures. L'*exultation* désigne un effet de la joie, le tressaillement; l'*allégresse* (*lætitia* emporte l'idée d'un cœur dilaté, léger; l'*enjouement* (*jucunditas*) désigne la vivacité des mouvements inspirés par la gaieté en même temps qu'un certain agrément et un certain charme de la personne enjouée. Quelles que soient les nuances qui les distinguent, ces mots, en français, s'emploient à chaque instant les uns pour les autres.

Le Docteur angélique énumère quatre espèces de tristesses :

1° L'*acédie* (*acedia*), mot qui n'a pas son équivalent en français et qui désigne à la fois de la lassitude, de l'accablement, de la paresse, de l'inaction, de l'aigreur; 2° l'*envie*, tristesse occasionnée par la vue dans les autres d'un bien que nous considérons comme nous étant nuisible; 3° la *pitié* (*misericordia*), tristesse inspirée par les maux des autres; 4° l'*angoisse* (*anxietas*), tristesse qui ne laisse pas de refuge à l'âme.

La crainte prend aussi différents noms et différentes nuances, selon les objets qui la causent et les effets qu'elle produit. La *mollesse* (*segnities*) est la peur du travail et de l'effort; *la pudeur* (*erubescentia*), la crainte qui fait rougir en face de ce qui est contraire à l'honneur; la honte *(verecundia)*, une sorte de confusion après de vilaines actions; l'*étonnement* (*admiratio*), la *stupeur* (*stupor*), sont une sorte de saisissement en face d'un mal grand et extraordinaire; l'*anxiété* (*agonia*), une crainte d'un mal imprévu auquel on ne peut remédier. La peur indique

plutôt la passion, la crainte, un acte de la volonté intellectuelle, la terreur, l'épouvante, l'excès de ces deux sentiments.

Les anciens distinguaient trois sortes de colères : la *vivacité* (*fel, acuti* désigne un prompt emportement ; l'*amertume* (*mania, amari*, une colère persévérante et rancunière ; la *fureur furor, difficiles*, l'impatience de la vengeance. Aristote, IV, *Ethic.*, V.)

Les *académiciens* reconnaissaient quatre passions principales : la joie et la douleur, la crainte et l'espérance. Saint Thomas (I^a^ II^æ^, q. XXV, 4) explique leur idée.

Saint Augustin ne semble accepter qu'une passion dont toutes les autres sont des formes diverses. *Amor ergo inhians habere, quod amatur cupiditas est ; idem habens eoque fruens lætitia est. Fugiens quod ei adversatur, timor est ; idque cum acciderit sentiens, tristitia est. La Cité de Dieu*, liv. XIV, 7. Mais au fond son idée nous semble complètement concorder avec celle de saint Thomas.

Descartes n'admet que six passions *simples* et *primitives* : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie, la tristesse. (*Des passions de l'âme*, 2^e^ partie, LXIX.)

Bossuet adopte la division de saint Thomas et des scolastiques. « Les six premières passions qui ne présupposent dans leurs objets que la présence ou l'absence sont rapportées par les anciens philosophes à l'appétit qu'ils appellent concupiscible. Et pour les cinq derniers, qui ajoutent la difficulté à l'absence ou à la présence de l'objet, ils le rapportent à l'appétit qu'ils appellent irascible.

« Outre ces onze passions principales, il y a encore la honte, l'envie, l'émulation, l'admiration et l'étonnement et quelques autres semblables, mais elles se rapportent à celles ci.

« L'inquiétude, les soucis, la peur, l'effroi, l'horreur et l'épouvante ne sont autre chose que les degrés différents et les différents effets de la crainte. » (*Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. I, n° 6.) On voit l'accord existant entre l'évêque de Meaux et l'Ange de l'école.

Hume distingue les passions directes : le désir, l'aversion, le chagrin, la joie, l'espérance, la crainte, le désespoir, la sécurité ; les passions indirectes : l'orgueil, l'humilité, l'ambition, la vanité, l'amour, la haine, l'envie, la pitié, la malice, la générosité et leurs dépendances.

A. Bain, dans son appendice à son livre : *les Émotions et la volonté*, énumère les classifications que Reid, Dugald-Stewart, Thomas Brown, Hamilton, Kant, Herbart, Waitz, Nahllowsky,

Herbert Spencer, Wundt, Shadworth, H. Hodgson, ont données des émotions. Lui-même 2e partie, chap. III divise les sentiments en sensations ou sentiments simples, en émotions ou sentiments dérivés. « Le plaisir que donne une odeur agréable est un fait primitif, le plaisir que procure une belle statue est un effet dérivé. » (*Ibid.*, p. 68.) « Je suis donc arrivé, dit encore Bain, à mettre en vue un nombre de formes connues de l'émotion, l'amour, la colère, la crainte, la propriété, le pouvoir, l'orgueil, la vanité, l'activité personnelle, la science, la beauté, le sens moral. Je rappelle l'attention sur ces deux géants du groupe, l'amour, la colère. (*Ibid.*, p. 64.) La classification de Bain, critiquée par Spencer, est traitée par Ribot (*loco cit.*, p. 134) de « travail indigne d'un pareil psychologue ».

M. *Ribot* professe que « la seule voie à suivre est celle de la filiation génétique : poser les émotions simples, primaires ; puis chercher par quels procédés conscients ou inconscients de l'esprit, les émotions composées et dérivées ont pu en sortir. » (*Ibid.*, p. 139.) Dans le chapitre VII 2e partie, M. Ribot a essayé de faire cette détermination, après avoir, dans les chapitres précédents, étudié les émotions simples, c'est-à-dire irréductibles à une autre émotion.

NOTE 4, p. 53

Nous avons suivi dans l'énumération des passions l'ordre qui nous paraissait le plus clair et le plus intéressant. Voici comment elles s'engendrent les unes les autres : 1° l'amour et la haine ; 2° le désir et l'aversion ; 3° l'espérance et le désespoir ; 4° la crainte et l'audace ; 5° la colère ; 6° la joie et la tristesse. (Ia IIæ, q. XXV, art. 3.)

NOTE 5, p. 54

Les effets de l'amour sont l'*union* avec l'objet aimé, l'*attachement mutuel*, l'*extase*, le *zèle*, la *blessure*, l'*influence sur tout ce que fait celui qui aime*. Notons seulement que le mot d'extase signifie ici l'acte par lequel nous sortons de nous-même, et ainsi tout amour engendre l'extase ; souvent ce mot entraîne l'idée de ravissement au-dessus de soi-même, de phénomène surnaturel. Saint François de Sales a merveilleusement expliqué les effets de l'amour dans son *Traité de l'amour de Dieu*.

NOTE 6, p. 78

Plusieurs philosophes se sont demandé pourquoi certains êtres menacés dans leur bien-être ou leur existence, au lieu de

fuir, restaient ahuris et paralysés par la frayeur. Ils ont incliné à croire que cette passion échappait à la loi de la finalité. Darwin dit que « le problème est très obscur ». Mantegazza soutient la thèse finaliste. Mosso prétend que la terreur et l'épouvante sont des phénomènes morbides. M. Ribot accepte « cette position extra-téléologique », et affirme « qu'une conception finaliste du monde ne souffre pas d'exception et doit tout expliquer selon son principe ». *Loco cit.*, p. 217. Nous avons suffisamment prouvé l'utilité de la peur naturelle, la peur même maladive a encore une fin, la fuite d'un mal nuisible, fût-il imaginaire. La peur « morbide présente, dit M. Ribot, un ou plusieurs des caractères suivants : elle est en disproportion apparente avec sa cause : elle est chronique ; ses concomitants physiques ont une intensité extraordinaire ». *Ibid.*, p. 220.)

NOTE 7, p. 80

Sénèque a dépeint le courage enfanté par le désespoir en ces termes : *Animus ex ipsa desperatione sumitur, ignavissima animalia quæ natura ad fugam genuit, ubi exitus non patet, tentant fugam; corpore imbelli, nullus perniciosior hostis est quam quem audacem angustiæ faciunt. Majora aut certe paria conatur animus magnus ac perditus.* (*Quæst. natur.*, II, 59.)

NOTE 8, p. 80

Descartes a tenu que l'admiration, « cette subite surprise de l'âme qui fait qu'elle se porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires », est la première des passions. (*Les Passions de l'âme*, 2e partie, LI-LXXVIII.) Saint Thomas, beaucoup plus philosophiquement, fait de l'admiration étonnement, saisissement une sorte de crainte.

L'admiration qui précède l'amour est une simple connaissance ou bien elle se rattache à la joie ou à la crainte qui supposent l'amour ou la haine. Bossuet en quelques mots a réfuté Descartes : « Quelques-uns, dit-il, ont parlé de l'admiration comme de la première des passions, parce qu'elle naît en nous à la première surprise que nous cause un objet nouveau, avant que de l'aimer ou le haïr ; mais si cette surprise en demeure à la simple admiration d'une chose qui paraît nouvelle, elle ne fait en nous aucune émotion, ni aucune passion par conséquent ; que si elle nous cause quelque émotion, nous avons remarqué comme elle appartient aux passions que nous avons expliquées.

Aussi il faut persister à mettre l'amour la première des passions, et la source de toutes les autres. » (*Loc. cit.* chap. I, n° 6.)

TROISIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 96

Les *stoïciens*. Cicéron, saint Augustin, saint Thomas, et après eux une foule de docteurs ont enseigné que la différence entre les stoïciens et les péripatéticiens était loin d'être aussi radicale qu'elle le paraissait de prime abord. Les stoïciens poussés à bout finissaient par concéder que l'homme, quelle que soit sa vertu, est incapable d'échapper complètement à l'empire des passions, témoin ce sage du Portique, qui pâlissait dans le danger, témoin ce saint homme d'Énée, qui, gardant sa raison inébranlable, ne pouvait pourtant empêcher l'explosion d'une douleur qui allait jusqu'à inonder son visage de larmes. Secondement, les stoïciens s'accordaient encore avec les péripatéticiens en ce qu'ils disaient que l'homme reste innocent, même quand il est ému par les passions, pourvu qu'il ne s'abandonne point à leurs mouvements. Il y a pourtant entre les deux écoles une différence capitale. Les philosophes du Portique ne permettaient point au sage de se laisser aller à une émotion, il n'y avait pour eux d'irrépréhensibles que les passions qu'on ne pouvait empêcher. L'idéal pour Énée était d'arrêter autant qu'il en était capable le torrent de ses larmes ; Marc-Aurèle devait empêcher de toutes ses forces l'indignation, la colère de lui monter au cœur quand il constatait les calamités de son empire. La vertu stoïque, et c'est bien l'idée vulgaire que nous en avons gardée, était obligée de se raidir contre tous les efforts de la sensibilité. Il reste donc que les passions étaient mauvaises, dès qu'elles étaient volontaires ; notons pourtant qu'en cette école comme dans toutes les autres, il y avait des radicaux et des modérés; ceux-ci, à l'exemple de Cicéron louaient la compassion que les autres blâmaient.

Non seulement les péripatéticiens ne condamnaient pas tout passion, mais ils estimaient déraisonnable et inférieur l'homme qui demeurait de marbre devant certains malheurs et certains crimes qui doivent nous émouvoir si nous aimons réellement le vrai et le bien. Pour eux, par conséquent, Énée pouvait et devait pleurer ; Marc-Aurèle eût été meilleur s'il avait été impres-

sionné par ses infortunes, et la vertu de Zénon était fausse qui froidement torturait un esclave.

NOTE 2, p. 97

Les *manichéens* et toutes les sectes qui, de près ou loin, se rattachent à eux, prétendaient la chair et la sensibilité si mauvaises qu'elles avaient été créées par le démon. Comme on le sait, leur erreur prend sa source dans le dualisme qu'ils avaient adopté, à savoir qu'à l'origine, il y avait « deux êtres égaux, incréés, vivants, dont l'un (lumière, esprit) est bon, dont l'autre (ténèbres, matière) est mauvais ». *(Goschler, Dictionnaire de théologie : Manichéisme.)*

NOTE 3, p. 97

Luther. Voici comment Luther explique cette corruption : « L'homme est placé dans un monde où le mal prédomine ; ce monde est dans les ténèbres, ou plutôt il n'est que ténèbres. L'homme lui-même, par suite du péché originel, est absolument mauvais ; les efforts qu'il fait pour se sanctifier et s'affranchir du péché sont inutiles. Dieu donne à l'homme qui ne peut arriver à aucune justice propre, réelle, intérieure, une justice toute faite qui lui est étrangère, et qui, par cette imputation, devient sa propriété. Ce que le Christ a fait et souffert sur la terre est le vêtement de cette justice, dans lequel l'homme n'a qu'à s'envelopper, dont il n'a qu'à couvrir ses fautes, pour être par là même déclaré juste devant Dieu.» *(Ibid: Luther.)*

NOTE 4, p. 99

Épicure. Épicure brisa la triple chaîne qui retenait l'homme captif : la crainte de la mort, la crainte des enfers, la crainte des dieux. Il établit ensuite que l'homme doit chercher le bien dans le monde. Or, le bien, c'est le plaisir, non pas le plaisir vif, rapide, non pas la volupté mobile, mais le plaisir calme, stable, persévérant. L'idéal, pour Épicure, c'est de se reposer dans la modération des joies et d'échapper aux souffrances que préparent les excès. Sa morale est une sagesse sensuelle qui préparait l'utilitarisme grossier mis en honneur par ses disciples.

NOTE 5, p. 103

Les *puritains.* Taine, dans son *Histoire de la littérature anglaise*

(t. II, chap. v), nous a peint, avec cette richesse de couleurs et cette note un peu forcée qui lui sont propres, les rigueurs des puritains, la législation farouche qu'ils fondent, les abîmes de sensualisme dans lesquels ils se perdent après s'être égarés dans les excès de l'austérité. Un bon nombre d'Anglais qui s'étaient réfugiés sur le continent pendant le règne de Marie, revinrent dans leur pays sous le règne d'Élisabeth. Ils y rapportèrent les principes d'un calvinisme rigoureux et sauvage tel que le prêchait déjà Knox en Ecosse. (*Goschler, Dictionnaire de théologie* : *Puritains.*)

NOTE 6, p. 109

Les passions dans l'état d'innocence.

Il y a des analogies et des différences entre les passions telles qu'elles existèrent dans le Christ, et les passions telles qu'elles existèrent dans l'état de justice originelle. Adam ressentait les affections et les émotions qui regardent le bien, l'amour et la joie, le désir et l'espérance des avantages qui devaient lui être accordés en leur temps. Il n'était pas sujet aux passions qui ont le mal pour objet, car sa raison et la Providence écartaient le mal de son chemin. En cela, il différait du Christ que le mal physique et l'angoisse morale devaient toucher. Ni la crainte, ni la douleur par conséquent, ne pouvaient l'émouvoir. Les passions, dans nos premiers parents, n'empêchaient point l'exercice de la raison, ne prévenaient point son jugement, mais se rangeaient sous ses ordres. (Iª p., q. xcv, art. 2, xcvii, art. 2.)

Lorsque nous nions en Adam les passions qui regardent le mal, nous entendons parler du mal personnel, car le spectacle du mal dans les autres pouvait émouvoir Adam, sans cependant le faire souffrir. Par exemple, il était susceptible de haïr le mal dans les démons, d'éprouver une colère raisonnable. (*Ibid.*, art. 3.) Mais sa haine du mal, comme l'espérance, le désir et l'audace, comme l'amour et le plaisir, n'étaient ni imprévus, ni ni subits, ni d'une intensité contraire à la raison, extrêmes.

NOTE 7, p. 109

Les passions en Jésus-Christ. (Saint Thomas, IIIª p., q. xv, art. 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.)

Le principe sur lequel s'appuie saint Thomas pour affirmer que Jésus-Christ a éprouvé nos émotions et nos passions, c'est

que ces passions font partie de la nature humaine. *Propriissime dicuntur passiones animæ, affectiones appetitus sensibilitis; quæ in Christo fuerunt sicut et cætera quæ ad naturam hominis pertinent.* Jésus-Christ connut la tristesse, comme nous en instruit l'Évangile. Au jardin des Oliviers, elle pénétra même sa sensibilité à de telles profondeurs que, d'après plusieurs commentateurs et d'après ses propres paroles, il eût dû en mourir. *Tristis est anima mea usque ad mortem*, disait-il à ses apôtres. Il éprouva la douleur sensible, la pitié, devant l'infidélité de Jérusalem, devant les misères morales ou physiques des foules, devant le tombeau de Lazare, le dégoût, *cœpit tædere*. La pitié est la tristesse que fait naître en nous le malheur des autres, et le dégoût est l'écœurement, la tristesse accablante qui vient des souffrances et des déceptions que l'on rencontre à faire le bien. La crainte ne lui fut point épargnée : il passa par tous les degrés de cette passion qui font pâlir le visage et trembler le cœur. L'aveuglement coupable des pharisiens le mettait en colère et lui inspirait de terribles anathèmes : *Et circumspiciens eos cum ira, contristatus super cæcitatem cordis eorum.* Saint Marc, III, 5.) Son âme fut doucement émue par l'espérance des biens qu'il ne possédait pas et qu'il attendait ; par exemple, la gloire et l'immortalité de son corps. (III[a] p., q. VII, art. 4.)

Il est clair, après cela, que la vision du bien et du beau touchait le Seigneur, que cet attendrissement se manifestait dans son regard et dans sa personnalité extérieure, que l'amour du bien entraînait en lui la haine, non pas des personnes, mais du mal, que le mal sensible lui répugnait et lui inspirait comme à nous de l'éloignement : *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste.* On peut même dire que le Christ passa par une sorte de désespoir de la nature et de la sensibilité, constatant qu'il leur était impossible de conquérir certains biens et d'éviter certains maux.

Mais, en Jésus-Christ, les passions n'avaient aucune des imperfections des nôtres : 1° elles ne s'attachaient pas à des objets illicites ; 2° elles ne prévenaient point les ordres de la raison ; 3° elles n'entraînaient jamais la volonté qui demeurait maîtresse de tous leurs mouvements. *Hos motus*, dit saint Augustin (*la Cité de Dieu*, liv. XIV, chap. IX), *dispensationis gratia, ità cum voluit Christus suscepit animo humano, sicut cum voluit factus est homo.*

NOTE 8, p. 109

Voici donc l'histoire des passions dans les différents états par lesquels a passé l'homme. Dans les *pécheurs*, elles se produisent vis-à-vis du bien et du mal personnels, elles sont prévues et imprévues, subites, véhémentes, fréquentes, et elles vont jusqu'à entrainer la raison et la volonté. *Non solum prævisæ, sed subitæ, et intensæ, et frequenter, et perfectæ ; unde dicuntur (peccatores) passionum sectatores.* (*In I Ethic.*, III.) (*De veritate*, XXVI, 8.)

Chez les justes, les émotions se produisent vis-à vis du bien et vis-à-vis du mal, tantôt prévues, tantôt subites ; véhémentes chez les *imparfaits*, tempérées et affaiblies chez les *parfaits* mais elles n'arrivent pas à leur extrémité ; sur le penchant de leurs excès, la raison les arrête.

Chez les bienheureux ressuscités, dans l'état d'innocence primitive, dans le Christ infirme, les passions ne sont point subites, car les appétits inférieurs ne se meuvent que selon les dispositions de la raison ; mais dans le Christ l'imagination du mal sensible, qui l'atteignait personnellement, pouvait produire la crainte, la colère, la douleur, etc. ; le premier homme, en l'état d'innocence, et les bienheureux ressuscités, ne peuvent éprouver ces sentiments, puisque le mal ne pouvait, ni ne peut les atteindre. (Saint Thomas, *Ibid.*; *la Cité de Dieu*, liv. XIV, chap. IX-X.)

QUATRIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 132

Saint Augustin, dans les *Confessions* (liv. X, chap. XXVIII-XLIII), a dépeint les dangers que nous font courir les choses sensibles : la joie, la tristesse, la crainte excessives occasionnées en nous par les aliments, les parfums, la musique, les chants d'église, les couleurs et la lumière, etc. Dans les premiers livres, le saint docteur a raconté les fautes auxquelles il avait été poussé par ses convoitises. Cet ouvrage contient, pourrait-on dire, toute l'histoire des passions humaines ; plus on le relira, plus on trouvera de moelle chrétienne dans la pensée.

NOTE 2, p. 152

Le dix-septième siècle a analysé les passions avec une sagacité extrême que, depuis, les Français n'ont pu égaler. Bossuet

et Fénelon, La Bruyère et Pascal, Molière et Boileau, Racine et Corneille nous ont tracé des tableaux des tempêtes de l'âme avec des couleurs et une précision admirables. Il faut remonter jusqu'aux grands scolastiques et jusqu'aux Grecs pour retrouver une pareille perfection. C'est dans la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, dans sa *Politique tirée de l'Écriture sainte*, et surtout dans ses *Oraisons funèbres* et dans ses *Sermons* que Bossuet a livré sa doctrine. Racine est arrivé à un idéal qui ne semble pas pouvoir être dépassé. Le caractère changeant de la passion, ses alternatives d'exaltation et d'abattement, ses influences impérieuses et dominatrices sur l'organisme, sur la liberté de la pensée et du vouloir sont mis en une évidence éclatante. La tragédie de *Phèdre*, en apparence si profane, n'est que la description morale et psychologique de la passion.

NOTE 3, p. 154

Parmi les raisons que nous avons données des excentricités criminelles auxquelles nous exposent nos passions, nous avons signalé la corruption originelle. Trois remarques sont utiles au sujet de cette corruption que nous tenons à souligner : 1° Cette corruption met en nos âmes un penchant à mal faire, penchant d'autant plus prononcé que nous descendons davantage de nos facultés supérieures dans nos facultés inférieures. La volonté est plus altérée que l'intelligence, les puissances sensitives plus blessées que les puissances intellectuelles. 2° L'appétit concupiscible, moins noble que l'irascible, est plus égaré que lui. *Quanto aliqua inferiorum virium magis elongatur a ratione tanto magis est corrupta : et ideo cum irascibilis sit magis rationi propinqua quasi aliquid rationis in suo motu participans secundum Philosop. (In VII Ethic.*, VI.) *Minus erit corrupta irascibilis quam concupiscibilis. De Veritate*, XXV, 6.) Cette seconde pensée découle de la première. 3° Ce penchant à mal faire ne saurait disparaître que par un miracle, car il est en quelque sorte naturel. Les chrétiens ne doivent donc pas se décourager de sentir jusqu'à la mort un attrait passionné pour le mal; ils sont maîtres, surtout avec la grâce, de le dominer par la volonté; mais ils sont condamnés à l'humiliation de la tentation. Il appartient au traité du péché originel d'expliquer dans quel sens le penchant au mal nous est *naturel*.

St. Albert's College Library

CINQUIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 172

Voici comment saint Thomas explique cette première raison : *Habet autem se passio ad voluntatem tripliciter. Uno modo ut voluntatis objectum : et sic passiones dicuntur esse meritoriæ in quantum sunt volitæ vel amatæ : id enim quo per se meremur secundum hoc non erit passio sed passionis voluntas. De Veritate*, XXVI, 6.) L'intelligence de ce passage suppose la subordination de la sensibilité à la volonté.

NOTE 2, p. 173

Secundo prout passio aliqua excitat voluntatem, vel intendit eam : quod dupliciter accidere potest, vel per se, vel per accidens : per se quidem, quando passio excitat voluntatem ad id quod est sibi consimile, sicut cum ex concupiscentiâ voluntas inclinatur ad consentiendum concupiscibili, excitat ad volendum vindictam ; per accidens vero, quando passio per quamdam occasionem excitat voluntatem ad contrarium : sicut in casto homine quando insurgit passio concupiscentiæ, voluntas enim majori conatu resistit ; circa enim difficilia magis conamur. (*Ibid.*)

NOTE 3, p. 183

Chacun connaît la flétrissure que Dante a attachée à la vie des hommes qui vécurent *sans infamie* et *sans louange* : « Dans l'air sans astres retentissaient des soupirs, des plaintes, de profonds gémissements, de sorte que je me mis à pleurer.

« Idiomes divers, langages horribles, paroles, douleurs, accents de colère, voix hautes et rauques, et, avec elles, des bruits de mains faisaient un tumulte qui roule toujours dans cet air éternellement obscur, comme le sable quand souffle un tourbillon.

« Et moi, dont la tête était ceinte d'erreur, je dis : « Maître, « qu'entends-je ? et quels sont ceux-là qui paraissent plongés « si avant dans le deuil ?

« Et lui à moi : « Cet état misérable est celui des tristes âmes « qui vécurent sans infamie, ni louange.

« Elles sont mêlées à la troupe abjecte de ces anges qui ne « furent ni rebelles, ni fidèles à Dieu, mais furent pour soi.

« Le ciel les rejette, pour qu'ils n'altèrent point sa beauté ;

« et le profond enfer ne les reçoit pas, parce que les damnés « tireraient d'eux quelque gloire. »

« Et moi : « Maître, quelle pesante douleur les fait se lamenter « si fort. »

« Il répondit : « Je te le dirai en très peu de mots : Ils n'ont « pas l'espérance d'une seconde mort, et leur aveugle vie est si « basse qu'ils envient tout autre sort.

« Le monde n'a gardé d'eux aucun souvenir, la miséricorde et « la justice les dédaignent ; ne parlons plus d'eux, mais regarde « et passe. »

« Et comme je regardais, je vis une bannière qui, en tournant, courait avec une telle vitesse qu'elle me paraissait condamnée à ne prendre aucun repos.

« Et, derrière elle, venait une si longue suite que jamais je n'aurais cru que la mort en eût tant détruit.

« Après que j'en eus reconnu quelques-uns, je regardai et je vis l'ombre de celui qui par lâcheté fit le grand refus.

« Soudain, je compris et j'eus la certitude que cette troupe était celle de ces misérables aussi déplaisants à Dieu qu'à ses ennemis.

« Ces malheureux qui ne furent jamais vivants étaient nus et sans cesse aiguillonnés par des mouches et des guêpes.

« Elles faisaient ruisseler leurs visages de sang qui, mêlé de larmes, était recueilli à leurs pieds par des vers dégoûtants. » (*L'Enfer*, ch. III.)

NOTE 4, p. 184

Voici quelques traits de la physionomie de saint Paul signalés par M. l'abbé Fouard : son génie est « surabondant de fécondité, d'une fougue qui ne souffrait ni délai, ni entraves. Sa pensée, aussi prompte que puissante, embrassait à la fois toutes les faces de la vérité, sans se borner à la principale. Il s'y montre dans les *Épîtres* dans les contrastes de son génie, ardent, fougueux, mais en même temps plein de tact, de présence d'esprit, de prudente réserve ; mêlant à une force d'âme indomptable des abattements douloureux ; d'une droiture inflexible, avisé toutefois, habile aux allusions couvertes, aux précautions oratoires. Tous ces mouvements de l'âme apparaissent dans les pages inspirées, et sous les formes les plus diverses : fine ironie, menaces, tendres supplications, larmes, cris déchirants. Seuls, la parole de Jésus dans l'Évangile et, dans l'Ancien Testament, les Psaumes d'Israël, émeuvent à ce point. » (*Saint Paul*, préface.)

NOTE 5, p. 183

Saint Thomas nous enseigne comment la passion perfectionne l'opération, *indirecte autem, in quantum scilicet agens, quia delectatur in sui actione, vehementius attendit ad ipsam, et diligentius eam operatur et secundum hoc dicitur in X Ethic., c. v, quod « delectationes adaugent proprias operationes, et impediunt extraneas »*. (I^a^, II^æ^, q. XXXIV, art. 4.)

Platon exprime la même pensée sous une image gracieuse : « La vertu des ailes est de porter ce qui est pesant vers les régions supérieures où habite la race des dieux ; et elles participent à ce qui est divin plus que toutes les choses corporelles. » (*Phèdre*, traduction Saisset, p. 333.)

NOTE 6, p. 188

« Non, il ne faut pas dédaigner un amant passionné et s'abandonner à l'homme sans amour, par cela seul que l'un est en délire et l'autre dans son bon sens. Ce serait fort bien, s'il était évident que le délire fût un mal ; mais, au contraire, c'est au délire inspiré par les dieux que nous sommes redevables des plus grands biens. » (*Ibid.*, p. 327.) Une autre comparaison de Platon appuie notre thèse et nous montre la passion concourant à rendre les vertus plus ardentes, plus puissantes, plus rapides : L'âme, pour lui, « ressemble aux forces réunies d'un attelage ailé et d'un cocher ; les coursiers et les cochers des âmes divines sont tous excellents et de bonne race ; mais chez les autres êtres leur nature est mêlée de bien et de mal. C'est ainsi que chez nous autres hommes, le cocher dirige deux coursiers, l'un excellent et d'une race excellente, l'autre bien différent du premier et d'une origine bien différente ; et un pareil attelage ne peut manquer d'être pénible et difficile à guider. (*Ibid.*, p. 332.) Le premier (coursier) a la contenance superbe, les formes régulières et bien prises, la tête haute, les naseaux un peu recourbés ; il est blanc avec des yeux noirs ; il aime la gloire avec une sage retenue ; il est passionné pour le véritable honneur ; il obéit, sans qu'on le frappe, aux exhortations et à la voix du cocher. Le second a les membres tortus, épais, ramassés, la tête grosse, l'encolure courte, les naseaux aplatis ; il est noir ; ses yeux sont verts et veinés de sang ; il ne respire que fureur et vanité ; ses oreilles velues sont sourdes aux cris du cocher et il n'obéit qu'à peine au fouet et à l'aiguillon etc. », (*Ibid.*, p. 345-346.)

NOTE 7, p. 188

Ipsa dilectio vacare non potest. Quid enim de quoquam homine etiam malo operatur nisi amor? Da mihi vacantem amorem et nihil operantem. Flagitia, adulteria, facinora, homicidia, luxurias omnes nonne amor operatur ? (Saint Augustin, *Enarrat, in Psal.*, XXXI, 5.)

NOTE 8, p. 190

Parmi nos contemporains, un trop grand nombre adoptent une morale molle et s'imaginent que l'on est sorti du devoir dès qu'on a mis quelque énergie dans ses actes. En ce qui regarde les passions, ils interprètent les mots avec une étroitesse qui décèle une égale ignorance de la grammaire et de la philosophie. Les Pères de l'Eglise n'avaient point cette attitude, les expressions vigoureuses ne les effrayaient pas. Voici comment saint Augustin parle de la haine dans son interprétation du verset *Perfecto odio oderam illos* : *Quid est, perfecto odio ? Oderam in eis iniquitates eorum, diligebam conditionem tuam. Hoc est perfecto odio odisse, ut nec propter vitia homines oderis, nec vitia propter homines diligas... Quomodo implebit hoc, nisi illo perfecto odio ; ut hoc in eis oderit quod iniqui sunt, hoc diligat quod homines sunt?... Famulus Dei Moyses, quomodo oderat peccantes cum pro eis rogabat, et quomodo non oderat cùm eos occidebat nisi quia perfecto odio oderat eos. Ea namque perfectione sic oderat iniquitatem quam puniebat, ut diligeret humanitatem pro qua orabat.* (*Enarrat. in Psal.*, CXXXVIII, 28.)

SIXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 202

« Le cynisme, dont le nom est devenu synonyme de morale éhontée, ne laisse pas d'être une forme de l'ascétisme ; il pose en principe que le plaisir est un mal et la souffrance un bien. Mais il y a, dans la morale cynique, un désaccord choquant entre la hauteur des prémisses et le caractère souvent bas et grossier des conséquences. »

Le défaut de pudeur et de délicatesse de Cratès révoltait son disciple Zénon. (Paul Janet, *Histoire de la philosophie*, p. 418-419.)

NOTE 2, p. 210

On ne saurait trop insister sur cette doctrine, à savoir que la

religion catholique favorise l'épanouissement total de la vie. Qu'il s'agisse de mouvement intellectuel, volontaire ou sensible, la règle qu'impose l'Evangile n'est pas une règle de mort, c'est une règle de vie.

NOTE 3, p. 212

Plusieurs pourront s'étonner que nous ayons conseillé de laisser dans l'exécution une certaine liberté à la passion. Cette tactique est pourtant inspirée par la sagesse et elle est absolument tirée de la doctrine de saint Thomas et d'Aristote. L'un et l'autre, en effet, entendent que l'on traite la sensibilité non pas comme un esclave, mais comme on traite les citoyens. Voici d'ailleurs un texte du Docteur angélique qui prouve l'exactitude de notre affirmation : *In opere virtutis est necessaria et electio et executio. Ad electionem autem requiritur discretio : ad executionem vero ejus quod jam determinatum est, requiritur promptitudo. Non autem requiritur multum ut homo actualiter in executione operis existens multum circa opus meditetur : hoc enim ut Avicenna dicit in suâ met aphys, potius officeret quam prodesset ; sicut patet in cytharœdo qui multum impediretur, si ad tactum singularum chordarum cogitationem apponeret ; et similiter scriptor, si in formatione singularum litterarum cogitaret. Et inde est quod passio electionnem prævenïens impedit actum virtutis, in quantùm impedit judicium rationis, quod necessarium est in eligendo; **postquam** vero puro judicio rationis jam electio est perfecta, passio sequens plus prodest quam noceat; quia si in aliquo turbet judicium rationis, facit tamen ad promptitudinem executionis.* (*De Veritate*, XXXI, 7, ad 3^um^.)

NOTE 4, p. 215

Attenditur regula et moderatio rationis non præcise secundum intensionem aut remissionem passionis, sed secundum quod, consideratis objectis et circumstantiis recta ratio exigit eam intendi aut remitti. Non ergo semper peccat qui vehementer vel irascitur, vel dolet, vel timet, sed qui ultrà quod exigit recta ratio in his vel illis circumstantiis irascitur, dolet aut timet. Unde Moyses, (*Exod.* III) *legitur fuisse valde iratus propter adorationem vituli.* (Billuart, *De Passionibus*, art. 1.)

Saint Thomas explique comment la joie demeure bonne, si elle est conforme à la raison, alors même que, pendant sa durée, elle lierait la raison. *Quamvis delectatio sit in eo quod*

convenit rationi, tamen impedit rationis usum propter corporalem transmutationem adjunctam. Sed ex hoc non consequitur malitiam moralem, sicut nec somnus quo ligatur usus rationis moraliter est malus, si sit secundum rationem receptus ; nam et ipsa ratio hoc habet, ut quandoque rationis usus intercipiatur. (I^{a}, II^{æ}, q. XXXIV, 1. ad 1^{um}.) Que l'on remarque les derniers mots du Docteur angélique. Il appartient à la raison d'interrompre parfois le cours de son propre exercice.

NOTE 5, p. 223

Purga ergo amorem tuum : aquam fluentem in cloacam, converte ad hortum : quales impetus habebat ad mundum tales habeat ad artificem mundi. Num vobis dicitur. Nihil ametis? Absit. Pigri, mortui, detestandi, miseri eritis, si nihil ametis. (Saint Augustin. *Enarrat. in Psalm.*, XXXI, 5.)

III

NOTE SUR LES PASSIONS

SELON LES AGES ET LES SITUATIONS

NOTE SUR LES PASSIONS

SELON LES AGES ET LES SITUATIONS

Aristote, dans sa *Rhétorique* liv. II, chap. XII et XIII), a donné un tableau des passions qui travaillent les trois âges, puis les trois catégories d'hommes qui dominent le monde : les nobles, les riches, les puissants. Voici comment M. B.-S. Hilaire (*Rhétorique d'Aristote*, préface, p. LXIV) parle de la première partie de cette étude : « C'est ici que se trouve ce fameux tableau des trois âges qu'Horace a copié, que le maître de la critique littéraire dans notre temps s'est plu à traduire, et qui même dans la *Rhétorique*, où les morceaux admirables ne manquent pas, brille d'un éclat que les siècles n'ont pas terni et qu'ils respecteront. Jamais l'observation morale n'ira plus loin : jamais un style plus sobre et plus ferme ne revêtira des pensées plus justes. C'est un modèle achevé, qui n'est à proposer à l'imitation de personne, mais qui peut donner l'idée la plus complète de la manière aristotélique : vérité inébranlable de la pensée, plénitude et concision de la forme, simplicité parfaite et naturel puissant de l'expression ; par-dessus tout cela, ajoutez la distinction la plus haute sans la moindre recherche, une empreinte de force qui semble ne pas coûter la moindre peine, et une grâce sévère qu'on est tout étonné de rencontrer, alliée à tant de vigueur. Le philosophe, le moraliste, le rhéteur, le savant n'a jamais rien fait de plus grand, de plus beau, ni de plus utile. L'orateur qui ne tiendrait pas compte de l'âge de ceux auxquels il parle aurait bien peu de chance d'arriver à leur cœur. »

C'est dans *l'Art poétique* (*Epître aux Pisons*, v. 160 et suiv.) qu'Horace a imité cette peinture d'Aristote, et M. Villemain en a donné la traduction. (*Souvenirs contemporains*, p. 393 et suiv.) Saint Thomas, qui s'est souvent inspiré de la *Rhétorique* dans l'étude des *Passions*, n'a point exposé, sinon d'une manière éparse, l'influence que les passions exercent selon les âges et les situations. Cette thèse était pourtant d'une grande importance pour le gouvernement des hommes et pour l'éducation.

On trouvera à la fin du livre du P. Coëffeteau (*Tableau des passions humaines*) quelques pages utiles à consulter.

La jeunesse. — Après la guerre du Péloponèse, Périclès se plai-

gnit avec tristesse « que la jeunesse eût été arrachée à la patrie aussi douloureusement que si l'on arrachait à l'année son printemps ». (Aristote, *Rhét.*, I, VII, 25.) C'est dire quel rôle de charme, de vie, de fraîche activité les jeunes gens jouent dans la société; en eux est tout l'espoir du présent, toute la fortune de l'avenir. Mais de la connaissance qu'ils auront d'eux-mêmes, de la docilité qu'ils mettront à discipliner et à diriger les deux éléments qui dominent leur âge, le cœur et la sensibilité, dépend la solidité de l'œuvre qu'ils préparent.

Caractères généraux des passions de la jeunesse. — Dans les jeunes gens, les passions sont *faciles* à soulever; un rien suffit à en provoquer l'explosion, parce que la sensibilité est extrêmement développée, le moindre objet l'impressionne; l'âme au contraire n'est qu'ébauchée, le premier vent qui passe remue son peu de profondeur. Les passions de la jeunesse sont *promptes, impétueuses.* A peine si l'imagination s'est émue que les transports de l'action commencent. Les résolutions subites se confondent en elle avec le désir; sitôt qu'elle est venue à la pensée, la chose est exécutée. Il n'y a point l'intervalle qui se rencontre chez les hommes mûrs entre l'entreprise et l'idée de l'entreprise. A cet âge, les sentiments sont *ardents, violents, excessifs, extrêmes*; l'amour et la haine, la joie et la tristesse, la colère et l'audace passent également toutes les bornes. La jeunesse, disaient souvent les anciens, est une sorte de délire, une sorte d'ivresse qui précipite l'homme à l'aveugle. Cette impétuosité, cette rapidité, cette ardeur viennent, d'un côté, de ce que, durant cette période, la vie surabonde, le sang bouillonne, de ce que la raison, qui pourrait retenir, tempérer, régler cette effervescence, n'est point formée, n'a point de consistance. Enfin les passions sont *mobiles*, les émotions se succèdent sans persévérance, sans suite; pendant ces années de l'existence on se dégoûte aussi vite qu'on s'est épris, les appétits portent tour à tour sur les objets les plus divers sans s'y fixer; on ressemble, d'après Aristote, aux malades avides d'aliments ou de breuvages qui l'instant d'après leur donnent la nausée. Cette variabilité a un double principe; premièrement, une observation universelle établit que les états violents et excessifs ne durent pas; secondement, il y a dans les jeunes gens un mouvement perpétuel de croissance qui fait qu'ils ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient hier. En conséquence, ce qui les ravissait hier les laisse aujourd'hui indiffé-

rents. *Propter hoc etiam juvenes maxime delectationes appetunt, propter multas transmutationes in eis existentes, dum sunt in statu augmenti.* (I^a II^ae, q. XXXII, art. 7 ad 2^um.)

L'Evangile, dans la sagesse unique de sa psychologie, nous a peint d'une manière saisissante les désordres dans lesquels peut tomber la jeunesse, en nous racontant l'histoire de l'*Enfant prodigue*. Dès que l'idée de quitter la maison paternelle est venue à ce fils ingrat, immédiatement, ne prenant que le temps de réunir son bien, il met son projet à exécution. *Et non post multos dies*. Le voilà parti, ne faisant aucune réserve, *congregatis omnibus*. Du premier coup, il se précipite vers des contrées extrêmes, *profectus est in regionem longinquam* ; du premier coup, il dépense dans la débauche tout ce qu'il possède, *dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose* ; il tombe si bas, que bientôt il en est réduit à mendier, *pour remplir son ventre*, dit Jésus avec un réalisme voulu, les glands destinés à nourrir les pourceaux de son maître. Tels sont les caractères du fougueux délire qui emporte cet enfant. Heureusement, la mobilité qui fait passer les jeunes gens du bien au mal, les ramène aussi du mal au bien. Une émotion nouvelle, vive, pleine de larmes s'empare de cette conscience, le souvenir, le cœur, la misère remettent le fugitif sur le chemin du foyer paternel. (Saint Luc, XV.)

Saint Augustin nous a raconté de son côté, chacun sait avec quels accents pathétiques, comment, de sa seizième à sa trentième année, il fut ballotté au gré des passions qui entraînent les jeunes âmes. Successivement, son attention s'arrêta à tous les objets qui lui parurent capables de satisfaire l'avidité de son cœur. Il s'enivra de saines amitiés et de criminelles affections, il se plut en compagnie de ses condisciples « dans la fange des rues de Babylone, comme dans un bain embaumé de parfums ». (*Confes.*, II, 7.) Tour à tour, l'ardeur de son désir s'attacha aux lettres, à l'éloquence, à la philosophie : les spectacles fournirent « un nouvel aliment au feu dont il était consumé » (*Ibid*, III, 1) ; il se lança dans la magie, dans l'astrologie, il alla jusqu'à tomber dans la secte des manichéens. Durant tout ce temps, il fut le jouet de la jalousie, de la colère, de l'amour, de la volupté. Qu'on lise les cinq premiers livres des *Confessions*, et on verra

à quels transports une jeunesse intelligente, ardente, inexpérimentée est exposée, si Dieu ne la sauve.

Passions particulières à la Jeunesse. — Toutes les passions qui proviennent d'une surabondance de vie, du défaut de raison et d'expérience, du mouvement vers l'avenir, sont le partage des jeunes gens.

« C'est surtout aux passions de l'amour que les jeunes gens se laissent entraîner », parce que la sensibilité domine en eux, et le mouvement de l'amour domine tous les mouvements de la sensibilité. *Et quid erat quod me delectabat, nisi amare et amari? Sed non tenebatur modus ab animo usque ad animum quatenus est luminosus limes amicitiæ; sed exhalabantur nebulæ de limosæ concupiscentia carnis..., et obnubilabant atque offuscabant cor meum, ut non discerneretur serenitas dilectionis a caligine libidinis.* (*Confes.*, III, 1.) Ils aiment les distinctions et la victoire, comme ils aiment toute supériorité, de là, l'émulation, les rivalités, les luttes. *Docebam in illis annis artem rhetoricam, et victoriosam loquacitatem, victas cupiditate, vincebam.* (*Ibid.*, IV, 2.)

« Ils préfèrent les honneurs et le triomphe à l'argent ; car ils n'attachent pas le moindre prix à la richesse, n'ayant pas éprouvé les nécessités de la vie. » (Arist., *Rhét.*, II, XII, 2.) Comme ils ne sont que des êtres ébauchés, ils *désirent* beaucoup tout ce qui les peut conduire à la plénitude de la vie, l'amitié, l'excellence, etc., et comme l'imagination a surtout sur eux un grand empire, ils s'attachent facilement aux apparences et aux illusions. D'une manière générale, le beau les impressionne plus que l'utile, c'est pourquoi il y a de la générosité dans leurs sentiments, la raison de cette générosité vient de ce qu'ils ne se sont point heurtés aux difficultés de l'existence.

Parce qu'ils ont le sentiment de leur force, qu'ils n'ont l'expérience ni des hommes, ni des choses, parce que l'avenir leur appartient, ils ont confiance et ils *espèrent*, ils sont *audacieux*, ils ne doutent pas, ils ne *craignent* pas, n'ayant point connu d'échec; ils ne soupçonnent pas, n'ayant point été trompés par les autres. Ils sont accessibles à la *pudeur*, à la *honte*, qui sont des espèces particulières de *crainte*; le respect de la loi, la conviction qu'elle n'est point violée, leur inspire ce respect et cette confusion de l'avoir offensée. Un rien les met en *colère*, car ils ont l'humeur chaude et la raison débile; se sentant pleins

de vigueur, ils s'adonnent facilement à la *joie*, à la plaisanterie. Leur tempérament est rebelle à la *tristesse*, et si leur âme est ouverte à cette sorte de tristesse qui se nomme la *pitié*, c'est « parce qu'ils croient qu'il n'y a au monde que des honnêtes gens, et que les hommes sont meilleurs qu'ils ne sont, mesurant autrui à leur propre innocence, et supposant toujours que les malheurs dont ils sont les témoins ne sont pas mérités ». (*Ibid.*, XII.)

Direction des passions chez les jeunes gens. — En deux mots : il faut donner des aliments sains à cette fougue et à cette fureur de mouvement, cultiver la raison, l'orner, la développer afin qu'elle maîtrise la sensibilité, tempérer par des conseils le défaut d'expérience, et, par la mortification, l'excès d'impressionnabilité. User des moyens surnaturels si efficaces et si sagement combinés pour régler les passions.

M. *Payot* a fait un livre surtout adressé aux jeunes gens, intitulé : *De l'Éducation de la volonté*. Ce qu'il y a de meilleur dans cet ouvrage est un pâle résumé dont le fond est emprunté aux mystiques chrétiens.

Passions de la vieillesse. — « Les vieillards et ceux qui ont passé l'âge de la force ont la plupart du temps un caractère tout à fait opposé à celui des jeunes gens. » La vie est affaiblie, l'expérience consommée, la raison arrivée à son plein développement ; le passé a été plus long que ne sera l'avenir ; de cet état si différent naissent des passions qui ne ressemblent en rien aux sentiments de la jeunesse, bien que, il faut se le rappeler pour être dans la vérité, il y ait des hommes qui sont enfants jusqu'à l'âge le plus avancé et jusqu'à la mort, de même qu'il y a des jeunes gens qui, soit par modération naturelle de tempérament, soit par une maturité précoce de raison, soit par un abus prématuré de tout sont vieux, encore qu'ils soient *nés d'hier*.

Dans le vieillard dont l'existence a été digne, dont la sensibilité s'est apaisée sous la discipline et par le cours naturel des années, les jours sont sereins. « La vieillesse, dit Platon, est un état de repos et de liberté de la part de ses sens. Lorsque la violence des passions s'est relâchée et que leur feu s'est amorti,

on se voit, comme le proclamait Sophocle, délivré d'une foule de tyrans furieux. » (*République*, II, traduction Saisset.)

Autant dans la jeunesse l'élan des passions est rapide, autant dans la vieillesse il est lent et hésitant; on se décide difficilement, car on a été trompé, on a échoué, on s'est égaré soi-même. Autant dans la jeunesse l'abandon a été total, autant dans la vieillesse on économise la vie, on se donne avec réserve, on parle avec restriction, on ne s'engage jamais complètement ni directement à rien. On aime, selon le précepte de Bias, un des sept sages de la Grèce, comme si l'on devait haïr un jour, **l'on hait comme si l'on devait un jour aimer. Les** vieillards ont l'âme étroite, parce que la vie les a rabaissés; ils ne forment aucun désir grand et ambitieux, se bornant à ne convoiter que les choses strictement nécessaires. Ils ne sont pas généreux, ils s'attachent à l'argent parce qu'il est indispensable à nos besoins et que l'expérience leur a appris en même temps combien il est difficile d'acquérir et facile de perdre. (*Rhét.*, II, XIII.) « Ils sont aussi fort attachés à la vie, surtout dans les derniers jours, parce que le désir s'adresse à ce qui s'en va, et qu'on désire surtout ce dont on manque. » (*Ibid.*) Ils sont *timides* et *craignent* toute entreprise, parce qu'ils sont d'un tempérament tout contraire à celui de la jeunesse : ils sont glacés par l'âge, tandis que la jeunesse est tout feu. Aussi la vieillesse amène-t-elle la timidité à sa suite, parce que la *crainte est une sorte de refroidissement qui nous glace*. (*Ibid.*)

Ils *craignent les hommes* dont ils ont eu à souffrir et ils poussent la défiance beaucoup plus loin qu'il ne faut.

Ils *craignent les événements*, car il est vrai que, la plupart du temps, les affaires de la vie sont fâcheuses et vont de mal en pis. (*Ibid.*)

Ils *craignent l'avenir* qui doit se clore pour eux par la catastrophe de la mort. « Tu sauras, ô Socrate, que quand on approche du terme de la vie, on a des craintes et des inquiétudes sur des choses qui ne donnaient aucun souci auparavant : ce qu'on raconte des enfers et des supplices qui y sont préparés aux méchants revient à l'esprit. On commence à appréhender que ces discours qu'on avait jusque-là traités de fables, ne soient autant de vérités, soit que cette appréciation vienne de la faiblesse de l'âge, soit que l'âme voie alors ces objets plus clairement à cause de leur proximité. On est donc plein d'inquiétudes et de frayeur. On repasse sur toutes les actions de sa vie, pour voir si l'on n'a fait tort à personne. Celui qui, dans

l'examen de sa conduite, la trouve pleine d'injustices, tremble se laisse aller au désespoir et souvent pendant la nuit, la frayeur le réveille en sursaut, comme les enfants. » (Platon, *Répub.*, I.)

Il y a pourtant une crainte à laquelle les vieillards ne sont guère accessibles, c'est la *honte*. « Ils sont plus portés à la secouer qu'à la ressentir; ne mettant pas le beau, dit encore Aristote *loco cit.*, sur le même pied que l'utile, s'inquiétant peu du qu'en-dira-t-on. »

Leur âme est peu ouverte à l'*espérance*, car la vie qu'ils peuvent se promettre est bien courte et leur passé est bien long; or l'espoir ne s'applique qu'à l'avenir, de même que le souvenir ne peut s'appliquer qu'au passé. Pas plus qu'à l'espérance les vieillards ne sont portés à la *joie*, parce qu'être joyeux, c'est baigner dans la pleine vie, se sentir fort et maître du temps. Par contre la *tristesse* les assombrit tout naturellement, ils sont moroses, chagrins, ils prennent les choses du mauvais côté, ils se plaignent à tout propos, ils n'aiment ni le rire, ni la plaisanterie. Une des tristesses qui les émeut souvent, c'est la *miséricorde* et la *pitié*. Mais elle leur est inspirée par un autre motif que chez les jeunes gens. Chez les jeunes gens, c'est générosité, amour de l'humanité; chez les vieillards, c'est faiblesse; car ils se croient toujours exposés à tous les maux près de fondre sur eux; et ce retour sur soi-même est un des éléments de la pitié. Voyez le beau tableau des raisons qui engendrent la pitié : (*Rhét.*, VII, 1-2.)

Comme on le voit, chez les vieillards ou bien les passions n'existent plus, ou bien elles s'éteignent progressivement. Aussi est-on beaucoup plus scandalisé, si l'on voit cet âge se livrer aux désordres des passions, car les iniquités qu'il commet viennent de la perversité plus que de l'emportement, du calcul et de la réflexion plus que de l'entraînement. En revanche, les vieillards sont plus louables quand ils aiment le bien avec passion, car cette passion vient d'une volonté vertueuse plus que d'une sensibilité exaltée.

La religion, qui corrige la fougue de la jeunesse, agit d'une manière très suave aussi sur l'affaissement de la vieillesse; elle l'amène à tempérer la crainte, la défiance, la tristesse, à se donner sans excès, mais avec générosité, à compter sans regret, comme le dit Horace, ses anniversaires de naissance, à pardonner à ses

amis, à devenir meilleure et plus douce à mesure que les années se multiplient.

Natales grate numeras? Ignoscis amicis?
Lenior et melior fis, accedente senecta?
(*Epître* II, v. 210-211.)

Pour nous, en effet, la mort n'est point la fin de tout, mais le commencement d'une vie nouvelle. Selon la belle expression des Psaumes (XCI, 14) : les justes

Plantés dans la maison de Jéhovah,
Fleuriront dans les parvis de notre Dieu,
Ils porteront encore des fruits dans la vieillesse,
Ils seront pleins de sève et verdoyants.
Le Seigneur qui les a *pris sur ses épaules dès leur naissance,*
Qui les a *portés dès le sein de* leur *mère,*
Jusqu'à leur *vieillesse sera le même,*
Jusqu'à leurs *cheveux blancs, les portera.*
(*Isaïe*, XLVI, 4.)

Au lieu de s'attrister comme s'ils allaient descendre dans le néant, de s'attacher aux biens créés comme si tout devait finir après la terre, au lieu de se désespérer, de ne se donner qu'avec réticence et avec parcimonie, les vieillards souriront à la vie future, sachant que l'*homme peut renaître même quand il est vieux* (saint Jean, III, 4), renonceront chaque jour davantage aux vanités dont ils auront éprouvé le vide, pour servir les grandes et éternelles choses de Dieu ; ils aimeront comme s'ils devaient toujours aimer, et ils haïront sans mesure le mal que l'on ne saurait trop haïr (*Rhét.*, II, XXI), ils auront pitié par souci du prochain et non par crainte pour eux-mêmes. Le sentiment qu'ils auront de la bonté de Dieu, la conscience qu'ils garderont d'avoir respecté la justice, ou d'avoir expié leurs fautes par de bonnes larmes, entretiendront l'espoir en leur cœur. Platon déjà et les plus grands poètes avaient chanté cette confiance et cette paix des derniers jours à laquelle la foi a donné de si solides fondements. « Le vieillard qui n'a rien à se reprocher a sans cesse auprès de lui une douce espérance, qui sert de nourrice à sa vieillesse, comme dit Pindare : c'est l'image gracieuse qu'il présente de l'homme qui a justement et saintement vécu. Savamment en effet, ô Socrate, ce poète a chanté : quiconque a passé sa vie dans la justice et dans la sainteté

se voit escorté doucement par une espérance qui nourrit son cœur, réchauffe sa vieillesse, et gouverne avec une souveraine et bienfaisante puissance l'esprit flottant des mortels. » (*Répub.*, *loco cit.*)

Passions de l'âge mûr. — Il est facile après cela de deviner quels caractères revêtiront les passions dans l'âge mûr. Aristote, en quelques traits, a résumé ces caractères : nous l'imiterons. Dans l'homme mûr, la raison est forte et la sensibilité vivante, on appartient déjà au passé et l'on est encore un homme d'avenir, on a fait des expériences qui laissent une large place à la confiance. « L'âge de la force et de la maturité aura évidemment un caractère qui tiendra le milieu entre les deux que nous venons de décrire, et qui n'aura l'excès ni de l'un ni de l'autre. Ainsi l'âge mur n'a pas un courage exagéré : car ce serait de la témérité ; mais il n'est pas non plus trop craintif... Il ne se fie pas à tout le monde, mais il ne se défie pas de tout le monde et il juge plutôt les gens tels qu'ils sont réellement. Dans l'âge mûr, on ne vit pas uniquement pour le beau, mais on ne vit pas non plus uniquement pour l'utile, et l'on tient compte des deux. On n'est point parcimonieux, mais on n'est point davantage prodigue... Il en est de même pour la colère et pour les autres désirs. On est prudent avec courage, et l'on est courageux avec prudence, tandis que chez les jeunes gens et chez les vieillards ces deux qualités sont toujours séparées, les jeunes gens étant courageux et effrénés, et les vieillards étant prudents et timides. En un mot, on peut dire que les avantages isolés de la jeunesse et de la vieillesse se trouvent réunis dans l'âge mûr, et que ce qui chez tous deux est un excès, ou un défaut, trouve dans la maturité sa mesure et sa proportion. Le corps à cette époque de la vie, de trente à trente-cinq ans, est dans toute sa vigueur, tandis que l'esprit n'y est que vers la quarante-neuvième année. »(*Rhét.*, II, XIV.)

C'est donc pendant la période de l'âge mûr que la raison et la sensibilité, les vertus et les passions s'harmonisent au point de vue naturel dans le plus parfait équilibre.

Qu'on rapproche le tableau des âges tracé par Aristote de celui que nous ont laissé Horace et Boileau, on verra la supériorité d'Aristote sur Horace et aussi, disons-le, d'Horace sur Boileau.

Des passions suivant les conditions de la vie. — Aristote

a divisé les situations qu'occupe l'homme en trois groupes principaux : la *noblesse*, la *richesse*, la *puissance*. Il faut opposer à cette triple catégorie la médiocrité de la naissance, la pauvreté, la faiblesse. Entre ces extrêmes, il y aurait place pour un juste milieu qui se tiendrait entre la noblesse et la vulgarité, entre la grande richesse et la pauvreté, entre la puissance et la faiblesse. Remarquons que, quand il s'agit des passions ou des autres phénomènes moraux, il y a une grande analogie entre les passions propres à la noblesse, à la richesse, à la puissance et les passions propres à la jeunesse, car, tout comme la jeunesse, la noblesse, la richesse, la puissance comportent une abondance de vie, bien que chacun de ces états ait des caractères qui lui soient particuliers. Rapprochement, il convient de rapprocher la modestie de la naissance, la pauvreté, la faiblesse de la vieillesse, car il y a là un défaut commun de vie. Entre ces extrêmes se placeront des situations moyennes assimilables en grande partie à l'âge mûr.

La noblesse. — *L'amour de l'honneur* est la passion des nobles. Cet amour va jusqu'au dédain des autres, même de ceux, dit Aristote, qui valent les ancêtres de qui nous tenons notre noblesse, parce que le mérite de nos aïeux étant plus reculé, paraît plus respectable et inspire plus de vanité que des mérites analogues qui sont tout près de nous. Cette prétention hautaine est d'autant plus mal placée que souvent on déroge à la race dont on est sorti, et qu'il y a dans les familles humaines arrivées à un grand éclat une tendance à dégénérer. « Il y a dans les familles humaines cette marche inévitable, remarque le Philosophe, qu'on observe dans les produits de la terre. Parfois, si la famille est distinguée, il naît pendant quelques générations des hommes remarquables, puis ensuite tout s'abâtardit. Des races énergiques tournent aux caractères extravagants et furieux, comme les descendants d'Alcibiade et de Denys l'Ancien. Des races solides tournent à la sottise et à la stupidité, témoins les descendants de Cimon, de Périclès, de Socrate. » (*Rhét.*, II, xv.)

Un des plus grands dangers des aristocraties décadentes, c'est la mollesse. Lorsque l'ardeur généreuse qui avait fait la gloire du passé s'est éteinte, on se contente trop souvent de s'envelopper dans la splendeur des hauts faits qui ont été accomplis par d'autres, on vit d'un éclat qui peu à peu pâlit, qui suffit à impressionner un cercle étroit et superficiel, mais

qui ne suffit pas à exercer un empire sur un peuple. L'oisiveté, la vanité, l'ignorance ouvrent l'âme aux convoitises de l'*amour* sensuel, de la *volupté*, et l'on s'abandonne d'autant plus à ces passions que l'on met dans ces excès quelque élégance et que l'on va jusqu'à s'imaginer que cette élégance ennoblit ces excès. C'est une grave erreur, et pour être déguisés sous le luxe et sous les belles manières, les vices ne perdent point leur caractère.

Ajoutons pour être justes que les fils des grandes races sont souvent accessibles aux sentiments et aux passions magnanimes. Ils ont *confiance* dans la vertu de leur sang, ils se laissent porter par de vaillantes *audaces* ; la bravoure dans la lutte, le mépris du danger qui bannit la *crainte*, l'*amour* fidèle, au besoin héroïque d'un pays qui est comme en partie leur héritage et leur patrimoine, leur inspirent des élans dignes de toutes les louanges. C'est dans la vie publique surtout que ces beaux instincts éclatent ; dans l'étroitesse de la vie bourgeoise et privée ils s'étiolent et finissent par mourir. C'est dans les services rendus à la cause commune que leurs pères ont conquis l'honneur, c'est sur le même terrain que les fils le perpétueront. S'ils se désintéressent du bien de tous, leur cœur, à supposer qu'il ne s'égare pas dans les faiblesses dont nous avons parlé, s'occupera de choses inférieures : des courses et de la chasse, qui sont comme une comédie de la guerre ; des modes, des salons dans lesquels les applaudissements donnent l'illusion qu'on gouverne encore le monde.

La richesse. — « Il semble que tout s'acquiert à prix d'argent », dit Aristote *loco cit.*, XVI et, par conséquent, que toutes les barrières qui s'opposent à la satisfaction des appétits, peuvent être renversées par la richesse. Nul n'ignore à quel degré la fortune favorise le débordement des passions. *Hæc fuit iniquitas Sodomæ, superbia, saturitas panis, abundantia, otium,* (*Ezéchiel*, XVI, 49.)

En effet, dans les sociétés troublées surtout, il est peu de choses qui ne se vendent pas. Pour les riches, il n'est point de bornes à leurs *désirs*, à leurs *espérances*, à leurs *audaces*, quand il s'agit de ce qu'ils ne possèdent pas. Avec quelle âpreté ils cherchent le pouvoir ! quelle ambition ridicule de s'assurer des titres, des alliances avec la noblesse ! « On dirait qu'ils se croient les heureux propriétaires de tous les biens » (Aristote,

loco. cit.), et alors s'ils rencontrent une résistance, ils s'*irritent*, ils ne mettent aucun tempérament à leurs appétits, à leur *amour du plaisir*, *de l'ostentation*, car ils ne *craignent* ni la justice, ni l'opinion dont trop souvent leur argent les rend maîtres, leurs actions suivent les fantaisies et les dévergondages de leur imagination. Le Philosophe fait remarquer *Ibid.*, II, VIII que la prospérité ne porte point à la *pitié*, car ceux qui sont au faîte de la fortune « s'imaginent être à l'abri de tous les maux ». Une seconde observation d'Aristote, *Ibid.*, II XVI, c'est que les *nouveaux* enrichis ont des défauts plus choquants, parce qu'ils n'ont pas l'*éducation de la richesse*.

Ce dernier mot nous sert à tempérer ce qu'il y a, à notre avis, d'excessif dans le tableau d'Aristote. Le riche n'est pas nécessairement *un fou que la fortune favorise*, c'est aussi, heureusement, un sage, un homme vertueux, qui grâce à son opulence peut donner plus de rayonnement à ses bons sentiments. Alors, il faut retourner les pensées que nous avons empruntées au chef de l'école péripatéticienne et dire que les nobles passions profitent de la puissance que confère la fortune. Certainement la fortune est un grand danger, il est pourtant possible d'en bien user.

Le pouvoir. — Pour qui comprend la majesté du pouvoir, les passions magnanimes sont plus naturelles et plus faciles. Les puissants devraient avoir des *amours*, des *désirs*, des *espérances*, des *miséricordes* vastes et sublimes comme la situation à laquelle ils sont parvenus. Quand ils sont fidèles à leur mission, ils portent leurs vues sur des desseins que leur autorité les met à même d'accomplir.

Mais quand ils se servent de leur force pour satisfaire leurs mauvais instincts, à quelles extravagances de désirs, de colères, de voluptés, d'audaces ne sont-ils pas emportés. Ils ont à leur disposition les ressources de toute une cité, de tout un peuple pour contenter leurs passions. Alors on voit un pays livré à une courtisane, une armée servir une rancune et une haine, les économies d'une nation dilapidées par des hommes qui l'emploient à s'enrichir, à se griser de plaisirs. Celui qui abuse du pouvoir peut se livrer, en quelque sorte, à tous les excès dont est capable un peuple tout entier, puisqu'il est maître de tous les biens de ce peuple.

Qu'on se rappelle le vertige auquel ont été en proie les empereurs romains, les délires, les forfaits, les atrocités, qui signalaient leur règne. L'empereur considéré, adoré comme un dieu, « se trouvait être une bête féroce ». (Voir Godefroy Kurth, *les Origines de la civilisation moderne*).

On peut rapprocher de ce que nous avons dit les récits que tracent les saints Livres du crime de David excité par sa passion, des égarements de Salomon, des emportements d'Achab et de Jézabel. Les portraits de Nabuchodonosor, de Balthazar, d'Hérode, serviront à mettre en relief les excès de fureur auxquels conduit facilement le pouvoir. On consultera utilement aussi *la Politique* sacrée de Bossuet, principalement les livres VIII, IX, X, et les traités de saint Thomas *De Regimine* et *De Eruditione principum*.

Les humbles, les pauvres, les faibles. — « Les caractères opposés se connaîtront aisément par les contraires, c'est-à-dire ceux du *pauvre*, de l'*homme malheureux* et de l'*homme sans pouvoir*. » (Aristote, *loco cit.*)

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE S. ÉM. LE CARDINAL MERRY DEL VAL. 4
PRÉFACE. 5

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE LA NATURE DES PASSIONS

Résumé des conférences de 1903 et de 1904 sur *la Béatitude* et *la Liberté*. — Liens qui rattachent ces deux premiers traités au traité des *Passions*. — Importance du sujet abordé pendant le Carême de 1905. — Aperçu rapide des matières à exposer. — Thèse fondamentale : la nature des passions 13-16

I

1. *a*) La passion est un mouvement. *b*) Un mouvement de passivité provoqué en nous par l'attrait d'un bien qui se fait aimer, agit sur nous, nous prend, nous arrache à nous-mêmes (p. 17-18). *c*). Ce mouvement est un mouvement de l'âme. Explication de cette proposition. Différence des mouvements passionnels et des réactions mécaniques, physiques, chimiques. Nécessité dans la passion d'un facteur emprunté à la connaissance. Texte de Tertullien (p. 18-22). *d)* L'âme se meut. Sens de cette affirmation. Variété des mouvements de l'âme. — Drames de la scène, drames de la rue, drames de l'âme. 22-23

2. Dans quelle région de l'âme naît ce mouvement? *a)* Ce n'est pas dans la région purement spirituelle, parce qu'il y a dans la passion un trouble physique qui ne saurait convenir aux purs esprits. Dans quel sens les anges et Dieu sont dits avoir des passions (p. 24-25). *b*) La passion n'a pas son siège dans les puissances végétatives. Nécessité d'accepter une connaissance pour expliquer les passions. Une connaissance vague suffit, mais est requise. La thèse physiologique radicale attribuant

l'autonomie aux appétits est fausse. Sens qu'elle a dans Claude Bernard (p. 25-27). *c*) La région de la sensibilité est le siège de la passion. Rôle dans la passion des choses sensibles de l'imagination. 28-29

II

1. La passion entraîne un trouble organique, car il y a dans la passion un élément formel qui appartient à l'âme, et un élément matériel qui appartient au corps. Texte de Claude Bernard. 29-30

a) Les opérations intellectuelles agissent sur le corps, sans pourtant le faire sortir de son état normal. Texte de Claude Bernard (p. 30-31). *b*) Les opérations sensibles apportent un trouble plus considérable dans l'organisme. Dans les opérations sensibles, les connaissances émeuvent beaucoup moins la chair et le sang que les affections. Texte de Mosso. . 31-33

2. Dans quel ordre se succèdent les phénomènes physiologiques? *a*) La passion jette d'abord le trouble dans le système nerveux. Action des passions sur les nerfs et le cerveau (p. 33-35). *b*) Action des nerfs sur les muscles (p. 35-36). *c*) Action des nerfs sur le plus important des muscles : le cœur. Triple relation des nerfs avec le cœur (p. 36-37). *d*) Beauté de cette doctrine qui ne contrarie en rien l'enseignement catholique (p. 37-38). *e*) Phénomènes qui se produisent au cœur sous l'influence des sentiments et des passions. Vérité des locutions populaires (p. 39). *f*) Aperçu général des phénomènes qui apparaissent dans la température du corps, dans les expressions de la face, la couleur des cheveux, etc., etc. Gravité de ces troubles quand les passions sont excessives. 40-42

Péroraison. Immense influence des passions sur la vie et sur la substance humaines. Solidarité des intérêts physiques et des intérêts moraux. Sagesse de la Providence divine. Compromission de la vie terrestre pour ceux qui, dédaigneux des problèmes du ciel, égarent les passions. Nécessité pour les directeurs des âmes de tenir compte des tempéraments. Nécessité pour les médecins des corps de tenir compte des facteurs moraux. 43-44

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE LA HIÉRARCHIE DES PASSIONS

Spectacle de la vie humaine. — Distinction des choses et de événements, leur connexion et leur ressemblance. — Opinions diverses des philosophes sur le nombre des passions. — Mêmes divergences dans la détermination de la hiérarchie des passions. — Affirmations extrêmes. — Descartes, Malebranche, Épicure, Spinoza, saint Thomas, le dix-septième siècle, Bossuet. — Division de la conférence : 1° passions de conquête; 2° passions de combat; 3° nom de la passion qui domine les autres 51-53

I

Sous l'influence du bien, la passion de conquête parcourt trois étapes.

1. Première étape : *a*. L'apparition du bien engendre la *complaisance*, sentiment profond qui saisit les fibres suprêmes de la sensibilité et les incline vers la réalité qui les émeut (p. 53-54). *b*) L'*union* par la connaissance, par l'affection, le commerce réel (p. 55-57). *c*) L'*extase* qui nous fait sortir de nous-mêmes pour vivre dans le bien qui nous a séduits. Les Israélites à Babylone p. 57-58. *d*. Divers autres phénomènes enfantés par la première passion de conquête à laquelle il faut donner son nom, nom demeuré sacré malgré les profanations qu'il a subies : l'*amour* 58-60

2. La seconde étape : le *désir*. *a*) Le désir est provoqué par l'absence. Vivacité de cette seconde émotion. L'absence donne plus de prix aux choses que nous aimons p. 60-61). *b*) Le désir excite l'activité, tue la paresse, la nonchalance, étend la puissance du bras (p. 61-62). *c*) Il fait atteindre plus profondément l'objet sur lequel il porte. 63

3. Troisième étape : La *joie*. *a*) Caractère de la joie produite par la présence et la possession (p. 64). *b*) Arrêt du mouvement passionnel, ce qui en reste p. 64). *c*) Effets physiologiques de la joie (p. 65). *d*) Le temps dans la joie ne dure pas. Vision de Dante. 65

Le mal excite en nous un triple mouvement contraire aux mouvements éveillés par le bien.

1. Les deux premiers sont la *haine* et l'*aversion*. *a*) Comment le bien peut provoquer la haine et l'aversion (p. 65-66). *b*). Comment l'homme arrive à considérer les plus grands biens comme les pires de tous les maux (p. 67). *c)* Le propre de la *haine*, c'est d'être homicide et destructrice. Erreur de ceux qui prétendent que la haine est créatrice. 66

2. La haine donne des ailes pour *fuir* l'objet qu'elle ne peut détruire 69

3. Lorsque le mal nous saisit sans que nous puissions le fuir ou le détruire, une troisième passion nous étreint : la *douleur*. — Effets de la douleur : absorption, affaissement et inertie. 70

II

Passions de combat. Instinct de lutte qui existe à tous les degrés de la vie et de l'être; minéraux, végétaux, animaux. Combien est raisonnable la théorie qui admet un double appétit : l'appétit de concupiscence ou de conquête, l'appétit d'irascibilité ou de combat (p. 70-71). Les difficultés qui environnent le bien suscitent cinq passions : l'*espérance*, l'*audace*, la *colère*, la *peur*, le *désespoir*.

1. Le premier soldat dans la lutte, c'est l'*espérance*. *a*) Nécessité de l'espérance pour lutter (p. 72). *b*) Bases de l'espérance : la *conscience* et l'*expérience* de sa force (p. 72). *c*) Joie produite par l'espérance 73

2. L'*audace*. — La difficulté grandissante produit l'audace. peinture de l'audace, des actes qu'elle inspire, du prestige dont elle revêt des victoires qu'elle remporte. Audace et impudence 74-75

3. La *colère*. — Les coups qui nous sont infligés par le mal et les méchants éveillent en nous la colère. Effets de la colère sur le cerveau, le cœur, etc. Besoin de vengeance. Force, justesse qui nous sont communiquées par la colère. Volupté de vengeance. 75-76

4. La *peur* et le *désespoir*. — *a*) Comment ces deux passions

sont des passions de combat, tour à tour *défensives* ou *offensives*. La peur nous rend moins accessibles aux coups, elle nous fait fuir avec rapidité. La *stupeur*. Force offensive de l'homme qui a peur. Explication que donne Taine de la Révolution française 77-78

b Le *désespoir plus terrible que la peur*. Prudence et abstention conseillées par le désespoir. Puissance qu'il communique dès qu'il est mêlé d'un peu d'espérance. 79-80

III

1. La passion qui domine les autres, c'est l'*amour*. *a*) Les autres passions puisent dans l'amour leur existence, leur vitalité, leur activité. *b*) Opinion de ceux qui soutiennent que les autres passions ne sont que des formes de l'amour. Texte de saint François de Sales (p. 81). *c*) Comment les passions de conquête viennent de l'amour (p. 82). *d*) Difficulté par rapport à la haine, qui vient pourtant de l'amour (p. 82). *e*) L'amour est plus fort que la haine 83

2. Les passions de combat viennent aussi de l'amour. . 84-85

Conclusion. — La guerre, dure nécessité de la vie présente. L'amour, inspirateur du courage dans la lutte. Le citoyen ou le chrétien qui ne luttent pas n'aiment ni leur patrie, ni l'Église 86-87

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE LA VALEUR MORALE DES PASSIONS

Deux écoles extrêmes en cette question : le pessimisme et l'optimisme. — Démenti que les réalités donnent à l'optimisme d'Épicure, aussi bien qu'aux doctrines du pessimisme. — Mélange de bien et de mal dans les choses. — Division de la conférence : 1° exposition et réfutation des opinions outrées ; 2° explication de la thèse catholique. 93-95

I

1. Opinion de ceux qui prétendent que les passions sont radicalement et essentiellement mauvaises.

a) Les *stoïciens* : Zénon, Pyrrhon, Cicéron, Senèque, Marc-Aurèle, etc., tiennent qu'aucune passion ne peut se rencontrer en un homme vertueux (p. 95-96). *b*) Les *manichéens* et les *protestants* ont enseigné des principes analogues (p. 97). *c*) Succès de ces écoles dans notre littérature, l'art, l'éloquence, la morale, la politique, la religion 97-98

2. A l'autre pôle de la pensée, une chaire de contradiction s'élève, soutenant que toutes les passions sont bonnes. *a*) Succès de cette doctrine auprès de l'humanité. Divinisation des passions chez les païens (p. 99-100). *b* Apologie des passions par la science, la littérature, l'opinion (p. 100-102). *c*) Supériorité de la doctrine stoïcienne sur la doctrine épicurienne. 102-103

3. Réfutation de ces erreurs. *a*) La Révélation enseigne que les passions peuvent être louables ou blâmables. Les passions dans les saints et en Jésus-Christ (p. 103-105). *b*) La justice humaine récompense ou punit les manifestations passionnelles (p. 105-106). *c*) La raison et le bon sens ratifient la même doctrine. Absurdité de l'erreur stoïcienne. L'affirmation du sensualisme n'est pas moins inacceptable. Subordination de la concupiscence à la raison 106-109

II

Principe de la morale catholique : En elles-mêmes et séparées de la raison, les passions ne sont ni bonnes ni mauvaises mais indifférentes.

1. Les passions qui échappent directement et indirectement à l'empire de la raison échappent à la moralité. États incompatibles avec l'exercice des facultés de l'esprit. États maladifs. Émotions subites et fatales. 109-113

2. Les passions qui sont en notre pouvoir nous sont imputables. *a*) Nous pouvons les provoquer *directement* (p. 113-115). *b*) Elles sont l'effet direct d'états intellectuels voulus (p. 116). *c*) Nous sommes à même de les éveiller *indirectement* (p. 116). *d*) Quand elles sont nées sans nous, il nous est loisible de les arrêter soit à l'imagination, soit aux limites de la vie intérieure. 117-119

Péroraison. — Notre doctrine est modérée, raisonnable; elle

ne tombe ni dans la rigueur, ni dans le relâchement; elle sauvegarde les droits de la justice; elle ouvre de larges portes à l'indulgence et à la miséricorde 119-121

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DU COMMERCE DES PASSIONS AVEC LE MAL

Sous l'empire de la volonté, la passion peut devenir un vice ou une vertu. — Les deux cités bâties par les passions. — Division de la conférence. 127-129

I

Les passions nous entraînent au mal par leur objet. Tableau que Notre Seigneur, saint Paul, la Bible, nous ont tracé des désordres causés par les passions. Expérience personnelle. 129-130

1. Cette influence des objets nous entraîne aux vices de la chair. *a)* Elle s'explique par la fascination qu'exerce sur nous la matière. Rôle de la matière dans les préoccupations de la vie humaine, dans les soucis quotidiens, dans l'emploi du temps, le choix des vocations, les alliances des familles, des peuples 130-132

b) Pourquoi cette influence? Parce que nous voulons vivre. Or, la matière, directement, entretient et augmente la vie du corps, permet de la transmettre, indirectement aide la vigueur de l'esprit en contribuant à lui former des organes sains, en lui fournissant des objets capables de servir à ses ascensions. 132-134

c) Pourquoi les émotions causées par la fascination de la matière méritent-elles d'être incriminées? Objection. Désordres dans la fureur avec laquelle nous nous jetons sur les biens matériels. Attentats contre nous-mêmes, contre la famille, contre la race et la société. Attentats contre l'esprit, car : 1° les excès passionnels blessent les organes nécessaires au jeu de l'intelligence; 2° l'émotion physique trouble la raison et son jugement; 3° captif des choses sensibles, l'esprit

devient de plus en plus incapable de saisir les choses immatérielles. Beau texte de saint Augustin. 135-139

2. Les passions sont capables de promouvoir les vices de l'esprit. *a*) Passions de la science, de la fortune, de l'amitié, de l'amitié des grands, du pouvoir, de l'honneur (p. 139-141). *b*) En quoi consistent les désordres trop souvent causés par ces différents objets? En ce que nous préférons les biens créés aux biens incréés. Application aux différentes sortes de biens créés 141-143

II

Enchaînement des crimes engendrés par les passions.

1. *Profondeur* de la déchéance à laquelle se condamne l'homme abandonné à ses passions. *a*) Fautes dans lesquelles nous tombons pour nous assurer plus d'espace, plus d'air, etc. (p. 143). *b*) Pour propager notre sang (p. 144). *c*) Pour arriver à la fortune, à la popularité, au pouvoir 145

2. *Rapidité* de cette déchéance. Les excès les plus légers nous emportent vite au fond des abîmes. Vertige des passions . 146

3. Abîme *sans fond* dans lequel nous précipitent nos appétits insatiables. Dernier degré de la passion dévoyée : le désespoir et la haine de Dieu. 147-151

4. Raisons du goût qu'ont nos passions pour le mal. *a*) Les choses sensibles sont plus près de nous. *b*) Elles nous donnent un bonheur immédiat. *c*) Le péché originel a perverti nos instincts, la corruption produite par lui dure jusqu'à la mort. 152-154

Conclusion. — Application des vérités enseignées à la vie publique et nationale. 154-157

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DU COMMERCE DES PASSIONS AVEC LE BIEN

Il déplaît de nous de tirer des passions les ressources qu'elles contiennent pour le bien. 163-164

I

Le premier service que la passion rend à la vertu, c'est

d'étendre son domaine. *a*) Le bien est une force d'expansion. Il est fils de Dieu qui aime à se communiquer (p. 161). *b*) La vertu est la perfection du bien, elle est essentiellement active, et son penchant, c'est d'envahir le monde. Erreur de ceux qui divisent les vertus en actives et en passives condamnée par Léon XIII (p. 165). *c*) Avant d'envahir le monde extérieur, la vertu doit s'emparer du monde intérieur. Après avoir saisi les facultés purement intellectuelles, son rôle est de s'emparer des puissances sensibles auxquelles sont attachées les passions. Différence de la morale divine, de la morale angélique, de la morale humaine (p. 162-163). *d*) Immensité du domaine que la passion offre au travail de la vertu. Consécration des passions de Jésus Christ au bien. 169-172

II

Les passions servent le bien par leur instinct de perversité et par leur instinct de droiture.

1. Instinct de perversité. *a*) Goût que nous avons pour le mal. Ce goût est dans les facultés supérieures et dans les facultés inférieures (p. 172). *b*) Ces difficultés sont une occasion pour la vertu de se perfectionner. Théorie de Taine. Application aux entraves que la passion apporte au bien en nous. 173-177

2. Instinct de droiture. *a*) L'homme a aussi le goût du bien. Contradictions dans l'homme en même temps fils de l'être et fils du néant, fils de Dieu et fils de la corruption. Écœurement que nous éprouvons parfois pour le mal contraire aux lois de la nature : résistance des instincts aux perversités de la nature, résistance des instincts aux perversités de la volonté. Cette résistance nous arrache à des crimes (p. 177-179). *b*) Impulsion que la passion imprime à la volonté vers le bien. Application aux instincts de paternité et de patriotisme (p. 179-180). *c*) des objets sains exercée directement sur la sensibilité, indirectement sur la volonté 181-182

III

La raison et la passion étant d'accord, la passion rend au bien et à la perfection des services signalés.

1. Tout ce qui s'est fait de grand sur la terre a été inspiré par l'alliance de la vertu et de la passion. Témoignage de l'histoire : saint Pierre, saint Paul, saint Augustin, sainte Madeleine, Grégoire VII, Jésus-Christ. 183-186

2. Explication donnée à l'histoire par la philosophie. *a*) Les forces les plus redoutables de la nature deviennent les plus précieuses, il en est ainsi dans la morale. Les passions rendent le bien plus facile pour deux raisons : la première, c'est qu'un être qui marche dans le même sens par toutes ses facultés, marche plus facilement que s'il est tiraillé en des directions opposées; la seconde, c'est que la passion est une puissance très agissante qui apporte un concours très considérable à la volonté (p. 186-187). *b*) La passion donne de la rapidité à l'action, elle est impatiente par nature, elle fait courir, elle fait voler (p. 188). *c*) Elle conduit l'âme à des hauteurs surhumaines. Elle jette l'homme, en effet, dans le délire et dans l'ivresse. En cet état, l'homme accomplit des œuvres divines. 189-190

Exhortation. 190-192

SIXIÈME CONFÉRENCE

DE L'ART DE FAIRE SERVIR LES PASSIONS AU BIEN

Nos intérêts intellectuels et moraux, les intérêts du corps et de la race, les intérêts de l'éternité, exigent que nous cherchions l'art de faire servir les passions au bien. . . 197-198

I

1. Les stoïciens, les puritains, etc., veulent qu'on tue les passions : c'est, d'après eux, le seul moyen de les empêcher de nuire. *a*) Cette tactique est une erreur, elle suppose que l'homme est un pur esprit, quand il se compose de corps et d'âme. *b*) Elle a échoué, et cette austérité outrée, non seulement n'a point étouffé la voix des désirs, mais a conduit à une réaction qui a été la revanche de la bête sur l'orgueil de l'esprit. 198-201

2. L'école d'Épicure tient que toute passion étant excellente, il faut lui lâcher la bride. Partisans de cette

école. *a* Première conséquence : suppression théorique de tout frein. *b* Seconde conséquence : suppression progressive de toute loi et de toute autorité p. 201-204 . *c* Réfutation de cette doctrine par les faits, puis par la raison. L'épicuréisme suppose que dans leur acte nos facultés sont indépendantes, alors qu'elles sont et doivent être subordonnées. 204-206

3. Écoles intermédiaires entre ces deux extrêmes : la première consiste à faire vivre la passion en réduisant le plus possible la seconde à combattre les passions les unes par les autres. La théorie catholique adopte ce qu'il y a d'acceptable dans ces théories et rejette le reste. 206-207

II

1. Théorie catholique. *a* Il faut faire vivre les passions. La religion est une puissance qui fait vivre, alors que presque toutes les doctrines sont des doctrines de mort. Démonstration de cette double vérité : ce principe général nous amène à conclure que les passions doivent vivre p. 208-211 . *b* Seconde raison. Il importe d'éviter les tempêtes et les réactions violentes, et à cause de cela même laisser aux passions une certaine liberté de mouvement dans l'exécution. 211-213

2. Mais il faut modérer les passions. Sens moral de ce mot : *il faut modérer les passions*. Trois attitudes vis-à-vis des passions. *a* Les calmer avant un grand effort, après une grande dépense. Ne point gaspiller ses forces p. 213-215 . *b* Mettre dans nos sentiments habituels un ton moyen, une tranquillité apaisée. Surmenage contemporain p. 216-218 . *c* Éveiller et stimuler les tempéraments, et, parfois pousser les passions à leur maximum d'intensité. 218-220

3. Le troisième moyen de sanctifier les passions, c'est de leur offrir un objet honnête. *a* Obligation de rompre avec les objets malsains ou dangereux. Exemple d'Alypius. Difficulté de renoncer à ces objets p. 220-222 . *b* Pour arriver à cette rupture, faire surgir des visions pures représentant les choses auxquelles nous pouvons et nous devons nous attacher, par-dessus tout Dieu, seul capable de nous saisir tout entiers,

Jésus-Christ, à travers qui la Divinité a transpiré d'une manière sensible et corporelle 223-226

Conclusion. — Dans la civilisation des passions, la religion est nécessaire. L'histoire le prouve et la théologie rend compte de l'affirmation historique. 227-228

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION. — LUNDI SAINT

LA JOIE

Successivement nous flattons la vie, ou nous la calomnions, tantôt lui attribuant des qualités qu'elle n'a pas, tantôt lui niant les avantages qu'elle a en effet. — Nécessité de rectifier nos jugements en étudiant : 1° les sources de nos joies ; 2° la valeur morale de nos joies 233-234

I

Il n'est pas un être qui ne puisse nous offrir une joie. 1° Les *choses*, l'air, la lumière, la chaleur, la demeure. La mobilité des choses répond à notre besoin de changement ; les heures du jour, les saisons, aspect des objets selon les âges, l'espérance des choses qui ne sont pas encore, le souvenir de celles qui ne sont plus, nous donnent du bonheur (p. 234-236). 2° Les *personnes* nous rendent heureux *par leur bonté, en témoignant* de nos qualités, en nous faisant *participer* à leur félicité. A défaut des hommes, *Dieu* nous reste. Solitude d'Elie (p. 237-239). 3° Nos *actions* nous sont une source de joie, car c'est une grande satisfaction de *pouvoir faire le bonheur* des autres ; de plus nous savons que nos bonnes œuvres seront *récompensées* ; enfin il est infiniment doux à la bonté de se communiquer. 239-240

II

Valeur morale de nos joies. 1° Les unes sont *mauvaises*, parce qu'elles viennent du mal, des défauts, des fautes, des malheurs du prochain. Ceux qui cherchent le mal pour le mal. Ricanements mauvais qui ont pour source la haine de Dieu (p. 240-243).

2° D'autres sont *dangereuses*, ce sont celles qui viennent des biens *sensibles* : la table, les parfums, la musique, la lumière, etc. Texte de saint Augustin. La science p. 243-247. 3° Les joies *bonnes* viennent des actes des vertus. Plus les vertus sont hautes, plus le bonheur qu'elles apportent est saint. Les vertus théologales 247-248

Trois conclusions. — 1° Devoir de reconnaissance vis-à-vis de Dieu. 2 Nécessité, à nos moments d'épreuve, d'examiner les joies qui nous ont été octroyées. 3° Obligation de renoncer aux mauvais plaisirs, de nous modérer dans l'usage des biens sensibles, de chercher notre bonheur dans le commerce avec Dieu. 248-249

DEUXIÈME INSTRUCTION. — MARDI SAINT

LA TRISTESSE

Tous les hommes sentent que la tristesse est contraire à la nature. Jésus-Christ a fait de nos chagrins un moyen de sanctification, mais si l'on ne sait les contenir, nos chagrins deviennent dangereux. — *Division* : 1° Bienfaits de la tristesse ; 2° dangers de la tristesse 255-256

I

1° Le premier service que nous rend la tristesse, c'est de nous *détacher* des biens terrestres qui sont la grande tentation de la vie, en nous faisant sentir l'insuffisance du luxe, du pouvoir, des sympathies, etc. Lorsque nous n'éprouvons pas ce vide, Dieu, en brisant les liens, nous contraint d'en constater la vanité p. 257-260. 2° La tristesse expie nos fautes, en opposant la souffrance à l'excès de la joie, l'humiliation à l'excès d'exaltation p. 260-261. 3° La tristesse nous *transfigure* en nous rendant *actifs*, car instinctivement nous regimbons contre le mal qui nous atteint personnellement ; *forts*, car l'envie de sortir de la souffrance réveille toutes nos énergies ; *bons*, car l'expérience du malheur rend compatissant 261-263

II

Dangers de la tristesse qui n'est pas dominée par la raison et

la religion. 1° Elle éloigne de Dieu, elle nous amène à le considérer comme un ennemi ; elle conduit à la volupté ou au désespoir (p. 264-266). 2° La mauvaise tristesse occasionnée par nos fautes, en nous décourageant, nous laisse à la merci de la tentation (p. 266-267). 3° La mauvaise tristesse paralyse nos forces, diminue notre activité, nous rend durs, méchants, injustes vis-à-vis de nos frères. Que nos frères soient heureux, nous sommes *jaloux* ; qu'ils soient coupables, nous nous *irritons* ; qu'ils souffrent, nous nous en *désintéressons*. 267-270

Exhortation. 270-271

TROISIÈME INSTRUCTION. — MERCREDI SAINT

LA PEUR

La crainte précède l'amour. Dessein de la Providence en mettant dans le cœur de l'homme le sentiment de la crainte. *Division.* Crainte de Dieu et crainte du monde 277-278

I

Trois espèces de craintes de Dieu : la crainte du châtiment, la crainte du péché, la crainte de Dieu même. 1° *Infériorité* de la crainte *servile*, qui ne nous éloigne pas du mal en tant que tel, mais du mal en tant que nous attirant des châtiments. Cette crainte change la conduite, elle ne change pas le cœur ; elle engendre une sorte de haine de la loi, une rancune vis-à-vis de Dieu auteur de la loi. *Utilité* de ce sentiment qui est une barrière au crime, qui est légitime dans la répulsion qu'il nous inspire pour la *peine*, véritable mal, qui logiquement nous conduit à la haine du crime, cause du châtiment (p. 278-281). 2° La crainte du péché qui offense Dieu est excellente. Elle crée la *délicatesse* de conscience, le respect pour la justice, la pureté, la foi, l'espérance, la charité ; elle entretient la *vigilance*, la *sécurité* de l'innocence (p. 281-282). 3° La crainte filiale est la révérence attendrie vis-à-vis de Dieu. A l'amour qui avance vers Dieu comme vers la bonté, elle ajoute le saisissement qui retient en face de la grandeur. Effets salutaires de cette crainte. Respect du *nom de Dieu*. Grande tenue dans la *prière*, dans la *fréquentation des sacrements*. Respect des *per-*

sonnes consacrées à Dieu : les prêtres, les évêques, le pape; des *choses saintes* : le temple, le tabernacle ; de tous les *êtres* créés et rachetés par Dieu. 282-285

II

La crainte du monde. *a* La peur du monde nous amène à *rougir* de nos idées, de nos convictions, de notre foi (p. 285-286). *b* Elle nous impose une *conduite opposée* à nos sentiments. Tyrannie de l'opinion, de la mode, des milieux, des sectes maçonniques (p. 286-287). *c* Influence désastreuse de la peur dans le gouvernement de la *famille*, dans la direction de l'*éducation*, dans les relations avec les *serviteurs* (p. 288-290). *d* Dans la vie publique, elle empêche d'entrer dans la *mêlée*, de s'y conduire comme on doit. 290-291

Conclusion. — Craignez Dieu et soyez fiers devant les hommes. 291-293

QUATRIÈME INSTRUCTION. — JEUDI SAINT

LA COLÈRE

La morale chrétienne consiste à tirer parti de toutes les passions. Doctrines mutilées qui semblent considérer toute colère comme coupable. *Division.* 1° Services que la colère rend à la justice; 2° services qu'elle reçoit de la douceur. . . 299-300

I

1° La colère maintient le régime de la justice. Obligation de défendre les droits nécessaires à l'accomplissement de nos devoirs, à la sauvegarde du droit des autres, à l'intérêt même de ceux qui veulent nous les ravir. Mais il est des hommes que la bonté ne touche pas, qui ne désarment que devant les coups et le bruit. La colère proteste avec éclat, elle rend fort, elle frappe avec puissance, elle dompte les méchants (p. 300-304). 2° Elle crée la persévérance de l'effort, or la persévérance fait partie de la justice. La colère, en effet, demeure aussi longtemps que la blessure. Elle persévère jusqu'à la fin, c'est-à-dire aussi longtemps que la justice n'a pas été vengée. **Double sens du mot *vengeance*** 304-305

II

Relations de la colère avec la douceur. 1° La douceur nous empêche de nous irriter sans *cause*. Tempéraments irascibles, moments où nous sommes plus irritables. Rôle de la douceur (p. 305-307). 2° La douceur empêche les colères même motivées, parce qu'il faut pardonner et ne point se vouloir venger de toutes les injures, parce que les colères, plus nuisibles au bien que profitables, doivent être bannies de notre vie (p. 307-309). 3° La douceur modère les *saintes* colères et les empêche de dépasser la mesure, puis elle nous arrache à la mauvaise volupté de la vengeance 309

Exhortation à l'amour de la justice et au culte de la douceur 310

CINQUIÈME INSTRUCTION. — VENDREDI SAINT

LUTTE DE L'AMOUR ET DE LA HAINE

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Dans la tragédie du Calvaire, on a vu apparaître toutes les passions ; du côté des hommes, elles ont pris la face hideuse des vices ; du côté du Christ, elles ont rayonné de l'éclat des vertus. La concupiscence, la peur, la joie, etc., sont devenues des crimes du côté des hommes, et des actes de sainteté du côté du Christ. Deux sentiments dominent les autres, la haine et l'amour. Lutte de ces deux sentiments, objet de cette instruction. 317-318

I

La haine.— 1° Pouvoir du sanhédrin. Influence des pharisiens et des sadducéens qui représentent les deux tendances stoïcienne et épicurienne. Opposition avec la doctrine du Christ, premier prétexte de la haine des deux sectes. Jésus chassant les vendeurs du Temple est déjà suspect. Progrès de la haine. Desseins homicides de cette haine (p. 318-321). 2° Recherches pour trouver le Maître en défaut. *a*) On espionne ses démarches et ses voyages *b*) On surveille ses paroles. *c*) On lui tend des piè-

ges : le tribut à César, la femme adultère, provocation au miracle (p. 321-324). *d* On essaye de le surprendre dans sa vie, dans sa conduite, dans ses relations. Violation du sabbat, des jours de jeûne, son commerce avec les publicains et les pécheurs (p. 324-325). 3° Le prétexte trouvé, la haine renverse les obstacles qui s'opposent à la réalisation de son dessein homicide. *a*) La *popularité* de Jésus est ruinée par des bruits répandus contre lui. *b*) *La justice juive.* Violation de cette justice. *c*) *La justice romaine.* Pression exercée sur Pilate. Résistance du procurateur. Acharnement des Juifs, appel à César ; Tibère, l'ami des délateurs. Trahison de Pilate (p. 325-330). 4° Raffinement que les Juifs mettent à satisfaire leur haine dans l'exécution. *a* Détails de l'arrestation, de l'interrogatoire, des dérisions dans la cour du grand prêtre. *b*) Le crucifiement, supplice le plus *cruel*, le plus *ignominieux*, le plus *lent*, supplice des maudits 330-331

II

L'amour. — 1. Jésus essaye d'empêcher la séparation entre lui et ses adversaires. Efforts auprès : *a*) de Judas ; *b*) auprès du peuple : ses miracles, sa bonté, son silence ; *c*) auprès de ses ennemis ; ce que fait Jésus pour les éclairer, pour les apaiser ; *d*) auprès de Pilate . . . 331-335

2. L'amour s'oublie lui-même : *a*) Souci qu'a Jésus-Christ de Jérusalem ; *b*) de ses apôtres, de Judas. La Cène, l'agonie au jardin des Oliviers, l'arrestation, etc. ; *c*) des femmes de Jérusalem ; *d*) de ses compagnons de supplice ; *e*) de sa Mère 335-336

3. Délire de la haine, délire triomphant de l'amour : *a*) Inscription en trois langues, blasphèmes des faux témoins, des princes, des pharisiens, du peuple, des soldats. Jésus implore le *pardon*, il motive sa prière, il demande un pardon *universel*. *b*) La haine outrage Jésus Christ dans tous ses titres, son titre de *Roi*, de *Messie*, de *Fils de Dieu*. Réponse de Jésus : *Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis*. *c*) Appel de la haine à la nature et à la Divinité. Détresse de Jésus. *Sitio*, volonté inlassa-

ble dans laquelle Jésus était de souffrir. Il pousse un grand cri pour prouver qu'il n'est pas à bout. La vie coule à torrents dans le monde. Triomphe de l'amour 338-341

Conclusion. — Deux devoirs nous sont imposés : 1° devoir vis-à-vis des hommes; notre amour doit triompher de leur haine; 2° devoir vis-à-vis de Jésus-Christ. Vengeance de l'amour. Les deux coupes 341-344

ALLOCUTION

Pour la communion générale des hommes

DIMANCHE DE PAQUES

UN MOYEN DE SANCTIFIER LES PASSIONS

LA SAINTE COMMUNION

La fête de Pâques, fête de la vie. Ce que Jésus-Christ a fait durant les jours passés sur la terre, il le continue dans l'Eucharistie. La sainte communion nous aide à subordonner nos passions à la raison, à éteindre leurs mauvaises flammes. Elle tourne notre âme vers les biens capables de nous détacher de la terre et de nous charmer.... 349-350

I

Jésus-Christ réalise ce triple effet par sa parole. *a*) Il nous parle intérieurement. *b*) Il nous parle dans un colloque intime. *c*) Il nous promet les aliments de vie et les breuvages d'immortalité. 350-355

II

Jésus, dans l'eucharistie, discipline nos passions par son action sur notre âme. *a*) L'eucharistie nourrit l'esprit et lui donne plus d'empire sur les passions. *b*) Influence directe ou indirecte de la communion sur la sensibilité. 355 360

III

Dans la sainte communion, Jésus-Christ nous communique

le Saint-Esprit. Travail du Saint-Esprit sur les saintes passions pour les exalter, sur les passions misérables pour les contenir. Il fait vivre tous les germes de bonté que chacun recèle en son sein. 330-366

Conclusion. — Devoir 1° d'*écouter* le Christ qui parle dans la sainte communion ; 2° de laisser le Christ agir en nous ; 3° de se livrer au Saint-Esprit. Exhortation générale. 366-369

APPENDICES

I

AUTEURS PRINCIPAUX CONSULTÉS. 373

II

NOTES EXPLICATIVES. 383

III

NOTE SUR LES PASSIONS SELON LES AGES ET LES SITUATIONS. 411

FIN

CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

Par le R. P. **M.-A. JANVIER**, des Frères Prêcheurs

En volumes

Chaque beau volume in-8 écu, contenant les Conférences et la Retraite, avec notes, appendices et table. . . . . **6 »**

EXPOSITION DE LA MORALE CATHOLIQUE

MORALE GÉNÉRALE

CARÊME 1903

I. — LA BEATITUDE

CARÊME 1904

II. — LA LIBERTÉ

CARÊME 1905

III. — LES PASSIONS

CARÊME 1906

IV. — LA VERTU

CARÊME 1907

V. — LE VICE ET LE PÉCHÉ : Causes

CARÊME 1908

VI. — LE VICE ET LE PÉCHÉ : Effets

CARÊME 1909

VII. — LA LOI

CARÊME 1910

VIII. — LA GRACE

MORALE SPÉCIALE

CARÊME 1911

IX. — LA FOI : Son Objet et ses Actes

CARÊME 1912

X. — LA FOI : De la Vertu de Foi et des vices qui lui sont opposés

CARÊME 1913

XI. — L'ESPÉRANCE

CARÊME 1914

XII. — LA CHARITÉ : Sa nature et son objet

CARÊME 1915

XIII. — LA CHARITÉ : Ses effets

CARÊME 1916

XIV. — LA CHARITÉ : Sentiments et actes contraires à cette vertu

CARÊME 1917

XV. — LA PRUDENCE CHRÉTIENNE

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6e).

L'ACTION CATHOLIQUE

DISCOURS PRONONCÉS EN DIVERS CONGRÈS

Par le R. P. Marie-Albert JANVIER, des Frères Prêcheurs.

In-8 écu..... **6 fr.**

C'est toujours un plaisir d'annoncer et un avantage de lire les recueils de discours du P. Janvier.

Docteur dont les lumineux et féconds enseignements sèment dans les âmes la lumière de la vérité, le P. Janvier est aussi un apôtre de l'action catholique. Le présent volume renferme treize discours, prononcés par l'éminent orateur en divers Congrès ou assemblées générales d'œuvres catholiques : Congrès eucharistiques internationaux de Bruxelles en 1898, d'Angoulême en 1904, de Tournai en 1906 ; Congrès eucharistique national de Faverney en 1908 ; Congrès diocésains de Nantes (décembre 1907), de Paris (mai 1907), de Toulouse (mai 1908) ; œuvre des Catéchismes (juin 1907) ; œuvre de la Croix-Rouge (février 1892) ; Congrès de la Bonne Presse (en 1906, 1907, 1908 et 1910). De ceux-ci, les congressistes de la *Croix* ont particulièrement gardé le souvenir : superbes toasts « à Pie X, ami de la France », « à Pie X, défenseur de l'Eglise, de la Raison, du Progrès », « à Pie X, modèle de courage et de bonté », « à Pie X, Docteur, Chef et Père de la Chrétienté », qui, chaque fois, ont soulevé, avec de si enthousiastes applaudissements, des acclamations d'amour et d'inviolable attachement au bien-aimé Pontife, dont l'éloquente parole du P. Janvier évoquait alors si puissamment la figure à la fois douce et énergique, pleine de noblesse et de bonté.

Un magistral discours sur « la paix et le Sacré-Cœur » termine ce recueil.

L'Eucharistie, le Sacré-Cœur ; la source et le modèle du dévouement apostolique. On ne pouvait d'un lien plus fort et plus précieux nouer cette riche gerbe de vérités fécondes, de doctrine qui « se tourne à aimer ».

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6e)

LA RELIGION CATHOLIQUE

DANS LA VIE HUMAINE

DISCOURS ET PANEGYRIQUES

PRONONCÉS EN DIVERSES CIRCONSTANCES

Par le R. P. Marie-Albert JANVIER

des Frères Prêcheurs.

In-8 écu. . . . . 6 fr.

Ce recueil s'ouvre par trois discours où le P. Janvier, avec sa forte et sobre éloquence, nous fait toucher du doigt l'action divine en Jeanne d'Arc, et met en relief saisissant sa force d'âme et la grandeur de son œuvre. A la suite de la martyre de Rouen prennent place les Carmélites de Compiègne et le bienheureux Théophane Vénard. Puis le P. Janvier nous présente successivement l'évêque en la personne de saint Martin, le religieux en la personne du P. Lacordaire et celle du P. Monsabré, le marin catholique en Jacques Cartier, le soldat catholique en Mac-Mahon et l'artiste catholique en Félix de Villé. Il termine en nous enseignant, à l'occasion de la catastrophe du Bazar de la Charité, ce que doit être la douleur catholique et en définissant la prière catholique pour le jubilé du Rosaire.

Ainsi, dans tous ces panégyriques et discours, le P. Janvier nous montre admirablement comment la religion catholique pénètre la vie humaine dans ses états les plus divers, et surajoute ses énergies à celles de la nature pour la parfaire et la transfigurer.

Nos lecteurs apprécient trop la maîtrise oratoire du P. Janvier pour qu'il ne soit pas superflu de louer longuement la vigoureuse éloquence qui anime ces pages nourries de la plus solide et de la plus féconde doctrine. L'éminent apôtre de Notre-Dame y remplit excellemment la double mission de l'orateur sacré : éclairer vivement les intelligences et remuer fortement les cœurs.

PARIS (VI^e)
Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, RUE CASSETTE, 10.

LA PATRIE

CONFÉRENCES, DISCOURS ET ALLOCUTIONS

I. *L'amour de la Patrie commandé par la charité* (29 mars 1914). — II. *Allocution aux Dames de la Croix-Rouge.* — III. *Le Cinquantenaire de la Société française de secours aux blessés militaires de terre et de mer* (20 juin 1914). — IV. *Des qualités de la prière adressée à Dieu pendant la guerre* (29 septembre 1914). — V. *L'héroïsme de la Belgique pendant la guerre.* — VI. *La paix internationale* (14 mars 1915).

Par le R. P. M.-A. JANVIER
des Frères Prêcheurs.

In-8..... 1 50 ; *franco,* 1.65

DU MÊME AUTEUR :

Un Apôtre au XIX^e siècle. — *Discours prononcé le 27 avril 1913 dans la Basilique de Notre-Dame de Paris, à l'occasion du Centenaire de Frédéric Ozanam.* In-8 raisin..... 1.50
Franco..... 1.65

Louis Veuillot et son pays natal. Causerie du 5 octobre 1913, à l'occasion de la Fête du Centenaire organisée par la Corporation des publicistes chrétiens. In-8..... 0.75 ; *franco*..... 0.80

Allocution prononcée à Notre-Dame de Paris, le 20 juin 1914, à l'occasion du Cinquantenaire de la Société Française de secours aux blessés militaires de terre et de mer. In-8..... 0.7
Franco..... 0.8

Les Miracles eucharistiques de Lourdes. Discours prononcé le 25 juillet 1914, à l'occasion du Jubilé des Congrès eucharistiques internationaux, célébré à Lourdes sous la présidence de S. É. le Cardinal GRANITO DI BELMONTE, légat de S. S. le Pape Pie X.
In-8..... 0.75 ; *franco*..... 0.80

Les Ecrivains et les Journalistes Français ou Alliés morts pendant la guerre de 1914-1915 au service de leur pays. *Allocution* prononcée à Paris, en la basilique de Sainte-Clotilde, le 25 juin 1915, à l'occasion de la cérémonie funèbre célébrée au nom de la Corporation des publicistes chrétiens, par le R. P. M.-A. JANVIER, Aumônier des publicistes chrétiens.
In-8..... 0.75 ; *franco*..... 0.80

Poitiers, Imp. MARC TEXIER, 7, rue Victor-Hugo.

12850

252
J15

12850

252
J15

Janvier, Le P. M. Albert

AUTHOR

Conferences de Notre Dame de Paris

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED

St. Albert's College Library